LA HOLLANDE PITTORESQUE

LE CŒUR DU PAYS

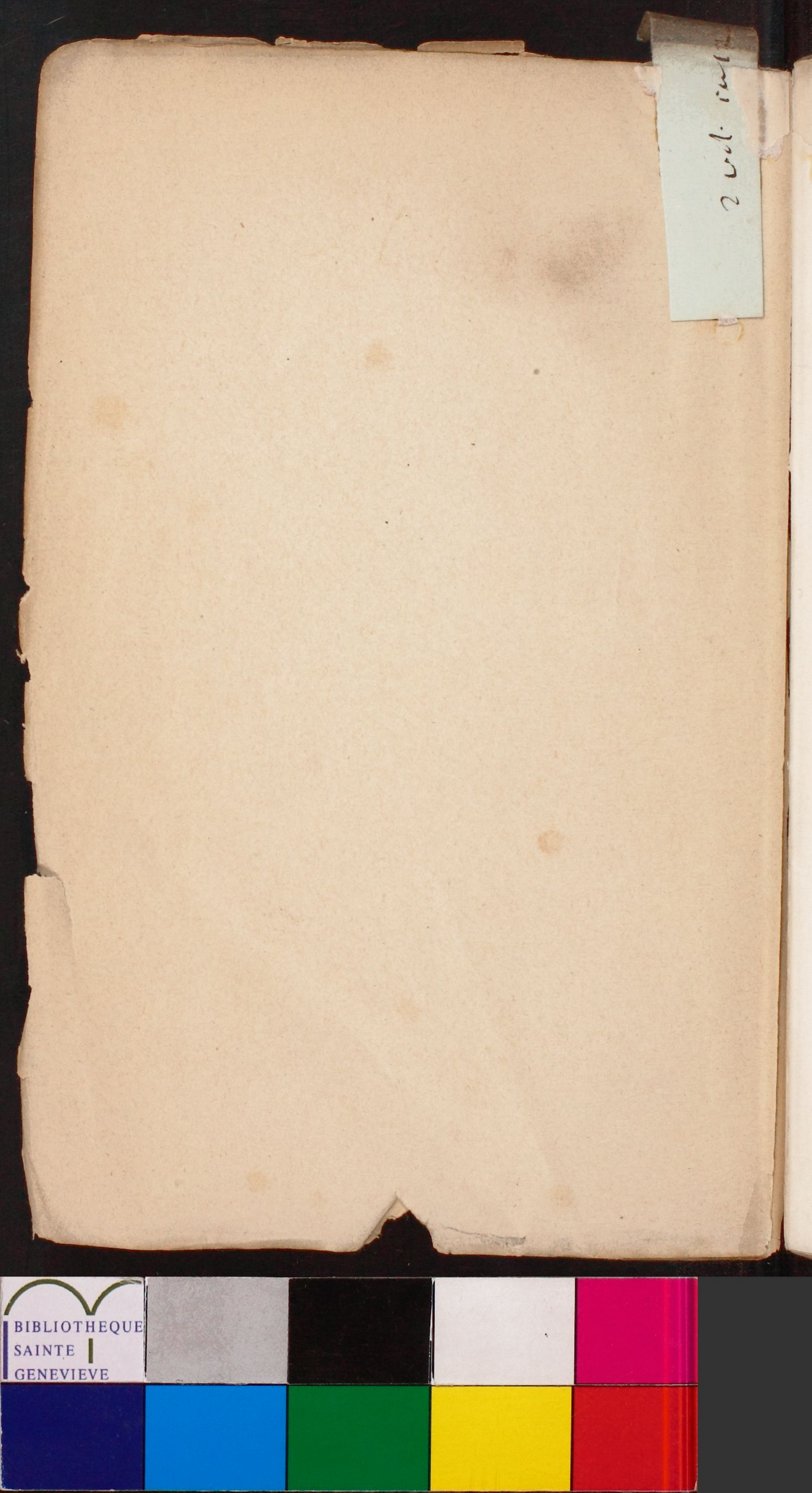
VOYAGE
dans la Hollande méridionale, la Zélande et le Brabant.

PAR
HENRY HAVARD

ILLUSTRÉ D'APRÈS LES CROQUIS
DE M. LE BARON DE CONSTANT-REBECQUE ET DE L'AUTEUR.



PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10
—
1878

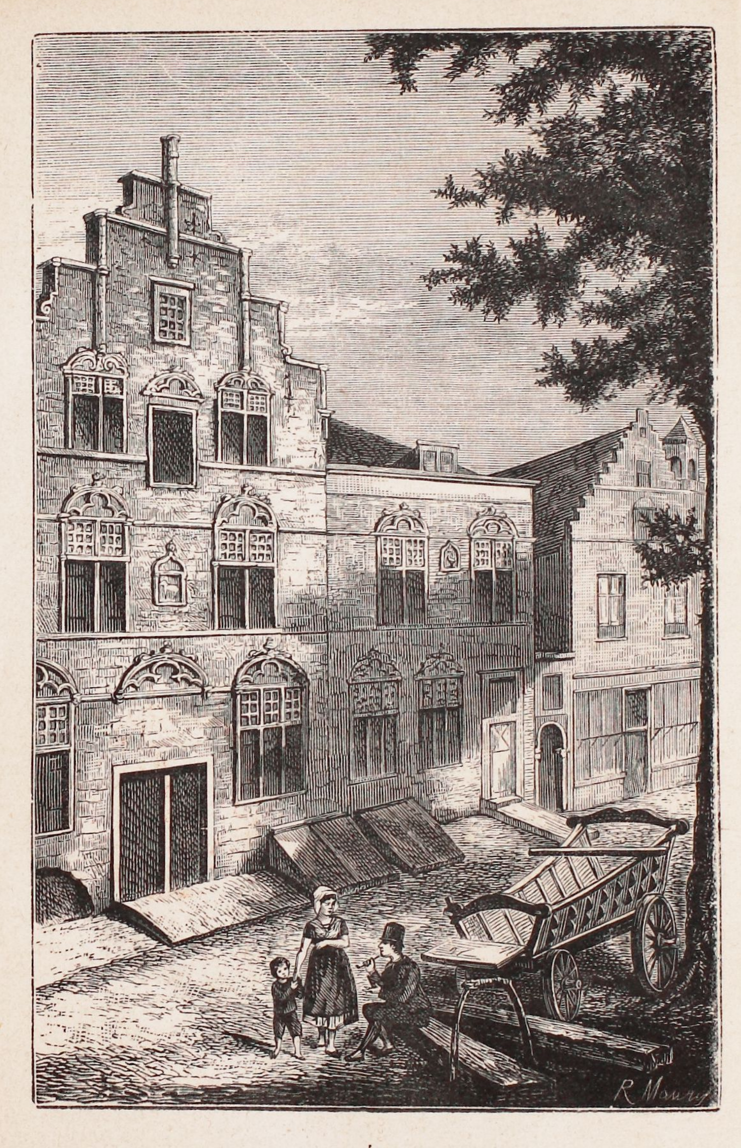

BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

LA HOLLANDE PITTORESQUE

LE
CŒUR DU PAYS



PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE.



La maison des Écossais, à Veere.
(D'après un dessin à la plume de M. Henry Havard.)

LA HOLLANDE PITTORESQUE

LE

CŒUR DU PAYS

VOYAGE

dans la Hollande méridionale, la Zélande et le Brabant.

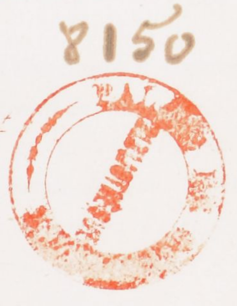
PAR

HENRY HAVARD

ILLUSTRÉ D'APRÈS LES CROQUIS
DE M. LE BARON DE CONSTANT-REBECQUE ET DE L'AUTEUR.







PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10.

1878

A MADAME

LA VICOMTESSE **DE BRESSON**

A MADRID

Vous deviez être de ce voyage, Madame. Vous deviez ous rejoindre au milieu de notre course vagabonde, et asser avec nous quelques journées à parcourir les plus urieux recoins de ce pittoresque pays.

Les destinées contraires ont empêché la réalisation le ce projet, et vous avez été assez gracieuse pour n'en témoigner vos regrets.

Il était donc tout naturel que je cherchasse à réparer les injustices du sort, en vous adressant le récit de cette excursion à laquelle vous n'avez pu prendre la part projetée ; c'est pourquoi je me permets de vous offrir ce petit livre, espérant que vous daignerez l'accepter comme un témoignage de mon amitié respectueuse.

HENRY HAVARD.

Paris, 12 avril 1878.

LA

HOLLANDE PITTORESQUE

LE

CŒUR DU PAYS

I

La Haye, 10 juillet 1877.

En écrivant les deux premiers volumes de la *Hollande pittoresque,* je croyais m'être acquitté envers la Néerlande et avoir payé, par mon travail, et dans la mesure de mes forces, le tribut que je devais à son affectueuse hospitalité.

Je voyais arriver le terme de mon long séjour et mes travaux d'esthétique toucher à leur fin, sans songer qu'il me fallût, une fois encore, prendre la plume pour décrire ce pays que j'avais aux trois quarts décrit. Et ce sentiment était si sincère que, dans la préface des *Frontières menacées,* je m'excusais, en quelque sorte, de revenir sans cesse sur une contrée si voisine de la France et que tant de nos compatriotes ont visitée.

Il paraît que je me trompais.

Bien loin de m'être acquitté, j'avais, à ce qu'il semble, contracté une dette nouvelle. Déjà M. Levasseur, dans la gracieuse préface dont il a enrichi mon dernier volume, me l'avait donné à entendre. L'œuvre que je croyais achevée n'est, paraît-il, que commencée. Pour la finir, il faut que la description soit complète, c'est-à-dire qu'elle embrasse le pays tout entier.

C'est, du moins, ce qu'on m'affirme de toutes parts, c'est ce que mes amis me répètent.

Le conseil est-il prudent? L'avis est-il sage? Je n'oserais trop le dire. Mais ce que je sais bien, c'est que le projet est tentant.

Ce qui me reste à décrire de cette bonne terre néerlandaise, ce sont les parties les plus typiques, les recoins de son territoire où l'esprit autochthone a conservé le plus de vigueur. Ce sont celles qui ont toujours un peu inspiré, entraîné, conduit et gouverné les autres, celles qui ont en quelque sorte enfanté l'Union, fait sa force, assuré sa puissance et préparé sa grandeur. Car c'est là que le souffle de la liberté a fait sentir ses premières effluves. C'est là que, à l'heure de la délivrance, le vieux sang batave a frémi pour la première fois. C'est là que la résistance a été résolue, et que s'est formée cette barrière héroïque, contre laquelle est venue se briser l'oppression étrangère et s'effondrer l'intolérance espagnole.

Que de pages admirables défilent dans les mémoires au seul nom de ces villes coquettes et gracieuses, Dor-

drecht, la Brielle, Zierikzée, Middelbourg et Flessingue, calmes et pacifiques maintenant, après avoir été dans le passé victorieuses, non-seulement des hommes, mais encore des éléments! Que de souvenirs émotionnants, et quelles glorieuses étapes que celles suivies par ces Zélandais tenaces, par ces Hollandais indomptables, bâtissant sur les eaux et se servant de leur ennemi de chaque heure, pour aller promener jusqu'aux extrémités du monde le drapeau triomphant des Provinces-Unies!

Quel plaisir de parcourir, quand on sait leur histoire, ces provinces jadis si puissantes, se reposant aujourd'hui de leur gloire à demi oubliée, et vivant de cette paisible existence qui suffit au sage! Quelle joie de retrouver ces antiques usages, ces vieilles coutumes, ces habits démodés, ces maisons conservées dans leurs formes primitives et ce peuple fidèle à toutes ses traditions.

Dans quelques années cette originalité aura vécu. La grande œuvre s'accomplit. La banalité nous gagne. Les chemins de fer répandent partout leur action unitaire. Le niveau délétère d'une civilisation moyenne s'étend sur tout le pays. La locomotive chasse devant elle tout ce qui sent la dissidence, et avec son panache de fumée blanche s'envole tout ce qui tranche sur l'uniformité.

Hâtons-nous donc d'aller les parcourir, ces provinces vaillantes, pendant que la séve nationale bouillonne encore dans leurs artères, pendant qu'elles se débattent et luttent encore contre ce réseau de vulgarité qui se resserre chaque jour davantage. Aujourd'hui la récolte

d'impressions curieuses, d'émotions vives, de surprises artistiques, est encore possible; et qui sait? demain peut-être il ne sera plus temps.

Vous le voyez, j'avais raison de le dire : le projet est tentant; l'occasion est pressante; reste à savoir si l'entreprise est sage. Le récit que je commence le prouvera. Peut-être nous vaudra-t-il à tous une désillusion cruelle; aussi ai-je cru devoir en faire remonter la responsabilité première à qui de droit, et j'espère désarmer un peu la critique en rejetant sur de trop confiants complices une partie des méfaits qui peuvent m'attirer sa sévérité.

Nous voilà donc prêts à partir. Mes compagnons ne sont point pour vous des inconnus; ce sont ceux de mes premiers voyages : le bon et joyeux Van Heemskerck, l'aimable et prévenant baron Constant de Rebecque, tous deux artistes, tous deux peintres, et avec votre serviteur, tous trois grands amoureux de la nature.

Nous allons visiter la Zélande, une partie de la Hollande, et peut-être, à notre retour, le Brabant. Nous irons un peu partout au gré de notre fantaisie. Nous éviterons toutefois les grandes villes hollandaises; car celles-là constituent le pèlerinage officiel du tourisme, et il ne nous faut pas empiéter sur ses droits. Notant au passage nos impressions, observant et croquant, nous ferons l'école buissonnière. Dédaignant les chemins battus, nous nous attarderons aux bons endroits.

Les caisses sont prêtes, les provisions sont faites; c'est à Dordrecht qu'est le rendez-vous. Il ne nous reste plus qu'à crier : *Vooruit!* c'est-à-dire : En avant!

II

Dordrecht. — La ville hospitalière. — La cour de Hollande. — Les frères de Witt. — Peintres anciens et modernes. — Vieilles rues et vieilles maisons.

Parcourir la Zélande en tous sens n'est pas encore de nos jours un voyage facile. Bien que depuis quelques années on ait raccordé Middelbourg, sa capitale, et Flessingue, son grand port, avec la terre ferme ; bien qu'un chemin de fer rattache entre elles certaines de ses villes principales, les communications entre les diverses îles qui composent la province ne sont rien moins que fréquentes, et les points extrêmes de chacune de ces îles ne sont reliés entre eux par aucun moyen régulier de transport.

Quand on veut tout voir et bien voir, il faut donc posséder sous la main un agent de locomotion toujours pratique, qui ne vienne jamais à manquer, et dans ces pays où l'eau tient une place prépondérante, le seul véhicule pratique, c'est un bateau.

Du reste, comment peindre, écrire et travailler si l'on n'a pas une installation convenable? Allez donc voyager, dans ce pays de rivières et de canaux, avec un chevalet,

des boîtes à couleurs, des toiles, des livres, des cartes et le reste ! Et puis ce n'est pas en logeant à l'auberge qu'on assiste aux grands spectacles de la nature, qu'on voit se lever le soleil sur ces golfes empourprés, la lune promenant ses lueurs argentées sur ces prairies sans bornes, ou la tempête déchaînée qui roule dans un ciel de feu ses grondements terribles. Donc nous avons résolu d'équiper un bateau, et nous sommes revenus à nos premiers errements, c'est-à-dire au *tjalk* hospitalier et commode qui nous a promenés jadis sur les bancs de sable du Zuiderzée.

Le *tjalk* a été mandé à Delft. Là, on lui a fait une pimpante toilette. On l'a poncé, gratté, verni, et le vieux loup de mer a pris les allures virginales d'une embarcation neuve. Ses flancs rebondis ont été garnis de grands coffres, où nous avons entassé les provisions les plus délicates, café, sucre, foie gras, thé, biscuits, conserves de toutes sortes, sans compter les bouteilles et les cruchons. Puis les tapissiers sont venus. Le salon a été tendu en cotonnade grise, des portières ont séparé les diverses pièces du logis, et la chambre à coucher a été garnie des trois lits de rigueur, ainsi que des placards indispensables. La cuisine elle-même a pris un air tout martial. Sa batterie reluit comme un arsenal ; le poêle tout brillant ne demande qu'à ronfler ; les verres et les plats tremblent joyeusement dans leur armoire à compartiments, et l'argenterie tressaute dans sa caisse, comme s'il lui tardait de parer la table du salon.

Mais c'est ce dernier surtout qui a l'air accueillant. On a mis des fleurs dans les coins, des appliques contre les parois, et suspendu tout autour des armes, des cartes et des études. Le sofa invite au repos, les fauteuils écartent leurs bras d'une façon tout à fait engageante, et la table, avec son beau tapis, semble avoir conscience des hautes destinées gastronomiques qui lui sont réservées. L'aspect général est si hospitalier qu'Heemskerck n'a pu résister à la tentation. Une fois l'installation achevée, il n'a plus voulu quitter le bateau, et, sous prétexte de l'essayer, il est parti faire une première course sur le Zuiderzée.

Il nous est revenu après quinze jours un peu désillusionné. Il a presque toujours eu du gros temps. Le *tjalk* a mal supporté la tourmente. Un coup de mer a occasionné des avaries graves, et l'on n'a eu que le temps de rallier Zwartsluis, où le bateau est demeuré avec son équipage. Celui-ci, du reste, s'est faiblement comporté. Il manque d'énergie et d'entrain dans les instants difficiles; il est irrégulier dans sa tenue, inconsistant dans ses allures. Toutes ces nouvelles pourraient calmer des voyageurs moins résolus; mais le sort en est jeté. Nous sommes décidés à partir. On télégraphie à l'équipage de rejoindre avec le bateau à Dordrecht, et c'est là que nous allons l'attendre pour embarquer.

Connaissez-vous Dordrecht? — C'est une des villes les plus intéressantes que j'aie habitées en ma vie. S'il me fallait lui donner un surnom, je ne serais nullement embarrassé. Je l'appellerais simplement « l'Hospitalière »,

car il n'est pas de cité en Europe qui ait un aspect plus aimable, plus avenant, plus cordial. De quelque côté qu'on l'aborde, elle présente une physionomie souriante, engageante, affable, et sitôt qu'on pénètre au milieu de ses rues, il semble que l'on soit en pays de connaissance. Même lorsqu'on l'aperçoit pour la première fois, elle n'a rien d'étranger, ni d'étrange. On se demande où l'on a vu déjà cette silhouette gracieuse, avec ses moulins noirs aux grandes ailes ocrées, avec cette ceinture de feuillages verts, avec ses quais rouges, aux maisons titubantes, dominées par une tour immense, coiffée d'un quadruple cadran. Eh! parbleu, c'est dans les tableaux de Cuyp, de Van Goyen et de Salomon Van Ruysdael, tous trois épris de cette admirable perspective, amoureux de cette rivière magique et de la ville colorée et brillante dont elle est le miroir argenté.

Jadis on l'accostait toujours en bateau, car l'eau l'entoure de toutes parts, et, comme elle le dit avec orgueil, il ne faut rien moins que quatre fleuves pour lui former une ceinture virginale [1]. En ce temps, c'était un plaisir que de l'approcher; tout autour d'elle la rivière frémissante semblait en joie, les gros bateaux à la voile brune s'agitaient doucement au passage du *stoomboot* comme

[1] Ces quatre rivières sont la Meuse, le Waal, la Linge et la Mervède; allusion à ces deux vers qu'elle prit pour devise, lors de la visite de Philippe II, en 1549 :

Me Mosa, me Vahalis, me Linga Mervaque cingunt
Æternam Batavæ virginis ecce fidem.

d'énormes poussahs roulant sur eux-mêmes ; les bricks dressaient au loin leur mâture touffue ; et les chaloupes de toutes nuances sillonnaient l'eau dans toutes les directions. Sur le quai il y avait toujours une foule remuante, groupée sous les grands arbres, au milieu des tonneaux amoncelés, des ballots entassés, et ce monde joyeux semblait réuni là exprès pour vous faire bon accueil.

Ajoutez à cela une belle porte monumentale, briques et pierres, rouge et blanche, reposant sur des pilastres antiques, avec des bustes d'empereur, des cartouches ambitieux, des lions rébarbatifs et tout un fouillis de maisons, de canaux, de rues, de bateaux, baignants dans une lumière chaude, vibrante, harmonieuse, avec mille accents tapageurs animant ce tableau coloré.

Certes il est difficile d'imaginer quelque chose de plus pittoresque et de mieux réussi, un spectacle plus complet, un aspect plus vivant, une physionomie plus cordiale. Aujourd'hui que la vapeur fait des siennes, ce n'est pas toujours de ce côté qu'on arrive, mais Dort est hospitalière sous toutes ses faces. Ses autres accès ne démentent pas son caractère accueillant, et c'est par des avenues bordées de ces jardins qui faisaient aux vieux Hollandais la réputation d'être « les premiers fleuristes du monde[1] » qu'elle se relie à sa gare, qui a trouvé le moyen d'être la plus belle de tout le réseau.

[1] Voir les *Délices des Pays-Bas.*

Le plus digne d'être noté toutefois, c'est que cette hospitalité toute cordiale ne se borne pas aux rues, aux canaux, aux quais et aux maisons ; les habitants y participent dans une très-large mesure, et, depuis bien des siècles, leur réputation est faite sur ce point.

« Je ne sçaurois taire la loüange qui est deüe a Messieurs du Magistrat de Dordrecht, en cette rencontre, écrivait, il y a deux cent quarante ans, l'un de nos compatriotes, le sieur de La Serre, historiographe de France, chargé d'accompagner Marie de Médicis dans son voyage en Hollande. Ils se sont acquittés si dignement du debvoir de leur charge, à l'honneur du Pays, de la ville et au contentement particulier de Sa Majesté que si quelques-uns les ont imitéz, il n'en est pas qui les surpassent[1]. »

Un tel hommage sous une pareille plume équivaut pour une ville à un titre nobiliaire ; et le sieur de La Serre n'exagérait en rien le charme de cette réception, « car il y avoit certes plaisir à voir tous les Bourgeois de la ville arméz richement et rengéz en haye, et beaucoup plus encore à contempler le nombre infiny de dames toutes parées à leur avantage qui remplissoient avec foule les fenestres des maisons, tandis qu'un agréable bruit de mousquets entremellé de mille cris de joye charmoit d'un nouveau contentement les cœurs par les oreilles ».

[1] *Histoire de l'entrée de la Reyne, mère du Roi Très-Chrétien, dans les Provinces-Unies des Pays-Bas.* Londres, 1639.

La reine se montra ravie de ce bruyant accueil ; toutefois elle n'était pas au bout de ses surprises. Ce n'est qu'à l'heure du souper que la fête fut complète. On couvrit « un grand nombre de tables en divers lieux pour traitter toute la cour... Les tables de Sa Majesté et de Son Altesse, toutes deux différentes, eurent leur splendeur hors de comparaison avec toute sorte d'éclat et d'abondance... Et tous ces grands banquets étoient éclairéz jusques dans les rües, d'un si grand nombre de feux de joye que toute la ville paressoit de loing un grand bûcher de bois à demy embrasé ; et ce qui rendoit la pompe de ces festins d'autant plus délicieuse encore qu'on voioit et entendoit de toutes pars, que la feste en estoit publicque. »

Le sieur de La Serre avait-il tort d'accabler de ses louanges le peuple et le Magistrat? Mais, dira-t-on, Marie de Médicis était une reine, et l'on n'a pas tous les jours l'occasion de fêter une visite royale. Rien de plus vrai, et je n'oserais pas dire qu'en pareille matière le rang ne fasse rien à l'affaire; mais ce qu'on peut ajouter, c'est que, même pour les étrangers de modeste condition, l'hospitalité de Dordrecht est, il faut le proclamer bien haut, une hospitalité princière.

Je n'en veux pour exemple, du reste, qu'un fait tout personnel, ancien déjà, et qui m'a permis de bien juger la vieille Dort et le cœur de ses habitants.

Il y a quatre ans de cela, j'étais dans cette même ville, avec les mêmes amis, installés tous trois dans le même bateau. Une femme charmante, spirituelle, in-

struite, artiste par goût et par conséquent curieuse, madame de Stolipine, femme du ministre de Russie à la Haye, avait témoigné le désir de voir notre nautique installation. Arrivés à Dordrecht, nous lui télégraphiâmes que nous étions à ses ordres, prêts à la recevoir, et nous la priâmes à déjeuner à bord pour le lendemain. — Deux heures après l'envoi de notre dépêche, l'employé du télégraphe nous apportait la réponse. Elle disait en substance : « J'accepte votre invitation, j'arriverai demain, à onze heures; puis-je amener quelqu'un? » — Venir seule! personne n'avait jamais pensé pareille chose. « Amenez qui vous voudrez », répondîmes-nous ; puis, en ma qualité de cuisinier-maître d'hôtel du bord, j'ajoutai par mesure de prudence : « Dites combien de convives viendront avec vous. » Là-dessus je m'en fus supputer le menu du lendemain, et méditer la façon dont le service devait être fait pour qu'on ne manquât ni de vaisselle ni d'argenterie. Le problème était difficile (nous avions en tout huit couverts); toutefois, j'étais parvenu à combiner assez correctement mon affaire, quand le second télégramme arriva. — « Nous serons dix en tout! »

Dix convives! bon Dieu! comment faire? Heemskerck et Constant étaient en barque au milieu de la rivière, occupés à brosser une étude. Courir après eux, il n'y fallait pas songer; je pris mon courage à deux mains, et je m'en fus conter mon embarras à M. Blussé, pour lors directeur du Musée, et devenu depuis membre des états généraux. M. Blussé m'écouta tout du long avec

une curiosité maligue où perçait une certaine envie de fou rire, que je ne partageais guère. Il y allait en effet de ma réputation.

« Je comprends votre embarras, me dit-il enfin, mais nous pouvons y remédier facilement. Tout d'abord, que vous faut-il ? des provisions? la ville est bonne.

— Mais encore ne la connais-je pas. Où sont les fournisseurs ?

— Pour vous mettre tout à fait à l'aise, je vais vous donner le *Kastelein* de notre cercle; il vous conduira aux meilleurs endroits.

— Et l'argenterie, la vaisselle, les verres ?

— J'y pourvoirai par le *Kastelein*. Pour les fruits, permettez-moi de vous les offrir, j'en ai à ne savoir qu'en faire.

— Merci, je les accepte avec reconnaissance. Ah! et des voitures? Y a-t-il un bon loueur en ville? car il faudra envoyer à la gare chercher nos dix invités.

— Les voitures, je m'en charge encore. Demain, vous en aurez quatre, et j'espère que vous serez satisfait. »

Ces bonnes assurances calmèrent un peu mon inquiétude et m'enlevèrent de dessus l'estomac un poids de cent livres au moins. Sur l'heure, nous allâmes au cercle ; le *Kastelein* se mit à mes ordres, et nous fûmes ensemble aux provisions. Le soir même j'arrêtai l'ordonnance de notre déjeuner, qui devait compter huit plats en trois services. Heemskerck et Constant se mirent à la besogne pour

dessiner les menus, et j'envoyai notre *schipper* Slurink avec une corbeille pour chercher les fruits promis par l'excellent M. Blussé. Slurink revint au bout d'une heure, ployant sous le faix d'un panier gigantesque tout rempli de melons, de poires, de pêches et de raisins rappelant par leurs dimensions la terre de Chanaan.

« Que vous êtes simple, lui avait dit M. Blussé, de venir avec votre diminutif de corbeille! autant venir avec une assiette. » Et sans écouter les excuses du *schipper,* il lui avait fait placer sur les épaules un immense panier représentant pour le moins la charge d'un petit âne.

Mais nous n'étions pas au bout de nos surprises. Le lendemain, à huit heures, au moment de mon « coup de feu », on nous apporta une magnifique argenterie. Les manches étaient timbrés d'armoiries superbes. Le service était de quatre-vingt-quatre couverts. Puis, à neuf heures, ce furent la vaisselle plate, des porcelaines de toute beauté, une cristallerie étincelante et du linge damassé. Nous étions un peu dans la situation de Marguerite, « nous ne savions que dire ». Enfin, à dix heures et demie, quatre équipages irréprochables, landaus princiers à huit ressorts, attelés chacun de deux chevaux fringants, avec cocher et groom galonnés sur toutes les coutures, vinrent se mettre à notre disposition. C'étaient les quatre plus belles voitures de la ville réquisitionnées par l'excellent M. Blussé, et que leurs propriétaires nous envoyaient gracieusement.

Cinq minutes plus tard, les quatre équipages, ébranlant les vitres, partaient au grand trot et bientôt nous ramenaient nos hôtes littéralement stupéfaits d'un pareil déploiement de luxe et surtout enchantés des acclamations et des vivat qui les avaient salués au passage, car la population, toujours cordiale et accueillante, s'associait à notre fête et faisait sienne notre réception.

Je passe sur le déjeuner préparé par votre serviteur, dressé, présenté et servi par ses deux amis correctement vêtus de noir et gantés de blanc. Le repas fut des plus gais. On rit beaucoup, on causa bien, on mangea et l'on but davantage. Tout le monde s'extasia sur le confort de notre installation. On nous complimenta sur le luxe de notre service, et nous laissâmes dire. Les compliments remontaient droit à la bonne Dordrecht, à ses chers et braves habitants, et surtout à notre ami, le bienveillant et cordial M. Blussé.

Aujourd'hui, après quatre ans, l'étonnement n'est pas encore calmé (j'en atteste les souvenirs de deux charmantes comtesses et ceux de la gracieuse amie qui les avait amenées). On parle encore, dans un petit cercle aristocratique, de cette réception princière, de ces équipages superbes, de ces magnifiques chevaux ; et ce n'est que justice ; car on chercherait vainement dans tous les Pays-Bas des voitures mieux tenues, des attelages mieux appareillés, des domestiques plus corrects. A Dordrecht, en effet, c'est le grand luxe que d'avoir de beaux équipages, et nulle ville en Hollande ne peut être mieux

servie de ce côté, car nulle n'est plus riche que Dordrecht.

Cette joyeuse cité, pimpante, gracieuse et colorée, si injustement délaissée par la plupart des touristes, compte, en effet, les millionnaires par douzaines. Il est peu de grandes entreprises dans le pays où ses capitalistes n'aient la main, et, si jamais vous voyagez en Suède et en Norvége, c'est à Dordrecht qu'il vous faut venir chercher les lettres de recommandation et d'introduction, car l'argent que ses habitants ont placé dans ces froides contrées est en quelque sorte incalculable.

Cette richesse s'explique du reste. Jadis Dordrecht fut en possession d'un privilége exceptionnel, pour ainsi dire léonin et très-lucratif, qui en faisait la place la plus commerçante de tout le pays. Elle avait ce qu'on appelait l'Étape, avantage exorbitant que définissait en ces termes un auteur du seizième siècle [1] : « Les priviléges de l'Étape de Dordrecht sont de telle substance que tous ceux qui conduisent, et par le Rhin et par la Meuse, des vins, des grains, du bois et autres choses passant par là, sont obligez de descharger leurs bateaux ou barques en ce port, et là, payer tous devoirs deuz, et descharger leurs denrées ez nefs de la ville ou des citoyens d'icelle, ou s'en accorder avec eux et transiger à ceux qui tiennent la Doane et la ferme du Péage. »

On comprend facilement quels avantages devait assu-

1 Guicciardini, *Description des Pays-Bas.*

rer un privilége de cette importance, surtout si l'on songe que les vins, les grains, les bois, etc., devaient être forcément importés en Hollande et passaient presque tous par le Rhin. Certes, comme le dit Guicciardini, c'était, pour cette ville si favorisée, « une fort grande commodité et bénéfice », et, pour ses habitants, « un beau revenu et grand prouffit ».

Notez que ce privilége, Dort le conserva pendant des siècles. Ce fut, en effet, un don de joyeux avénement concédé par les comtes de Hollande, qui venaient recevoir dans ses murs l'investiture de leur pouvoir et y faisaient leur séjour habituel. Après eux, les princes de la maison de Bourgogne le lui reconnurent ; ceux de la maison d'Autriche, Charles-Quint notamment, le confirmèrent par édit, et en plein dix-septième siècle, après l'émancipation des Provinces-Unies, Dordrecht osait encore s'en prévaloir et prétendait obliger ses voisines et ses rivales à le respecter.

C'est là un fait très-curieux, peu connu et qui mérite qu'on s'y arrête. « Il y a ici une dispute fort embarrassante, écrivait le 19 mars 1619 l'envoyé d'Angleterre, sir Dudley Carleton[1]. Cette dispute est entre les villes de Dort et Rotterdam touchant l'entrepôt des vins. Dort prétend qu'il soit chez elle en vertu d'un ancien privilége accordé par l'empereur Charles V, et Rotterdam le lui dispute à cause des vins de France qui viennent à

[1] *Lettres et négociations du chevalier Dudley Carleton* (la Haye, 1759), lettre au secrétaire Nauton, tome III, page 47.

présent dans ses provinces, en plus grande quantité que lorsque le privilége fut accordé. Là-dessus, ceux de Rotterdam ont pris, il y a quelques semaines, un bateau armé que ceux de Dort tenaient en la rivière pour la garde des passages. Ceux de Dort ont pris leur revanche : il y a deux jours, un bateau de passage de Rotterdam ayant refusé de baisser pavillon devant un de leurs vaisseaux, ils ont tiré sur lui un canon chargé de balles de mousquet, qui ont tué un homme et en ont blessé cinq ou six. » Et le prudent diplomate ajoute : « Parmi des peuples difficiles à gouverner, tels que sont les habitants de ces villes, de petits commencements peuvent avoir quelquefois de grandes suites, ce qui m'engage à vous informer de cet événement. »

Ainsi en plein dix-septième siècle, au moment où l'Union des Provinces était un fait acquis, où le meurtre d'Oldenbarneveld venait de concentrer entre les mains du prince Maurice une autorité presque dictatoriale, deux villes voisines commerçantes, industrieuses, appartenant à la même nation, échangeaient sur la Meuse des coups de canon et en venaient aux mains à propos de cet enviable privilége.

Malheureusement pour Dordrecht, ces revendications violentes ne pouvaient empêcher son droit d'Étape de lui échapper. A moins d'entretenir une flotte et d'être en guerre perpétuelle avec toutes les villes maritimes de la Hollande, il lui fallait renoncer à cette source de grands revenus, et en même temps elle allait voir sa puissance décliner et son influence s'amoindrir.

Jusque-là, en effet, elle avait tenu le premier rang dans les conseils de la province. Elle venait non-seulement avant Rotterdam, Delft et Gouda, mais encore avant Haarlem, Leyde et même avant Amsterdam. Et l'un ses admirateurs, le poëte Adriaen Boens, pouvait s'écrier sans craindre un démenti :

De la Hollande, ainsi, Dort a le premier rang ;
Et prudente a produict le plus illustre sang,
Qui gouverne avec heur sa sage République [1].

Cette première place, au reste, lui était due. Elle pouvait la revendiquer non-seulement comme « belle et grande ville, riche et puissante, et très-bien et fort magnifiquement bastie », mais à cause de son ancienneté. De l'aveu de tous, elle était la plus vieille cité du pays. Ses habitants, en effet, prétendaient faire remonter l'origine de leur cité chérie aux premiers temps du christianisme. Pour expliquer son nom écrit de vingt façons diverses, depuis Dort, Dordracum, Dorrechstsdrecht, jusqu'à Turdrecht, on faisait intervenir des personnages légendaires : sainte Dorothée, ou encore un riche Romain Duretus, et l'on allait jusqu'au dieu Thor ou Thur, si populaire dans tout le pays batave [2]. Sa rapide fortune, l'abondance de métaux précieux qu'on était sûr d'y trou-

[1] Voir la *Beschryvinge der Stad Dordrecht.*

[2] Si nous en croyons un *Doortenaar*, Janus Rutgers, son nom viendrait simplement de la rivière de Dort, disparue au quinzième siècle, et qui donna son nom au village de *Dortmonde.*

ver, l'avaient fait choisir, dès l'année 1064, pour y établir la Monnaie du comté de Hollande [1]. Dès le quatorzième siècle, les pièces frappées à Dort étaient répandues dans les Pays-Bas, et même dans la province de Zélande les comptes se faisaient en « florins de Dordrecht » (*Dordrechtse gulden*). Ce privilége, confirmé par les maisons souveraines de Bavière, de Bourgogne et d'Autriche, avait été renouvelé avec pompe par Charles-Quint. C'est même sous le règne de ce prince que l'édifice, reconstruit, agrandi et proportionné aux besoins du jour, fut doté de cette gracieuse façade Renaissance, avec attique et pilastres, qui porte encore aujourd'hui la dédicace de son rénovateur : MONETA. DIVO. CAROLO. V. CÆS.

Avant cela, dès 1048, Dordrecht était assez florissante pour tenter la cupidité de l'archevêque de Cologne et de l'évêque de Liége, et ces deux vertueux prélats envoyaient une armée commandée par le marquis de Brandebourg avec l'ordre de s'en rendre maître.

A partir de Florent IV, les comtes de Hollande y tinrent leur « cour [2] », et leur résidence, qu'on peut voir encore de nos jours et qui a continué de porter le nom de *het hoff van Holland,* fait bien comprendre la signification primitive de ce mot « cour », dont le sens

[1] Voir aux Archives de Middelbourg, charte n° 89.

[2] La plus ancienne charte connue rédigée en hollandais, le « droit municipal » (choere en recht), accordé à Middelbourg, et conservée dans les archives de cette ville, fut signée à Dordrecht par le comte Guillaume II, de Hollande, roi des Romains, le jour de l'avent de saint Grégoire (*in zinte Gregorys auende*, 1253).

originel semble assez difficile à préciser. C'était, en effet, une cour véritable de forme presque circulaire, entourée de hauts bâtiments faisant corps pour la plupart avec les maisons voisines, et à laquelle on ne pouvait arriver que par des rues étroites et tortueuses aboutissant à des portes formidablement défendues. Dans les temps primitifs, alors que les armes à feu étaient inconnues, cette cour formait, au milieu de la ville, un inexpugnable réduit. On pouvait y concentrer des troupes, et, par ses diverses portes aboutissant dans différents quartiers, tromper les mauvaises intentions de ses adversaires, entrer et sortir sans qu'on pût en être empêché.

Siége de la Monnaie et du gouvernement, cour des comtes de Hollande, enrichie, embellie, favorisée plus qu'aucune autre par ses princes souverains, il semble que tout ait conspiré en faveur de Dordrecht pour en faire une cité exceptionnellement florissante. Car il n'est pas jusqu'aux plus terribles fléaux qui n'aient servi ses destinées et travaillé à sa grandeur.

Lisez plutôt au côté sud de son clocher cette inscription lapidaire effrayante dans son laconisme : ANNO CHRISTI 1421. — NOVEMBRIS 18. — SUBMERSÆ MANSERUNT 72 VILLÆ CONTINUÆ DORDRACO. « En l'an du Christ 1421, le 18 novembre, soixante-douze villages, dans les environs de Dordrecht, demeurèrent dans les eaux. » — « Septante-deux bons et beaux villaiges, dit un chroniqueur, et périrent avecq misérablement plus de cent mil personnes et tous leurs biens et substances. » Dans cette

nuit funèbre, en effet, la Meuse et le Waal, refoulés par une marée furieuse, s'étaient répandus sur toute la contrée, creusant sous leurs pas des abîmes sans fond, et transformant en quelques heures les champs riches et fertiles en lacs et en rivières.

Et Dordrecht, qui la veille encore tenait à la terre ferme, Dordrecht, qui était « conjointe au duché de Brabant », se réveilla le lendemain intacte et sans blessure, « demeurée en sa fleur », mais formant une île, entourée par des eaux courantes et profondes, avec quatre rivières ceignant ses vieux remparts. Pour une cité comme elle, commercante, industrieuse, riche et privilégiée de l'Étape, c'était un redoublement de prospérité, c'était un bonheur inespéré, une fortune sans seconde.

En vain, en 1457, un effroyable incendie détruisit-il en quelques heures la moitié de ses maisons. Nouveau phénix, elle renaquit de ses cendres plus vivante, plus riche et mieux parée que jamais. Aussi, quelques années plus tard, ceux qui la visitaient pouvaient-ils s'écrier: « On y voit quantité de belles maisons basties sur de grandes caves voutées, où se fait la réserve des vins, des bois, des marbres et des ardoises, de chaux, de fer et de charbon qui descendent le Rhyn et la Meuse[1]. » Et l'un de ses poëtes pouvait, dans un sonnet demeuré célèbre, chanter sa grandeur, sa vaillance, sa richesse, la prudence de son Magistrat, la beauté de son ter-

[1] Le S^r de La Serre, *Histoire de l'entrée de la Reyne, mère du Roi Très-Chrétien, dans les Provinces-Unies des Pays-Bas.*

roir, la fertilité de son sol, ainsi que la douceur de ses eaux :

Qui bien contemplera Dordrecht encor Pucelle,
Ses bâtiments, ses ports et ses temples si beaux,
L'ordre de ses bourgeois sous ses onze drapeaux,
En suivant du vieux Mars le martial modelle,

Et considérera ce qu'est comprins en elle :
Son terroir fructueux, ses claires douces eaux,
Riches tant en poissons qu'en nombres de basteaux,
Qui sur mille Citéz la rendent la plus belle;

Qui plus est, ses statutz, de tant de droicts ornéz,
Qui lui sont tant d'un roy que d'un Cœsar donnéz,
Qui plus est, ses pasteurs, dont la piété grande

Instruict ses citoiens sans négliger un jour,
Pour les conjoindre à Dieu, et à son sainct Amour,
Confessera que c'est la Perle de Hollande[1].

En vain les ducs et les rois, successeurs médiats des comtes, semblèrent-ils dédaigner cette perle, comme l'appelle le poëte, oublier cette cour où avaient séjourné leurs prédécesseurs, et ne firent-ils dans ses murs que de rares et courtes apparitions. Elle s'en consola volontiers, préférant la richesse aux grandeurs souveraines, son indépendance et le gouvernement « par ses propres naturels » aux chaînes dorées d'un vasselage direct, mettant surtout le bien-être de son peuple au-dessus des honneurs stériles.

[1] Ce sonnet, d'Isaac Le Ducq, fut publié en 1677, par Matthys Balen.

Du reste, un souffle de républicanisme méfiant et d'indépendance austère semble avoir toujours balayé ses places et ses rues. Ses habitants montrent encore aujourd'hui, avec une sorte de sauvage orgueil, la place où le comte Thierry IV fut assassiné par un archer, et l'on ne doit pas oublier non plus que Dordrecht fut la première ville de Hollande qui secoua le joug de l'étranger, celle où, pour la première fois, les députés des villes s'assemblèrent, et dans laquelle, le 16 juillet 1572, fut organisée la résistance contre les Espagnols.

Deux événements font tache cependant sur ce passé patriotique, généreux et libéral : le synode de Dordrecht, qui devait avoir des conséquences si douloureuses, et l'arrestation d'un des plus illustres enfants de la Hollande, de Cornelis de Witt.

Certes, je n'ai pas le dessein de parler longuement ici du synode de Dordrecht. C'est là une de ces questions qu'il faudrait étudier à loisir, retourner dans tous ses sens et considérer sous tous ses aspects, avant que d'oser porter un jugement définitif sur ce grand acte d'intolérance. Mais n'est-il pas curieux de voir au lendemain de leur indépendance conquise, au lendemain d'un joug sanglant brisé, ces pasteurs émancipés tendre le cou à un joug nouveau, abuser d'un pouvoir qu'ils s'arrogent, et lui donner, pour sanction, le glaive de l'autorité laïque?

N'est-il pas étrange surtout de voir les arminiens opposer à leurs adversaires les mêmes arguments que les réformateurs avaient opposés au concile de Trente, et les gomaristes commettre cette même monstruosité

de vouloir être juges et partie, de refuser à leurs adversaires non-seulement le droit de suffrage, mais encore voix délibérative, et de se constituer ainsi en autorité infaillible, eux qui venaient de dénier au pape son infaillibilité?

En vain les arminiens protestèrent-ils avec énergie contre le jugement doctrinal de ce tribunal d'un nouveau genre, qui prétendait régenter une religion, ne reconnaissant personne sur la terre à qui Dieu ait accordé le don de fixer infailliblement les dogmes de la foi. On les considéra comme des hérétiques, et ces mêmes ministres, qui s'étaient élevés avec tant de force contre les censures et les excommunications prononcées par les conciles, les traitèrent en excommuniés.

Vainqueurs à peu de frais d'antagonistes auxquels ils avaient refusé la parole, les gomaristes dressèrent quatre-vingt-treize canons qui furent ratifiés le 2 juillet par les états généraux, et dès lors apparut cette réalité d'un parti politique s'abritant derrière des subtilités religieuses pour écraser ses adversaires. Les remontrants, en effet, furent poursuivis de toutes parts, traqués comme des gens hors la loi, expulsés du pays, et le bras séculier fut employé à l'extermination de leur secte tolérante.

Cent ministres et professeurs qui refusèrent de souscrire au décret du synode furent impitoyablement bannis. Grotius, un des hommes les plus savants de son siècle, et Hoogerberts, pensionnaire de Leyde, tous deux condamnés à une prison perpétuelle, furent enfermés au château de Louvestein. Gilles de Ledenberg, qu'on avait

trouvé mort dans sa prison, fut pendu dans sa bière au gibet de Voorburg, et le plus vieux serviteur du pays, le compagnon du Taciturne, Oldenbarneveld, à l'âge de soixante-douze ans, porta sa tête sur l'échafaud. Quelle effroyable conclusion pour ces fougueuses harangues !

L'autre événement sombre, douloureux, terrible, qui pèse sur l'histoire patriotique de Dordrecht comme un mauvais rêve, eut également son dénoûment à la Haye. On était en 1672, au milieu de cette année terrible où la Hollande à moitié conquise put se croire à deux doigts de sa perte. Partout les armées des états s'effondraient, s'anéantissaient en quelque sorte devant les troupes du Roi-soleil, et l'inquiétude, l'anxiété, le désespoir du peuple faisaient remonter jusqu'aux frères de Witt la responsabilité de ces désastres successifs.

Cornelis, le plus âgé des deux frères, malade, épuisé, a dû quitter la flotte. Il est revenu chez lui, à Dordrecht, essayer de retrouver, dans un indispensable repos, les forces qui l'abandonnent. Jadis idole de sa ville natale, il a vu son retour salué par des imprécations, et comme par bravade, la foule s'assemble chaque jour sous ses fenêtres, menaçante, grondeuse, prête à la rébellion. En vain tous les esprits sages cherchent-ils à apaiser ces allures tulmultuaires. Un moment cependant on peut croire qu'on y a réussi. A grands cris et sous menaces de mort, le peuple a contraint le Magistrat d'appeler dans la ville le prince d'Orange, et les mutins ont placé au haut de la tour de l'église deux drapeaux. Celui qui flotte au sommet du mât est orange; l'autre, au dessous,

est blanc, et porte comme devise ces deux mauvais vers :

Oranje boven, de Witte onder.
Die't anders meend die flaet den donder[1] !

Enfin le prince est venu. Il a été relevé de son serment et proclamé stathouder. Cornelis de Witt lui-même a été contraint, sur son lit de douleur, de signer l'acte de nomination. Il semble que la tragédie soit terminée, et c'est alors seulement qu'elle commence.

Un matin, le 10 juillet, entre dix et onze heures, alors que le Ruart est encore couché, malade, en proie à la fièvre, un chirurgien de Piershil, Willem Tichelaer, se présente et demande à lui parler en secret. On lui refuse la porte ; il insiste ; il se réclame de divers amis ; enfin on l'introduit ; mais madame de Witt, craignant quelque tentative suspecte, place en observation, dans l'angle de la pièce, un valet tout d'abord et son propre fils ensuite. Tout se passe, du reste, correctement. Tichelaer ne demeure qu'un quart d'heure dans la chambre, quitte le

1 « L'Orange en haut, le Blanc en bas, et que la foudre écrase ceux qui ont d'autres intentions ! »

Il y a ici un de ces jeux d'esprit et de mots dont les Hollandais ont toujours été si friands. *De Witte,* en hollandais, veut dire le Blanc, et dans le cas présent signifie en même temps les frères de Witt. Ceux-ci se trouvent donc personnifiés par la couleur dont leur nom a la signification et par le drapeau blanc placé au-dessous du drapeau orange.

Le plus curieux, c'est que, depuis cette époque, l'*Oranje boven* est devenu en quelque sorte un cri national et la devise de ralliement des orangistes.

malade fort tranquillement, s'éloigne immédiatement de la ville, se rend à l'armée, et va informer le maître d'hôtel du prince d'Orange que M. Cornelis de Witt a formé un dessein contre la vie de Son Altesse, et qu'il a voulu le suborner, lui Tichelaer, pour qu'il en fût le ministre et l'exécuteur.

Dix jours se passent. La cour de Hollande informe. Enfin, le 24 juillet, le procureur fiscal Ruysch, le grand prévôt et ses archers arrivent à Dordrecht, se saisissent de l'infortuné malade, et cet ancien bourgmestre de Dort, ce Ruard de Putten, ce curateur de l'Université de Leyde, l'un des plus hauts personnages de son pays, un des plus beaux caractères de son temps, est enlevé de son lit, conduit prisonnier à la châtellenie de la Haye, et cela sur la déposition d'un témoin qui était presque infâme [1].

On sait le reste : ce procès, cette prison, ce guet-apens tendu à un frère, cet assassinat horrible sous la *gevangenpoort,* ces deux cadavres honteusement mutilés, traînés sur le pavé sanglant; ces deux illustres victimes exposées sur le gibet aux regards de la foule.

Mais détournons les yeux de cet affreux tableau. Aussi bien Dort a des aspects plus riants à nous montrer, et son histoire renferme des pages moins sinistres. Je n'en veux pour preuve que cette pléiade de joyeux artistes dont elle fut le berceau.

[1] *Histoire de la vie et de la mort des illustres frères Corneille et Jean de Witt*, Utrecht, 1709. Voir aussi Leclerc, *Histoire des Provinces-Unies.*

Peu de villes, en effet, je ne dirai pas seulement en Hollande, mais au monde, ont été sous cet heureux rapport plus favorisées que Dordrecht. A partir de 1575, où Jacob Gerritse Cuyp voit le jour dans ses murs, son sol fécond produit toute une série de talents glorieux dont elle peut à juste titre s'enorgueillir. En 1605 c'est Aalbert Cuyp, l'un des plus grands maîtres de l'art hollandais, l'un des artistes les plus complets de ce siècle d'or. En 1611 c'est Ferdinand Bol, en 1632 Nicolaes Maas, qui l'un et l'autre devaient aller emprunter à Rembrandt leur verve merveilleuse et leur prodigieuse habileté à manier la lumière. En 1643 c'est Schalken, un luminariste aussi celui-là, mais d'une autre école. Puis c'est Arend de Gelder, Arnold Houbraken, le Vasari de l'École [1]. C'est Dirk Stoop et dix autres encore, pour aboutir dans ces temps derniers, presque de nos jours, à cette grande et mélancolique figure qui a nom Ary Scheffer.

Rapprochez tous ces noms, Cuyp, Bol, Maas et Scheffer. Quel contraste ! Les premiers tout feu, tout soleil, tout vie, prenant leurs exemples dans la rue, dans les champs, ou les enfermant dans une chambre close où filtre un chaud rayon de rutilante clarté. La fougue de la sensation se traduisant chez eux par la furie de la brosse et la vérité saisie sur le fait, incrustée pour ainsi dire dans de merveilleux empâtements. —

[1] Voir son livre *De Groote Schouburg der nederlandsche kunstschilders,* Amsterdam, 1718.

L'autre calme, terne, réfléchi, glacé, sans vie et sans force, allant chercher ses sujets dans un monde idéal, mal défini, plus allemand qu'autre chose, et personnifiant dans une peinture mince, fluide, transparente, émaciée, les êtres fantastiques enfantés par le génie nébuleux de Gœthe, ou par l'idéalisme platonique de Dante Alighieri.

C'est à se demander s'il est bien vrai que des talents si opposés aient pu naître sur le même sol et s'ils sont les fils de la même race. Il n'en faut pas douter cependant. Tout comme ses devanciers, Scheffer avait trouvé dans son berceau une palette robuste. Mais alors que les Cuyp, les Bol et les Maas restaient dans leur pays, dans cette Hollande colorée, recevant à pleins yeux la lumière vibrante, Scheffer allait dans un autre pays chercher d'autres spectacles et se faire l'interprète d'autres inspirations. Un portrait non achevé, que possède le Musée de Dordrecht, nous montre ce qu'il aurait pu être. Jamais tête ne fut plus fièrement modelée, plus sainement colorée, charpentée avec plus de robustesse, peinte avec une maëstria plus vive, ni une plus ardente générosité de pinceau. Seul Frans Hals aurait pu faire aussi vigoureux, aussi vivant, aussi bien. Mais pourquoi cette tête est-elle ainsi forte et belle? C'est qu'elle est toute faite d'impressions et de sensations; c'est que le peintre n'a point eu le temps de l'achever, c'est-à-dire de substituer à son inspiration franche et vive une interprétation maladive, et d'effacer sa vigueur primesautière sous une facture atone, maigre et pâle, qu'il

croyait plus conforme à la poésie. C'est que cette fois-là il n'a point eu le loisir de faire de l'idéalisme, et qu'il a fait simplement de la bonne peinture et de la vraie.

Cette belle œuvre si exceptionnelle est de tout le Musée de Dordrecht la pièce la plus intéressante. Pour le reste, ce pauvre petit musée, peuplé de bons tableaux modernes, ne peut supporter la comparaison avec ses concurrents d'Amsterdam, de la Haye, de Rotterdam et avec le Musée Van der Hoop. Peu s'en est fallu cependant qu'il ne regorgeât, lui aussi, de chefs-d'œuvre des vieux maîtres. Une fantaisie de mourant aurait pu l'enrichir; mais cette volonté suprême a préféré augmenter les trésors que possède Amsterdam.

En 1870, en effet, le 4 mars, mourut à Dordrecht un collectionneur, au goût sûr, à l'œil perspicace, qui avait su composer une des plus précieuses galeries qu'on pût voir en Néerlande. M. Dupper, c'était son nom, possédait soixante-quatre tableaux anciens, dont les trois quarts sont des œuvres hors ligne. Il comptait dans sa collection le plus beau Jan Steen connu, un Jacob Van Ruysdaël merveilleux, un Maas exceptionnel, un Ostade des plus fins, un Dov admirable, le plus étonnant Salomon Van Ruysdaël que j'aie vu, un Hobbema, des Lingelbach, des Wouwermans, des Van Goyen, tous d'une exquise qualité. Il possédait aussi des tableaux modernes. Il fit deux parts de sa collection. Dordrecht n'eut ni les Maas, ni les Steen, ni les Ruysdaël, ni les Van Goyen, ni l'Hobbema, qui s'en allèrent s'engouffrer dans les galeries du *Trippenhuis*. Elle eut le reste.

Mais si la « perle de Hollande » a été assez peu favorisée du sort pour voir partir tant de trésors, et pour ne conserver aucun souvenir des peintres illustres dont la naissance devait illustrer son sol, plus heureuse avec ses sculpteurs, elle a pu garder jusqu'à présent d'admirables échantillons de leur savoir-faire. Dans cette belle église, dont on voit la tour de si loin, et qui est bien la nef la plus vaste et la plus élégante de toute la contrée, se trouvent en effet d'admirables boiseries, des stalles sculptées, qui peuvent être rangées certainement parmi les chefs-d'œuvre de la sculpture flamande.

Elles sont l'œuvre d'un grand artiste peu connu, Jan Terwen, né en 1511 à Dordrecht et mort en 1589. Elles datent elles-mêmes de 1538 et 1539 ; dire leur époque, c'est dire leur style. Elles appartiennent en effet, par leur conception et leur exécution, au meilleur temps de la Renaissance. Deux frises surtout qui les décorent méritent toute l'attention du visiteur. Elles représentent, l'une, la glorification de la religion catholique, et l'autre, celle de l'empereur Charles-Quint; le triomphe du pouvoir temporel et celui du pouvoir spirituel ; l'un et l'autre figurés en deux longs cortéges qui rappellent, par la pompe de leur ordonnance et la magnificence des ajustements, ces beaux défilés d'Albert Durer si majestueux et si grandioses.

Ces belles boiseries, d'un travail exquis, ne sont pas les seuls précieux échantillons de sculpture qu'on rencontre à Dordrecht. Partout aux façades des maisons on en voit des traces intéressantes. Partout des

clefs de voûte, des consoles ou d'élégants bas-reliefs arrêtent le regard. De ces derniers je citerai un entre autres, celui qui surmonte la porte de l'orphelinat. J'en devrais citer dix et même davantage.

Cependant, à Dordrecht comme ailleurs, le nombre des « belles maisons basties à l'antique » diminue chaque jour. L'indifférence, iconoclaste par nature, les besoins du commerce, les exigences d'un confortable autrement entendu, amènent chaque année la disparition de quelqu'un de ces joyaux du vieux temps. Mais leur souvenir n'est pas perdu pour toujours. Avant que la pioche ne les fasse disparaître, un érudit, enfant de Dordrecht, M. Van G..., homme de cœur en même temps qu'homme de goût, en recueille pieusement les images. Il m'a permis de fouiller dans ses albums où sont soigneusement embaumées (si je puis dire ainsi) une centaine de façades vénérables, élégantes, artistiques ou curieuses, détruites depuis un demi-siècle environ ; et j'ai été presque autant ému par cette attention délicate du collectionneur envers sa ville natale, par cette piété filiale envers ses vieux souvenirs, que par le regret de ne plus retrouver à leur place toutes ces maisons charmantes, parure anéantie de la vieille cité.

Quoi qu'il en soit, Dordrecht contient encore assez de rues anciennes, de logis antiques et de recoins pittoresques. J'aimerais, plutôt que de nous attarder en de stériles regrets, à vous conduire dans l'ancien et le nouveau port, vieux tous deux, tout remplis de bateaux, tout ombragés de grands arbres ; j'aimerais à vous mener

dans la « rue au Vin », dernier souvenir de l'Étape, avec ses maisons respectables par l'âge, reposant encore sur les grandes caves voûtées, entrepôts du vieux temps. Je voudrais vous montrer aussi les abords de l'église, ce grand canal sans quais, avec ses maisons brunes, aux escaliers branlants, aux noires balustrades, plongeant leurs pieds dans l'eau et mirant leurs toits rouges dans les flots argentés.

Rien n'est plus pittoresque, plus typique, plus complet, comme agencement de lignes et surtout comme couleur, que ces curieux recoins, surtout quand une barque couverte de paysannes aux longs voiles, campagnardes au bonnet gigantesque, vient à les traverser. Alors on se croirait revenu au vieux temps. Ces couleurs chaudes et vibrantes, cette eau glauque et réfléchissante, ces édifices où le rouge domine et où le noir prend des intensités inconnues en tout autre pays, ce ciel bleu pommelé de gris, ces éclats de soleil qui s'accrochent aux angles, tout cela produit des harmonies charmantes qui sont un repos pour l'esprit en même temps qu'un délice pour les yeux.

Nous causons, et l'heure se passe. Notre bateau doit être arrivé. Retournons vers le port, allons interroger du regard les quais et les bassins. Allons fouiller avec notre lunette les profondeurs de la Meuse et celles de la Merwède, par où notre équipage doit nous rejoindre. L'hôtel de Bellevue nous offre son balcon ; de là, nous dominerons ce merveilleux panorama.

Mais, au loin, quel est ce double pavillon, cette grande

flamme tricolore et cette voile rougeâtre surmontant une coque luisante? Quel est ce marin courbé sur la barre? C'est notre *schipper*, c'est notre *tjalk*. Vite des signaux. On nous a reconnus, les casquettes s'agitent; la grande voile s'abaisse; le *tjalk* accoste; en un clin d'œil nous sommes à bord.

III

Sur la Meuse. — S'Gravendeel et Puttershoek. — Le Hollansch Diep. Un accident. — Un passage héroïque. — L'Escaut.

Ce fut un vendredi à trois heures que nous mîmes à la voile. Nous avions déclaré à notre équipage que nous voulions aller tout d'un trait jusqu'à Zierikzée, et il avait poussé les hauts cris. Nous lui avions signifié que nous voulions y être rendus le samedi soir pour y passer la journée du dimanche, et il avait hautement répondu que cette prétention était irréalisable.

Vraiment l'entreprise était ambitieuse ; et rien qu'à jeter les yeux sur la carte, on comprenait les protestations du *schipper* et de ses matelots. Il nous fallait descendre la vieille Meuse, nous jeter sur la gauche, doubler la pointe de S'Gravendeel, longer le Nieuwe-Waal, atteindre le Moerdyck, le traverser, naviguer sur le Hollandsch-Diep, doubler Willemstad, nous engager dans le Volken-Rak et par le Mast-Zype atteindre l'Escaut oriental ; c'est de là seulement que nous pouvions apercevoir la terre promise ; et sur cet énorme parcours, il nous fallait tenir compte du vent, du courant et de la marée.

En outre, pour qui connaît cette navigation incertaine, irrégulière, dangereuse des fleuves hollandais, d'une profondeur si variable, tout coupés de bancs de sable, tout hérissés de bas-fonds ; pour qui sait les difficultés sans nombre qu'on éprouve à gouverner un bateau au milieu de ces bouées multicolores et de ces branchages, distribués le long du chemin comme une ligne de sentinelles prudentes, criant au navigateur de ne pas aller plus loin, il n'y avait certes pas à se montrer trop surpris des résistances de l'équipage. Mais céder le premier jour et du premier coup à ses réclamations, il n'y fallait pas songer non plus. Nous résolûmes de tenir bon, et l'événement prouva que nous n'avions pas tort.

Le commencement de la route se fit, du reste, fort paisiblement, et nous allâmes tout doucement à Puttershoek attendre la marée. Vers les six heures elle commença de monter et nous permit de doubler la pointe de S'Gravendeel. Mes amis et moi, nous avions déjà parcouru ces contrées. Trois ans plus tôt, nous avions visité ces parages en détail. Ils nous apparaissaient comme de vieilles connaissances. Ici, à Puttershoek, je me rappelais l'interminable digue, supportant le village bordé de grands arbres, et ses habitants curieux se pressant sur les portes pour voir passer les étrangers. Les femmes avec leurs coiffes énormes, leurs ferronnières au front, leurs tire-bouchons d'or aux tempes, postées au seuil des maisons, chuchotaient vivement entre elles. Je revoyais en esprit leurs visages blancs et roses, avec de grands yeux bleus, parfois bistrés par la fièvre ; et de

loin en loin, une blonde jeune fille, les joues creusées, la peau rendue diaphane par cette maladie mélancolique qu'on nomme la consomption, et qui lève sur ce pays un si cruel tribut ; puis les hommes graves, vêtus de noir, conduisant de grandes charrettes vertes, maigres, montées sur de hautes roues ; tout cela me repassait devant les yeux avec une bonne odeur de foin coupé répandant ses parfums dans l'air.

En suivant le cours de cette vieille Meuse, qui nous porte, nous rencontrerions encore de palpitants souvenirs. En nous laissant aller au fil de l'eau, nous arriverions à la Brielle, à ce berceau célèbre de la liberté des Pays-Bas ; douce et tranquille cité aujourd'hui, dont les maisons colorées et les canaux silencieux, ombragés de grands arbres, ne rappellent certes pas les fastes héroïques.

Jamais aspect plus paisible n'a tranché avec une renommée plus turbulente ; car c'est là que les terribles Gueux de mer, les soldats de Lumey, de Treslong et de Jacques Cabilleau établirent leur premier boulevard.

En 1572, le premier jour d'avril, ils avaient surpris la ville. La sachant mal gardée, presque sans troupes, ils avaient débarqué dans l'île, et étaient venus l'assaillir. Une des portes qu'ils incendièrent leur livra un commode passage, et ils s'en emparèrent sans effusion de sang. Tout d'abord, leur projet était de piller les églises et de rançonner les habitants ; et c'est par là qu'ils commencèrent. Mais la commodité de ce pied-à-terre leur parut telle qu'ils résolurent de le conserver, et de « tenir

la place jusqu'à l'extrémité ». Ils débarquèrent du canon, enrôlèrent les bourgeois et les paysans de l'île, et ensuite écrivirent au prince d'Orange, pour lui demander assistance.

Celui-ci, nous dit Meteren, « n'était pas bien content de la prinse de la Brielle, craignant que ses aultres entreprises vinssent à estre découvertes et que le duc d'Albe ne viendroit à s'esveiller trop tost ». Mais l'occasion était si tentante qu'il ne sut y résister. Et c'est ainsi que, presque à contre-cœur et sans qu'on semblât prévoir l'importance qu'elle allait prendre, cette modeste cité devint le point originel de la conquête des Pays-Bas.

Ce nom de Brielle, qui signifie « Lunette » (en hollandais, *bril*), cette date du 1er avril, qui déjà prêtait à plaisanterie, furent pour les vainqueurs une occasion de moquerie. « Le duc d'Albe a perdu ses lunettes », disait-on dans tout le pays, et Lumey ne dédaigna pas même ce détestable jeu de mots, qu'il inscrivit, sous forme de rébus, sur le pavillon de ses troupes.

Pour qui sait un peu l'histoire de ce qu'on a appelé les « Troubles des Pays-Bas », il est aisé de se faire une idée de l'existence tapageuse, fiévreuse et troublée que la Brielle vécut pendant un demi-siècle. Depuis lors, le calme s'est fait, mais la Hollande, reconnaissante envers elle, a conservé une sorte de vénération pour ce premier rempart de l'indépendance; et c'est dans ses murs que, à trois siècles d'intervalle, elle a tenu à célébrer le souvenir de sa liberté conquise au prix de tant d'efforts.

En 1872 et en 1873, de grandes fêtes, où se trouvaient

réunis le roi, les princes et les hauts fonctionnaires du royaume, eurent lieu dans cette gentille cité. J'y assistais, et je vis alors les maisons pavoisées, les façades décorées, les places, les rues et les canaux regorgeant d'une foule brillante et pleins de matelots et de soldats. De temps en temps, le canon grondait sur la Meuse, et les roulements du tambour alternaient avec les hourras formidables poussés à pleins poumons par les marins hollandais. On pouvait se croire revenu à la grande époque. Mais c'était l'illusion d'un jour, et maintenant la Brielle a repris son aspect tranquille et solitaire; ses petites rues propres et pittoresques sont redevenues silencieuses, et ses canaux ombragés sont rentrés dans leur calme habituel.

Assise au milieu de remparts verdoyants plus semblables à des digues qu'à des fortifications, elle semble se garder plus contre l'eau que contre les hommes, et, comme à Puttershoek, où tout le village est monté sur une éminence, elle semble craindre avant tout et surtout la tempête et les flots.

A S'Gravendeel nous avions vu aussi une longue et haute digue, toute couverte de maisons, transformant le village en une rue interminable, et, tout au bout, derrière une grande pièce d'eau, une église fruste, penchée, vieillotte, plantée au milieu d'un cimetière verdoyant et touffu, ombragé de grands arbres. C'était l'heure de midi; la rue était silencieuse, et l'enclos funèbre était désert. De grosses mouches bourdonnantes troublaient seules ce calme impressionnant de la nature. Après



L'enterrement d'un enfant à S'GRAVENDEEL

(D'après une aquarelle de M. Henry Havard.)

avoir déchiffré quelques inscriptions tombales, nous retournions au bateau, quand au loin nous étaient apparues deux formes étranges, deux hommes vêtus de noir, marchant gravement, le regard fixe et sans rien dire. L'un était vêtu en paysan, et l'autre avait un tricorne, un crêpe de deuil et quelque chose comme une boîte retenue sur sa poitrine par une grosse courroie. Jamais je n'oublierai ce lugubre duo. C'était le cadavre d'un enfant qu'ils portaient ainsi au cimetière. Pas de père, pas de frère, pas même un ami de la famille pour suivre ce petit cercueil, pour témoigner qu'un pleur avait au moins donné à ce petit corps bleui le baptême de l'affection. Il s'en allait ainsi tout seul, aux mains de deux mercenaires, quittant, sans laisser de regrets, ce monde où il n'avait certes pas demandé à venir.

Cette vue nous avait serré la gorge. Nous avions regagné notre bateau sans mot dire, et nous aurions continué notre route le cœur gros, si tout à coup, sur l'autre rive, nous n'avions aperçu de grands voiles flottant au gré de la brise et encadrant des visages frais et roses. On nous avait salué de loin, et, rassérénés par cette apparition gracieuse, nous avions répondu par un baiser envoyé du bout des doigts. Le baiser nous avait été retourné avec un éclat de rire vibrant et perlé; puis, continuant de rire, ces nymphes campagnardes avaient dégringolé joyeusement la digue et disparu complétement. C'était l'éternel *fugit ad salices*...

Tous ces souvenirs, vieux déjà, me revenaient à l'esprit avec une intensité extrême; je les voyais re-



passer devant mes yeux, et il me semblait encore entendre les éclats argentins de nos trois gentilles paysannes, lorsque nous atteignîmes la pointe du Moerdyk. En ce moment nous étions en plein crépuscule. Le chemin qui s'ouvrait devant nous était dangereux, mal connu de nos hommes; la marée, du reste, allait contrarier notre marche; il nous fallut jeter l'ancre et attendre au lendemain.

Nous nous installâmes sur le pont. La nuit se fit, chaude et belle; mais non pas belle à la mode orientale, c'est-à-dire claire, limpide, étoilée. C'était la nuit du nord avec tous ses mystères. Le ciel, roulant des nuages sombres, se confondait à l'horizon avec l'eau glauque et brune, séparé d'elle seulement par une ligne de points lumineux qui, reflétés par les flots en un long trait vibrant, semblaient fouiller au loin les profondeurs du fleuve.

C'étaient les feux des navires à l'ancre auxquels venaient s'ajouter les lumières de la côte. Ils piquaient le ciel noir, s'étendant sur une seule ligne, comme une interminable procession qui se fût déroulée sur deux lieues de longueur, pendant qu'auprès de nous de grands *koffs*, aux voiles grises, semblaient de gigantesques fantômes enfermés en leur linceul, et flottant à la surface des eaux.

Partout le silence, ce silence impressionnant, absolu, troublé seulement par le clapotement d'une vague contre l'avant de notre bateau ou par le frémissement de l'eau qui coulait avec force. Partout le repos, sauf dans ce

grand fleuve toujours en mouvement et susurrant un léger murmure, comme si, avant d'aller s'engouffrer et se perdre pour toujours dans la mer anonyme, il voulait dire un éternel adieu à ses rives verdoyantes, et répéter encore une fois les refrains des pays qu'il venait de traverser.

Vers minuit, la lune parvint à se débarrasser des nuages qui la cachaient. Sa lumière pâle et maladive commença par cerner d'un trait lumineux les nuées qui roulaient devant elle; puis elle les dissipa peu à peu, et tout à coup elle nous apparut dans toute sa splendeur, se mirant avec complaisance dans les eaux blondes, accrochant des étincelles argentées au sommet des mâts et à la crête des petits flots qui sautillaient sur le fleuve. A ce moment un chien aboya sur la rive; on entendit le son de plusieurs voix et ensuite le roulement d'une voiture. Tous ces bruits nous venaient de la terre invisible Ils arrivaient bercés par les eaux avec une clarté, une limpidité, une précision qui leur donnaient quelque chose de fantastique. La voiture s'éloigna; le roulement se perdit dans le lointain; puis tout se tut de nouveau. Le silence se refit, grand, solennel, mystérieux. Le fleuve reprit par instant son murmure de regret, et enfin il cessa lui-même de se faire entendre.

Le lendemain, au petit jour, nous fûmes réveillés par le joyeux concert d'une demi-douzaine de coqs aux voix claires et perçantes. C'était la basse-cour d'une ferme voisine qui sonnait le lever. En un instant, tout le monde se trouva sur le pont. Autour de nous une véritable

flottille était à l'ancre, qui semblait, elle aussi, s'éveiller. Partout les écoutilles s'ouvraient, laissant passer des têtes ébouriffées avec des yeux clignotants, pendant qu'à bord de quelques *tjalks* plus matineux, un léger ruban de fumée, montant en spirales joyeuses, annonçait la prochaine apparition du café, cette boisson sacro-sainte, sans laquelle un bon *schipper* ne saurait commencer sa journée.

A sept heures, la marée était pleine. Ce fut alors un branle-bas général. De tous côtés les ancres sont levées; les voiles sont hissées; les patrons graves et réfléchis se placent à la barre, les *knechts* affairés courent au foc ou manœuvrent le *zwaard*, et cinquante bateaux appareillés, emportés par un même souffle de brise, s'élancent gaiement sur ce bassin immense qu'on nomme le Moerdyck.

Rien de charmant comme ce départ simultané et comme le développement soudain de cette flottille marchant de conserve. Les voiles rougeaudes, les drapeaux tricolores, les flammes rouges ou bleues, les poupes rebondies, toutes vertes, avec leurs petites fenêtres à rideaux semblables à deux yeux indiscrets, les gouvernails avec leur parure de cuivre reluisant comme de l'or, toutes ces nuances, vives et tranchées, se détachent sur le fond glauque de l'eau, en notes éclatantes ou joyeuses, auxquelles le soleil, projetant un rayon oblique, vient ajouter une multitude de petillants reflets. Toutes ces couleurs vibrantes, heurtées, mais point criardes, courent, volent à la surface de l'eau, se groupent et se mélangent sur cette coupe gigantesque, comme sur une

palette magique. Toutes ces voiles gonflées par le vent, toutes ces coques inclinées par la brise décrivent une courbe élégante et prennent leur essor vers la mer, laissant derrière elles le grand pont du Moerdyck, qui détache sur la brume argentée son énorme carcasse sombre et morose.

Gros problème résolu que ce pont gigantesque ! Majestueux effort de l'esprit humain ! Irréfragable preuve surtout de la persévérance hollandaise, car vraiment c'est un travail d'une audace peu commune que ce viaduc colossal, long de quatorze cents mètres, et qui sert en quelque sorte de portique au *Biesbosch*, à cette funèbre jonchaie où dorment sous les flots vingt villages inondés. Pour le bien juger, toutefois, il faut le voir de près ; ses proportions alors apparaissent dans leur énormité ; mais de loin, les points de repère manquent ; les moyens de comparaison font défaut ; le caractère imposant se perd, et l'on n'aperçoit plus que quatorze cages immenses suspendues au-dessus du fleuve sur quatorze massifs piliers [1].

[1] Cette construction gigantesque, un des plus beaux travaux d'art exécutés depuis un demi-siècle, se compose de quatorze arches de cent mètres d'ouverture chacune. Ces arches aboutissent, au sud, à deux tabliers tournants de seize mètres de long qui permettent le passage aux bâtiments du plus fort tonnage. Les piles ont quinze mètres de long et trois mètres d'épaisseur ; pour plusieurs d'entre elles, il a fallu établir les fondations à seize et dix-neuf mètres en dessous des plus basses eaux. Pour la partie supérieure du tablier, on n'a pas employé moins de deux cent trente-cinq mille huit cents quintaux de fer et d'acier, et les frais se sont élevés à cinq millions sept cent neuf mille florins, c'est-à-dire à environ douze millions de francs.

C'est un peu l'effet qu'il nous produit à la distance où nous sommes, voguant à pleines voiles sur cette énorme étendue d'eau qu'on nomme le Hollandsch-Diep.

Je ne sais plus qui a dit que le Moerdyck était un ruisseau ; c'est M. Viardot, je crois. Terrible ruisseau, ma foi, dont le regard peut à peine mesurer l'étendue, sur lequel les passagers éprouvent le mal de mer, ruisseau sujet à des tempêtes si furieuses que maints bateaux et leurs équipages hollandais hésitent à l'affronter. En 1711, un prince de la maison de Nassau, Jean-Guillaume Friso, stathouder de Frise, y trouva la mort avec un colonel de son escorte. Combien d'autres y ont également péri dont l'histoire oublieuse n'a point retenu les noms ! Il ne se passe pas d'années où quelques sinistres ne viennent attrister ces parages, et deux fois, dans notre course, nous avons aperçu des tronçons de mâts émergeant de ces profondeurs terribles, et venant attester, sous les flots impassibles, la présence de bâtiments engloutis.

Un exemple, du reste, fera juger la force de la lame sur cette petite mer intérieure.

A peine eûmes-nous doublé la pointe de Stryen et décrit la courbe prescrite autour de la carcasse de fer qui porte le nouveau phare, que notre flottille, semblable à une volée d'oiseaux voyageurs, s'égrena joyeusement sur la grande nappe grise. Chacun, cherchant à gagner au plus près, s'efforçait de prendre de l'avance. La puissance de notre voilure et l'absence de chargement nous donnaient sur nos voisins un avantage considérable. En

moins d'une demi-heure nous les avions dépassés tous et nous tenions la tête de la flottille. Le temps était beau, le fleuve était calme; nous avions une forte brise, rien de plus, et la vague qui cinglait à l'avant ne dépassait pas notre ligne de flottaison.

Tout joyeux de se voir vainqueur dans ce tournoi pacifique, le garçon qui gouvernait sifflait gaiement un refrain à la mode, et, le corps penché sur la barre, regardait d'un œil narquois les bateaux qu'il avait devancés. Tout à coup, nous entendîmes le patron crier : « A toi, Jan! prends garde, garçon! tu prends la lame de travers! »

Il n'avait pas achevé sa phrase qu'un coup sec frappa nos oreilles. Un craquement suivit le coup, et notre bateau, tournant sur lui-même, s'en alla en dérive. Il avait suffi d'un simple choc de la vague pour briser une cheville de fer plus grosse que le poignet et démolir notre *zwaard* [1].

En un instant l'alarme est donnée; tout le monde est à la manœuvre; on abaisse la voilure; le foc est replié; la barre est mise en travers, et nous nous laissons aller au courant qui nous pousse doucement jusqu'auprès de Willemstad. Une fois là, à l'abri, nous repêchons le

[1] Le *zwaard* est une grande raquette brune que les bateaux hollandais portent de chaque côté. Elle remplace la quille absente, en empêchant l'embarcation de dériver à la surface. Le peu de profondeur des fleuves obligeant de donner aux bateaux une forme ronde, on doit avoir recours à cet appareil pour pouvoir naviguer sur les rivières hollandaises et sur les lacs intérieurs.

zwaard et le raccommodons tant bien que mal. Bonne occasion trouve l'équipage pour relâcher à Willemstad. Ses joyeuses maisons et ses arbres feuillus qui débordent la digue ont un aspect tout à fait accueillant. Un forgeron pourrait nous fabriquer une nouvelle cheville. Après une avarie pareille et un retard semblable, c'est folie de vouloir, avant la nuit close, atteindre Zierikzée. Ce sont là de bonnes raisons. Mais nous ne sommes pas disposés à écouter ces très-prudents conseils. Avec deux chaînes de fer le *zwaard* est réparé, et l'ordre est donné de se remettre en route.

Nous voilà repartis, nous doublons la pointe de Willemstad; nous entrons dans le Volke-Rak, et sur cette grande plaine aquatique nous commençons à courir de petites bordées. Au loin, deux rives planes, deux lignes de verdure égayées par quelques clochers pointus, deux bandes verdoyantes qui semblent flotter sur l'onde glauque, forment tout l'horizon. On se dirait sur un lac immense, et cependant il nous faut avancer avec prudence et marcher avec circonspection. Nous n'avons pour naviguer qu'un étroit chenal, creusé par le courant, entre deux larges bandes de sable, et, à droite comme à gauche, le chemin est interdit. Notre première avarie a rendu l'équipage prudent, trop prudent même, et ce n'est qu'à six heures que nous arrivons à l'entrée du Zype, en face de Bruinisse, où il nous faut jeter l'ancre de nouveau et attendre encore une fois la marée.

Comme ce pays est calme, tranquille, presque désert! La petite estacade qui marque l'entrée de Bruinisse est

à peine surmontée d'un mât ou deux. Au loin, pas un bruit, pas un cri, et les heures que le petit clocher jette à la campagne environnante n'arrivent jusqu'à nous que voilées, atténuées en quelque sorte, comme si elles craignaient de trancher trop vivement sur le recueillement général. Une douce mélancolie plane sur tout ce tableau. Elle convient si bien à ce cadre qu'on s'en voudrait presque de troubler ce silencieux repos. Il semble que jamais un bruit discordant n'ait fait vibrer ces parages solitaires, et pourtant c'est à quelques pas d'ici que s'est accomplie une des plus émotionnantes aventures, un des plus étonnants faits d'armes qu'ait enregistrés l'histoire de la guerre de Quatre-Vingts ans.

Et en effet, cette ligne verdoyante qui occupe notre gauche, c'est Sint-Philipsland ; plus loin, ce clocher que nous apercevons dominant quelques toits, c'est Sint-Annaland, et c'est presque à l'endroit où nous sommes que, dans « la nuict devant la Saint-Michel de l'an 1575 », les Espagnols accomplirent ce fameux passage qui devait, en frappant les Zélandais de stupeur, leur livrer les forts de Bomenède et de Vianen, et quelques mois plus tard la ville de Zierikzée.

Les plus hardis chefs de l'armée étaient là : le colonel Mondragon, Sancho d'Avila, Jean Osorio de Ulloa, avec la volonté de passer dans l'île de Schouwen. Mais les Gueux tenaient la mer. Leurs bateaux surveillaient la côte, et leurs équipages étaient devenus si audacieux que nul n'osait plus les affronter. C'est alors que, sur l'indication de quelques paysans, le Commandeur conçut le

projet de faire traverser l'eau à ses troupes à pied et à marée basse. Il vint alors établir son camp au « pays de Sainte-Anne », à cette Sint-Annaland dont le clocher pittoresque égaye l'horizon ; puis ses troupes se dirigèrent vers le « pays de Philippe, qui est une île inhabitée, et de là jusque à Duyvelande, évitant ainsi les navires zélandois, lesquels estoyent entre ces deux isles, mais pour le peu de profondeur ne se pouvoient pas tenir en quelques endroicts [1] ».

Maintenant que vous connaissez le décor, imaginez l'action : ces quinze cents hommes silencieux et résolus « chargés un chacun d'un petit sachet de poudre pendu au col et portant sur la teste trois jours de vivres », marchant à la file, s'avançant dans l'eau, suivant leur vieux chef, l'énergique Mondragon, et cherchant sans bruit, au milieu de l'obscurité, à gagner la rive prochaine. Mais, tout à coup, la nuit les trahit. L'onde, agitée par ce flot humain qui la traverse, jette des lueurs phosphorescentes. A mesure qu'ils s'avancent, une trace lumineuse indique le chemin qu'ils suivent ; « l'air estoit plein de rayons ardents », dit un contemporain, et de loin, les vigies qui gardent les navires zélandais aperçoivent cette sombre colonne qui raye la surface miroitante de l'eau. Des cris partent alors de tous côtés. En un instant les équipages sont sur pied ; les bateaux s'avancent ; les coups de feu éclatent dans le silence de la nuit ; des lueurs sinistres rayent l'horizon ; le canon

[1] Meteren, *Histoire des Pays-Bas.*

gronde, et les projectiles viennent s'abattre sur la colonne en marche.

Celle-ci continue d'avancer cependant, sans qu'un cri, sans même qu'un soupir révèle les ravages que font, dans sa ligne unique les balles et les boulets de l'ennemi. Impossible de se défendre, impossible de répondre. Bientôt l'eau monte, les bateaux zélandais se rapprochant, et ce ne sont plus seulement les armes à feu qui font des victimes. Armés de crocs énormes, de filets et de cordes munies de crochets qu'ils lancent sur leur proie humaine, les marins entraînent leurs ennemis dans les bas-fonds et se livrent à une pêche effroyable, horrible, innomée. Et pourtant la colonne silencieuse et terrible marche toujours ; bientôt elle aborde sur l'autre rive. C'est alors qu'elle put se compter et voir les pertes qu'elle avait faites. Un de ses plus vaillants officiers, Hydro Paccieco, avait disparu ; mais, de leur côté, les Zélandais avaient perdu leur chef, le gouverneur Charles Boizot, qui, dans la bagarre, avait été frappé sans doute par quelqu'un des siens.

Après un pareil effort, on pouvait tout attendre de ces troupes aguerries. Le lendemain, elles enlevaient Vianen, qui en ce temps était une citadelle. Deux jours après, elles arrivaient sous les murs de Bommenede, qui alors était une place forte, et emportaient cette ville après cinq terribles assauts. Puis elles se portaient sous les murs de Zierikzée, et occupaient toutes les avenues aboutissant à la vieille citée zélandaise.

Mais la marée est de nouveau pour nous ; et quittant

ce passage à jamais illustre, nous continuons notre route. Nous voilà naviguant entre Tholen et Duiveland, en pleine Zélande par conséquent, longeant la pointe de Stavenisse, doublant celle d'Ouwerkerke, entrant dans l'Escaut occidental, et apercevant au loin, dans les lueurs du crépuscule, le clocher massif et gigantesque de l'antique Zierikzée.

Le ciel empourpré donne à l'horizon l'aspect d'une fournaise immense; à notre droite, il dore de ses derniers rayons le Duiveland, « le pays aux colombes », qui dut jadis son nom à la quantité des oiseaux de mer qui fréquentaient ses rivages. Quelques rares clochers accrochent au loin des étincelles. Point de grandes villes, point de puissantes agglomérations sur cette vaste langue de terre, trop soumise aux inondations, et qui, en 1530, fut complétement recouverte par les eaux. De grands villages et quelques habitations domaniales, « repaires de gentilshommes », comme les appelle Guicciardini, c'est tout ce que l'œil devine en sondant les profondeurs de cette plaine verdoyante.

Sur notre droite, s'étend Noordbeveland, peu peuplée elle aussi, rustique, champêtre et, comme sa voisine, sans bruyantes cités. Un bras de mer se prélasse maintenant entre ces deux îles. Jadis elles étaient si rapprochées « que les habitants parloyent de l'une à l'autre là où aujourd'huy il y a un grand et long intervalle d'eau qui les sépare et esloigne ». Car il semble que ce soit en quelque sorte la destinée de ce pays étrange d'être continuellement remanié par les éléments.

Mais la nuit vient à grands pas. Les feux qui s'allument sur la côte guident seuls notre marche. Un petit phare éclaire l'entrée du chenal de Zierikzée et devient notre objectif. Nous courons de longues bordées pour l'atteindre. Il est plus de onze heures quand enfin nous longeons l'estacade. La journée a été rude. Vite un homme et un cheval, vite un *jager,* pour nous entrer dans le port.

IV

Zierikzée. — Son histoire. — Siéges et batailles. — Grandeur et décadence. — Les Gueux de mer. — Un géant de pierre. — Portes et remparts. — La pêche et le marché au poisson.

Ce n'est pas au hasard que j'ai appelé tout à l'heure Zierikzée une vieille cité. « On la tient, dit Guicciardini, pour la ville la plus ancienne du comté de Zélande. » Vous voyez que sa réputation date de loin ; et un octave écrit sur un parchemin encadré, qu'on peut voir dans la *Gasthuiskerk,* nous donne, dans ses quatre premiers vers, en même temps que l'âge exact de la ville, l'origine probable de son nom :

In't jaar acht hondert negen en veertich mede,
Was gefundeert Ziericzee die Stede.
Bij eenen die ZIERINGUS ghenaamt was
Alsoo men in de ouden Chronyken las... [1].

Plus de mille ans d'existence, c'est beaucoup, surtout sur cette terre incertaine et muable. Ajoutez à cela des destinées glorieuses, le séjour des princes suzerains.

[1] En l'année 849, la ville du Zierikzée fut fondée et reçut son nom d'un certain *Zieringus,* comme on peut le voir dans les vieilles chroniques...

« Les comtes de Zélande avoyent pareillement leur palais en ladite ville, dont on en voit encore au iourdhuy les ruines et pourpris, qu'on appelle la cour du comte », dit un chroniqueur [1]. Joignez encore un grand passé militaire, une existence commerciale et maritime célèbre. Certes, voilà bien des fleurons pour sa couronne murale. Mais n'aurait-elle rien de tous ces souvenirs à nous prodiguer, que Zierikzée mériterait encore qu'on lui fît visite.

Ses abords, toutefois, ne préviennent pas en sa faveur, quand on vient de la mer du moins, et il faut ajouter que c'est presque toujours par là qu'on arrive. Il faut suivre, en effet, un long canal, bien droit, bien nu, étranglé entre deux rives pierreuses, sans qu'une branche, une feuille ou un bourgeon, apparaissant pardessus la chaussée, viennent montrer qu'on traverse une terre fertile.

Seule au loin, sa grande tour, qui se voit un peu de partout, se dresse haute, fière, majestueuse et massive, dominant une agglomération de pignons rouges enserrés dans une verte ceinture de feuillage. Ajoutez à cela quelques flèches pointues, quelques poivrières à girouettes et un campanile bulbeux, hérissé d'angles et de ressauts, et vous aurez une idée de cette petite ville, sorte de terre promise, dont la silhouette émerge dans le loin tain, rendue peut-être plus pittoresque encore par la nudité des campagnes qui la précèdent.

Puissance de l'habitude! cette nudité, qui paraît

[1] *Grande Chronique de Hollande et de Zélande.*

choquante à l'étranger, passe inaperçue aux yeux des habitants de Zierikzée. Et même il est à croire que pour eux elle n'est pas sans charmes ; car, sur le havre qui sert de vestibule à la ville, on pourrait compter presque une demi-douzaine d'hôtels, d'estaminets, de tavernes ou de cafés, tous regardant du côté de cette prairie sans bornes, et qui ont pour enseigne *la Belle Vue,* ou encore *Schoon Uitzigt,* ce qui a la même signification.

J'aurais compris ces titres ronflants si les façades eussent été tournées dans l'autre sens. Ah ! de ce côté, à la bonne heure ! A peine a-t-on dépassé les premières maisons, qu'on se trouve entraîné dans un écheveau de bonnes petites rues, bien vieillottes, bien proprettes, ondulant sur elles-mêmes, avec une bordure de respectables maisonnettes, tout étroites, toutes mignonnes, toutes basses, et qui ont l'air à moitié rentrées dans le sol. Rien n'est amusant pour l'œil comme de suivre les méandres décrits par ces pignons de brique, sur lesquels les siècles ont déposé leur patine harmonieuse ; rien n'est plus inattendu que ces perspectives multiples aboutissant soit à un grand moulin ambitieux qui dresse dans les airs ses ailes orgueilleuses, soit à une *tappery* champêtre, avec son banc hospitalier invitant les buveurs à s'asseoir, et son rideau de petits arbres taillés leur promettant ombre et discrétion.

Mais ce sont les bas quartiers de la ville, et il faut un œil d'artiste pour trouver plaisir à errer dans ces modestes recoins. Si les patriciens de Zierikzée nous y rencontraient, ils hausseraient les épaules. Ils riraient de

notre trop facile contentement, et peut-être auraient-ils raison, car les beaux quartiers sont autrement coquets et tout aussi pittoresques. Avant de les visiter, permettez-moi, toutefois, de vous conduire à la grande tour que nous avons aperçue de si loin ; aussi bien, nous n'en sommes qu'à deux pas.

Cette tour est tout ce qui reste de l'église primitive, laquelle était un des monuments gothiques les plus considérables des Pays-Bas ; « *cui non aliud usquam in tota Zelandia simile* », dit Blaeu. Cette pauvre merveille de grandeur et de force s'était assez bien comportée jusqu'en notre siècle. Les trois ou quatre siéges que Zierikzée avait supportés l'avaient bien entamée quelque peu. Ses belles voûtes avaient été remplacées par des plafonds de bois, mais ses piliers robustes, ainsi que ses belles ogives vieilles de six cents ans, étaient demeurés fermement à leur poste, et promettaient d'y demeurer encore longtemps. En 1832, il suffit de quelques heures pour ruiner à jamais cette belle et grandiose construction. Le feu eut raison de ce que le temps avait épargné, et les hommes firent le reste.

Une lithographie s'est chargée de nous conserver le souvenir de cet effroyable désastre. Mais au lieu de laisser ces ruines debout pour attester la puissance, le goût et le génie artistique de leurs pères, les magistrats d'alors se crurent autorisés à reconstruire à leur place une grande halle dorique, laide et prétentieuse. Et cette construction classique déshonore par son voisinage ce pauvre géant de pierre. Elle semble vouloir humilier avec

ses maçonneries fraîches cette grande, vieille et noble tour, toute délabrée, grandiose portique du temple disparu que les vieux Zélandais avaient dédié à saint Liévin.

Rien de plus frappant que ce contraste. Auprès de ce rudiment de clocher en ruine, ce sanctuaire renouvelé des Grecs semble à la fois grotesque et mesquin. A l'intérieur, des bancs jaunes et des murs blancs, des boiseries vulgaires, à moulures communes ; rien que de froid et de bourgeois. Malgré soi, on fait un retour vers le passé. On compare l'œuvre fraîchement éclose au produit des siècles héroïques, et celui-ci apparaît comme l'image de la richesse zélandaise à son aurore, alors que celle-là semble personnifier la fortune batave à son déclin.

C'est au milieu d'une sorte de petit parc, ancien cimetière transformé en jardin public, que se dressent ces deux édifices disparates. La vieille ruine est encore plus impressionnante de près que de loin. On se sent écrasé par la masse de ce colosse de pierre. Ses arcatures gigantesques, ses robustes contre-forts, sa tournure vaillante, un peu farouche même, ses cicatrices qui nous révèlent la puissance de sa maçonnerie, tout concourt à augmenter encore son aspect imposant.

Et notez que ce n'est là qu'une infime partie de ce que devait être cette tour gigantesque. Elle devait posséder quatre étages d'égales dimensions, et nous n'en voyons que deux. Le troisième devait être carré, lui aussi, mais en retrait et flanqué d'élégants pinacles, tandis que le quatrième aurait été octogone et tout ajouré. Enfin, pour couronner cet élégant et majestueux colosse,

une flèche délicate se serait élancée vers le ciel, cantonnée de quatre gracieux clochetons.

Plus tard, j'ai retrouvé dans les richissimes cartons de la *Zelandia illustrata* [1] une estampe représentant le plan et l'élévation de cette belle œuvre architecturale, et quand, par un retour d'esprit, j'ai comparé le dessin que j'avais sous les yeux à ce fragment qu'on ne peut considérer sans une sorte de stupeur, je suis resté confondu de tant de science et d'audace, se révélant dans une si émouvante conception.

Toutefois, il semble que seuls les étrangers soient émus par ce spectacle grandiose, et que les yeux du pays soient insensibles à de telles beautés.

Quid miserum Thamyram picta tabella juvat ?

Comme Thamyre, les habitants sont aveugles sans doute. Non contents, en effet, d'avoir coiffé ces vénérables arceaux d'une terrasse à l'antique ornée d'une balustrade à mollets, comme si l'incendie de 1832 ne leur semblait pas suffisant, ils ont converti la base de ce doyen de leur cité en un entrepôt de pétrole. *Bergplaats van Petroleum,* c'est la seule inscription qu'on relève sur les flancs de ce géant mutilé, témoin fatal, spectateur inéluctable des destinées qui se sont accomplies depuis cinq siècles dans toute cette partie de la Zélande.

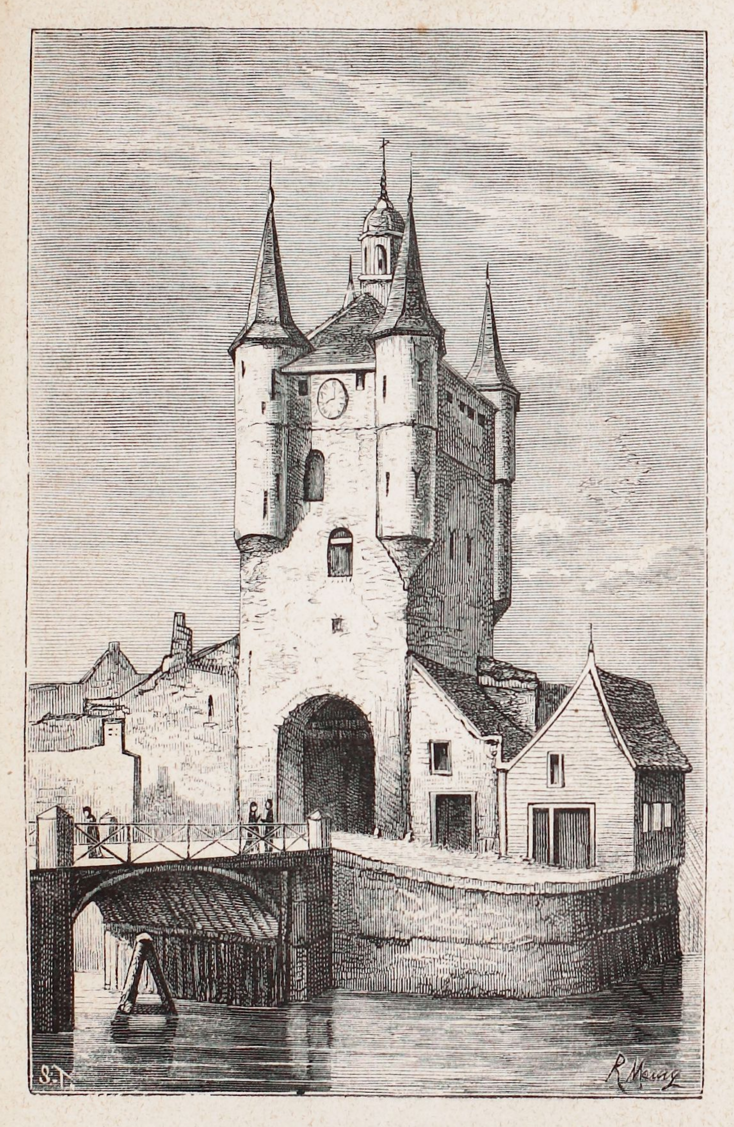
[1] Appartenant à la *Zeeuwsch Genootschap der Wetenschappen*, à Middelbourg.

Mais dérobons-nous à ces préoccupations douloureuses. Tout nous y invite du reste. Au pied des grands arbres les enfants jouent, et, dans le voisinage, un orchestre allemand prodigue, à quelques danseurs villageois, ses trésors d'harmonie. A quoi bon tant songer au passé, quand on s'accommode si bien du présent? Retournons plutôt au havre, où notre bateau est demeuré; suivons le quai dans toute sa longueur, et rentrons dans la ville par son autre extrémité.

De ce côté nous trouverons également un monument ancien, pittoresque lui aussi, curieux et vénérable. C'est la *Zuidhavenpoort,* construction moins grandiose assurément que la tour que nous admirions à l'instant, mais digne d'attention et très-intéressante surtout dans un pays où les échantillons de l'architecture militaire sont devenus d'une extrême rareté.

Cet édifice consiste en un haut massif rectangulaire. Ce massif crevé à sa base par une porte ogivale est flanqué, aux deux tiers de sa hauteur, par quatre tourelles élancées reposant sur des encorbellements et surmontées par de hauts toits pointus formant des pyramides hexagones. Sur la toiture centrale repose un campanile ajouré, d'époque très-postérieure, mais qui ne dépare pas trop ce vaillant édifice.

La *Zuidhavenpoort* avait jadis une double mission : celle de fournir un accès dans la ville et celle aussi de défendre les approches du bassin principal. C'est, en effet, tout auprès que s'ouvre le grand bassin, abri jadis pour les vaisseaux de toutes sortes, s'étendant encore



La *Zuidhavenpoort*, à ZIERIKZÉE.

(D'après une étude de M. de Constant-Rebecque.)

aujourd'hui jusqu'au cœur de la cité et offrant sur ses quais ombragés des dégagements splendides.

De l'autre côté de ce port magnifique, auquel nous aurons, du reste, occasion de revenir, il existe une autre porte baptisée d'*Oosteindepoort,* bien moins guerrière d'aspect toutefois, moins vaillante d'allures, plutôt poterne que porte, aboutissant sur l'ancien rempart, mais qui, malgré sa tournure plus civile, n'en a pas moins beaucoup de caractère. Elle se compose de deux corps de bâtiment se terminant l'un et l'autre en pignons historiés et séparés par une petite cour, qui a gardé un étonnant parfum du vieux temps. Je sais peu de recoins archaïques mieux conservés, plus étonnants de vérité et plus colorés que celui-là.

Avec la *Nobelpoort,* grand massif carré flanqué de deux tours à poivrières allongées, c'est tout ce qui reste de l'ancienne enceinte, de ces vaillants remparts, jadis si ardemment assaillis, si bravement défendus, et de nos jours convertis, pour une bonne part du moins, en élégantes promenades. De grands arbres, des allées sinueuses, des bosquets ombragés remplacent les courtines, les bastions et les palissades, et une bande de canards multicolores vogue paisiblement sur les douves solitaires, autrefois témoins de si terribles exploits.

Assis sur le gazon, à l'ombre d'un vieil arbre, avec cette *Nobelpoort* sous les yeux, je me suis amusé à relire dans une vieille chronique le siége fameux de 1303, le plus héroïque de ceux auxquels Zierikzée a résisté. Il me semblait alors revivre pour un instant ces temps

épiques. A travers les vieilles phrases du conteur, je voyais tourbillonner en imagination le comte Guy de Dampierre et la grande et puissante armée avec laquelle il vint pour la troisième fois assiéger la ville de Zierikzée. Je le voyais faire ses apprêts militaires, établire « ses tranchées, blokhus et cavalliers » qui devaient, croyait il, terrifier la bourgeoisie de la ville assiégée, puis battre les murailles « à grands coups de béliers, moutons, arbalestres et autres engins de baterie qui tiroyent des pierres d'excessive grandeur ».

Mais les bourgeois étaient braves, et les magistrats résolus. De leur côté, on ne s'endormait pas non plus. « Les assiégez, munis de bonnes gens de guerre, n'en faisoient pas moins, ayans dressé trois grands et puissans engins à pierres, qui donnoient incessamment dans le camp de l'ennemi. » C'était l'artillerie du temps. Il se produisit même dans ce duel de projectiles un fait assez extraordinaire et qui montre l'habileté des « engeniaires » zélandais. « Il advint, poursuit notre vieux conteur, que les Flamens tirèrent une merveilleuse grande pierre en la ville : au quel endroit se trouva quelque méchanique, qui sçavoit l'art de ietter pierres ; lequel dit : Baillez-moi ce messager, je le renvoyeroy d'où il vient, et ayant bendé son engin, le décocha si bien à propos, qu'il tomba sur l'engin qui l'avoit premièrement desserré, le quel il rompit en pièces, et froissa la main de l'engeniaire qui le gouvernoit. »

Une résistance aussi habilement conduite et aussi tenace ne faisait guère l'affaire du comte Guy. Résolu

d'emporter la place, il fit marcher ses gens pour assaillir les murailles. Le signal de l'assaut fut donné, mais c'est alors que se déploya dans toute son énergie la valeur guerrière des Zélandais. Les assiégés virent venir à eux ces vieilles bandes flamandes sans en être autrement émus. Ils couvrirent les remparts et luttèrent bravement avec l'ennemi « tant qu'à la main qu'à coup de pierres ». Tout le monde paya de sa personne. « Les plus jeunes et plus dispos soutenoyent l'assaut de la bresche, les vieux estoyent dedans les tours et tourions, jettans incessament pierres et flesches. Les femmes et filles servoyent aux soutenans des pierres à grands monceaux afin que la deffense ne leur manqua point par faute d'armes offensives... Bref, cest assaut tant furieux fut si vivement soustenu et les ennemis si valeureusement repousséz, que Guy fut contrainct de se retirer avec très-grande perte de ses gens et encore plus de navréz. »

Ce succès était tellement inespéré, et la vaillance des bourgeois de Zierikzée parut tellement merveilleuse, que l'imagination superstitieuse et crédule de ce temps n'hésita pas à lui trouver une cause surnaturelle. « Au mesme temps, jour et heure de ceste victoire, dit maître François Le Petit, se montra au ciel une grand croix de couleur purpurée auprès d'Egmont, qu'on a tenu pour présage de ladicte victoire. » C'était l'habitude du temps de chercher et de voir du mystérieux partout. Pour nous autres, moins enclins à ces préoccupations superstitieuses, nous dirons simplement : « Enfants de Zie-

rikzée, soyez fiers de vos ancêtres, vous en avez le droit. »

Ce n'est pas là, du reste, le seul siége qu'ait supporté la vieille cité zélandaise ; mais c'est le plus important et assurément le plus glorieux. Ce fut aussi le seul qui profita vraiment à la ville ; car, pour s'être « si vaillamment maintenus », ses habitants obtinrent un certain nombre de ces beaux priviléges que Blaeu n'hésite pas à qualifier de « *luculentissimis aliquot privilegiis*[1] ». On peut dire, en effet, qu'à partir de ce moment elle devint de la part de ses princes naturels l'objet de faveurs toutes spéciales. Une charte des archives de Middelbourg[2] nous apprend que jusqu'en 1380 elle fut la seule ville zélandaise exempte de l'Étape de Dordrecht, ce qui était un avantage commercial inestimable. Nous savons en outre qu'en 1411 Guillaume de Bavière lui concéda ce privilége exceptionnel que « quiconque seroit trouvé criminel en ses murs ne forferoit non plus de ses biens que 60 livres parisis[3] ». Elle était, du reste, le lieu de séjour des comtes de Zélande, et un grand nombre de chartes et de priviléges sont datés de son territoire.

Il n'en fallait pas davantage, on le conçoit, pour faire de Zierikzée un objet de convoitise pour les princes étrangers. Aussi voyons-nous en 1435 le roi d'Angleterre chercher à faire « volter » en sa faveur les bourgmestres

[1] Blaeu, *Theatrum urbium Belgiæ fœderatæ.*
[2] Voir *Inventaris van het oud archief der stad Middelburg*, n° 70.
[3] Guicciardini, *Description des Pays-Bas.*

et échevins. Il leur écrivit, dit un contemporain, des lettres « plaines de douceur pour les attraire. Mais ceux de Ziricxée les ayant receües sans y faire aultre responce, sinon qu'ils se conseilleroyent sur le contenu d'icelles, les envoyèrent au Duc leur Seig[r] le quel fust trèsmal content. »

C'était prudemment et loyalement agir. Il s'en faut toutefois que ses habitants aient toujours été aussi heureusement inspirés. En 1472, en effet, nous les voyons s'insurger contre le duc de Bourgogne leur souverain légitime. Sous prétexte que, contrairement à l'ancienne coutume, celui-ci veut hausser les droits d'accises, ils s'ameutent dans les rues, et, avec une turbulence toute zélandaise, ils ne s'en tiennent pas aux protestations. Ils s'emparent des deux commissaires du duc, les assomment sur place, les jettent par les fenêtres du *Stadhuis*; et le « Magistrat », effrayé de ces violences, est contraint, pour conserver la vie sauve, de s'humilier devant la populace et de lui livrer les clefs de la ville.

Charles le Téméraire, « prince crému et grand justicier », comme l'appelle Chastelain, n'était pas d'humeur à s'accommoder de semblables rébellions. Il fit sommer la ville, « au feu et à l'épée », d'avoir à rentrer dans l'obéissance. Les principaux fauteurs du désordre furent décapités, deux cents bourgeois des plus compromis prirent la fuite, et le duc ayant abordé dans l'île, toute la commune se rendit au-devant de lui, criant : « Merci » ; ce qu'elle obtint du reste, car la sentence fut commuée en une très-forte amende.

En 1491, le duc de Saxe fit une pareille visite aux gens de Zierikzée et les taxa aussi très-lourdement, « les voulant dégraisser, disait-il, parce que, pendant la guerre avec les Flamands, ils étaient plus portés pour ceux-ci que pour leur prince ». Ils se virent, cette fois encore, obligés de payer trente-six mille florins d'Allemagne, grosse somme pour le temps et lourde contribution pour une ville dont les beaux jours étaient passés.

La décadence, en effet, commençait à se faire sentir. La puissance de Zierikzée avait été toute maritime, les vieilles chroniques en font foi. Dès le douzième siècle, à une époque où l'histoire était encore muette sur la plupart de leurs rivaux de l'avenir, « les bourgeois de Ziricxée en l'isle de Schouwe en Zélande avoyent commencé à bastir de grands navires marchans, pour trafiquer par toutes les mers tant aquilonaires que méridionales et rendre leur ville fameuse à cause de leur navigation, ayans hables et rades propres ». Mais ces « bonnes rades et hables » s'étaient peu à peu « ensablonnées », et, avec le seizième siècle, la vieille cité nautique allait être obligée d'abdiquer son antique prestige et de s'incliner devant la fortune maritime de Middelbourg arrivée à son apogée.

Si elle perdit la suprématie commerciale, Zierikzée, toutefois, n'en resta pas moins en possession de fournir aux flottes des états généraux toute une cohorte de vaillants marins, de matelots indomptables, d'intrépides héros. C'est chez elle que cette armée mystérieuse et légendaire des « Gueux de mer » recruta son plus hardi

personnel. C'est à elle que l'amiral Boizot vint demander en grande partie l'équipage de cette expédition extraordinaire qui devait, en traversant un pays inondé, aller ravitailler Leyde et infliger aux Espagnols un des plus cruels échecs qu'ils subirent jamais.

Il faut lire dans les récits du temps la description de cette bande patriotique s'en allant affronter la mort pour délivrer la patrie. Jamais le burin de Callot n'imagina fantasmagorie pareille. Jamais le pinceau de Salvator Rosa ne caressa un assemblage plus coloré d'héroïques laideurs.

On avait fait construire à Rotterdam et sur la Meuse deux cents bateaux plats, à dix, douze, quatorze et dix-huit rames. Les plus grands portaient à l'avant deux grosses pièces de canon et six pièces de moindre calibre de chaque côté. Il fallait pour monter cette flottille un personnel sans peur. Maintenant, cédons la parole à Meteren. « Sur ces bateaux furent mis huit cents matelots de Zélande, gens rudes, austères et horribles à voir, pour les balafres et plaies qu'ils avoient reçues ; les uns n'ayant qu'une jambe, les autres n'ayant qu'un bras, selon qu'ils les avoient perdus ès divers combats sur l'eau èsquels ils s'étoient trouvéz, et cependant se savoient encore bien défendre et faire bon service. »

Voilà quelle était la troupe de héros que l'amiral Louis Boysot et Adrian Willemsen de Zierikzée conduisaient au secours de Leyde. Avec de pareils hommes on pouvait tout espérer, tout entreprendre. Leur esprit, en effet, était aussi bronzé que leur corps, et tous avaient

à leur chapeau un croissant avec cette devise : « Plustot Turc que papiste », ou sur la poitrine une de ces medailles qu'on retrouve encore dans les collections numismatiques des Pays-Bas, et qui portent ces mots significatifs : « En despit de la messe. »

Un exemple entre mille fera juger de quoi était capable une pareille cohorte. L'auteur à qui j'emprunte l'effroyable récit qu'on va lire ne saurait nous être suspect. C'était un annaliste ponctuel et méticuleux, un calviniste rigide, un patriote austère [1]. Il ne peut donc qu'être vrai; eh bien! écoutez ce qu'il raconte : « Il advint ici, nous dit-il, qu'un matelot ayant ouvert un Espagnol et lui ayant arraché le cœur, se mit à le mordre à belles dents et puis le jetta en voye. » Comprend-on à quel degré de haine furieuse il fallait être arrivé, pour mordre ainsi le cœur d'un ennemi? Et ne croyez pas que cette action, qui nous fait frémir, ait excité alors l'indignation ou le dégoût. Point du tout! cette haine sanguinaire était si générale que le sieur de Noordwijck, un très-galant homme, mit ce haut fait en vers latins [2], et un autre poëte du temps, non moins galant homme, sans doute, le chanta en vers français :

N'aguère un matelot arracha par envie
Le cœur d'un Espaignol, et puis l'ayant gousté

[1] Meteren, *Histoire des Pays-Bas sous le gouvernement de Philippe II, roy d'Espaigne.*

[2] Voici ces deux vers du sieur Noordwijck :

Macra caro est, nuper cum cor gustasset Iberi
Respuit et canibus nauta vorare dedit.

Le cracha de sa bouche et tout d'une furie
Il le donna aux chiens pour être dévoré.

Terrible exemple, n'est-il pas vrai? des excès auxquels peut entraîner le fanatisme enfanté par ces grandes passions qui s'appellent la religion ou le patriotisme !

Heureusement aujourd'hui les cœurs ne courent plus de dangers pareils ; et s'ils ont en Zélande quelques périls à redouter, c'est bien plus des yeux féminins que des mâchoires masculines. Les Zélandaises sont, en effet, de fort belles filles, fraîches, accortes et rieuses. Mais nous aurons l'occasion d'en reparler plus tard. Pour le moment, il nous faut achever notre course en ville, car le temps nous presse, et notre équipage nous réclame.

Quand on entre dans Zierikzée par le *Zuidhaven poort,* on se trouve, je vous l'ai dit, sur les quais d'un superbe bassin ombragé de grands arbres, et bordé de belles maisons, quelques-unes très-vieilles, la plupart âgées d'un siècle seulement. Ce quai porte le nom de *Oude Haven,* ou vieux port. Jadis il était plein de vaisseaux, aujourd'hui il est vide; mais, malgré sa solitude mélancolique, il a encore si grand air qu'il suffirait à nous apprendre ce que fut jadis Zierikzée comme puissance et comme richesse.

Autrefois, ce grand bassin, coupé par un large pont, avait de l'autre côté de ce pont une sorte de prolongement qui doublait son étendue et qui, recouvert aujourd'hui, forme une large et belle avenue où, le soir, les filles de Zierikzée vont se promener deux par deux.

Sur cette avenue se trouve une curieuse église ayant plutôt la forme d'un temple dédié à Plutus que celle d'un sanctuaire calviniste.

Plus loin, du même côté, se dresse un autre édifice plus étrange encore, construit en pierre, avec des fenêtres armées de barreaux redoutables, des portes bardées de fer et l'aspect farouche d'un chevalier du vieux temps. Les anciens plans de la ville, celui de Blaeu entre autres, nomment ce monument rébarbatif *S'Gravesteen*, c'est-à-dire, château des comtes [1], et c'est probablement l'un des fragments de l'ancien château, habité jadis par les comtes Florent, Thierry et Guillaume. De nos jours, son nom est plus prosaïque. Il s'appelle simplement la prison, et ce mot est trop explicite pour que j'en dise davantage sur sa destination actuelle.

Cette marche en avant à travers la vieille cité nous a conduits à l'endroit le plus élevé de la ville, à l'ancien *Dam*, à la digue primitive. C'est là, tout auprès, que se trouve l'hôtel de ville, le *Stadhuis*, environné de maisons vénérables aux arceaux trilobés, aux ogives élégantes, frustes, effritées par les ans, usées par la pluie, et limées par le vent de la mer.

Le *Stadhuis*, lui aussi, est vénérable, mais il n'est que cela. Son architecture est loin d'être pure, et il s'en faut que sa construction ait eu lieu d'un seul jet. Les deux

[1] Au quatorzième et au quinzième siècle, toutes les maisons étant construites en bois, le mot *steen*, qui signifie proprement « pierre était le synonyme de château.

portes du rez-de-chaussée, avec leurs belles ogives, indiquent la fin du quinzième siècle ou le commencement du siècle suivant. Les fenêtres du premier étage n'ont ni style défini, ni époque précise, et les deux pignons historiés, qui s'alignent sur la rue, sont du dix-septième siècle en plein. Enfin, pour couronner cette façade composite, imaginez un clocher étrange et bizarre s'il en fut, japonais, chinois, moscovite et byzantin tout à la fois, aux formes bulbeuses, renflé au centre, ajouré au milieu, découpé sur des bords, tout hérissé de pointes, de piquants, de pinacles, tout fait de courbes imprévues, de profils contournés, d'aspérités et de ressauts, et terminé par un superbe Neptune en girouette, tout doré, armé de son trident et semblant jeter aux flots qui entourent de toutes parts son curieux belvédère un éternel et aérien : *Quos ego!*

A l'intérieur du *Stadhuis* on montre une belle cheminée avec des armoiries intéressantes, celles des villes et villages de l'île de Schouwen, une pirogue faite de peaux, un gobelet fait d'argent et le sceau du roi Louis. Dix bonnes minutes suffisent pour prodiguer à ces richesses municipales l'admiration à laquelle elles ont droit, et, nous croyant en règle avec les curiosités de la ville, nous nous en retournions droit à notre bateau, quand dans une petite vue latérale nous découvrîmes le marché au poisson.

N'imaginez pas au moins qu'il s'agisse cette fois d'une halle vulgaire! non point! le *vischmarkt* de Zierikzée est un marché particulier, exceptionnel, un

délicieux petit marché, un vrai marché au poisson d'opéra-comique, coquet, pimpant, ayant le côté cour et le côté jardin, avec estrade couverte, portiques et colonnades, et possédant, comme toile de fond, un habitacle peinturluré en jaune et en vert, assez semblable à ces boutiques de *poffertjes* qu'on voit dans les kermesses.

Ajoutez à cela de grands arbres ombrageant la scène, une belle grille de parc la séparant de la rue, et comme accessoires, des bancs en bois peint, rangés en demi-cercle et semblant attendre leur parure naturelle de marchandes et de marchands.

Malgré moi, je ne puis revoir en souvenir ce petit marché tout spécial, tout fringant, sans que la « folle du logis » ne fasse un peu des siennes. Il me semble tout d'un coup assister à un défilé galant de poissonniers enrubannés et de poissardes en jupes courtes, mêlés de pècheurs à ceinture rouge, le filet sur l'épaule et coiffés du béret napolitain. Puis au milieu de l'habitacle, au pupitre central, j'aperçois le commissaire-priseur, avec la perruque blanche et le tricorne noir, les lunettes et le rabat, battant la mesure ; et j'entends tout ce monde bien posé, bien groupé, entonnant avec ensemble un chœur :

> *Pécheur* diligent,
> Quelle ardeur te dévore?
> Tu pars dès l'aurore
> Toujours content...

ou quelque autre refrain de circonstance emprunté à

un *Robin des ondes* de l'avenir. Hélas! même pour ce marché au poisson, les beaux jours de Zierikzée sont passés. Jadis les bateaux qu'elle équipait pour la grande pêche se comptaient par centaines. En 1640, leur nombre était réduit à quatre-vingts; en 1740, ils n'étaient plus que cinquante; dix ans plus tard, trente seulement. Aujourd'hui combien sont-ils?

V

L'île de Schouwen. — Les ravages de la mer. — Le Val. — *Blaaspoepen* et chiens de mer. — Une fille des champs. — Tholen. — La guerre et le feu. — Une ville endormie.

L'île de Schouwen est riche. On y cultive la garance, et l'on y fabrique de la soude. Depuis des siècles ces deux articles sont exportés en grande quantité, et depuis des siècles les acheteurs les recherchent à cause de leur qualité excellente. La terre y est bonne, fertile, parfaite au labour et, du reste, admirablement cultivée. La population y est brave, intelligente et laborieuse. Indépendamment de Zierikzée, qui peut être regardée comme sa capitale, elle compte une autre ville nommée Brouwershaven, laquelle est située tout à fait au nord de l'île, et un certain nombre de bons villages, Koudekerke, Kerkwerwe, Renesse, etc., qui tous renferment une foule de gentilles maisonnettes habitées par d'honnêtes paysans. Il semble donc qu'une tournée dans l'île doive fournir matière à une quantité de remarques curieuses, d'observations intéressantes et caractéristiques. Il n'en est rien cependant.

Pour des étrangers peu au fait des mœurs hollandaises, il y aurait lieu à des étonnements multiples;

cette propreté méticuleuse, cette *netheid,* comme on dit dans le pays, ce besoin de laver, de poncer, de cirer, nous charmerait certainement, car sur toute cette grande langue de terre nous chercherions vainement un carreau sale ou un intérieur mal entretenu. Mais pour le reste, rien de spécial au pays. Schouwen est, de toutes les îles zélandaises, celle qui se rapproche le plus des provinces hollandaises. Sauf les voitures de paysans, dont l'aspect est étrange, hétéroclite, inattendu, je n'ai rien rencontré qui différât essentiellement de ce que nous avons noté dans les autres parties de la Néerlande. Rien de bien typique dans le langage. Comme mœurs et comme usages, ce sont presque les mêmes que sur les bords de la Meuse. Pour le costume chez les hommes, rien non plus de bien particulier. La coiffe des femmes a bien des rapports avec ces grands voiles que nous avons vus flotter aux environs de Puttershoek, et quant à l'orfévrerie, nous aurons à en parler trop longuement pour entamer à la légère un chapitre aussi compliqué. Rien donc dans ces villages ne pourrait nous retenir. La campagne elle-même, pour fertile qu'elle soit, n'est pas très-variée. Son excessive richesse n'ajoute rien à son côté pittoresque. Reste donc, dans tout Schouwen, l'autre ville, Brouwershaven, à laquelle nous devons un rapide coup d'œil. Remplissons, puisqu'il le faut, ce devoir de touriste ; au reste, cela ne saurait être bien long.

Brouwershaven est la patrie du poëte Cats, homme d'État et de plume, écrivain plus pesant que profond, plus solide qu'élégant, et politique de court vol. C'est là

le principal titre de gloire de cette cité vieillotte. En outre, elle eut jadis une certaine importance commerciale. Son nom, qui veut dire « port des Brasseurs », indique assez qu'elle servait alors d'entrepôt aux *Brouwers* de Dordrecht et de Delft, et, comme les Zélandais furent toujours grands buveurs devant l'Éternel, les gens de Brouwershaven avaient, en ce temps-là, bien du travail sur la planche.

Malheureusement, depuis plus de deux siècles Cats est mort, et les brasseurs sont partis. La bière, au reste, ne nous manquera pas sur la route. Quant au poëte, il ne reste rien de lui dans la ville qui lui a donné le jour. On a démoli sa maison, et on ne lui a pas encore élevé de statue. Ce serait s'exposer à de cruels mécomptes que d'aller le chercher là. Nous le retrouverons plus sûrement dans une autre île, en Walcheren, au château d'Overduyn, chez un amateur fervent, chez un érudit passionné, chez un Zélandais de haute race qui, dans sa résidence somptueuse, a pieusement recueilli les precieuses épaves laissées en ce monde par son illustre compatriote.

En route donc! ce que nous demanderions vainement à l'île de Schouwen, originalité et poésie, nous le rencontrerons autre part, et plus bas et plus loin. Pour le moment, mettons le cap sur Bergen-op-Zoom.

A ce nom le *schipper* a tressailli. Encore une fois fournir une course de cette longueur! remonter tout l'Escaut oriental sans une escale, ni temps d'arrêt! Un ordre pareil l'étonne et le déroute.

« Nous n'y serons jamais ce soir, dit-il, en hochant la tête.

— Eh bien, nous marcherons toute la nuit, car il faut que nous y soyons demain de grand matin. »

Là-dessus voilà le *tjalk* en route, et l'équipage de mauvaise humeur. Comme le second point n'importe que médiocrement, nous nous installons de notre mieux sur le pont pour jouir de la fraîcheur et du beau temps. Il est cinq heures du matin. Le ciel est pur, l'atmosphère est d'un calme absolu. Pas un souffle de vent ne vient rider la surface de l'eau. Pour avancer contre le courant, il nous faut attendre la marée. A huit heures, elle commence à se faire sentir ; en même temps l'horizon se couvre, et la brise s'élève. La grande voile s'arrondit sous son effort ; le *tjalk* s'incline sur sa grosse coque ; nous commençons à filer.

C'est un bras de l'Escaut fort rarement parcouru que celui où nous voguons à cette heure. Combien de touristes depuis vingt ans ont suivi ce chemin ? Bien peu, assurément. Et cependant c'est là une traversée intéressante, instructive et curieuse à tous les titres ; car il faut avoir sillonné en tous sens ces rivières hybrides, avoir pénétré dans ces sortes de golfes sans fond, pour comprendre la Zélande. Il faut avoir navigué sur ces mers intérieures enveloppant dans leurs multiples replis cette profusion d'îles aux formes étranges, pour saisir le charme intime de ce pays unique, et l'invincible attraction qui rive les Zélandais au sol instable de leur mobile patrie.

A voir ces grandes lignes vertes et planes, Duiveland au nord, Noordbeveland au sud et Tholen devant nous, à peine émergeant des flots blonds et ceignant d'un ruban émeraude l'horizon fluide, on se croirait sur un grand lac tout bordé de jardins, éternellement calme et tranquille. Une centaine de clochers qui se dressent sur tous les points, piquant le ciel de leurs flèches pointues, comme les tours de Middelbourg et de Goes, ou étalant en larges pâtés leurs masses colorées et pesantes, comme les colosses de Veere et de Zierikzée, révèlent une population active, industrieuse et riche, dissimulée par ce mince rideau vert. La ténuité même de l'abri qui nous la voile semble indiquer une sécurité absolue. Tout, du reste, est paisible dans ce tableau ; tout invite au repos ; il n'est pas jusqu'à cette horizontalité constante qui ne paraisse vouloir nous débarrasser du fardeau de nos pensées. Il n'y a qu'à se laisser exister, et c'est à peine si l'on se sent vivre.

Mais tout à coup on se souvient ! Cette tranquillité apparente n'est qu'une amère fiction. Ces îles, ces villes, ces villages et ces hameaux sont à la discrétion des flots. Ces vertes campagnes sont à la merci d'une tempête. Il suffirait d'un instant pour que tout cela fût englouti. Alors, à travers cette vie agreste, idyllique, on démêle une existence de luttes incessantes et de préoccupations éternelles. La vie de tout un peuple dépend de la solidité de ces minces rubans de terre qui enveloppent ces îles verdoyantes. Une digue rompue, tout est perdu ! Et pour éviter un cataclysme, il n'est pas trop

d'une défiance perpétuelle, d'une vigilance de tous les instants, d'une énergie prête à tous les dangers, d'une abnégation capable de tous les sacrifices.

Écoutez, en effet, ce que disait un vieux voyageur qui, jadis, traversa comme nous ces parages et côtoya, lui aussi, ces îles verdoyantes : « Or, serait-il presque besoing de les descrire l'une après l'autre, d'autant que la plus part d'icelles ont été transposées par les tempestes et inondations de la mer et ont changé de lict ; estant cette cy plus grande et cette autre se diminuant : cette cy estant engloutie des eaux, et cette autre qui par les eaux est descouverte..., car le pays de Zélande, s'accroissant d'un côté, de l'autre est ravagé par la mer. Le pays accreu a pour un temps esté sans crainte de danger, mais maintenant les eaux commencent derechef à la manger....., et soubs la digue de Sud-Kercke, y a si grande profondeur qu'on craint que l'isle de Schouw à la fin se percera par le milieu du costé du nord. »

Eh bien, ce récit vieux de trois siècles est encore vrai aujourd'hui. Cette terrible bataille, toute remplie de surprises, où l'homme tient tête aux éléments, n'a pas cessé un seul instant. Ce travail de Pénélope dure toujours. Ces campagnes verdoyantes, ces prairies et ces champs, ces villes et ces villages, ces châteaux, ces villas, ces demeures rustiques reposent peut-être sur un gouffre sans fond, sur un abîme qui s'ouvrira quelque jour, pour se refermer ensuite après avoir englouti arbres et maisons, paysans et bestiaux, et substitué le néant à ces îles fortunées.

Le *val* [1], cette plaie terrible, ce cancer mystérieux qui ronge les côtes de ce pays, a quelque chose de terrifiant. Un jour on passe le long d'une verte prairie, auprès d'une ferme; les chevaux piaffent, les enfants jouent, les arbres plient sous le poids des fruits, et le foin odorant s'élève en meules robustes et fières. Le lendemain tout a disparu sans laisser aucune trace. Le sol s'est effondré, l'eau glauque clapote doucement à sa place; en vain cherche-t-on une pierre, un débris. Rien, plus rien... un trou de vingt mètres, de cinquante mètres et plus quelquefois; et au fond de ce trou, pas le moindre vestige qui rappelle ce qui, hier encore, formait un spectacle plein de vie, de force et de santé.

Qu'est devenu en une nuit ce petit fragment de la famille humaine, cette parcelle de notre sol, ce lambeau de la patrie? Nul ne le sait. Et la science elle-même, réduite aux conjectures, incertaine, hésitante et troublée, ignore quel remède apporter à un mal dont elle constate les effets, sans en connaître les causes.

A cette place où nous naviguons en ce moment, combien de drames de ce genre se sont accomplis! Jadis toute cette grande étendue que nous découvrons devant nous était une île fertile, riche et peuplée; elle formait une annexe de Zuidbeveland, et l'Escaut resserré coulait paisiblement entre deux rives fécondes, couvertes de moissons et de villages populeux, fières de leurs cités flo-

[1] Le mot *val* dérive du verbe *vallen,* s'effondrer. C'est lui dont on se sert en langage technique pour désigner ces engloutissements subits.

rissantes. En 1530, dans une nuit, vingt villages disparurent avec la terre qui les portait. Schoudée, Couwerve, Duyvenne, Lodyck, Brouck, la Creeck, Ouweringhen, Rillandt, Steenvliet, Evartswaert, Crawendyck, Moere et Nieuwelandt demeurèrent sous les eaux. La place qu'ils occupaient, nous la voyons d'ici, c'est ce grand bras de mer, aux petits flots frémissants, aux longs reflets miroitant au soleil. Qui nous dira jamais les mystères de cette nuit d'angoisses?

Des milliers d'habitants furent noyés. Pendant huit jours les bestiaux morts, gonflés, hideux, charognes à moitié dépecées par les hôtes nouveaux de ces profondeurs nouvelles, flottèrent à la surface de ce lac improvisé. A la Meere, nous dit un contemporain de ces horreurs, cinquante personnes réfugiées sur le toit de l'église, en proie au plus affreux désespoir, endurèrent pendant trois longs jours la soif et la faim, et furent après ce temps sauvées par un navire.

Pendant cette effroyable tempête, l'île tout entière tremblait, « tout ainsi que si elle n'eût pas été bien et solidement fondée ». Elle avait alors vingt lieues de circuit, et aujourd'hui elle en compte à peine la moitié. La ville de Borselen, qui se trouvait à son autre extrémité, fut noyée avec toute la seigneurie qui l'entourait; et dans cet espace immense qui s'étend sous nos yeux, une seule ville fut sauvée, ce fut Rommerswaal.

Rommerswaal, célèbre alors, riche, puissante, fière de ses beaux édifices, faisant face à Tholen, dont elle n'était distante que « de la portée d'un mousquet », et

regardant à l'orient sa rivale Bergen-op-Zoom. Un seul fait suffira pour faire comprendre quelles étaient son ancienneté et son importance. Quand, en 1285, Florent V accorda aux habitants de Middelbourg le droit de communier, qui conférait à leur ville l'existence municipale, il prit exemple sur Rommerswaal pour en établir les clauses et conditions : « *Also alse dit vutghaven tote Reymerzwale* (ainsi qu'il a été accordé à Rommerswaal) », telle était la mention consignée dans cet acte gracieux, que Middelbourg regarda comme son premier privilége. C'est en outre chez elle que les comtes de Zélande venaient recevoir l'investiture de leur suzeraineté. C'est dans ses murs que les états s'assemblaient pour prêter le serment de fidélité à leur prince. En 1549, Philippe II s'y présenta pour être reconnu comme comte souverain. Les maisons étaient pavoisées, les édifices publics tendus de tapisseries de haute lice, des arcs de triomphe étaient partout dressés. La ville était éblouissante. Jamais cérémonie plus belle ne s'était accomplie dans ses murs.

Hélas! c'était en quelque sorte son chant du cygne, car à partir de ce jour la mauvaise fortune allait s'abattre sur elle avec une ténacité singulière. Occupée par les Espagnols, prise par l'amiral Boyzot, elle entendit le canon gronder sur ses remparts et vit le sang couler dans ses rues. Aujourd'hui vous chercheriez vainement trace de ses murailles altières, de ses coquettes maisons, de ses édifices orgueilleux. Le néant a remplacé tout cela. Sur les cartes marines, sa place est indiquée par un

point sombre, comme on marque un rocher. C'est son clocher recouvert par les eaux qu'on signale ainsi aux navigateurs, comme on fait pour un récif à craindre; et ce récif d'un nouveau genre est depuis quelques années doublement dangereux, car un bateau de tourbe est échoué sur son sommet.

Et maintenant, seul entre la terre et l'eau, voguant doucement entre ces rives lointaines et toujours vertes, repassez tous ces souvenirs, en laissant errer vos regards sur le placide spectacle qui vous entoure; permettez à votre esprit de flotter entre les sombres pages que nous venons d'évoquer et le riant tableau qui nous apparaît au loin; comparez ce repos actuel si absolu, si complet qu'il semble devoir éternellement durer, avec ces réveils soudains si pleins d'angoisses, si remplis de mortelles terreurs, et vous aurez la note exacte qui se dégage de ce pays bizarre et charmant, à la fois joyeux et mélancolique : le contraste absolu de ce qu'on sait avec ce que l'on voit.

Mais notre bateau avance toujours, et nous voici parvenus à la pointe de Stavenisse. C'est un endroit glorieux que la passe que nous traversons; car c'est là que fut livré, il y a deux siècles et demi, le fameux « combat des chaloupes ». Jamais, je crois, défaite plus complète et plus irrémédiable ne fut infligée aux Espagnols. Surpris en cet endroit par le vice-amiral de Zélande, Marin Hollart, qui commandait la flotte des états, ils furent tous pris ou massacrés. Les vainqueurs conduisirent à Bergen-op-Zoom soixante-seize bâtiments,

tant grands que petits, et plus de quatre mille prisonniers capturés en ce seul jour. Seuls de toute l'armée, les deux généraux Jan de Nassau et Albert de Barbançon parvinrent à se sauver, avec dix de leurs soldats qui montaient une barque légère, et, grâce à l'obscurité de la nuit, ils purent échapper aux Zélandais victorieux.

Aujourd'hui le champ de bataille est désert; partout la nature se repose; le soleil de midi grille notre pont. Les clochers de Sint-Maartensdyck et de Westkerke dressent sur notre gauche leurs masses silencieuses, et les seuls êtres vivants qui apparaissent dans cette solitude, ce sont les phoques bruns à la peau luisante, ruisselants d'eau de mer, qui s'ébattent au loin et gambadent pesamment sur les longs bancs de sable. Vite, un fusil! Le souvenir du « combat des chaloupes » nous a rendu l'humeur guerrière. Deux coups partent, et deux balles tombent au milieu du pesant troupeau, qui disparaît brusquement pour aller se remontrer à cent mètres plus loin.

Incliné sur sa lourde coque, le *tjalk* marche sur les traces des fuyards. Revenus à portée, nous envoyons à l'ennemi une décharge nouvelle, le poursuivant ainsi jusqu'à ce qu'il disparaisse tout à fait. En ce moment, notre attention est distraite par un bruit lointain de musique. Un gai panache de fumée se détache sur l'horizon éclairci, et, suivant le même chemin que nous, un petit *stoomboot* s'avance rapidement, portant à son bord les virtuoses que nous avons entendus l'autre jour à Zierikzée. En un quart d'heure, il nous a rejoints.

Il passe à notre portée et hisse son pavillon pour nous faire honneur. Nous lui rendons son salut, et, m'emparant du porte-voix, je me mets à crier de tous mes poumons : « *Blaas-poepen een beetje musiek asje blieft*[1] ! » Notre appel est entendu, et l'orchestre ambulant embouche la valse célèbre du *Beau Danube bleu*. Puis la musique cesse, le petit vapeur tourne sur la gauche, enfile le Mast Zype et disparaît à nos yeux. Le soir, ses bruyants passagers débarqueront à Rotterdam.

Nous revoilà seuls, avançant péniblement, et bientôt obligés de jeter l'ancre. La marée commence à descendre, et le vent a cessé de souffler. Le *tjalk* est arrêté dans le travers de Poortvliet, à deux kilomètres de Tholen. Le ciel est bleu, le temps est chaud. Que faire à bord ? Vite, qu'on nous conduise à terre avec la chaloupe. Nous allons visiter l'île de Tholen qui s'étend devant nous, et la petite cité qui lui donne son nom.

La haute digue gravie, c'est un spectacle charmant que celui qu'on découvre tout à coup. Jamais grand parc cultivé, jamais exploitation champêtre, jamais paradis villageois ne se présenta sous un plus riant aspect. Partout de grasses moissons, des cultures opulentes, des champs dorés ou de verdoyantes prairies entrecoupées par de belles allées de grands arbres, décrivant dans le

[1] « *Blaas-poepen,* un peu de musique, s'il vous plaît ! » On donne, dans toute la Frise et la Hollande septentrionale, le nom de *Blaas-poepen* (poupes qui soufflent) aux troupes de virtuoses allemands qui passent les frontières pour promener leurs bruyantes personnes dans les kermesses néerlandaises.

lointain des courbes gracieuses. Partout l'abondance, la richesse, la profusion.

Les tiges se pressent, et les épis bien pleins inclinent vers le sol leurs longues barbes d'or. C'est ce blé si vanté, ce beau blé de Zélande, « le plus beau et gentil qu'on sçauroit voir, d'autant qu'il ressemble à la semence du riz », fameux dès le moyen âge, célèbre jusque dans l'Italie, et dont Guicciardini se montrait si émerveillé. Comme le latiniste Hoffer avait raison quand, dans ses vers, il célébrait la fertilité de cette terre exceptionnellement généreuse, de ce sol qui ne sait rien refuser à ceux qui lui donnent des soins !

Fertilis est frugum pecorisque uberrima tellus.

Devant nous, dans un champ, une douzaine de filles travaillent les bras nus, les mollets à l'air, le chapeau de paille enfoncé sur les yeux, avec des rubans bleus croisés sur le dos. Une d'elles nous aperçoit sur notre éminence, et toute surprise de nous découvrir en cette place, elle salue gaiement de la voix et de la main notre apparition inattendue :

« Bonjour, messieurs !

— Bonjour, les belles filles!

— D'où venez-vous ainsi?

— D'un pays bien lointain, et qu'aucune de vous n'a visité. Où est le chemin de Tholen?

— Bien d'autres l'ont trouvé qui venaient d'aussi loin.

— Veux-tu nous le montrer

— Est-ce que chez vous ce sont les filles qui montrent la route aux garçons? »

Et comme une traînée de poudre, un éclat de rire franc et perlé courut de lèvres en lèvres et jaillit de toutes ces fraîches poitrines.

« Adieu, méchante fille; dis au moins ton nom.

— Ma mère l'a su avant moi; allez le lui demander.

— Eh bien, où est ta mère?

— Où la femme doit être, auprès de son mari. »

Là-dessus les rires redoublent. Nous y prenons notre part, et nous saluons de la main ce troupeau de jeunes folles, qui nous rendent bruyamment notre salut. Un peu plus loin, des ouvriers de la digue nous donnent le renseignement gaiement refusé par la joyeuse commère dont la mère savait si bien le nom. Ils nous montrent un joli sentier bien ombreux, lequel, après quelques détours et une demi-heure de promenade, nous conduit au bord du vieux fossé qui jadis baignait les remparts de Tholen.

Jamais, qu'il me souvienne, entrée de ville ne me parut plus charmante. On se croirait tout d'un coup transporté au milieu d'un de ces grands parcs anglais, au centre d'un de ces domaines magnifiques qui avoisinent Londres. La vieille cité, ombragée de grands arbres, entourée de bosquets touffus, semble douillettement accroupie dans un nid de verdure. Des eaux limpides lui forment une ceinture transparente, où se mirent ses antiques bastions, convertis en jardin, pendant qu'un grand moulin, peint en blanc et rechampi de

teintes vives, prodigue ses notes claires et vivaces dans ce concert d'harmonieuses couleurs.

Il n'est pas jusqu'à la grille en fer, remplaçant l'ancienne porte de la ville, l'*Oudelanschepoort,* qui n'ajoute à cet aspect seigneurial. A l'intérieur, du reste, Tholen ne renie pas ses promesses champêtres. Elle a plutôt l'air d'un grand village que d'une ville jadis puissante. Ses maisons ne se pressent guère les unes contre les autres, et son enceinte semble beaucoup trop large pour la population qu'elle doit envelopper.

Tholen, cependant, était jadis une cité populeuse. Dans les conseils de la province, elle avait le quatrième rang, et ses députés prenaient place avant ceux de Flessingue. Son nom, qui signifie « péage », indique qu'à l'époque où les îles zélandaises n'étaient pas encore séparées et tenaient au continent, elle était un lieu de passage, un *tol,* où les marchandises devaient acquitter certains droits. Elle fut donc de bonne heure une ville importante ; on la fortifia certainement, et si, comme le constate Blaeu[1], nous ne savons rien de ses origines et de son fondateur, du moins pouvons-nous admettre, avec l'éminent géographe, qu'elle est de haute antiquité, et qu'elle fut considérable à plus d'un titre.

Un autre indice de sa grandeur passée, c'est sa division en trois quartiers, mieux que cela, en trois villes, division qui, nominativement au moins, s'est conservée jusqu'à nous. Tholen, en effet, se compose d'une vieille

[1] Blaeu, *Theatrum urbium,* etc., op. cit.

ville (*oudestad*), d'une ville neuve (*nieuwestad*) et d'une ville extérieure (*buitenstad*), tout cela ne formant plus, hélas! que deux cents maisons à peine.

C'est à un effroyable incendie, survenu en 1452, qu'on attribue la ruine de cette triple ville et sa décroissance. Tholen fut alors complétement réduite en cendres, et le souvenir de cet affreux désastre s'est conservé dans le nom que portent encore aujourd'hui deux points de son territoire. On peut parcourir en effet la « rue brûlée » (*Verbrandestraat*), et l'on voit la place où se trouvait jadis la « porte brûlée » (*Verbrandepoort*).

Pour rappeler sa fortune évanouie en flammes et en fumée, Philippe le Bon lui conféra d'importants priviléges. Quelques nouveaux bourgeois vinrent remplacer les anciens, mais la bonne volonté du vieux duc n'eut pas toute l'efficacité qu'il semblait en attendre ; et il est probable que les transformations subies, au commencement du quinzième siècle, par toute la contrée en furent la cause principale. La raison d'être du *tol* n'existant plus, Tholen ne pouvait reprendre son importance première.

Il n'en faudrait pas conclure toutefois qu'elle devint tout d'un coup une place méprisable et sans valeur aucune. L'acharnement que les divers partis mirent tour à tour à s'en rendre maîtres, à l'époque de la guerre de l'Indépendance, prouve assez quelle importance elle avait encore à leurs yeux. Dès 1573, en effet, nous voyons les Zélandais, sous la conduite de Rolle, venir se loger dans le « trou aux Gueux », et chercher vainement à

s'en emparer de vive force. Plus heureux, Champigny la surprit en 1577, et ce fut en 1588 le tour des Espagnols de l'assiéger vainement.

Si nous en croyons les mémoires du temps, c'est grâce aux digues qui l'environnent qu'elle fut préservée d'une capture fatale. Tholen, en effet, est tellement encaissée derrière ces remparts d'une nature spéciale, que tous les projectiles de l'ennemi, passant par-dessus ses toits, s'en allèrent dans la campagne assassiner quelques paisibles ruminants, qui n'avaient rien à voir dans la querelle; tandis que, bien abrités par ces mêmes digues, les gens de Tholen dirigeaient un feu nourri sur les mousquetaires du prince de Parme, et les décimaient tout à loisir.

Un autre indice de l'importance que Tholen conserva après son incendie, c'est son église Notre-Dame, reconstruite vers cette même époque, et qui est un monument considérable. Cette basilique de grande ville, en belles pierres blanches, avec ses larges proportions, sa haute tour et son beau portail, se dressant sur une place de village, toute biscornue, plantée de grands arbres et entourée de maisonnettes qui lui donnent un faux air de béguinage, fait même un singulier effet. Ce contraste a quelque chose d'étrange et de discordant. Les maisons en paraissent plus petites, et le sanctuaire en semble plus vaste.

S'il était mieux conservé, ce serait, du reste, un excellent morceau d'architecture. Jusqu'au transept, la nef, reposant sur douze piliers d'un style large, est en assez

bon état ; mais le reste a perdu ses voûtes, le pourtour du chœur a été supprimé, et des maçonneries vulgaires, des replâtrages grossiers sont venus masquer ces ouvertures non prévues par l'architecte, et imposées par les ravages du temps ou des hommes. Je vous fais grâce des dalles ambitieuses qui pavent le chœur, étalant, sous de pompeuses armoiries, d'élogieuses épitaphes chargées de célébrer les vertus et les mérites de nobles inconnus. Je ne hais rien tant que ce déploiement d'écussons et d'éloquence funèbre pour des héros de contrebande, dont la postérité doit ignorer le nom. Le plus illustre des morts qui reposent à cette place est Gui, bâtard de Blois, dernier seigneur de Tholen. Par la gloire de celui-là, la valeur des autres vous est connue.

Il nous reste à parcourir les rues et à voir l'hôtel de ville. Les rues de Tholen ne sont ni bien larges, ni bien passantes, et par conséquent assez mornes. Cette promenade solitaire évoque en nous un souvenir vieux de trente ans, anecdote jadis contée par un des hauts fonctionnaires du gouvernement néerlandais. « C'était un dimanche, nous disait-il ; j'arrivai en poste à Tholen. A l'entrée de la ville (l'*oudelandschepoort,* où nous étions tout à l'heure), j'aperçus une cinquantaine de gaillards, tous grands, tous frais, tous pensifs, silencieux et mélancoliques, regardant avec une attention soutenue la fumée qui sortait de leurs pipes et s'élevait en blanches spirales. Nous traversons la ville ; à l'autre bout, je trouve les filles, en toilette du dimanche, toutes grasses, toutes fraîches, toutes mélancoliques, silencieuses et

pensives, qui regardaient paisiblement couler l'eau. Nous franchissons la rivière sur un bac, nous faisons une demi-lieue, et nous voilà dans un hameau où filles et garçons sont réunis, riant comme des fous, heureux comme des rois, sautant comme des perdus au son d'un crincrin de village. Nous avions quitté la Zélande pour le Brabant, ajoutait le vieil homme d'État. Toute la différence des deux peuples est dans ce simple contraste. »

Je ne sais si cette observation anticipée m'aida à trouver les rues de Tholen un peu trop désertes, mais l'impression que j'en ai conservée se rapproche beaucoup du souvenir spirituellement évoqué par mon vénérable ami.

Tholen, du reste, quoique assise sur la frontière, a bien tous les caractères de sa province. Les maisons vieilles et respectables, avec leurs façades de briques, leurs pignons à redans et leurs fenêtres inscrites dans un arc surbaissé, ont toutes ce grand cachet de propreté merveilleuse et de soin méticuleux, qui est comme la livrée de la Zélande. Les vitres sont immaculées, les boutiques proprettes et bien rangées, les peintures toujours fraîches; et c'est bien quelque chose, n'est-ce pas?

L'hôtel de ville est plus curieux que joli, plus étrange qu'imposant, plus bizarre qu'élégant, et pittoresque cependant, malgré cela. Comme l'église, il est construit en pierre, ce qui est une sorte de luxe. Il se compose d'un rez-de-chaussée surélevé, surmonté de deux étages, le tout couronné par un diminutif de beffroi. Le premier

étage a des fenêtres trilobées, les autres fenêtres sont carrées à meneaux, et le dernier étage est crénelé. Entre les fenêtres sont des niches saillantes avec consoles et pinacles sculptés. Le perron, qu'on a modernisé, porte quatre lions tenant chacun un écusson : le premier aux armes d'Orange, le deuxième aux armes de Zélande, le troisième aux armes de Tholen, et le dernier à celles de l'Ambacht de Schakerloo.

Au moment où nous considérions ce fantaisiste *Stadhuis,* un gémissement, parti de la toiture, fut suivi dans le beffroi d'un grincement significatif, et un carillon fêlé, disloqué, radoteur, se mit à psalmodier quelque chose de discordant, d'aigre et d'incohérent qui suffit à nous mettre en fuite. En 1712, un détachement de dragons français, commandés par le brigadier Pasture, fit ce que soixante ans plus tard on eût appelé un *raid,* c'est-à-dire une pointe à travers les provinces hollandaises, et, comme représailles d'une course que les alliés avaient faite en France, vint mettre Tholen à contribution. Il est fâcheux que dès cette époque le carillon n'ait point été dans l'état où nous l'entendîmes. Il eût suffi à lui seul pour faire sauver nos compatriotes, plus vite certainement qu'ils n'étaient venus.

Mais quel est cet autre bruit plus grave? un coup de canon! C'est le signal convenu. Nôtre bateau appareillé nous attend à la pointe de la rivière. Allons, en route. C'est à peine s'il nous reste un instant pour donner un coup d'œil aux huîtrières, cette pisciculture nouvelle,

improvisée depuis quelques années, et qui, dans ces parages, a remplacé l'ancienne pêche.

Ces parcs aux huîtres de l'Escaut sont encore un peu dans leur enfance. Ils donnent déjà de beaux résultats cependant, et l'avenir qui leur est réservé semble gros de promesses. Espérons que ces promesses seront tenues et qu'elles apporteront à ces populations laborieuses une nouvelle source de richesse, de bien-être et de prospérité.

Nous voici de retour à bord. Il nous reste à vol d'oiseau à peine une lieue à faire, mais cette lieue sera doublée ou triplée par les bordées qu'il nous va falloir courir. Peu importe. Nous sommes maintenant certains d'arriver le soir même. Bergen-op-Zoom dessine au loin ses tours et ses clochers qui s'empourprent de reflets dorés. La terre promise ne nous manquera pas.

La soirée, du reste, est magnifique. Le coucher du soleil est un des plus imposants auxquels j'aie assisté. Les mots ne peuvent donner une idée du spectacle merveilleux qui se déroule à l'horizon. Comment peindre, en effet, cette délicatesse de nuances, cette finesse de tons, ces colorations à la fois brûlantes et douces, qui, partant du rouge intense pour arriver au bleu céleste, en haut comme en bas, sur le ciel comme dans l'eau, suivent toutes les dégradations du prisme et nous parviennent tamisées par une atmosphère frémissante, comme si elle participait aux joies que nous causent ces splendeurs?

VI

Bergen-op-Zoom. — Une réception militaire. — Le *Schutterij*. — Le camp. — Histoire d'une ville guerrière. — Le maréchal de Lowendahl. — Le grand siége de Bergen-op-Zoom.

Ce n'était pas par fantaisie ou par caprice que nous avions résolu d'arriver à jour fixe dans la vieille capitale des comtes de Bergen. Nous avions, ou tout au moins l'un de nous avait des devoirs à y remplir.

Constant a l'honneur d'être major dans la garde civique. C'est un beau grade, mais qui comporte certaines obligations. L'une d'elles consistait, cette fois, à assister à un concours de tir qui devait avoir lieu le lendemain. En conséquence, bien qu'arrivés à la nuit noire, notre bateau ne fut pas plutôt amarré, que mon aimable compagnon s'occupa de revêtir ses insignes, et qu'un de nos matelots fut envoyé à la découverte, pour savoir où demeurait le colonel-commandant, auquel nous voulions, dès le soir même, présenter nos hommages.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé depuis son départ, lorsqu'un grand bruit de sabres et de voix m'appela sur le pont. C'était le trop bienveillant colonel Van Beusekom qui, négligeant les exigences de l'étiquette et les préoccupations de la préséance, venait,

avec quelques officiers de son état-major, nous prendre au saut du *tjalk* et nous souhaiter la bienvenue.

La réception, comme bien on pense, fut des plus cordiales. Tous ces brillants uniformes prirent place dans notre petit salon. Le *tjalk* ne s'était jamais vu à pareille fête! Bientôt le champagne petilla dans les verres, les toasts amicaux furent gracieusement échangés, et, là-dessus, on nous entraîna au camp, lequel, malgré l'heure avancée, était encore plein d'animation.

Ce camp, où devaient avoir lieu le lendemain les exercices de tir, était situé sur une grande esplanade, ancien bastion fameux dans les fastes militaires de Bergen-op-Zoom, et qui jadis avait nom *Kyk in de pot*. Déjà, depuis une quinzaine de jours, les tentes étaient en place, les cafés et les restaurants aussi. Au milieu on avait installé un kiosque, illuminé le soir et muni d'un excellent orchestre, et comme le camp était à la veille d'être levé, tout le monde se hâtait de s'en donner à cœur joie. Les cantiniers et les vivandiers se dépêchaient de pratiquer une dernière saignée dans l'escarcelle de leurs pratiques, et la population de Bergen, pour qui cette installation avec ses accessoires était une grande distraction, rivalisait d'empressement et d'entrain avec les gargotiers de la troupe.

Quand nous arrivâmes sur le terrain, il y avait encore foule. L'aimable colonel, pour mettre le comble à ses bons procédés, eut la gracieuseté de nous faire donner une aubade par la musique, et le brave capitaine Koorevaar prit à tâche de me griser, ce qui était une manière

toute soldatesque de me prouver la cordiale sympathie qu'il ressentait pour ma personne.

Je n'ai pas l'intention d'entrer ici dans de longs développements sur l'armée néerlandaise, d'expliquer quel rôle le *schutterij* joue dans cette armée, non plus que de m'étendre sur les avantages de cette institution. Je me bornerai à dire que cette *schutterij* présente de grandes analogies avec notre ancienne garde nationale, mais qu'elle est plus sévèrement tenue, plus solidement organisée, offre plus de cohésion, étant composée en partie d'hommes ayant déjà servi dans l'armée, et surtout qu'elle est prise plus au sérieux par ceux qui en font partie[1].

Étant donné ce point de départ, tous ceux qui ont quelque connaissance des choses militaires seront d'accord qu'une concentration de troupes de cette nature, enlevées pour quelques jours à leurs foyers, forcées de vivre sous la tente, d'observer la discipline, de se former aux exercices, de se plier aux exigences du commandement, ne peut être qu'une chose excellente. De la sorte, officiers et soldats apprennent à se connaître; il naît de ces rapports forcés une camaraderie précieuse qui faci-

[1] Instituée par la loi du 11 avril 1827, la *schutterij* est destinée à la défense du territoire et au maintien de l'ordre. Elle se divise en *schutterij* active et en *schutterij* sédentaire, composée elle-même de trois bans : le premier comprenant les célibataires et veufs sans enfants; le deuxième et le troisième, les hommes mariés et les veufs avec enfants.

La force approximative de la *schutterij* néerlandaise est de quatre-vingt-dix mille hommes, dont vingt-cinq mille hommes dans la division active et soixante-cinq mille dans la sédentaire.

lite les relations dans l'avenir, sans compter que les quelques coups de feu qui retentissent aux oreilles aguerrissent toujours un peu les tympans novices et font qu'aux jours décisifs on se sent moins dépaysé.

Donc, on ne peut qu'applaudir à ces exercices périodiques, et, pour ma part, j'avoue que j'y pris un très-vif intérêt. Le lendemain, du reste, notre journée fut bien remplie et se passa d'une façon toute guerrière. Le matin, nous reçûmes à notre bord un brillant état-major qui voulut bien partager notre déjeuner. Le soir, nous fûmes invités au banquet d'adieux, offert par les officiers de la *schutterij* aux autorités de la ville et à sa garnison. Nous assistâmes également à la fête qui suivit le banquet, et, entre temps, Constant trouva moyen de se couvrir de gloire en remportant une des palmes du tournoi, c'est-à-dire un des prix du tir militaire.

Loin de moi l'intention de raconter en détail cette journée guerrière ; toutefois, mon récit serait incomplet, et je ferais preuve d'ingratitude, si j'omettais un double incident qui m'émut très-profondément. Ce fut d'abord un toast gracieux et bienveillant porté par le président du banquet à l'écrivain français qui assistait à cette grande fête de famille, et ensuite un second toast très-chaleureux, tout du cœur, porté par le brave colonel Knyght à la France, « à ce grand et noble pays, auquel nous devons tant ». Ce sont là ses propres paroles, et bien que je l'en aie remercié sur l'heure en buvant à la Néerlande, je tiens à montrer que je ne les ai pas oubliées.

Débuter à Bergen-op-Zoom par une petite fête militaire, c'était vraiment être servi à souhait, car les émotions guerrières tiennent dans l'existence de cette martiale cité une place tout exceptionnelle. Sans les siéges qu'elle a subis, sans les faits d'armes qui se sont accomplis sous ses murs, le nom de Bergen, en effet, ne serait guère connu, et si ce nom est plus populaire que celui de mainte autre grande ville, elle le doit aux trésors de bravoure qui ont été dépensés, aussi bien dans l'attaque que dans la défense de ses remparts.

Bien que d'une antiquité peu commune, pour le pays du moins, Bergen ne commença à tenir une place dans l'histoire que le jour où elle fut fortifiée. Elle doit, au dire des vieux annalistes, son origine à une petite colonie de pêcheurs qui vint s'établir à l'embouchure de la petite rivière de Zoom. Une élévation qui dominait tout le pays environnant, et qui les mettait à l'abri des inondations, les y avait attirés. *Berg,* montagne ; *op Zoom,* sur la Zoom : l'étymologie de son nom est trop claire pour prêter à beaucoup d'interprétations.

En 654, sainte Gertrude, la plus âgée des filles de Pépin de Landen, vint la visiter. La pieuse princesse avait établi son séjour habituel dans une petite cité voisine qui devait plus tard porter son nom, Sint-Gertruidenberg. De là, ses bienfaits rayonnaient sur les pays d'alentour, elle s'occupait d'améliorer le sort de ces populations encore très-primitives, et le résultat de sa venue à Bergen fut la fondation d'une église, qui dans la suite lui fut consacrée.

Comprise à la mort de sainte Gertrude parmi ses biens patrimoniaux, la petite ville naissante fut adjointe à la baronnie de Breda et fit, à ce titre, partie du duché de Brabant. En 1287, Jean I[er], ayant partagé en deux la baronnie de Breda, attribua Bergen et son territoire à Gérard, seigneur de Wesemael, et ce nouveau suzerain la fit entourer de murailles, y fit bâtir un château, et c'est de ce temps-là que date son entrée dans l'histoire.

Je n'essayerai pas, toutefois, de la suivre à travers ses développements successifs. Un seul fait nous importe dans une suite de trois siècles. La grande église fondée par sainte Gertrude devint, en 1397, la proie des flammes. En 1442, elle fut reconstruite par ordre de Jean de Glimes, qui l'érigea en collégiale, avec huit chanoines. J'ai tenu à rappeler cette date, parce que nous aurons plus tard à nous occuper du monument qui nous la fournit.

Dès 1287, Bergen avait eu ses seigneurs particuliers, qui portaient le titre de baron. En 1533, elle fut érigée en marquisat par l'empereur Charles-Quint. Et, fait très-curieux, elle qui jusque-là était restée le bien patrimonial d'une seule et même famille, à partir de ce jour, elle vit en moins de deux siècles son titre devenir l'apanage de six maisons différentes et de nationalités diverses. En 1558, en effet, elle passa dans la famille de Mérode; en 1577, dans celle de Wethem; en 1625, dans celle de S'Heerensbergh; en 1641, dans celle de Hohenzollern; en 1662, dans celle de Latour d'Auvergne, et en 1722, dans la maison palatine de Pultzbach, en Alle-

magne, où son titre resta jusqu'en 1801. Je dis « son titre », parce qu'à partir de 1577, surprise par Champigny, qui avait des intelligences dans la place, elle fut enlevée à ses suzerains héréditaires, et, de ce jour, demeura annexée aux Provinces-Unies.

Avant cela, elle avait été témoin d'un premier fait d'armes de grande importance, désastreux pour les Espagnols, auxquels elle semble, du reste, avoir toujours porté malheur ; et comme c'est de ce temps que commence sa réputation militaire, je demande la permission de le rappeler en quelques mots.

Le commandeur Requesens, décidé à faire rentrer dans l'obéissance la Zélande insoumise, avait, en 1574, réuni sous les murs et dans le port de Bergen-op-Zoom une armada que, dans sa fierté castillane, il croyait invincible. Ses plus habiles capitaines, les sieurs de Glimes et Julian Romero, en avaient pris le commandement. Le 28 janvier, persuadés qu'ils n'avaient qu'à se montrer dans un si terrible appareil pour faire trembler tout le pays, et rétablir partout la domination du roi, ils sortirent en bel ordre, et s'avancèrent sur l'Escaut. Mais à peine avaient-ils dépassé la pointe de Rommerswaal que les « Gueux de mer », qui les attendaient de pied ferme, leur tombèrent dessus. Le premier choc fut terrible. L'artillerie espagnole, qui était très-supérieure à celle des Zélandais, fit des ravages considérables dans leurs rangs. Dès la première décharge, l'amiral Boyzot, qui commandait la flotte, eut un œil crevé ; le capitaine Claes Claessens eut les deux jambes emportées ; le ca-

pitaine Schot et le capitaine Valentin perdirent chacun un bras. Mais ces héros mutilés, excitant leurs hommes de la voix et du geste, les lancèrent à l'abordage des bâtiments ennemis, et en un instant la mêlée devint générale.

On se battit de part et d'autre avec un acharnement égal. Ce fut une action héroïque qui vint faire pencher la balance en faveur des Gueux et décida du sort de la journée. Boyzot était non-seulement un très-brave marin, mais c'était encore un esprit très-pratique; aussi avait-il promis aux hommes de sa flotte « que celuy qui durant le combat iroit quérir l'enseigne de l'ennemy auroit un nouvel habit[1] ». Il paraît que cette promesse était tentante, car un jeune gars de Souteland, près Flessingue, nommé Jasper Leynsen, profitant de ce que ses camarades étaient occupés à se battre corps à corps avec les Espagnols, escalada le navire amiral, grimpa au haut du mât, arracha le pavillon du sieur de Glimes, et, s'en faisant une ceinture, se laissa retomber sur le pont.

A cette vue, tous les bâtiments espagnols croient que l'amiral amène son pavillon et que la bataille est perdue. Le désordre se met partout, on ne cherche qu'à fuir. Mais les Zélandais redoublent de furie, et la mêlée devient plus meurtrière encore. L'amiral de Glimes, le sieur Perenot, cousin du cardinal de Granvelle, les capitaines Gaglia, Acugna, Meto, Elfiero, sont égorgés sur leur pont. Le massacre fut épouvantable; « on ne print

[1] Meteren, *Histoire des Pays-Bas.*

personne à mercy de tous ceux qu'on trouva en vie. Ceux qui estoyent à demy morts estoyent jettés à l'eau sans les fouiller, encores qu'ils eussent des chaînes d'or au col ».

Les Zélandais capturèrent dix navires et en brûlèrent autant. Julian Romero ne put s'échapper qu'en se jetant à la nage. Il gagna ainsi la digue de Schakerloo, d'où Requesens avait assisté en personne à cette effroyable débâcle. « Vous saviez, dit-il au Commandeur, que je n'étais pas homme de mer, mais bien guerrier de terre ferme. Il n'est pas surprenant que nous ayons perdu cette flotte; on nous en donnerait cent que nous les perdrions toutes. » A quoi Requesens répondit : « Remercions Dieu. La faute de ce désastre n'est pas à vous non plus qu'à ces braves gens; elle n'est imputable qu'à nos péchés. »

Après que Bergen eut été surprise par Champigny, les états y placèrent une garnison anglaise sous le commandement d'un vieux capitaine, le colonel Morgan, homme d'une bravoure à toute épreuve, d'une habileté peu commune et de conscience assez large. Ses soldats, grands pillards, fort maraudeurs et assez mauvais garnements, profitaient de la liberté qu'on leur laissait d'opérer des reconnaissances au dehors de la place, pour aller faire de « grandes courses , qui rendoyent les chemins entre Anvers, Brusselles et Malines mal seurs ». Ils s'attaquaient aux convois des marchands, dévalisaient les voyageurs et faisaient prisonniers les bourgeois inoffensifs pour les mettre ensuite à rançon. Nous

n'avons plus guère idée aujourd'hui de ces guerres de brigandages. Un exemple, pris dans le nombre, montrera jusqu'à quel point ces « parcoureurs de pays » poussaient l'audace et l'absence de toute espèce de scrupules.

Un jour, sous la conduite de deux officiers d'aventure, les capitaines Cotwis et Augustin, ils sortirent au nombre d'environ trois cents. Leur intention était de pousser jusqu'à Anvers et d'enlever quelques-uns des bourgeois de cette ville, lesquels avaient l'habitude d'aller chaque jour, en assez nombreuse compagnie, prendre le frais à la promenade du Borgherhoudt, située aux portes mêmes de leur cité. Leur plan était, du reste, très-habilement conçu. Cent de leurs meilleurs cavaliers devaient passer sous les murs de la ville, prendre les promeneurs par derrière et les pousser devant eux du côté de Dambrugghe où l'eau était très-profonde. Là, les autres qui auraient eu le temps de jeter un pont sur la rivière devaient les attendre, faire traverser de force les bourgeois, détruire le pont ensuite, et, à l'abri de toutes poursuites, regagner Bergen-op-Zoom avec leur capture.

« Leur dessein etoit bon, dit le vieil annaliste auquel j'emprunte ce haut fait; mais la nuit précédente il avoit tellement plu, et l'eau etoit si fort creüe, que sur cent chevaux, vingt ne peurrent point passer; et ceux qui passèrent ne prirent pas plus de trois ou quatre prisonniers. » C'était peu de chose, presque une opération manquée; mais l'alarme étant donnée en ville, les bourgeois sortirent en nombre pour délivrer leurs concitoyens, et

tombèrent dans l'embuscade du pont, où ceux de Bergen en saisirent une quarantaine. Dans ce coup de filet il y avait quelques gens riches, des marchands, des banquiers; toutefois ces honnêtes maraudeurs, qui s'entendaient en affaires, ne voulurent pas les mettre à rançon individuellement. Ils exigèrent cinquante mille florins pour la totalité.

On comprend l'inquiétude que répandaient sur tout le pays ces courses aventureuses, et à quelles sollicitations de toutes sortes le prince de Parme obéissait, quand, le 24 septembre 1588, il vint, avec « beaucoup d'artillerie, de gabions, de masts, de planches, de charpentiers et de batteaux », mettre le siége devant Bergen-op-Zoom. Mais la réputation de la place était déjà si bien établie que le prince jugea que tout ce déploiement de troupes et d'engins n'était pas suffisant pour l'emporter à courte échéance; il eut donc recours à la trahison. Deux Anglais amenés en son camp lui promirent de faire livrer une porte par la garnison malcontente. Et pendant qu'il se croyait certain du concours des deux traîtres, ceux-ci, le vendant à son tour, faisaient tomber ses meilleurs officiers dans une embuscade, et périr, dans un assaut mal donné, quinze cents de ses plus braves soldats.

L'entreprise manquée, le prince abandonna la partie. Celle-ci fut reprise en 1605 par les sieurs de la Biche, du Terrail et d'Elte, qui, à deux reprises, et à deux mois d'intervalle, tâchèrent de surpendre la ville, de l' « escheller », comme on disait alors, et de s'en emparer par

un coup de main. La première fois ils y vinrent en petit nombre, la seconde fois avec une forte troupe, et les deux fois ils furent battus, très-maltraités et obligés de prendre honteusement la fuite.

Ils avaient compté avoir bon marché de la place à cause du peu de garnison qui s'y trouvait. Mais les bourgeois prêtèrent main-forte à la troupe. L'attitude de la population fut, du reste, admirable. Tout le monde se battit avec un archarnement extraordinaire. Devant le danger menaçant la patrie commune, les différences de religion s'effacèrent. « Les bourgeois et habitans qu'on sçavoit estre de Religion Romaine, écrit un contemporain, ne s'acquittèrent pas moins de leur debvoir sur les ramparts et allieurs que les autres, voire crioyent encores plus à la ruyne de leurs ennemis. » La contenance des femmes fut au-dessus de tout éloge. « C'étoit une chose admirable de voir avec quel courage les femmes et enfants assistoyent les combattants, apportans de la poudre, des balles, des cercles engouildronnés, des chausse-trappes, des pierres et de la paille, voire jusques à la paille de dessoubs leurs lits. D'autres mirent leurs enfans hors des berceaux, à celle fin de s'en servir pour apporter des pierres sur les ramparts. » Cette double victoire, on le comprend, augmenta singulièrement la renommée militaire de Bergen-op-Zoom; mais ce qui mit le sceau à sa réputation comme place forte, ce fut l'échec que le marquis de Spinola, « ce grand preneur de villes », éprouva sous ses murs.

Pendant onze semaines ce célèbre homme de guerre

la pressa dans un siége en règle sans obtenir un avantage sérieux, sans pouvoir, malgré des assauts répétés, emporter un seul de ses ouvrages. A la fin de septembre, après deux mois de luttes journalières, le feu de la place était encore si violent que le général espagnol, voulant élever à tout prix des batteries de gros calibre, était obligé de donner huit et neuf écus par nuit aux terrassiers, qui remuaient la terre pour construire les épaulements[1] ; et encore à ce prix les bras manquaient.

Quelques jours plus tard, le 2 octobre, le prince Maurice, s'approchant avec son armée, vint prendre position aux environs de Rosendaal, à trois lieues de la ville assiégée ; et sur le midi du même jour les sentinelles postées sur les ouvrages les plus avancés de la place firent savoir à ceux qui commandaient en ville qu'on voyait les Espagnols plier bagage et déloger. Spinola croyait avoir gagné assez d'honneur en se retirant en bon ordre, sans chercher à pousser les choses plus à fond.

Cette succession de siéges glorieux fit comprendre aux états de quelle solidité était cette ville de Bergen-op-Zoom. Aussi résolurent-ils d'en faire une place de guerre exceptionnelle, et l'illustre Menno Coehoorn, le rival de Vauban, épuisa pour sa défense toutes les ressources de sa science et de son génie. Dès lors elle passa pour imprenable. Couverte par l'Escaut sur deux de ses faces, facile à ravitailler de ce côté, dominant les contrées environnantes, pouvant être isolée, en quelque

[1] Le Clerc, *Histoire des Provinces-Unies*.

sorte, par des inondations, défendue en outre par des travaux formidables, elle semblait défier tous les efforts, rendre vaines toutes les tentatives ; aussi n'y eut-il qu'un cri de dédaigneux étonnement quand, le 2 juillet 1747, on apprit dans l'armée alliée que les troupes françaises placées sous les ordres du comte de Lowendahl avaient reçu l'ordre de marcher sur Bergen-op-Zoom, et de s'en emparer.

Un écrivain admirable, Voltaire, dans son *Siècle de Louis XV,* a retracé, avec une merveilleuse concision, les grands traits de ce haut fait d'armes. J'avais envie de renvoyer simplement le lecteur à cet inimitable récit, lorsqu'un document inédit, inconnu, m'est tombé entre les mains. C'est le *journal* d'un officier de l'armée assiégée, le général baron Samuel de Constant, tracé sur les lieux mêmes, écrit jour par jour et presque heure par heure. Ai-je besoin de dire que c'est parmi les papiers de famille de mon aimable compagnon de voyage que j'ai fait cette exquise trouvaille ? Elle est donc ici doublement de circonstance, et l'on ne m'en voudra pas de résumer en quelques pages ce précieux document.

Tout d'abord, ce compte rendu d'un témoin oculaire nous dépeint l'incurie qui a présidé à la mise en état de la place. On est tellement certain qu'elle est inexpugnable qu'on n'a pris aucune des mesures préventives qui sont d'usage dans la défense des ouvrages militaires. Alors que le génie a porté tous ses soins et toute son attention à fortifier Sandvliet, dont les Français se sont rendus maîtres en vingt-quatre heures, « il est remar-

quable, constate notre écrivain, qu'on n'a pris aucune précaution ni mesure pour la défense, ni au dedans ni au dehors de la place ; les maisons, bois, hayes, autour des fortifications, sont restés dans leur entier, aucune batterie de faite dans les ouvrages, rien du tout de préparé en ville ; casi point d'artilleurs et tout au plus six mineurs. Enfin tout est dans un état si pitoyable que, si la ville eût pu être tout à fait investie, cette formidable forteresse auroit tout au plus tenu dix jours. »

Le 14 juillet, M. de Cromström arrive à Bergen, et prend le commandement de l'armée et de la ville[1]. Il laisse le détail du dedans au prince de Hesse, gouverneur de la ville, et celui du dehors au prince de Saxe. Il presse l'arrivée des troupes supplémentaires. Les assiégés peuvent compter, du reste, sur deux armées de secours.

Dans la nuit du 14 au 15, les Français ouvrent la tranchée. Dans la nuit du 18 au 19, leur première parallèle est achevée. Le 20 au matin, avec le jour, ils commencent à tirer sur la ville. Ils ont environ trente pièces et vingt mortiers. Les premières bombes qui tombent sur Bergen mettent le feu à la grande église et la réduisent en cendres.

A partir de ce moment le duel, d'artillerie devient incessant, et, à l'abri de ce duel, les Français poussent leurs travaux avec une rapidité surprenante. « Leurs ouvrages avancent extrêmement..... La tranchée avance aussi con-

[1] L'acte du prince d'Orange le déclarait commandant en chef depuis l'Escaut jusqu'à la Meuse.

sidérablement de ce côté... Ils poussent avec beaucoup de vitesse et de facilité leurs sapes sur le glacis..... Ils approchent déjà les palissades et ont tracé une troisième parallèle. » Telles sont les notes que je relève à la date des 23, 28 et 29 juillet. Du côté des assiégés, au contraire, le feu est mal réglé; deux sorties, l'une dans la nuit du 15 au 16, l'autre dans celle du 29 au 30, sont mollement conduites, mal dirigées et rentrent « avec assez de désordre ».

Le 26 et le 30, les assiégeants démasquent de nouvelles batteries. Le 1er août, ils poussent leurs sapes jusqu'aux palissades. Le 4, ils perfectionnent leurs logements de tranchée qui aboutissent à celles-ci, et, dans la nuit du 5 au 6, à minuit, ils donnent l'assaut au chemin couvert du front de l'attaque et se logent sur la crête aux cinq angles saillants. Maintenant les assaillants ne vont plus avancer que pas à pas, la lutte va devenir pour ainsi dire corps à corps. Nous ne les suivrons pas à travers cette incessante bataille; mais j'ai tenu à donner ces premières indications exactes, officielles en quelque sorte, pour montrer avec quelle rapidité les opérations étaient menées, avec quel entrain le siége était conduit.

Rien ne peut arrêter la marche des assiégeants, lente, il est vrai, mais régulière et sûre. C'est en vain que, le 10 août, le général Swartzenberg, qui commande une des armées de secours, va tenter une diversion. C'est en vain que le 12 on recevra un renfort d'artilleurs, d'artificiers et mineurs venant d'Angleterre ou détachés de

la grande armée ; que le 13 arriveront huit bataillons de secours ; chaque jour est marqué par un pas en avant, chaque heure par un progrès.

« La nuit du 15 au 16, les Français, après avoir fait jouer une mine sous la lunette de Zélande, y donnent l'assaut et se logent sur la face renversée. — La nuit du 16 au 17, on fit une sortie sur le nouveau logement des Français, qu'on réussit à déranger un peu, ce qui coûta bien du monde. —La nuit du 17 au 18, l'alarme est dans la ville au point que M. de Cromström fait des dispositions pour la retraite... La nuit du 19 au 20, les Français font sauter l'angle de la lunette d'Utrecht et se logent à la pointe de la lunette. — Dans celle du 20 au 21, ils ruinent une partie de la galerie. Du 21 au 22, ils comblent le fossé Dedem. » Et le brave soldat qui assiste à ces progrès s'accentuant chaque jour davantage laisse percer son chagrin et son découragement dans les lignes suivantes : « Les mineurs ennemis ont tout à fait le dessus sur ceux de la ville, et en général la défense de la place est bien faible pour tous les avantages qu'on y a. On ne retarde casi point les travaux des ennemis, qui trouvent les plus considérables obstacles dans l'excellence de la fortification seule. »

Rien de plus saisissant que de suivre ainsi dans ces notes tracées sur le fait les péripéties de l'attaque et de la défense. Rien n'est plus impressionnant que de voir chaque jour se resserrer la ligne de fer et de feu qui entoure la ville ; de voir s'écrouler un à un tous ses bastions fameux, et le terrain, disputé pied à

pied, boire avidement le sang dont on l'abreuve. Mais à quoi bon s'arrêter à ces détails? Mon but était de prouver que la prise de Bergen ne fut pas, comme certains l'ont cru, comme beaucoup l'ont dit ou répété, un coup de main heureux, une sorte d'aventure audacieuse où la *furia francese* put revendiquer la part dominante. Et ce que nous venons de lire suffit à établir que ce fut, au contraire, un siége dans toutes les règles, complet, sérieux, sévèrement conduit, rondement mené, il est vrai, mais où rien ne fut abandonné au hasard et où l'assiégé ne trouva pas une faute de tactique, pas une négligence, pas une imprudence, pas un faux calcul à reprocher à l'assiégeant.

Il me tarde, du reste, d'arriver au dénoûment de ce grand drame militaire. J'arrête toutefois au passage un dernier épisode, un de ceux qui, dans ce récit technique, peuvent le mieux faire comprendre l'acharnement qu'on apportait des deux parts. C'est, il me semble, un de ces faits qui se passent de commentaires. « Le 13, vers le matin, les Français font sauter une mine sous la lunette Utrecht à droite. Cette mine renverse le peu de galerie qui subsistait encore. Deux officiers et trente hommes qui s'y trouvaient sont enfermés et enterrés... On ne peut leur donner aucun secours, et on est obligé de les abandonner vivants à l'horreur de leur sort. »

Maintenant arrivons à la fameuse journée du 16 septembre. Ici je laisse la parole à notre narrateur, et me garderais bien de changer un mot à son récit.

« La nuit du 15 au 16, le feu des ennemis est extrê-

mement vif; celui de la place n'a jamais été aussi mauvais. Il n'y a jamais eu en ville moins de précaution et plus de sécurité que cette nuit.

« Le 16, à cinq heures du matin, après trois décharges générales de bombes, dont les dernières n'étaient pas chargées, les Français montent à l'assaut en même temps par la brèche de la demi-lune et celles des bastions Pucelle et Coehoorn. On était si peu sur ses gardes, et les brèches étaient si mal gardées, que sans difficultés sérieuses l'ennemi pénétra jusque sur le rempart, et n'eut aucune peine à gagner les retranchements et à occuper le rempart à droite et à gauche. L'alarme ne fut en ville que fort tard. Tout dormait, tout le monde était dans une sécurité profonde; on peut juger si, dans la surprise, les dispositions peuvent être bonnes. M. de Cromström eut beaucoup de peine à se persuader de ce qui se passait. Les troupes qui campaient dans les fossés, du côté de la porte de Steenbergen, ne purent arriver en ville que lorsque l'ennemi avait déjà gagné le rempart et s'était répandu dans les rues. On les disposa comme l'on put à mesure qu'elles débouchaient. Les Français avaient déjà dépassé la place et entraient dans la rue de Steenbergen, lorsque les troupes de la garnison les refoulèrent sur la place où le combat continua, des plus vifs et des plus rudes, pendant deux heures. Il devint bientôt général sur toute l'étendue de la ville et dans toutes les rues, au point que les Français s'étant répandus partout, occupant les maisons et gagnant les remparts jusque vers la porte de Steenbergen, on fut

obligé de battre en retraite. M. de Cromström défila avec les troupes hors la porte de Steenbergen, les ennemis poursuivant la garnison à mesure qu'elle se retirait. Deux bataillons écossais, qui dès le commencement avaient fait la meilleure contenance du monde, fermèrent la retraite et furent extrêmement maltraités. A la porte de Steenbergen le carnage fut plus grand que partout ailleurs, et ce fut là la clôture de l'assaut. Les Français fermèrent les portes sur la garnison, et en levant le pont-levis firent les cornes à M. Cromström. Ils prirent toutes les troupes qui, étant coupées, ne purent leur échapper.

« Pendant que cela se passait en ville, l'alarme parvint bientôt au camp. Les Français, au moment de l'assaut, avaient fait une fausse attaque sur les lignes pour distraire les troupes et éclairer les mouvements du prince de Saxe. Celui-ci était dans une sécurité et dans une tranquillité pareilles à celles qu'on éprouvait en ville, et les dispositions n'y furent pas meilleures. Les Français étaient déjà quasi maîtres de la place avant que l'alerte fût au camp, et l'on ne fut pas longtemps à se déterminer à la retraite. Elle s'accomplit avec tout le désordre imaginable. Tous les postes, depuis la porte de Wouw jusqu'au fort Pinsen, furent abandonnés avec tant de précipitation qu'on ne se donna pas le temps .... [1]. Les régiments se retirèrent sur la hau-

[1] A partir de cet endroit, le manuscrit en mauvais état présente des lacunes.

teur .... joint avec les troupes sorties de la ville; ils .... meilleur ordre le chemin de Steenbergen, d'où le lendemain elles se rendirent à l'armée d'Oudenbosch, dont M. de Cromström prit le comman dement en chef. »

J'ai tenu à reproduire intégralement les péripéties suprêmes de cette surprenante « entreprise, dont l'idée et plus encore le succès étonnèrent toute l'Europe[1] »; car ce récit, tracé par un officier général instruit, éclairé, et loyal autant que brave, jette une éclatante lumière sur le dénoûment de ce siége épique, et en dissipe toutes les obscurités.

Les contemporains de ce grand événement n'hésitèrent pas, en effet, à prononcer le mot fatal avec lequel on explique tant de mécomptes à la guerre.

Qu'ils aient crié « à la trahison », il n'y a point à leur en vouloir, c'était en quelque sorte inéluctable; mais que des historiens de notre temps, que des écrivains de nos jours[2] aient osé répéter cette grosse injure, il y a lieu de s'en étonner. Il fallait que la partialité leur mît un bandeau sur la conscience, ou qu'ils fussent bien mal renseignés. Pour ma part, dans cette continuité de combats, dans cette succession ininterrompue d'opérations meurtrières, combinées avec un savoir implacable, conduites avec une précision admirable, je ne vois au-

[1] Van Hasselt, *Belgique et Hollande.*

[2] Notamment M. Schwartz, dans son livre *Les Pays-Bas considérés au point de vue historique, politique et topographique,* etc.

cune place pour la trahison. On ne s'épuise pas en pareils efforts, quand on a d'autres moyens d'emporter une citadelle. Et dans ce combat des rues après l'envahissement de la ville, dans cette effroyable boucherie de la grande place et de la porte de Steenbergen, je cherche en vain des traîtres, je n'aperçois des deux côtés que des braves gens, énergiques et résolus, faisant héroïquement leur devoir.

Une autre accusation dont le récit du général Samuel de Constant lave complétement non pas les vaincus, cette fois, mais les vainqueurs, c'est le massacre général des soldats et des habitants qu'on leur attribue fort gratuitement, et le pillage réglé de la ville, ou plutôt de ce qui en restait. Que, dans l'ardeur de cette bataille des rues, on se soit peu ménagé de part et d'autre, il n'en faut pas douter; que des habitants aient péri avec des soldats; que des femmes, des enfants, aient trouvé la mort dans cette lutte de maison à maison, la chose semble bien probable. Mais entre ces accidents douloureux, déplorables, conséquence inévitable d'une lutte aussi acharnée, et un massacre en règle, il y a un abîme. Et cette phrase : « Ils prirent toutes les troupes qui étant coupées ne purent leur échapper », prouve ainsi qu'on fit quartier aux vaincus, qu'on laissa la vie aux prisonniers, et à plus forte raison aux bourgeois.

A l'appui du journal du général de Constant, je trouve, du reste, dans les mêmes archives une autre pièce qui en est l'irréfutable confirmation. C'est une lettre, ou, pour mieux dire, un rapport que son second fils, Philippe

Germain de Constant, capitaine-lieutenant, assistant comme lui au siége de Bergen-op-Zoom, adresse à son père, qui est en même temps son supérieur hiérarchique, pour justifier de ses actes pendant cette terrible journée.

Il raconte comment, détaché au fort de Pinsen, il fut coupé du quartier général, demeura sans ordres et sans instructions, et comment, ne voulant pas abandonner son poste, il fut enveloppé par l'ennemi, résista jusqu'à la dernière extrémité et fut fait prisonnier.

« Quoique je perdisse du monde, écrit-il, et que je n'eusse aucun espoir de pouvoir me sauver, je fis mes dispositions pour me défendre à l'extrémité et pour me rendre respectable. Je partageai mon monde à droite et à gauche, aux barrières, pour défendre l'espèce de digue par où l'ennemi pouvait venir jusqu'à moi. Au bout d'un quart d'heure, il déboucha effectivement sur mon poste avec grand bruit et en grande force, et parvint sans peine à m'envelopper et à me renverser. Je fus pris avec deux officiers et ce qui me restait de mon monde. Mes deux sergents et une quinzaine d'hommes y perdirent la vie. M. de Gustine, qui commandait, empêcha, en s'exposant lui-même, que le massacre ne fût plus grand. »

La conclusion de ce grand fait d'armes, car en tout il faut conclure, ce fut un bâton de maréchal remis au vainqueur, qui l'avait bien gagné. Le comte de Lowendahl devint en outre l'un des héros les plus populaires de l'Europe. Son nom passa sur toutes les lèvres, et son héroïque victoire fut mise en chanson.

Une autre conclusion, plus inattendue celle-là, ce fut

l'exaltation de la maison d'Orange qui vit le stathoudérat héréditaire institué dans sa famille, et qui, cumulant cette haute situation avec la direction des armées, se trouva momentanément, dans la personne de Guillaume IV, en possession d'un pouvoir presque royal.

Enfin, dernier résultat, Bergen-op-Zoom perdit en ce jour cette réputation d'inviolabilité qu'elle avait si glorieusement conquise. En vain, en 1813, les troupes françaises, en infligeant un douloureux échec aux Anglais qui les assiégeaient, rendirent-elles à ses remparts une partie de leur antique lustre. La couronne virginale de la noble Bergen était effeuillée pour toujours.

VII

Une vieille ville de commerce. — Rues et monuments. — La terre de sainte Gertrude. — Épitaphes et tombeaux. — *Jan mette lippen.* — Le portier du *Stadhuis.*

Aujourd'hui que Bergen-op-Zoom a renoncé à la gloire militaire complétement et pour toujours (car on met autant d'entrain à saper ses remparts, à niveler ses ravelins, à détruire ses bastions et ses lunettes, qu'on en mit au temps de Coehoorn à les édifier), les fastes de son histoire passée ne doivent pas nous dispenser de lui faire un bout de visite.

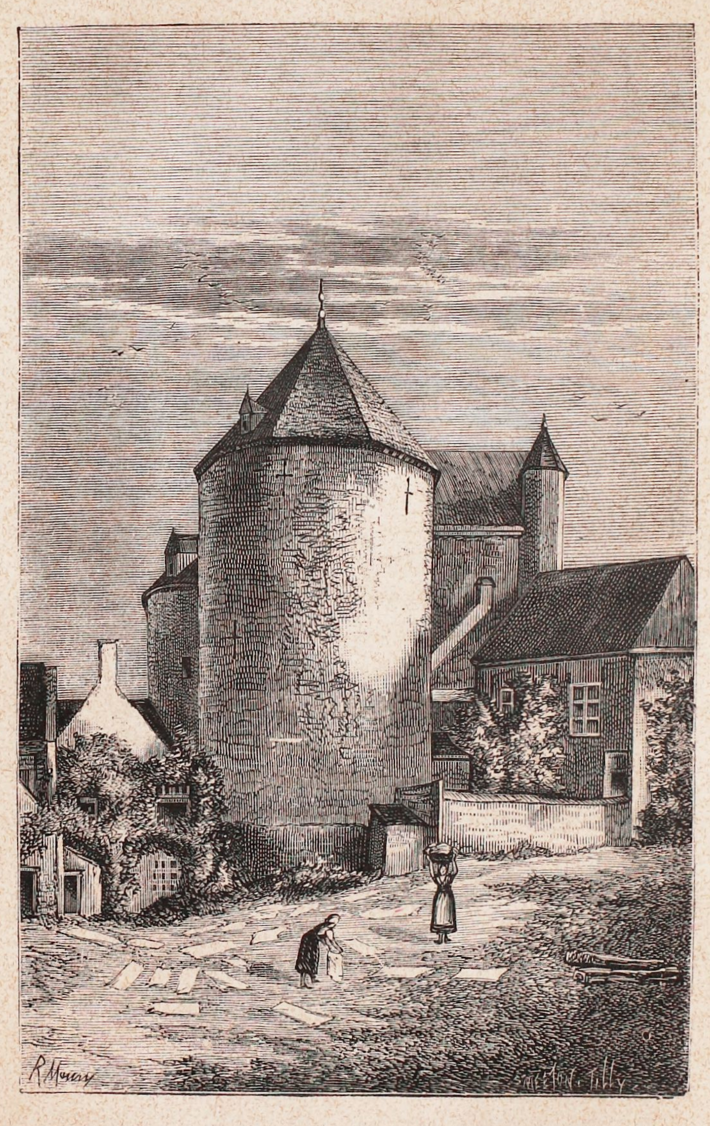
« Elle a un très-beau port sur l'Escaut », dit un auteur du dix-septième siècle [1]. Ce port, nous l'habitons, et rien que cette qualification prétentieuse appliquée à un long boyau très-peu large, médiocrement profond, bon pour les « flibots, heudes, boyers et cronstèves » de l'amiral Boyzot, mais insuffisant pour un brick, peut nous donner une idée exacte de la marine des vieux Zélandais. Faute de point de comparaison, faute de mesure exacte, nous grossissons, en effet, singulièrement

[1] Voir les *Délices des Pays-Bas.*

l'importance de ces expéditions, de ces armadas et de leurs combats maritimes. Les flottes de cinquante, de cent, voire deux cents navires qui y prennent part, nous apparaissent composées d'embarcations de ligne, de frégates et même de vaisseaux à trois ponts. Il n'en était rien. La mesure exacte, le terme de comparaison, le « très-beau port » de Bergen-op-Zoom nous les fournit; tâchons désormais de ne plus les perdre de vue.

Ce premier point noté, quittons ce havre qui n'a rien de bien curieux, et longeons le grand bassin dont le quai va nous conduire tout droit en ville. Quel changement d'aspect! comme on voit bien que nous ne sommes plus en Zélande! Quelle physionomie différente, aussi bien aux maisons qu'aux gens! Plus de ces demeures de briques, aux murs sombres, aux boiseries soigneusement rechampies, aux stores coquets, aux vitres immaculées. La brique est bien toujours le matériel employé, mais on l'habille de ce badigeon gris blanc si cher à la Belgique. Les stores ont fait place aux volets; les boiseries claires ont cessé de trancher sur la façade sombre; un gai désordre règne dans les étalages modestes; la négligence insouciante se fait jour dans les intérieurs, et au seuil des maisons, de gros mioches joufflus, ébouriffés, barbouillés et mal mouchés, tripotent avec une joie sans mélange la boue noire, grasse et charbonneuse du ruisseau.

La race elle-même est tout autre. Les hommes sont plus gros, plus blonds, plus rougeauds et moins graves. Les femmes sont plus fortes et moins sveltes; la peau



La porte Notre-Dame, à Bergen op Zoom.

(D'après une étude de M. de Constant-Rebecque.)

mate ou colorée n'a plus cette transparence délicate des visages de Walcheren; la chevelure est beaucoup plus abondante, plus rebelle aussi; et les courbures du corsage aussi bien que celles du jupon indiquent une puissance et une solidité de carnation qu'on chercherait vainement dans les îles de Tholen, de Schouwen et même de Beveland.

Là-bas c'est le sang zélandais dans toute sa pureté. Ici c'est le sang brabançon dans toute sa vigueur. Il coule à pleins bords. Sous ces muscles charnus, sous ces corsages rebondis, sous ces joues arrondies, on le sent qui filtre et qui court. Du premier coup d'œil on s'aperçoit qu'on a sous les yeux un peuple au tempérament sanguin, et l'étude du caractère et des mœurs confirme dans cette impression première.

Indépendamment de ces signes généraux propres à toute la contrée, quelques aimables officiers, grands connaisseurs en ces matières, nous affirment, avec une conviction chaleureuse, que les filles de Bergen-op-Zoom ont spécialement et particulièrement la réputation d'être jolies. Pour nous, simples passants, jugeant par ce que nous en voyons, nous dirons que ce sont plutôt de belles filles.

Mais nous voici arrêtés dans notre course par un monument vénérable. C'est la porte Notre-Dame, dernier débris de ces vieux remparts si chaudement attaqués à maintes reprises, et si vaillamment défendus. Jadis ce robuste monument était bordé par un fossé plein d'eau, et son aspect alors était encore plus

imposant. Aujourd'hui le fossé est comblé, et la rue le traverse. Mais la vieille porte, sentinelle demeurée à son poste, n'a rien perdu de son allure fière, de son air rébarbatif et de sa tournure martiale.

Deux grosses tours, robustes et vaillantes, la précèdent, surmontées de longs toits en poivrières et percées de maigres ouvertures, étroites, étranglées, solidement grillées et qui défient toutes les tentatives. A la base du massif principal, une grande baie ogivale, coiffée d'une petite niche trilobée, aujourd'hui veuve de sa madone, ouvre une longue perspective sur la rue intérieure et donne accès dans le cœur même de la cité.

La longue voûte franchie, l'antique monument également coloré, bronzé, patiné par les ans, le soleil et la pluie, présente cependant, du côté de la ville, un autre aspect. Ici c'est le corps principal, surmonté d'un pignon à redans et flanqué de deux tourelles octogones, qui fait saillie, pendant que les grosses tours sont en retrait. Et cette physionomie nouvelle, pour être moins batailleuse, n'en est pas moins très-pittoresque.

A droite de ce massif, et de ce même côté, il existe un petit escalier en plein air, bien roide et bien étroit, fait de grosses marches en pierre, ravalées par les souliers, usées par les passants, glissantes et mal commodes. Cet escalier est abrité par une sorte d'auvent. Aboutissant au premier étage, c'est lui qui donne accès dans l'intérieur des vieilles tours, converties en prison, non pas en maison de correction ou de détention comme on les bâtit aujourd'hui, mais en vieille prison du

temps jadis, en vraie prison de roman, en prison de mélodrame, avec le plafond voûté, des murs épais de deux mètres, des fenêtres triplement grillagées, avec des verrous qui crient, des serrures qui grincent et des portes qui gémissent, avec tout cet attirail d'anneaux, de cadenas, de chaînes et de clefs, de ferronnerie et de ferraille qui justifient si bien le vieux mot « écrouer ».

A séjourner dix minutes dans ce réduit, on se sent bouillonner dans l'esprit tout un monde de souvenirs extravagants et de pensées audacieuses. Les évasions célèbres qu'on a lues vous reviennent à la mémoire. Pour un peu plus, on tenterait à son tour de s'évader, de scier les triples barreaux avec le ressort de sa montre, de crever le plafond avec son canif, de s'ouvrir un chemin à travers ces épaisses murailles à l'aide d'un portecrayon pour pouvoir enfin s'échapper sur une échelle de corde, péniblement tressée avec des mèches de chandelles.

Mais la geôlière, paterne et béate, qui tient la clef de ce sombre séjour, ne vous laisse pas le temps de mettre ces folles idées à exécution. La soupe est sur le feu, les enfants crient, et les visiteurs sont invités à se retirer naturellement, à sortir par la porte vulgaire, à gagner la rue tout bonnement, tout simplement, par l'escalier de service qui leur a livré accès dans la fameuse tour.

Nous revoici donc sur le pavé! Ici la rue a pris un autre aspect. A mesure que nous nous rapprochons du centre de la ville, l'influence hollandaise se fait davantage sentir. Les fonctionnaires, la garnison, les officiers mi-

nistériels, se renouvelant dans cette partie de la cité, y ont transplanté une partie des habitudes et des usages des provinces du nord. La propreté, ce besoin hollandais, cette qualité par excellence des ménagères bataves, reprend tout son empire et tous ses droits. Les étalages sont bien rangés, les devantures bien soignées, les peintures fraichement vernies, et la brique sombre apparaît de nouveau dans les façades des maisons. Quelques-unes de ces façades sont même historiées, ornées de sculptures turbulentes. Jadis elles étaient nombreuses, ces maisons archaïques; mais depuis l'hécatombe de 1747, il en reste, hélas! bien peu.

En marchant ainsi droit devant nous, nous arrivons à un ancien palais, le *Markiezenhof,* la « cour des marquis », transformé aujourd'hui en caserne.

C'est un vaste bâtiment brique et pierre, de grand style, et qui, malheureusement, a beaucoup souffert de sa nouvelle adaptation. Sa façade mutilée et sa grande cour intérieure remaniée ont conservé, malgré la main des hommes et l'action du temps, un caractère imposant et un grand cachet. Il y aurait matière pour les architectes hollandais à une belle restitution, d'autant plus intéressante que ces habitations princières, ces demeures héraldiques sont rares dans tous les Pays-Bas. De toutes celles qui paraient la contrée, bien peu sont restées debout. Toute révolution populaire, dit quelque part Polybe, entraîne avec elle un déplacement d'influences et de fortunes. La tempête qui émancipa les Provinces-Unies obéissait à cette loi générale de la politique. Elle

recélait dans ses flancs une transformation sociale. L'écroulement de la domination espagnole porta dans toute cette partie de l'Europe le dernier coup à la féodalité, et les châteaux disparurent en même temps que leurs possesseurs privilégiés.

Enfin, nous voici sur la grande place, à l'endroit même où, dans la journée du 16 septembre 1747, eut lieu cette terrible fusillade, et le combat corps à corps dont nous avons lu le récit. Heures douloureuses, année néfaste, journées cruelles pour cette pauvre cité, dont les blessures sont encore apparentes; car le vieux sanctuaire mutilé, qui garnit un des côtés de cette place, si coquette jadis, suffit à éveiller tout un monde de funèbres souvenirs.

Ce vieux sanctuaire, c'est la grande église, monument superbe élevé par Jean de Glimes, et que le seigneur de Bergen avait placé sous l'invocation de sainte Gertrude, comme étant celle des protections célestes qui lui semblait devoir le mieux préserver son œuvre pieuse.

SANCTA GERTRUDIS HUJUS TERRÆ QUONDAM DOMINA !
INTERVENI PRO POPULO TUO.

« Sainte Gertrude, jadis maîtresse de ce pays! intervenez en faveur de votre peuple. » Telle était l'inscription dédicatoire qu'une main respectueuse avait tracée en lettres d'or sur le portail. Précaution inutile, dédicace superflue, dont il ne fut pas tenu compte; invocation sans effet, qui ne fut pas entendue sans doute, car,

en 1587, cent cinquante ans avant que le canon français éventrât cette sainte demeure, la Réforme avait effacé l'inscription, dépouillé le sanctuaire de ses ornements, et l'avait converti en caserne.

Rendu plus tard au culte, on sait à quelles terribles épreuves il était réservé. « Les premières bombes qui tombent sur Bergen mettent le feu à la grande église et la réduisent en cendres. » Cette phrase que nous lisions tout à l'heure, cette phrase, effrayante dans sa concision, sonne encore à nos oreilles comme un glas funèbre.

Aucun récit, cependant, ne peut donner une idée du désastreux état où se trouvait cette ville quand les Français y pénétrèrent. Un dessinateur habile [1], témoin oculaire de cette désolation, nous a laissé une série de gravures représentant cette ville de Bergen après le siége, et je ne sais rien qui soit plus poignant que cette suite d'estampes. Les maisons effondrées, les monuments éventrés, des rues entières rasées, des quartiers disparus, des places transformées en fondrières, tout cela forme un amoncellement de ruines et de débris dont on n'a pas d'idée. Et au milieu de cette dévastation, l'artiste a jeté quelques coquettes en paniers, riant derrière l'éventail d'un indiscret propos tenu par un cavalier galant, comme s'il eût voulu par ce piquant contraste

[1] Les dessins de Pronk ont été gravés par S. Fokke. J'ai été assez heureux pour retrouver toute la série, devenue très-rare aujourd'hui, dans les portefeuilles du ministère de la guerre à la Haye, portefeuilles que la bienveillance du ministre m'a permis de consulter tout à loisir.

rendre plus douloureux encore l'effroyable tableau qu'il déroule sous nos yeux.

A l'intérieur, du reste, la grande et vieille église présente un aspect navrant. Sa nef immense, grandiose, imposante, se termine par une ruine. Elle est séparée par une cloison en planches d'un transept gigantesque, et celui-ci, transformé en un passage couvert qui permet d'aller d'un quartier à l'autre, aboutit à un chœur effondré, anéanti, disparu.

Rien n'est plus impressionnant que cette place vide, peuplée de grands arbres, couverte de ronces parasites, où l'herbe pousse drue comme dans un cimetière, et où l'œil cherche en vain, au milieu des ondulations du terrain, des traces de ce chœur disparu. Rien n'est plus navrant que ces grandes baies ogivales, ouvertes jadis aux pieuses théories, et maintenant masquées par une maçonnerie vulgaire, ou bien encore que ces arceaux majestueux commençant dans le vide une courbe architectonique qui reste inachevée. Rien n'est plus douloureux et plus triste, si ce n'est peut-être ce transept transformé en passage et devenu le réceptacle des tombeaux mutilés, l'asile des statues décapitées et des dalles funéraires incomplètes.

Dans cette grande et noble basilique, en effet, reposait une compagnie de héros. Les vieux seigneurs de Bergen y avaient la sépulture de leur maison, et, après eux, les gouverneurs de la ville, Ch. Morgan, qui repoussa le duc de Parme, Louis de Ketulle, qui résista à Spinola, étaient venus y réclamer une place. La recon-

naissance des habitants avait prodigué à ces vaillants capitaines les inscriptions pompeuses, les bas-reliefs et les statues. Ils reposaient à l'ombre de portiques de marbre. Le canon de 1747 vint les troubler dans leur sommeil éternel, et mélanger leurs cendres en brisant leurs cercueils.

De tous ces mausolées superbes il ne reste plus que des fragments ; et l'on est bien heureux quand on sait d'où ils proviennent. Sur le tombeau de Morgan on peut distinguer encore le vieux soldat couvert de son armure, dormant à l'ombre des trophées, pendant que sa fille éplorée jette sur le cadavre de son père un regard suprême. Une plaque mortuaire de grand style nous montre le nom d'Adrien de Reymerswael, et l'on distingue aussi la dalle sépulcrale qui abrita Jérôme Van Tuyl et dame Léonore Micault, sa femme. Enfin des mains pieuses ont restitué sous leurs portiques de marbre les statues décapitées de Guillaume de Ryede et de Judith de Brakel. Mais l'arc de triomphe, sous lequel reposait le brave Louis de Ketulle, est resté veuf de ses statues. Éloignons-nous de ce passage funèbre, de cet asile violé par la guerre, qui n'est même plus un lieu de repos pour les morts.

Outre le vieux temple de Sainte-Gertrude, la grande place, sur laquelle nous voici de retour, est bordée par deux autres monuments d'âge différent et de valeur architectonique très-inégale. Ces deux monuments sont l'hôtel de ville et l'église catholique. Cette dernière est importante par ses dimensions. La grande majorité des

habitants de Bergen appartenant au culte catholique (comme cela est général, du reste, dans les villes brabançonnes), il était naturel que le sanctuaire se proportionnât au nombre des fidèles. Malheureusement l'édification de cette église est très-récente; elle date d'un temps déplorable entre tous, et les architectes de 1829 y ont prodigué à pleines mains leur goût douteux et leur absence de style.

L'hôtel de ville, qui est situé sur le troisième côté, est un gracieux petit édifice très-simple, modeste même, mais qui ne manque ni d'élégance ni de caractère. Commencé au quinzième siècle et bâti d'abord en style gothique, il fut restauré à diverses époques, notamment en 1610, ainsi que l'indique une inscription tracée à son sommet, mais toujours avec goût. Sa façade compte trois étages percés chacun de huit ouvertures, distribuées par moitié de chaque côté de l'édifice, et séparées par une ligne verticale de niches renfermant des statues emblématiques : la Prudence, la Justice, etc. Cette partie centrale est surmontée d'un pignon saillant se terminant par un attique dans le goût du dix-septième siècle, et le reste de la façade est couronné par un grand toit percé de lucarnes, et masqué en partie par une ligne de créneaux.

La porte n'est pas au centre; elle est sur le côté gauche. On y arrive par un petit perron de granit tout moderne, mais fort bien rajusté à l'ensemble de la construction, et qui fait un singulier effet à cause de sa position hors d'équilibre. Au fronton se trouve une devise :

Mille periculis supersum, qui partout ailleurs serait peut-être ambitieuse, mais qui, à cette place, après tant de périls affrontés et surmontés, n'est que justice.

Le petit perron franchi, on pénètre dans une vieille et grande chambre, sorte de salle des Pas perdus, qui a conservé une physionomie gothique très-pure, et l'on descend par un escalier dans une petite cour qui renferme quelques rudiments d'architecture assez intéressants. C'est d'abord une tourelle très-ancienne portant la date de 1389, date qui pourrait bien avoir été rajoutée après coup. Ce sont ensuite des colonnes et des chapiteaux d'un très-bon style engagés dans une maçonnerie plus moderne, et qui jadis ont fait partie de la Bourse de Bergen.

Cette petite ville, en effet, a été au quinzième siècle une cité commerciale fort importante. « Les foires privilégiées et octroyées à cette place de toute antiquité, dit Guicciardini, y estoient très-fréquentées. » Les Anglais surtout y venaient apporter leurs laines. Leurs comptoirs y étaient plus nombreux qu'en aucune autre ville de Zélande, et encore aujourd'hui on connaît une rue, l'*Engelsche-Straat,* qui porte leur nom. En 1495, les habitants de Bergen-op-Zoom obtinrent même de Philippe le Beau une ordonnance qui fixait chez eux l'Étape de tous les draps d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse, qui étaient importés dans le pays [1]. Tous ces draps, quelle que fût du reste leur destination, devaient tout d'abord

[1] Voir *Inventaris van het oud archief van Middelburg,* n° 724.

apparaître sur le marché de Bergen-op-Zoom et y recevoir le sceau de la ville. Tous ceux qui étaient mis en vente sans cette opération préalable étaient confisqués au profit du duc, et nous voyons celui-ci menacer de son indignation les habitants et le « conseil » de Middelbourg, qui refusent de se soumettre à cet exorbitant privilége [1].

Ils ne s'y soumirent, du reste, jamais complétement, car cinquante ans plus tard, en 1537, Jehan Hutton, « gouverneur de la nation anglaise » à Bergen-op-Zoom, faisait encore entendre ses réclamations et ses plaintes aux Middelbourgeois récalcitrants [2], et en 1552 ces derniers négociaient avec Jacques Henrison d'Édimbourg pour « empescher les habitants de Bergen et Camphere de procéder plus avant pour retenir l'estaple vers eux [3] ».

Mais cette lutte commerciale allait bientôt prendre fin. Le seizième siècle devait être funeste à Bergen-op-Zoom. Cette ville, qui avait vu abonder dans ses murs non-seulement les marchands anglais, écossais, irlandais et danois, mais encore les négociants espagnols et les « facteurs de Portugal [4] », était arrivée à cette période fatale, traversée par tant d'autres cités marchandes de ce temps, et qui allait être suivie d'un déclin fatal. Anvers venait de prendre cet essor magistral qui de-

1 Voir *Inventaris van het oud archief van Middelburg*, n° 727.
2 Voir *ibid.*, n° 1655.
3 Voir *ibid.*, n° 2116.
4 Voir *ibid.*, n° 1658.

vait la placer au premier rang des villes commerçantes du Nord. Héritière de Bruges, elle attira bientôt à elle tous les marchands qui fréquentaient ces places secondaires; elle absorba le trafic de toutes ces cités voisines et rivales, et, au dire même des contemporains, les négociants étrangers ne tardèrent pas à « préférer le marché ordinaire d'Anvers aux foires extraordinaires des petites villes environnantes ». C'est de ce moment que date la décadence commerciale de Bergen-op-Zoom, et très-probablement l'abandon et la ruine de sa Bourse.

L'hôtel de ville, dans lequel il nous faut rentrer à présent, renferme quelques curiosités de valeur inégale et d'ordre différent. Je citerai dans le nombre deux belles cheminées, l'une en bois sculpté reposant sur des colonnes de marbre, l'autre en pierre d'un travail assez rude, mais d'une époque curieuse, très-gothique et fort bizarre de composition et d'ajustement. Cette dernière provient, si j'ai bonne mémoire, du *Markiezenhof*, dont elle était l'ornement. Ajoutez à cela un escalier intéressant et quelques tableaux secondaires, parmi lesquels un général républicain, avec écharpe tricolore et chapeau à plumes, dont le nom ne m'est pas connu, et celui d'un certain « Jan mette Lippen », Jan à la lippe, ou, si vous préférez, aux grosses lèvres, qui en 1494, quand il se fit pourtraire, avait doté sa patrie de cinquante-quatre petits Brabançons : grand exemple de persévérance, malheureusement peu suivi!

Et maintenant, laissez-moi vous présenter une curiosité d'un autre ordre, mais supérieure à mon avis à tous

les « Jan mette Lippen » passés et futurs, une curiosité en chair et en os cette fois, bien vivante, bien portante et fort avenante. Cette curiosité, c'est le portier du sanctuaire municipal.

Ce gros homme, en effet, avec sa large et bonne figure, avec son sourire aimable et son air riant, est, dans la sphère où il gravite, un véritable savant. Si la destinée malveillante ne l'eût fait naître dans une condition trop modeste, il serait bien certainement aujourd'hui une des lumières de la paléographie néerlandaise ; et tout portier qu'il est, de par la volonté du sort, il a rendu plus de services à sa ville natale que bon nombre de ses concitoyens plus fortunés. Voilà, du reste, ce qu'il a fait : soyez juges et dites si j'exagère.

Il avait été engagé pour exercer son métier de portier, c'est-à-dire balayer le *stadhuis,* brosser les siéges de MM. les conseillers, veiller sur les encriers et les plumes, avoir un sourire obséquieux pour les autorités et un regard sévère pour les pauvres diables ; faire, en un mot, tout ce qui concerne l'état peu lucratif de concierge municipal.

Un jour, le besoin de nettoyer le conduisit dans un vaste galetas, crasseux, poudreux, où, de mémoire d'homme, personne n'avait mis les pieds. Dans ce galetas gisaient pêle-mêle une foule de papiers, grands et petits, des registres, des cahiers et des livres. C'étaient les archives de Bergen-op-Zoom.

Notre brave homme ouvrit quelques paquets, feuilleta quelques registres, parcourut quelques cahiers et s'ef-

força de déchiffrer ces vieilles écritures. D'abord cela ne marcha pas tout seul. Ces caractères inusités dérou-taient ses yeux ; son cerveau mal préparé était rebelle à ces vieux textes. Mais, allant de l'un à l'autre, du bien écrit au griffonné, du simple au compliqué, il apprit à lire et à comprendre, et quand il comprit, il saisit l'importance des paperasses poussiéreuses qu'il avait sous les yeux. Par une sorte de révélation, il en sentit toute la valeur au point de vue de l'histoire de sa cité natale.

C'est alors qu'il tenta une démarche audacieuse s'il en fut, extraordinaire, inouïe. Il demanda qu'on voulût bien l'autoriser « à mettre un peu d'ordre dans les archives ». Le bourgmestre et les échevins de cette époque crurent qu'il s'agissait d'un simple coup de balai et de plumeau. La requête leur parut presque naturelle, et ils accordèrent sans peine la permission demandée. C'était un grand bonheur. S'ils se fussent doutés du projet que leur portier nourrissait dans les secrets replis de son cœur, il est bien présumable qu'ils eussent refusé. Et qui donc eût osé leur jeter la pierre ? L'apparence qu'un portier soit bon pour une pareille besogne !

A partir de ce jour, on vit notre homme charpenter du matin au soir, scier des lattes, raboter des planches, rogner et clouer. Tout le monde s'étonna de cette fureur menuisière qui l'avait subitement envahi. Mais c'était un serviteur fidèle, un homme diligent, exact à sa besogne, et cette inoffensive manie ne nuisit guère plus à sa bonne réputation que sa demande saugrenue de « mettre un peu d'ordre dans les archives ».

De longs mois se passèrent ainsi, des années sans doute. Puis notre portier cessa de menuiser. Sa large face toujours joviale prit un air de béate satisfaction. Son travail était achevé ; les archives étaient en ordre.

C'est alors que bourgmestre et échevins ouvrirent de grands yeux. Ils virent ce que personne ne soupçonnait, ce que je n'ai pu voir sans surprise, ce que je vous engage à voir si jamais vous allez à Bergen-op-Zoom. Ils virent, au lieu d'un galetas, une grande pièce toute meublée de casiers; au lieu d'un amas informe de paperasses poudreuses, des dossiers classés chronologiquement, des archives distribuées avec une méthode parfaite.

Il restait encore, dans un coin, un gros tas que notre archiviste improvisé n'avait pu déchiffrer. Il y avait là des textes latins et français qu'il ne comprenait pas, et pour cause. Mais le plus fort était fait. A partir de ce jour, notre homme se renseigna, s'informa, consulta, et le tas diminua ; aujourd'hui il se réduit à quelques pièces.

Que de trésors aventurés, sans cette bonne aubaine d'un paléographe se manifestant si fort à propos ! Grâce à cette chance inespérée, depuis 1313 jusqu'à 1800, les archives de Berg-op-Zoom sont maintenant en état d'être consultées avec fruit par ceux que cela intéresse, et leur conservateur, sans difficulté comme sans hésitation, va droit au document que vous cherchez et vous le met entre les mains.

J'ai voulu voir le livre des résolutions du « Magistrat », son *dagboek*, son *journal* à l'époque du siége de 1747,

dont je m'occupais déjà en ce temps. Il me l'a montré tout de suite. Je l'ai parcouru avec une bien vive curiosité. Jusqu'au 15 septembre inclusivement, toutes les pages sont remplies. A la date du 16 et du 17 il existe deux pages blanches, plus éloquentes assurément que celles qui précèdent et qui suivent, quelque garnies qu'elles soient.

Je tenais à dire toutes ces choses, parce qu'il est toujours bon, quand on trouve de braves gens sur son chemin, de le crier bien haut. Il y a déjà longtemps de cela, un homme de talent et d'esprit, aide de camp d'un prince de sang royal, me demandait si je connaissais quelqu'un à Bergen-op-Zoom.

« Certainement, répondis-je, il y a là-bas un homme que j'estime beaucoup et pour qui j'ai une vénération toute particulière.

— Et qui donc cela? demanda-t-il.

— C'est le portier du *stadhuis*. »

Il ouvrit de grands yeux, parut scandalisé, tourna les talons et haussa les épaules. Il crut que je me moquais. La phrase pourtant était sérieuse. Je la répète aujourd'hui avec l'espoir d'être mieux compris.

VIII

Mauvais temps et triste route. — Les écluses et le village de Wemeldinge. — La politesse zélandaise. — Goes. — L'amoureuse Jacqueline et le sire de Borselen.

Nous quittâmes Bergen-op-Zoom de grand matin, ce qui mit notre équipage de mauvaise humeur, car il s'était grisé la veille. Le temps, du reste, était froid, triste, sombre. Il tombait une petite pluie fine, pénétrante et glacée.

Comme le vent était mou, nous restâmes près de trois grandes et mortelles heures presque sans avancer. Il fallut attendre le courant et nous en aider pour refaire le chemin que nous avions parcouru quelques jours plus tôt. Nous revîmes Tholen, de loin cette fois et perdue dans le brouillard. Nous longeâmes la place où jadis existait la brillante Rommerswaal, et nous doublâmes la pointe de Westkerke.

A ce moment le temps était devenu tout à fait mauvais ; la pluie, tombant à torrents, ruisselait sur le pont et pénétrait par les écoutilles. Presque au même instant nous nous aperçûmes que le bateau faisait eau pardessous. Il y avait sept centimètres d'inondation dans la chambre à coucher ; les bottines et les pantoufles vo-

guaient joyeusement, allant, à chaque mouvement du *tjalk,* d'un bout de la chambre à l'autre.

Nous mîmes nos deux garçons aux pompes, mais la manœuvre en souffrait. A deux heures la brise commença à s'élever. Comme elle nous était contraire, il nous fallut nous réfugier dans la rade de Wemeldinge avec obligation d'y relâcher. Nous jetâmes l'ancre. Le vent, qui soufflait avec violence, balaya la bourrasque, mais il nous retint prisonniers. Forcés de demeurer à l'abri, nous profitâmes d'une éclaircie pour descendre à terre et pour visiter les écluses d'abord et ensuite le village.

Les écluses sont vraiment imposantes. Ces travaux d'ingénieurs, qui paraîtraient gigantesques en tout autre pays, confondent ici l'imagination. Nous savons, en effet, quel est ce sol zélandais, incertain, changeant et muable. Cependant nous voilà devant un ouvrage qui a cent vingt mètres de longueur, seize mètres de largeur à l'entrée, et plus de sept mètres et demi de profondeur au-dessous de la marée haute. Ajoutez que cet énorme bassin de dix-neuf cents mètres carrés est bordé de murs en granit d'une épaisseur formidable, formés de blocs entiers d'une effroyable pesanteur.

A quelle profondeur les travailleurs audacieux qui ont entrepris ce travail cyclopéen ont-ils dû aller chercher un point d'appui stable, pour y jeter les fondations d'une masse pareille ? En quelle couche souteraine ont-ils pu avoir assez de confiance, dans ce pays où la terre s'effondre tout à coup, où des îles disparaissent sans

laisser de traces, pour y déposer les assises d'une construction de cette sorte ?

Et notez que ce n'est pas une écluse qu'on a construite ainsi. Dans ces deux îles de Zuidbeveland et de Walcheren, on en a édifié une douzaine. A cette place où nous sommes, à Wemeldinge, il y en a deux. Vraiment, en présence de pareils efforts, de semblables problèmes conçus avec tant d'audace et résolus avec tant de bonheur, c'est-à-dire de science, l'esprit reste confondu.

Nous demeurâmes près d'une heure à contempler sous tous leurs aspects ces travaux admirables. Puis ensuite, le vent n'ayant pas changé, nous essayâmes d'une excursion au village de Welmedinge qui se trouvait à quelques centaines de mètres, et avec l'espoir de pousser jusqu'à Kattendijke, dont nous apercevions le clocher à une petite lieue plus loin.

C'est un curieux village que celui de Wemeldinge. Arbres et maisons ressemblent, à s'y méprendre, à une grande boîte de joujoux de Nuremberg fraîchement déballés. Imaginez une double rangée d'habitations toutes basses, toutes mignonnes, toutes proprettes, toutes peinturlurées, toutes bâties de la même façon, avec les mêmes matériaux, et alignant à la file les mêmes tons de brique, coupés symétriquement par les mêmes boiseries jaune paille. Devant ces deux rangées de maisons, plantez deux rangées de petits arbres vieillots, à troncs épais et à maigres feuillages, tous taillés, tous rognés, tous ébarbés, épointés, ayant tous la même dimension et formant une espèce de long rideau pas plus haut ni plus

épais à un bout qu'à l'autre, ni au milieu qu'aux deux bouts. Et dans cette rue époussetée, nettoyée, récurée à plaisir, où les maisons lavées et cirées n'ont pas une tache qui les souille, pas un fétu qui les dépare, où les arbres peignés et tondus n'ont pas une feuille qui dépasse l'autre, placez une population de braves gens tous vêtus de la même façon : le fils comme le père et le père comme l'aïeul, la petite fille comme la grande, et la maman comme la grand'maman. Voilà ce qu'est Wemeldinge. Puissiez-vous maintenant en avoir une idée.

Retenez bien que chaque maisonnette, prise séparément, est une petite bonbonnière très-gentille, et que tous ces costumes pris individuellement sont charmants. Ces paysans, petits et grands, vêtus tout en velours et en drap noir, avec leurs culottes courtes, leurs gros bas allant se perdre dans un soulier à large boucle d'argent, leurs gilets montants, à double rangée de boutons en filigrane, leur veste à taille, leurs plaques d'argent à la ceinture et leurs boutons d'or au cou, ont tout à fait bon air. Complétez cela par un coquet chapeau de feutre, dont les bords, relevés par derrière et abaissés par devant, forment une sorte de visière, et vous aurez un aperçu du costume qu'on porte en Zuidbeveland ; costume gracieux chez les enfants, élégant chez les hommes, pittoresque chez les vieillards, et toujours et partout très-original et très-caractéristique.

L'uniforme des femmes, il me faut bien employer ce nom, est tout aussi curieux et tout aussi coquet. Depuis la plus tendre jeunesse jusqu'à l'âge impitoyable où

le corps courbé en deux par les ans se penche vers la terre, qui lui offrira bientôt un dernier asile, ce sont et les mêmes formes et les mêmes ajustements. Depuis le berceau jusqu'à la tombe, toutes ces campagnardes ont les bras nus; toutes elles ont le buste recouvert d'un très-étroit corsage, sur lequel se plisse gracieusement un fichu retenu par un bijou en corail, et leur visage à toutes est encadré dans une de ces coiffes à grandes barbes, qui ressemblent plus à un voile qu'à un bonnet. Ajoutez encore une plaque d'or sur le front, des tire-bouchons d'or sur les tempes, un collier de corail au cou, une affluence de bagues aux doigts et de broches au corsage; en un mot, toute une avalanche de bijoux précieux. Telle est la partie supérieure du corps, très-ornée, mais élancée dans son ajustement, grêle dans sa parure, frêle et délicate, et dont la sveltesse est rendue plus apparente par un énorme jupon de trois mètres de circonférence, lequel, tenu à distance par un mystérieux vertugadin, prend l'aspect d'une cloche, dont deux jambes fluettes figurent assez bien le battant.

Vues ainsi à distance et dans l'immobilité, on prendrait toutes ces femmes ainsi troussées pour de grandes poupées, mais pour de jolies poupées, toutes neuves, toutes fraîches, sortant du coton où on les place pour ne pas effacer leurs couleurs ni friper leurs habits. A Wemeldinge, au bout du village, près de l'église, nous fumes enveloppés par une volée de fillettes quittant l'école, blanches et roses, toutes vêtues de ce costume identique, toutes pareilles et toutes ayant une fleur à la

bouche. Sur le moment j'eus la même impression que si quelque magicien ou quelque enchanteur de féerie eût subitement ouvert une boîte gigantesque de joujoux animés.

Notez, pour compléter cet amusant et coquet tableau, que toute cette population pittoresque est « bon enfant », très-accueillante, très-cordiale et très-hospitalière. Les hommes ont toujours pour l'étranger une bonne parole, et les femmes un aimable sourire. Jamais vous ne croiserez sur la route un paysan ou une villageoise sans qu'on ne vous souhaite le bonjour, et si vous êtes plusieurs, on ne se bornera pas à un « *Goeden dag* » vulgaire, singulier, si je puis dire ainsi; on vous donnera un bonjour complexe et pluriel, disant : « *Dag drie* », si vous êtes trois; « *Dag vier* », si vous êtes quatre; c'est-à-dire : « Bonjour trois », « Bonjour quatre », et « *Dag zamen* », c'est-à-dire : « Bonjour ensemble », si vous n'êtes que deux.

Parfois même quelque garnement, malin, moqueur, gouailleur, comme il n'en manque en aucun pays, salue de ce « *Dag zamen* » un voyageur qui passe avec un âne ou un chien. Mais il ne faut pas empêcher les gens de rire, et, du reste, la malice est trop inoffensive pour qu'on songe à s'en fâcher.

Ce qu'on ne saurait trop répéter, au contraire, c'est que le paysan zélandais est partout très-affable, très-bienveillant, très-cordial dans son accueil, et qu'il est beaucoup moins moqueur que le paysan hollandais. Se trouve-t-il en face d'un étranger, il fait tous ses efforts

pour le comprendre et pour se bien faire comprendre de lui. Il prend intérêt à la visite qu'on lui fait, questionne et s'informe, mais sans jamais s'écarter toutefois des lois de la politesse, ni se montrer indiscret. Il a en quelque sorte le sentiment inné de certaines convenances; il possède un tact qu'on chercherait vainement en bien d'autres pays, et qui cependant n'exclut pas la rondeur, car du premier coup il vous ouvre sa main et sa maison.

Il me souvient d'avoir, il y a deux ans, voyagé à pied avec un de mes amis, un Français, un Parisien, dans cette même île de Zuidbeveland, mais au-dessous de Goes, et par conséquent beaucoup plus au sud. Tous les deux, tout seuls, sans *cicerone* et sans guide, nous visitâmes ces délicieux villages qui se nomment S'Heer Hendricks Kinderen et S'Heer Arendtskerke. Eh bien! sur ce long parcours, nous ne rencontrâmes que des gens aimables, empressés à nous être utiles et disposés à nous faire plaisir. Le bourgmestre de Middelbourg m'avait remis sa carte pour l'un de ses fermiers. Nous nous fîmes indiquer l'habitation rustique du brave homme. Dix personnes s'offrirent pour nous y mener. Le vieux paysan nous reçut comme aurait fait un seigneur, en vrai *gentleman farmer*. Il nous présenta sa famille, nous montra son exploitation, nous fit servir, par sa femme et sa fille, une petite collation, tout cela avec une affabilité parfaite, bien à son aise sans être familier, causeur sans être importun, empressé sans être obséquieux.

Mon ami (il vous en souvient, Philippe) avait mal au pied. Le brave homme se mit en quatre pour nous trouver une voiture. Hélas ! toutes étaient parties pour la kermesse de Middelbourg. Filles et garçons les avaient réquisitionnées. Il nous fallut faire une demi-lieue à pied pour gagner la station voisine. Le bon fermier ne se contenta pas de nous indiquer le chemin, il voulut nous conduire lui-même. Pour un peu plus, il aurait porté mon ami.

Quand le train arriva, il nous serra les mains avec effusion, et resta sur le quai à nous faire des signaux, à nous crier des bonjours comme à de vieilles connaissances. Deux mois après, voyant son bourgmestre et lui racontant notre visite : « Ce sont de braves gens que ces Français », disait-il ; puis, après un instant de silence : « Est-ce qu'ils sont tous aussi grands et bien portants que les deux qui sont venus me voir ? » Il paraît que notre taille et notre mine l'avaient frappé.

Mais tous ces souvenirs nous entraînent bien loin de Wemeldinge. Il nous faut y revenir, et d'autant plus vite que nous n'avions guère besoin de nous en éloigner pour être renseignés sur le caractère hospitalier des gens de Zuidbeveland.

En entrant dans le village, en effet, à la deuxième maison, nous aperçûmes, jouant sur la porte, une de ces étranges fillettes en tenue de grand'mère, qui sont si amusantes de tournure et d'aspect. Je m'approchai d'elle, pour la voir de plus près ; mais, terrifiée par la venue d'un personnage si inattendu, la fillette s'enfuit dans

l'intérieur de la chambre. La mère, une belle jeune femme, toute fraîche, tout appétissante, avait aperçu à travers ses *horretjes* la fuite épeurée de l'enfant. Elle la prit dans ses bras, et, l'apportant vers moi : « Viens donner la main au monsieur, lui dit-elle. C'est bien mal de te sauver ainsi. Le monsieur aura mauvaise opinion. »

L'enfant, à moitié rassurée, me regardait du coin de l'œil. Je la pris dans mes bras, et nous eûmes bien vite fait connaissance. Elle s'amusa surtout de mon lorgnon, me le fit mettre à l'œil, essaya de le mettre au sien, et se prit à rire comme une petite folle.

« Eh bien, tu vois que c'est un bon monsieur », disait la mère toute souriante; et s'adressant à moi : « Que voulez-vous? les enfants, c'est toujours un peu sauvage.

— Un baiser ne fait point mal, répartis-je.

— Certes non, fit-elle en riant; mais les enfants si jeunes, un rien les effraye... »

J'avais bien envie de demander à la jolie maman si avec l'âge cette frayeur des baisers passait aux Zélandaises, mais j'eus peur d'être indiscret, et je me contentais des deux joues de l'enfant et du sourire de la mère. C'était déjà beaucoup pour un pauvre étranger égaré dans ce pays. Nous nous éloignâmes en saluant de la main, et, machinalement, je me rappelai cette pensée de la Bruyère : « C'est rusticité que de donner de mauvaise grâce. Le plus fort et le plus pénible est de donner : que coûte-t-il d'y ajouter un sourire?» En Zélande, le sourire ne fait jamais défaut.

Tout au bout du village de Wemeldinge est l'église, et avant d'arriver jusqu'à elle on passe devant une belle maison toute moderne, toute hollandaise, entourée d'un beau jardin fleuri, avec des ifs taillés de dix façons bizarres, en oiseaux, en fleurs, en monuments; c'est la maison du pasteur, sans doute. Sa physionomie neuve et son coquet jardin font mieux ressortir l'aspect austère et vénérable du vieux temple.

Une haute tour précède cette église de village, flanquée à son sommet de quatre tourelles décapitées, qui lui donnent l'air d'une forteresse plutôt que d'un sanctuaire. A l'intérieur, on l'a si complétement restaurée que bien habile serait celui qui pourrait déterminer sa forme primitive. Son ameublement est, du reste, d'une modestie extrême, d'une absolue simplicité, et je n'en parlerais pas sans la présence insolite de deux peintures, mauvaises, il est vrai, mal composées et plus mal peintes, j'en conviens, mais dont la tolérance dans un temple réformé n'en constitue pas moins un fait absolument extraordinaire. Sous l'une est écrit : « *De Wet is door Moses gegeven* », et sous l'autre on a tracé : « *De Genade en Waarheid is door Jesus-Christ geworden* [1]. » Ces deux légendes expliquent suffisamment les sujets.

Le village finit à l'église. Nous avions formé le projet de pousser jusqu'à Kattendyke, mais la nuit qui venait à grands pas ne nous le permit pas. Nous retournâmes par

[1] « La loi a été donnée par Moïse » , et « Jésus-Christ nous a apporté grâce et la vérité. »

le chemin des écoliers, en faisant le tour, en passant derrière les habitations et trouvant à Wemeldinge, vu de ce côté, une physionomie toute différente de celle que nous avions rencontrée en suivant la rue principale. Ici, ce sont des grands toits de chaume, des haies vives, des vieux arbres, des hangars spacieux, tout cela se combinant à merveille pour former une série de tableaux champêtres du plus heureux aspect. Nous n'étions plus au milieu d'une boîte de joujoux fraîchement déballés, mais au milieu d'une belle et riche campagne, toute peuplée de fermes prospères et d'exploitations agricoles dans leur plein développement.

La nuit qui suivit cette excursion fut très-dure. Le vent souffla tout le temps en tempête. La pluie tomba avec force, et, vers les deux heures du matin, le bateau faisant eau par en haut et par en bas, nos lits étant traversés, nos couvertures trempées, nous fûmes obligés de nous réfugier dans notre petit salon. Sur le matin, la tempête voulut bien se calmer. Mais il fallut réparer nos avaries, faire sécher notre literie, éponger la chambre, en sorte que l'heure de la marée passa sans que nous fussions en état de prendre le large. La journée était perdue. Nous en profitâmes pour faire une pointe sur Goes, située à une lieue de là dans l'intérieur de l'île.

« C'est une bonne villette et qui jouïst de plusieurs priviléges à elle prouffitables » ; tels sont les termes dans lesquels Guicciardini s'exprimait au seizième siècle sur le compte de Goes, et si le voyageur florentin revenait

de nos jours, il n'aurait rien à reprendre ni à changer au jugement qu'il portait en son temps.

Étant donné qu'une magnifique église qui est sa parure principale, et la merveilleuse richesse des campagnes qui l'entourent, peuvent passer aux yeux les plus prévenus pour les « priviléges prouffitables », Goes est encore aujourd'hui ce qu'elle était il y a trois siècles, une « bonne villette ». Et bien qu'elle soit la seule dans son île qui puisse revendiquer le titre de ville, bien que, comme toute autre cité zélandaise, elle ait son bagage de hauts faits et de glorieux souvenirs, son nom ne serait guère plus connu que celui de maint gros village, sans la poétique auréole que répand sur lui l'affection particulière dont Jacqueline de Bavière l'entoura.

Cette étrange et mélancolique figure, cette princesse à la fois coupable et sympathique, sur laquelle l'histoire n'a pas encore porté un jugement définitif ni bien rassis, eut en effet une tendresse toute spéciale pour sa bonne ville de Goes. Cette cité, du reste, avait été en quelque sorte fondée par sa famille. Un de ses aïeux, Guillaume de Bavière, l'avait, en 1350, comblée de priviléges. Jacqueline elle-même avait augmenté ses fortifications, réédifié ses murailles, et y avait institué une foire qui, pendant plus d'un siècle, jouit d'une vogue très-grande.

Aussi, quand, à peine âgée de trente-deux ans et veuve déjà pour la troisième fois, la romanesque princesse conçut le projet de chercher dans une retraite aimable un peu de répit aux embarras terribles que lui suscitait

le duc de Bourgogne, et un peu de repos pour son cœur, ce fut à Goes qu'elle vint demander un asile.

Elle s'y croyait doublement en sûreté, à l'abri des surprises de l'amour et des complications de la politique. Car Philippe le Bon, qui avait déjà la main sur ses terres et domaines, et de par le droit du plus fort s'était fait son héritier, avait su cauteleusement mélanger l'un à l'autre. Il avait imposé à l'amoureuse princesse cette condition étrange « qu'elle ne se pourroit remarier sans son gré et consentement si elle vouloit demourer Dame de tous ses pays ». Et en lui imposant une stipulation pareille, Philippe agissait en rusé compère, en malin renard sachant bien ce qu'il fait.

Cependant Jacqueline menait à Goes une vie des plus calmes et des plus paisibles, et rien ne faisait prévoir qu'elle dût convoler à de quatrièmes épousailles, quand un incident futile en apparence vint mettre le feu aux poudres, c'est-à-dire enflammer son cœur.

« Or il advint, disent les vieilles chroniques, que l'an 1432, Madame la Ducesse Marguerite sa Mère luy envoya par certains gentilshommes et notables personnages quelques bons et riches joyaulx avec aucuns bons chevaulx. » Ce gracieux envoi causa une vive satisfaction à la comtesse. Mais Jacqueline, qui avait une cour assez nombreuse, fort dépensière et avec cela de maigres revenus, se trouva sans argent, « desnüée de deniers, n'ayant de quoy honorer par présens et recognoissance de gratuité les gens de la Ducesse ». Elle s'adressa d'abord au vicomte de Montfort, qui avait été son lieutenant, et

ensuite à divers amis, pour obtenir qu'on lui prêtât quelques sommes assez peu importantes du reste. Mais tous, craignant de se compromettre, s'excusèrent et refusèrent à la comtesse les secours qu'elle réclamait. « Ce dont elle fut si dolente qu'elle se retira tout pleurant en sa chambre, se complaignant de l'ingratitude de ses amis et serviteurs, et de la honte qu'elle craignoit d'encourir, si elle estoit contrainte de laisser retourner les gens de sa Mère à main vuyde. »

C'est alors qu'un de ses gentilshommes, Guillaume de Bye, s'entremit et lui proposa de présenter sa requête à messire Franck de Borselen, lieutenant de Zélande pour le compte de Philippe le Bon. Qu'un serviteur du duc se montrât plus compatissant que les amis de la comtesse, le fait paraissait peu croyable. Jacqueline néanmoins permit à Guillaume de Bye de faire la démarche, et, à son grand étonnement, le fidèle serviteur rapporta une réponse favorable. Messire Franck avait remis à l'envoyé de la comtesse l'argent qu'on lui demandait et l'avait congédié avec ces paroles : « Allez, dictes à Madame que non ceste fois seulement, mais tout le temps de ma vie, elle peut disposer selon son bon plaisir de moi et de mes moyens. »

La princesse fut touchée au cœur par cette réponse chevaleresque. De ce jour, elle tint le sire de Borselen en grande estime ; puis l'affection s'en mêla ; l'amour brocha sur le tout, « voire jusques à le vouloir pour mary ; comme elle fict depuis secretement en sa chambre en présence de ses gens ».

Qui trahit le secret de cette union mystérieuse? nul ne l'a jamais su, mais tout à coup Philippe, informé de cette dérogation au traité qui lie le cœur et la main de Jacqueline, débarque en Zélande, fait arrêter Franck de Borselen, le fait mener prisonnier à Rupelmonde, et « ladicte Dame, ce voyant, suivit le Duc, insistant de ravoir son mary ». Pour qu'il lui fût rendu, elle dut renoncer à ses États, et transporter à son farouche cousin ses comtés et pays de Hollande, Zélande, Frise et Hainault. Quand elle se fut dépouillée, le vieux duc lui permit d'« épouser solennellement et jouir paisiblement et librement dudit seigneur de Borselen, son mary ». Il le fit même chevalier de la Toison d'or et comte d'Oostervent. Mais la restitution de cet époux auquel elle faisait un si lourd sacrifice, non plus que les dignités dont il fut investi, ne devaient ramener le bonheur dans ce cœur ravagé.

Peu après, Jacqueline tomba malade. Borselen lui-même, dont le rôle en toute cette affaire ne fut pas des plus clairs, ne se montra pas un mari aussi empressé qu'elle l'avait espéré, et « l'an 1456, la veille de Saint-Denis, mourut ceste Dame et princesse Jacqueline, au chasteau de Teylingen, de regret de se voir ainsi despoüillée, après avoir esté Dame et vraye héritière des Comtéz de Hollande, Zélande, Hesnault et seigneurie de Frise. Elle mourut âgée d'environ trente-six ans, et gist à La Haye, en la chapelle de la Court. »

Telle fut la conclusion du roman commencé à Goes. Ainsi s'éteignit à la fleur de l'âge et dans toute la splen-

deur de sa beauté cette princesse aventureuse, esclave de son imagination et de son cœur, dont un vieux poëte a résumé toute la vie en un couplet qu'il met en sa bouche. Ce sont huit vers de qualité médiocre, mais dignes cependant d'être retenus :

L'amour par quatre fois me mit en mariaige,
Et si n'ay sceu pourtant accroistre mon lignaige,
Gorrichom i ay conquis, contre Guillaume Arcklois,
En un iour i ay perdu presques trois mille Anglois.
Pour avoir mon Mary de sa prison délivre,
Au duc des Bourgoignons tous mes Pays ie livre,
Dix ans regnay en paine : Ore avec mon Ayeul
Contante ie repose en un mesme cercueil.

Fait remarquable, la mémoire de Jacqueline de Bavière est restée très-vivante dans tout ce pays de Goes. Bien des événements se sont accomplis depuis (et, dans le nombre, on en pourrait citer de terribles) dont on n'a pas conservé le souvenir, et l'image de cette amoureuse princesse est encore populaire dans toutes ces campagnes zélandaises. On rencontre son portrait dans les plus modestes demeures. On trouve des gravures relativement récentes qui la représentent tirant au *papegay,* et non loin de Goes, sur l'emplacement d'un ancien château, qu'elle habita au temps des ses amours avec Franck de Borselen, on montre un vieil arbre ruiné par les ans, un châtaignier effrité par les siècles, soutenu par vingt étais, et qui porte dans le pays le nom d'« Arbre de Jacoba ». On prétend que la romanesque

Jacqueline venait rêver sous son ombre au généreux chevalier qui régnait alors sur son cœur.

Depuis cette époque, la ville préférée par la dernière comtesse de Zélande a subi bien des vicissitudes. Deux fois Goes faillit être détruite de fond en comble. La première fois, en 1539, ce fut par les eaux. Une inondation terrible pénétra dans ses rues, détruisit ses maisons, bouleversa son sol et noya ses habitants. Elle était à peine remise de ce désastre que, en 1556, un formidable incendie la transforma en un véritable brasier. Meteren estime à six cents le nombre des maisons qui furent réduites en cendres, et Blaeu, toujours correct, imagé et mythologique au besoin, s'écrie : « Deux divinités semblaient avoir tour à tour conjuré la perte de cette ville : Neptune et Vulcain [1]. »

En 1572, la guerre s'en mêla à son tour; elle fut assiégée par les gens de Flessingue; « elle était bien murée, mais sans remparts, avec de simples portes et les fossés peu larges ». Sa garnison se composait, outre les bourgeois, de six cents Espagnols et de deux cents Wallons, huit cents hommes en tout, sans artillerie et presque sans munitions, ne pouvant espérer que dans les secours qui leur viendraient d'Anvers. Ces secours vinrent en effet sous la conduite de Sancho d'Avila et de Mondragon, effectuant à marée basse et de nuit un passage analogue à celui qui devait mener les Espagnols sous les murs de Zierikzée.

[1] *Theatrum urbium*, etc.

Sur les indications d'un paysan de Bréda, ils entrèrent dans la rivière à Wonsdrecht. « Mondragon marchoit le premier, combien qu'il fut déjà aagé et entra jusques à la ceinture en l'eau. Ses soldats avoient chacun un sachet de poudre et mesches et quelque peu de biscuit sur la teste et sur les espaules. Il falloit aller deux lieues de chemin et n'avoyent que cinq heures de temps et de basse marée. »

Ils passèrent heureusement. En arrivant sur la rive opposée, ils allumèrent un grand feu pour avertir Sancho d'Avila de l'heureuse issue de cette audacieuse entreprise. Les assiégeants apprirent presque en même temps leur entrée dans l'île. « Cette entrée inouïe et qui sembloit estre comme impossible et incroyable » les épouvanta tellement qu'ils levèrent tout de suite le siége, coururent à leurs bâtiments, embarquèrent à la hâte leurs canons, avec lesquels ils avaient déjà fait brèche dans les murailles, et dans l'embarquement des troupes il se produisit un tel désordre, chacun voulant être le premier à se sauver, qu'il y eut dans cette bagarre plus de deux cents hommes pris ou noyés.

Ce n'était, du reste, comme on dit vulgairement, que partie remise. En 1577, l'armée des États entra dans Goes, prit possession de la ville, et le prince d'Orange la fit solidement fortifier. Dès lors elle eut des remparts très-complets, avec chemins de ronde, bastions, glacis, fossés, avancées, et une double redoute protégeant un long canal et aboutissant à deux forts, l'*Ooster* et le *Wester Schans,* fut chargée d'assurer la

liberté de ses communications avec l'Escaut occidental.

A partir de ce moment, du reste, Goes vécut calme, en paix avec tout le monde, et si l'on en excepte les tumultes de l'année 1787, on peut dire que sa tranquille existence s'écoula sans trouble et sans secousses. Aujourd'hui elle n'a plus de murailles, ses fossés comblés en partie, en partie ombragés par une gracieuse promenade, n'ont plus rien de guerrier, et ses voies solitaires ne s'animent plus guère que les jours de marché.

Ces jours-là, par exemple, la ville est joyeuse, vivante, bruyante même. La foule se presse sur sa grande place et déborde dans les rues. Le petit port coquet et pittoresque s'anime, lui aussi, et il n'y a qu'à compter les pâtissiers, les *koekbakkers,* les horlogers et les joailliers qui émaillent les environs du marché, pour deviner tout l'argent que cette invasion campagnarde sème à travers la ville.

C'est sur ce marché propret et bien tenu que s'élève l'Hôtel de ville. Construction sévère dans son principe, ayant eu jadis une tournure guerrière, avec des ouvertures ogivales, des créneaux et des mâchicoulis, ce pauvre *Stadhuis* a été mutilé au siècle dernier. On a décapité son beffroi, régularisé la forme de ses fenêtres, et fait de ce castel fanfaron un monument non sans caractère, mais sans élégance et sans majesté. A droite de l'Hôtel de ville s'ouvre une rue, et au bout de cette rue apparaît, comme un géant dominant une armée de pygmées, sa vieille basilique de Sainte-Marie-Madeleine

prélassant sa masse imposante au-dessus des toits roûges qui l'environnent.

C'est encore aujourd'hui l'une des plus belles églises du pays, l'une des plus élégantes de forme, l'une des plus pures de style et peut-être la plus importante. En 1618, elle fut en partie détruite par les flammes; en 1621, elle était reconstruite à grands frais et avec beaucoup de goût. « On n'épargna rien, dit Blaeu, pour qu'elle égalât les plus beaux temples de Zélande », et l'on y réussit.

Ce sont là les seuls édifices publics de quelque importance que compte la petite ville de Goes. C'est une modeste parure pour l'ancien séjour d'une suzeraine aussi coquette que l'était la sensible Jacqueline; mais le paysage qui l'entoure est si beau, la campagne qui l'enveloppe est si riche, que la splendeur de cette admirable ceinture ferait oublier une pénurie plus grande encore de monuments.

IX

Le Zand Kreek. — Une tempête sur un banc de sable. — Kats. — Le *Schipper krjin*. — Cortgeen. — Une excursion dans le domaine de l'esthétique.

Deux heures sonnent à notre horloge de bord; le temps est presque remis ; l'atmosphère est restée chaude et lourde; de grands nuages blancs dévalent de l'horizon et, roulant sur eux-mêmes, s'avancent sur nos têtes. Le bateau est à peu près sec. Nous donnons l'ordre de mettre à la voile et de partir.

« Nous ferions mieux de rester, dit le patron. Le vent souffle de l'ouest, et à moins que de changer notre route, nous n'avancerons guère aujourd'hui.

— Il ne faut pas abuser des meilleures choses, *Schipper,* et voilà bien assez longtemps que nous sommes à Wemeldinge.

— D'accord, mais alors faisons le grand tour, doublons la pointe de Colijnsplaat et passons entre Schouwen et Noordbeveland.

— Non point, *Schipper,* parce que, en faisant le grand tour, nous naviguerions sur l'Escaut occidental que nous connaissons déjà.

— Qu'importe?

— Il importe beaucoup, *Schipper;* nous voyageons pour voir du neuf, et nous voulons passer par le Zand Kreek. »

Là-dessus le patron est remonté de très-mauvaise humeur; il a sifflé les garcons; on est en train de lever l'ancre. Pendant que les *knechts* sont à la besogne, il est redescendu dans le salon pour étudier la grande carte marine. Cette route à faire avec un temps incertain et un mauvais vent, dans un chemin difficile et mal connu, le tourmente et le contrarie.

Le Zand Kreek[1], comme son nom l'indique, est un ancien golfe crevé dans une nuit de tempêtes, par une marée furieuse. Depuis lors, il est resté ouvert à ses deux bouts, mais son chenal s'est envasé peu à peu. Aujourd'hui il est étroit, d'une profondeur irrégulière, variable même, et coupé à trois places différentes par de grands bancs de sable, qui viennent réduire encore l'espace navigable. On comprend dès lors qu'un marin prudent, que le pittoresque n'intéresse guère, que l'imprévu ne tente pas, que la nature laisse indifférent et qui joint à cette indifférence une ignorance presque absolue de la navigation zélandaise, soit médiocrement charmé de s'engager dans un chemin qui peut être pour lui rempli de terribles surprises.

Le bruit de chaînes qui accompagne toujours la levée de l'ancre a cessé; il faut donc se décider à partir.

[1] Crique de sable.

« Vous voulez absolument passer par le Zand Kreek? nous demande une dernière fois le *Schipper* en posant la main sur la carte.

— Oui, patron.

— Eh bien, en route, et à la grâce de Dieu. »

Alors il est remonté sur le pont, nous avons entendu son commandement, et quelques minutes après nous avons senti aux balancements du bateau, au frémissement des verres et des plats, au choc de la batterie de cuisine, que nous étions en marche. Nous allons vite et bon train, le cap sur Tholen, pour commencer à courir nos bordées. Celles-ci sont longues, mais les zigzags qu'elles tracent à la surface de l'eau ne nous font avancer que bien lentement; il nous faut faire cinq cents mètres pour en gagner vingt à peine. Néanmoins nous marchons, et nous voyons du pays. Ces parages singuliers, uniques peut-être au monde et si peu explorés, défilent devant nos yeux, sous tous leurs aspects; à chaque virement de bord, le paysage change, et ces bras de mer à côtes plates, monotones en apparence, se présentent à nous sous mille aspects variés.

Il nous a fallu près de cinq heures pour dépasser Kattendyke, c'est-à-dire pour parcourir une lieue. A la tombée de la nuit, nous sommes à l'entrée du Zand Kreek, avec les feux de Kats à notre droite et le clocher d'Oostkerke devant nous. Le chemin se fait étroit, difficile, et l'obscurité qui arrive à grands pas augmente le danger de notre route. Nous avançons néanmoins, cherchant à distinguer les bouées et pointant un

à un les branchages. Tout à coup une secousse ébranle le bateau, un craquement se fait entendre. Le *Zwaard* a touché. Vite à la manœuvre, on vire de bord, nous voici dégagés; mais c'est un avertissement. Nous plions les voiles, on mouille les ancres; c'est là que nous allons passer la nuit.

Où sommes-nous? Personne de nous ne le sait au juste. La nuit est venue, noire, opaque, avec une sorte de brouillard chaud qui nous enveloppe d'un voile impénétrable. L'eau qui nous porte est phosphorescente; les flots qui s'agitent autour de nous s'écrêtent de lueurs étranges; en venant se briser contre la coque de notre bateau, ils rejaillissent en pluie d'étincelles; les chaînes de nos ancres semblent s'enflammer à leur contact. Constant plonge une gaffe dans l'eau et l'agite; on dirait qu'il remue une chaudière de plomb fondu. Nous plongeons un seau, et son contenu est répandu sur le pont, qui se couvre à l'instant d'une myriade de lucioles aquatiques. Le jeu nous plaît, nous le recommençons. C'est un des spectacles les plus étranges, les plus curieux, les plus fantastiques auxquels j'aie assisté dans ma vie.

Le patron, qui nous regarde faire, a l'air inquiet : « C'est signe de gros temps, nous dit-il. Dieu nous garde d'un malheur! » Il s'éloigne, et nous rions de ses craintes. Ses sombres présages, toutefois, ne tardent pas à se réaliser.

Vers minuit, l'air est devenu d'une lourdeur insupportable. Tout à coup, au loin, la nuit se déchire, un éclair aveuglant traverse les nuages, un grondement sourd répercuté par le ciel et par l'eau se fait entendre,

en un instant l'horizon est en feu : c'est la tempête qui se déchaîne dans toute sa sublime horreur.

La pluie qui tombe à larges gouttes nous force de rentrer. Des oiseaux de mer égarés au milieu de ce ciel enflammé passent au-dessus de nos têtes en jetant un long cri de détresse. Le vent qui siffle dans nos cordages module des vibrations étranges, lugubres. Le mât qui ploie sous son effort fait entendre des gémissements sinistres, et les craquements rauques du bateau alternent avec la voix assourdie du patron, qui lit à ses *knechts* un passage de la Bible.

Notre pauvre *tjalk* danse sur ses ancres, comme un cheval rétif attaché au poteau. A tout instant il semble que tout va se rompre, se briser dans un déchirement final. On dirait qu'il va s'entr'ouvrir sous la violence

De ce vent sans respect, qui renverse à la fois
Les bateaux des pêcheurs et les barques des rois.

Il tient bon cependant, résiste, et la tempête passe, non pas sans que nous ayons souffert, car nous sommes inondés une fois encore, et il faut plusieurs heures pour étancher l'eau qui a pénétré de tous côtés. Mais le soleil se lève radieux, ramenant avec lui la bonne humeur. L'espoir renaît, et tout le monde se met à la besogne pour réparer les avaries de la nuit.

Nous avons travaillé aux pompes, nous avons remis un peu d'ordre dans notre installation endommagée par l'inondation et les secousses. Il reste les cordages et la

voilure à réparer; c'est l'affaire de l'équipage. La nuit, nous avons chassé sur nos ancres, et la tempête nous a portés sur l'Escaut oriental, dans le travers de Kats. Profitons-en pour nous faire mettre à terre; nous traverserons l'île de Noordbeveland, à pied, et le *tjalk* viendra nous reprendre à Cortgeen.

Il est cinq heures du matin quand la chaloupe nous dépose à terre. Toute l'île repose encore. Nous suivons d'abord la digue, puis nous prenons à travers champs, joignant ainsi une grande avenue qui nous conduit à Kats.

Kats est un gentil village pas trop coquet, suffisamment rustique, avec cette même rue longue, bordée de maisons basses, ombragée de deux rangées d'arbres, qui semblent être la livrée de ce coin du pays. Cette rue aboutit à une église, le seul monument, du reste, qui soit dans le village, si tant est que cette construction hétéroclite mérite le nom de monument. C'est en effet un morceau d'architecture tout spécial, tenant le milieu entre la grange et le bateau : grange par les murs qui sont en briques, et bateau par les ornements qui sont de bois peint en vert et rechampi en blanc, tout cela décrivant des courbes étranges, présentant des profils inusités, affectant des formes inattendues, qui n'ont rien de classique et dont on chercherait vainement les analogues sur les cahiers des élèves de l'École des beaux-arts.

Destins changeants! qui dirait, à voir ce village, qu'il fut jadis la capitale d'un fief puissant, et que ses nobles possesseurs étendaient au loin leur domaine? Qui croi-

rait à une origine vénérable, antique même et se perdant dans la pénombre de l'histoire ?

Kats cependant, ce sont les chroniqueurs qui l'affirment, fut fondée par un fragment de cette grande tribu des Cattes, qui, aux premiers siècles de notre ère, traversa la Flandre et la Zélande, chassée par l'invasion des Francs Saliens. Kats, ce village de cent feux, envoyait au douzième siècle des colonies sur les côtes voisines. Kattendyke, dont nous apercevons au loin le clocher, s'appela dans le principe *Katsdijke* (la digue de Kats), et demeura longtemps sous la dépendance de la seigneurie voisine à laquelle elle devait son existence et son nom. Et c'est de ce moment où tant d'autres cités populeuses aujourd'hui et depuis longtemps célèbres et puissantes existaient à peine, que date la décadence de Kats, si oubliée de nos jours, et de si modeste renom.

« L'an 1288, écrit messire François Le Petit, toutes les isles de Zeelande furent par tempestes inondées, et de cette inondation demoura beaucoup de pays perdu. En quoi les seigneurs de Cats ont souffert le plus grand dommage. » Ainsi tout passe, surtout la grandeur. D'autant plus que ce n'est pas la seule aventure de ce genre que la pauvre ville seigneuriale eut à endurer. « L'an 1530, dit un contemporain de ces dates sinistres [1], le jour de saint Félix, la marée fut si haute que les eaux passèrent par-dessus les Digues en divers endroits. Ceux

[1] GUICCIARDINI.

de Cortgeen et Cats entreprirent de rediguer leur quartier et de le diviser en polders ; mais deux ans après, c'est-à-dire l'an 1532, le pays fut derechef inondé ; la tourmente les assaillant à l'improviste, une quantité innombrable de personnes furent noyées en leurs lits. Ceux de Kats sortirent pour faire revue de la digue, et voyant le mauvais état dans lequel elle étoit, ils coururent vers le haut *hill* pour sauver leur vie. Mais l'inondation détruisit bien cent cinquante hommes, et depuis lors tout le pays est toujours demeuré sous l'eau. »

Aujourd'hui, insoucieuse des dangers traversés, indifférente à sa gloire antérieure, ignorante même de sa grandeur passée, Kats se repose gaiement au milieu des campagnes plantureuses et des champs fertiles. Autour d'elle, les moissons jaillissent épaisses, grasses, touffues, et les grandes prairies étendent au loin leurs nappes vertes, coupées par de grandes digues gazonnées qui, vues à vol d'oiseau, font de cette île un échiquier immense.

Des deux côtés de ces digues, paissant une herbe drue, de gros moutons charnus, promesse de gigots et de côtelettes succulentes, s'égrènent en grappes affairées. Partout règne une abondance plantureuse, une richesse exubérante qui justifie le vieux renom de cette Noord-beveland, « si fertile et tant amène et plaisante qu'on la tenoit pour les délices du pays zélandois ».

Cette fertilité, cette graisse, si je puis appliquer ce mot à la terre, se continue jusqu'à Cortgeen. Le pays sue la richesse. Tout offre la preuve d'un bien-être

exceptionnel. Les colporteurs, courbés sous leur pacotille, ne portent pas, comme en d'autres pays, des toiles ou des tricots ; ici ils laissent dépasser de leurs ballots des glaces, des foulards, des rubans, qui sentent d'une lieue la futilité. Un berger, que nous rencontrons, n'a pas un parapluie, il en a deux. Le superflu, vous le voyez, se manifeste à chaque pas. Il n'est pas jusqu'à ce petit cabaret désert, ce « bouchon », comme nous dirions en France, perché sur un coin isolé de la digue, qui n'ait, lui aussi, dans son enseigne, sacrifié à ce besoin de superfluité. On y trouve les beaux-arts associés à l'alcool. La peinture, sous la forme d'un mauvais tableau, et la poésie, se manifestant par deux vers médiocres, le recommandent à l'attention des bateliers désœuvrés ou des piétons égarés dans ces parages solitaires.

Op Katsche veer, bij schipper Krijn
Tapt men genever, bier en wyn[1].

Cortgeen, à laquelle nous arrivons après deux heures de marche, a ce même aspect de richesse campagnarde. Du côté de l'eau, une bande d'hommes occupés à ne rien faire usent la matinée à causer du prochain. Cancans de village, preuve de loisir. La petite ville, du reste, enveloppée de grands arbres, de vergers et de jardins, a une apparence toute prospère, toute souriante, qui

[1] Au passage de Kats, chez le batelier Krijn, on tire du genièvre, de la bière et du vin.

dément son histoire, à elle aussi, passablement lugubre.

Un poëte latinisant du pays, Adriaen Hoffer, a résumé jadis cette ténébreuse histoire en quelques vers latins, faciles, agréables et bien scandés, qui dépeignent assez élégamment son état passé et l'incertitude de son existence. En voici la traduction :

« Je dois ma fondation à la famille de Borselen ; — c'est elle qui, petite ville, me fit jaillir des eaux. — A peine existai-je que la flamme, rasant mes murailles, — ruina ma population et anéantit ses biens. — Je me relève ; mes maisons, gisantes sur le sol, se redressent. — Déjà une nouvelle splendeur illumine mes toits, — quand mon père, l'Océan, me couvrant de ses ondes tempêtueuses, — me détruisit pour la seconde fois. — Seule une tour reste pour attester le passé de ces lieux misérables, — et montrer combien les destins sont changeants et les temps incertains. — Zélandais, apprenez à ne pas vous confier à votre sol natal ; — ce que la mer peut respecter, elle peut aussi l'anéantir. »

Malgré les licences que prennent si souvent les poëtes, le disciple d'Apollon, cette fois, ne dit rien qui ne soit parfaitement vrai. Fondée en 1413, par Philippe de Borselen, Cortgeen fut incendiée l'année suivante par le four d'un boulanger. Reconstruite, réparée, restaurée par son fondateur, dotée d'une église, elle fut si effroyablement éprouvée par l'inondation de 1532 que Guicciardini, qui visitait ces parages quelque trente ans plus tard, écrivait sur ses notes de voyage cette phrase toute

empreinte de mélancolie : « Il y avoit ici une bonne ville close, nommée Cortcheen, qui fut toute engloutie des eaux, de sorte qu'on n'en voit rien que le clocher de l'église, comme aussi on découvre, et là et aux entours, plusieurs autres esguilles et clochers de plusieurs bons vilages, qui ont expérimenté les furies et tempestes de l'Océan, lesquels donnent indice, avec merveille et compassion, à ceux qui naviguent là au long, de leur désastre et misère. »

Plus heureuse que Kats, toutefois, Cortgeen se releva une seconde fois de ses ruines, pansa ses blessures, répara les désastres du feu et de l'onde, et devint même, semble-t-il, une petite place forte, car une estampe, que j'ai notée dans l'Atlas du ministère de la guerre, nous la montre avec une fringante parure de remparts crénelés, de tours et de fossés. De ces ornements guerriers il ne reste plus de traces aujourd'hui. Mais la petite ville a gardé un air cossu qui fait plaisir à voir. Ses rues sont larges, bien bâties et d'une propreté admirable, et son sol est garni de longues bandes de pavés multicolores qui, se dévidant le long des maisons, s'étendent comme un tapis marqueté de briques et de pierres.

Pendant que nous nous extasions sur cette parure originale, coquetterie de vieille douairière, un coup sourd retentit au loin ; nous courons à la digue. Le *tjalk* est en face de nous et nous fait des signaux. Que veulent dire ces grands gestes du *schipper?* et pourquoi le pavillon tricolore ne flotte-t-il plus à l'arrière du bateau ?

Nous nous avançons jusqu'au bout de la petite jetée située à cinq cents mètres de Cortgeen, et qui lui sert d'embarcadère. De là, nous crions au patron d'aborder ; mais lui nous fait comprendre, par des signes, que la chose est impossible. Le vent, en effet, sans être violent, souffle par rafales et soulève de grosses vagues qui, se heurtant contre le courant, occasionnent un ressac très-rude.

La chaloupe vient nous prendre. Nous joignons, non sans peine, le bateau, qui continue de courir ses bordées. L'abordage est difficile, dangereux même. Enfin, nous voici sur le pont, où nous apprenons que le pavillon a eu sa hampe brisée par un coup de vent, et qu'il a été emporté. Perdre son temps à le repêcher, personne n'y songe, la vague est trop houleuse. En outre, nous devons nous hâter de doubler la pointe de la Wolfersdyk avant que l'eau baisse, et il nous faut pour cela décrire une longue courbe dans un chenal étroit, en évitant quatre bancs de sable. Vite en route!

Pour la première fois, le vent nous est à peu près favorable, nos bordées sont longues, notre marche est rapide. Une heure nous suffit pour atteindre le Veergat. A ce moment, comme par un coup de théâtre, l'horizon s'entr'ouvre brusquement devant nous. Notre vue s'étend tout d'un coup jusqu'au Roompot, c'est-à-dire jusqu'à la pleine mer. Cette grande nappe frémissante prend des reflets nacrés, et sur la gauche, Veere, ruisselante de lumière, nous apparaît avec sa gigantesque église et son gracieux beffroi, avec ses vieilles tours,

ses grands arbres et ses toits rouges, toute rayonnante des plus chaudes clartés.

Rien ne peut rendre la grâce, l'élégance, la souplesse de ses lignes harmonieuses détachant leur silhouette sur un ciel argenté ; rien ne peut exprimer l'énergie de ces tons rouges et verts, gris et bleus, noirs et blancs, mirant leurs colorations brûlantes dans ce grand lac miroitant.

Des frontières septentrionales de la Suède à la pointe méridionale de la Sicile, j'ai vu certainement, dans mes courses vagabondes, des panoramas autrement grandioses et des spectacles beaucoup plus imposants. Les fjords de la Norvége ont une autre tournure, et l'Etna, considéré de Taormina, aussi bien que le Vésuve, contemplé du Pausilippe, ont un aspect singulièrement plus majestueux. Toute comparaison, dans ce sens, serait oiseuse et ridicule. Mais ce que je ne saurais trop dire, c'est que jamais, pas plus au nord qu'au midi, mon œil ne fut surpris, ému, réjoui par une intensité pareille de couleurs à la fois délicates et puissantes, par un coloris aussi vif fait de tons fins, fondus, harmonieux, exquis, et cependant vibrant avec une énergie sans pareille.

Il faut, en effet, en finir pour toujours avec cette vieille formule des ciels gris, ternes, brumeux, charbonneux et sans transparence de la Néerlande. Il faut en finir avec ces étonnements naïfs que provoque depuis un demi-siècle, chez certains critiques, l'éclosion d'une école de coloristes dans un pays qu'on croit sans lumière et sans couleurs.

Qu'Edgar Quinet, qui n'entendait rien à ces questions ; que M. Vitet, qui était un esthéticien platonique, se soient ingéniés à chercher des raisons, à trouver des motifs pour expliquer une anomalie qui n'existait que dans leur esprit, rien de plus naturel ; mais que sous la plume des gens du métier, de M. Viardot, par exemple, de M. Taine, de M. Charles Blanc, d'hommes érudits, qui ont étudié la question sous toutes ses faces, qui savent comment, chez le peintre, se fait l'éducation de l'œil, comment s'acquiert cet esprit, cette intelligence des yeux, ce νοῦς ὀφθαλμῶν, comme l'appelle Philostrate ; que, sous la plume de ces maîtres de la critique, se produisent de pareils étonnements, c'est ce qu'on ne s'explique guère.

Ils savent cependant, aussi bien que le premier peintre venu, que les couleurs en elles-mêmes n'ont pas une puissance absolue ni une intensité immuable ; qu'elles dépendent absolument de deux conditions essentielles, le voisinage et les valeurs : le voisinage, qui, par le contraste, produit une exaltation de la puissance colorante, et par les rapprochements en cause l'atténuation ; et les valeurs, c'est-à-dire la quantité de noir et de blanc contenue dans chaque nuance, qui fait que cette nuance ne *vaut* pas par elle-même, mais par la quantité de lumière qu'elle renferme relativement à ses voisines.

Il n'est même pas besoin d'avoir fait de longues études, ni d'avoir des yeux bien savants, ce que Cicéron nomme *eruditos oculos*, pour être suffisamment renseigné sur ces matières, plus compliquées en apparence

qu'elles ne le sont en réalité. Et je me crois donc d'autant moins obligé d'y insister, qu'il est bien difficile de traiter ces questions un peu spéciales sans employer un langage absolument barbare.

J'ai, du reste, démontré autre part[1] comment et pourquoi la campagne hollandaise, par des alternatives de clarté et d'obscurité, et par la réunion même des couleurs qui y dominent, est forcément une des plus colorées qui soient au monde. Je n'y reviendrai pas; mais je ne puis résister au désir de prouver scientifiquement que les pays dont l'atmosphère est humide sont ceux où les couleurs, par suite de cette humidité même, obtiennent leur maximum d'intensité, et pour cette démonstration je réclame du lecteur quelques minutes de patience.

Un jour, dans son laboratoire, un savant contemporain, M. Tyndall, procédant à des expériences, avait porté au rouge blanc une barre de platine. Il eut alors l'idée de projeter sur elle un rayon de lumière électrique. — A son grand étonnement, il vit tourbillonner au-dessus de cette barre de légers nuages de fumée. Après l'expérience, il pesa la barre de platine : elle n'avait pas changé de poids. D'où pouvait donc provenir cette fumée? Il y avait là un mystère dont la clef lui faisait défaut. Plusieurs fois il renouvela l'expérience, et toujours il obtint le même résultat.

A quelque temps de là, ayant allumé une lampe à alcool, il projeta par hasard un jet de lumière électrique

[1] *Amsterdam et Venise* (*la Peinture hollandaise*), page 583.

sur cette lampe ; et quelle ne fut pas sa stupéfaction de voir une fumée intense se balancer au-dessus de la mèche ! Comme l'alcool pur brûle sans faire de fumée, il en conclut que celui qu'il avait employé n'était pas pur. Il le rectifia, le distilla de nouveau sans modifier en rien le résultat de son expérience.

Alors, il eut l'idée de procéder avec un jet de gaz hydrogène pur. Cette fois ce ne furent plus des nuages, ce furent des tourbillons véritables. Il ne pouvait pas cependant y avoir de fumée, car tout le monde sait que l'hydrogène pur brûle sans dégager après lui de fumée d'aucune espèce. Le mystère se corsait et mettait à la torture l'esprit de notre savant, quand un incident futile en apparence vint changer le cours de ses idées.

A quelque temps de là, il se trouva en présence d'un spectacle auquel nous avons tous assisté sans y attacher aucune importance. Étant enfermé dans une chambre close de toutes parts, il remarqua un rayon de soleil qui filtrait par un trou, et dans l'axe de ce rayon de soleil une myriade de filaments microscopiques qui s'agitaient et qui tournoyaient dans tous les sens. Il ouvrit les fenêtres, et naturellement tout disparut.

Notre savant rapprocha dans son esprit ces deux faits sans liens apparents : la barre de platine et la chambre close, le nuage de fumée et le rayon de lumière. Et comme c'était un homme de génie, il trouva entre ces faits une connexité particulière, et il en tira la conclusion suivante :

L'atmosphère qui enveloppe la terre n'a pas, comme

nous le croyons généralement, un pouvoir réflecteur considérable. Les deux gaz qui le composent n'ont la propriété de réfléchir en tous sens la lumière que parce qu'ils tiennent en suspension des myriades de milliards de molécules microscopiques qui demeurent invisibles pour nos yeux, à moins que par une cause préméditée ou accidentelle un rayon de lumière ne vienne à être isolé. (Observation de la chambre close.)

Lorsqu'on allume un bec de gaz alimenté par de l'hydrogène pur (observation du laboratoire), l'air qui a aidé à la combustion du gaz, se trouvant échauffé par le voisinage de la flamme, devient plus léger et forme une colonne ascendante qui flotte pendant quelques instants au-dessus du bec allumé. Mais pendant son contact avec le gaz en ignition, cette colonne d'air a été dépouillée des molécules réfractrices qu'elle renfermait et qui ont été détruites par la combustion. Elle est donc privée de la propriété de réfléchir la lumière, et c'est elle qui fait tache et prend les apparences d'une colonne de fumée quand on dirige un jet de lumière électrique sur le bec de gaz.

Voyez-vous où nous conduit ce raisonnement admirable de simplicité et de logique? — Point. — Eh bien, continuons. Nous qui ne sommes pas des savants de génie, mais qui nous piquons d'être quelque peu observateurs, nous avons tous remarqué que dans un certain nombre de professions (la taille du diamant, la bijouterie fine, les travaux lithographiques, par exemple) certains ouvriers qui ont besoin d'une somme considé-

rable de lumière interposent parfois, entre la lampe ou le bec de gaz qui les éclaire et l'objet sur lequel ils concentrent leurs regards, une grosse boule de verre remplie d'eau.

Ces boules de verre, qui ont un pouvoir réfracteur considérable, et qui augmentent dans une très-notable proportion le pouvoir éclairant de la lumière initiale, ont généralement vingt ou trente centimètres de diamètre. Eh bien, imaginons par la pensée une boule pareille, mais ayant un diamètre un million de fois plus petit, nous aurons une boule de deux ou trois cents millièmes de centimètre de diamètre, c'est-à-dire une boule invisible, imperceptible, dont nos yeux ne pourront avoir aucune conscience. Aura-t-elle perdu son pouvoir réfracteur? Pourquoi l'aurait-elle perdu? Celui-ci existera toujours, mais proportionnellement à la taille de la boule. Si ce pouvoir continue d'exister, il nous suffira donc de lancer dans l'atmosphère quelques centaines de milliards de petites boules pareilles pour augmenter, dans une proportion très-notable, la puissance réfractaire de cette atmosphère, et par conséquent la somme de lumière répartie autour de nous. Et si par hasard quelque phénomène se charge de ce soin, comme une bonne pluie, par exemple, la puissance réfractrice de l'atmosphère sera augmentée d'une façon singulière.

Et en effet c'est ce qui arrive. Tous ceux qui ont habité l'Italie, l'Espagne ou l'Algérie, vous diront qu'on ne connaît la beauté de ces pays et leur force de colora-

tion que lorsqu'on les a vus après une forte averse. Nous tous, nous avons fait cette remarque, qu'après une pluie d'orage la nature était beaucoup plus colorée qu'avant. — Ne dites rien, je prévois votre objection. — Oui, on peut admettre que cette pluie d'orage a rendu à la verdure une certaine fraîcheur, qu'elle a donné aux plantes une vitalité nouvelle, etc., etc. Mais dans une rue où il n'y a ni plantes ni verdure, pourquoi l'effet est-il encore le même?

Et ne prétendez pas que c'est la poussière abattue, les surfaces lavées, nettoyées, rendues luisantes, et par conséquent ayant acquis elles-mêmes un pouvoir réfracteur, qui prennent par ce fait une intensité nouvelle de coloration. Ce chien qui pendant tout l'orage est resté sous la porte-cochère, ce monsieur qui s'est prudemment tenu à l'abri, pourquoi participent-ils eux aussi à ce redoublement de coloration? pourquoi nous paraissent-ils presque noirs?

Non, retenons bien cela, ce n'est pas là une fantaisie paradoxale. Il y a une remarque vraie, un phénomène rationnel qu'on n'avait pas observé jusqu'à ce jour, dont on ne s'était pas préoccupé, mais qui n'en existe pas moins depuis que le soleil est créé, c'est-à-dire, depuis qu'il a été créé un œil capable d'en percevoir la lumière.

Et c'est à l'aide de ce phénomène que nous pouvons expliquer, sans difficultés comme sans embarras, pourquoi les pays bas et humides ont toujours été les pays les plus colorés, et comment ce sont eux aussi qui en

peinture ont produit les plus remarquables écoles de coloristes [1].

Mais en voilà assez de toutes ces démonstrations. — Veere est devant nous, occupons-nous de Veere.

[1] Cette explication d'un phénomène très-important au point de vue de l'art était écrite depuis longtemps, quand, un scrupule m'étant venu, j'ai soumis ma théorie à deux savants, dans la spécialité desquels elle rentrait.

L'un, de nationalité étrangère, a trouvé l'explication ingénieuse et plausible.

L'autre, Français, l'a déclarée absurde et « ne pouvant se tenir »

Je laisse au lecteur le soin de choisir entre les deux opinions.

X

Veere. — Une église démesurée. — Comment naît une ville. — Splendeur commerciale et richesse exceptionnelles. — Effondrement subit. — Une stance d'Ovide.

Je vous ai dit quel ravissement c'était pour des yeux d'artiste, que cette ville de Veere se détachant en nuances vives et harmonieuses sur ce fond argenté formé par le ciel et par l'eau. Quand on arrive par le Zand Kreek, ce panorama délicieux change à chaque bordée que l'on court, se transforme à chaque instant et reste cependant toujours délicieux et charmant.

Une fois abordé, les impressions qu'on reçoit sont d'un autre genre, mais tout aussi vives et tout aussi saisissantes. Certes on n'irait pas jusqu'à chanter avec Mignon :

C'est là que je veux vivre,
Que je veux vivre et puis mourir !

Mais dans cette ville colorée tout est intéressant pour l'archéologue, tout est curieux pour le chercheur d'imprévu, tout est plein de charme pour l'artiste.

A peine sorti du bateau, les grandes et magnifiques

écluses traversées, on descend de la digue et l'on se trouve au pied des anciens remparts dont les avancées, aujourd'hui abandonnées à la culture, s'étendaient jadis à cinq cents mètres de la place. Puis ce sont les glacis et les bastions, qui profilent mélancoliquement au loin leurs grandes lignes gazonnées, destituées pour toujours de leur gloire passée et ayant abdiqué leur redoutable aspect.

A peine ces vieux bastions sont-ils franchis qu'on se trouve au pied de l'église, temple immense, sanctuaire gigantesque dont la masse, surgissant ainsi à l'improviste, fait sur le cerveau surpris une impression d'écrasement.

J'ai eu plusieurs fois déjà à appeler l'attention sur cette immensité des sanctuaires zélandais presque toujours hors de proportion avec la ville qu'ils sanctifient de leur présence. Mais aucun encore ne nous est apparu aussi effroyablement disproportionné. Il semble que toute la ville avec ses maisons et ses monuments pourrait tenir dans cette énorme église. Et cette pauvre vieille basilique achevée en 1448, brûlée en partie en 1686, privée par la Réforme de ses statues et de ses autels, entamée par le bombardement de 1809, transformée vers le même temps en hôpital militaire, aménagée plus tard en caserne, divisée par trois planchers en quatre étages superposés, pourrait abriter, contenir et loger vingt fois autant d'habitants que la ville déchue en renferme de nos jours.

Placé ainsi au seuil de la petite cité, ce colosse de

pierre paraît en être en quelque sorte la préface héroïque. Comme un vieux barde ravagé par les ans, il avertit le voyageur des hautes destinées accomplies sur le sol qu'il va fouler. Il lui raconte la grandeur entrevue, la gloire espérée, la puissance un instant conquise. « Avant de voir ce que je suis, semble-t-il dire, souviens-toi de ce que j'ai été et surtout de ce que j'espérais être. »

C'est en effet toute une épopée que cette existence de Veere. C'est une vie de parvenu que celle qu'elle a menée, avec une fin d'enfant prodigue sans retour à la maison paternelle.

Ses origines furent modestes, sans noblesse, « *ignobiles* », dit Blaeu. Quelques pêcheurs installés sur ses rivages déserts louaient leurs barques aux voyageurs qui voulaient franchir l'eau pour aller dans Noord-beveland, à une petite ville nommée Kampen qui se dressait sur l'autre rive ; de là ce nom de *Veer* qui signifie passage, et pendant bien des siècles on l'appela Kamperveer, c'est-à-dire, passage pour aller à Kampen.

Het VEER op Kamperland deed my Kampveer benoemen.
Eer ik een'stad nog was, onvringd met muur en gragt[1]...

Tel est l'aveu de son origine modeste qu'un vieux poëte place dans la bouche même de Veere, parlant à la

[1] « Le passage sur le pays de Kampen m'a valu mon nom de Kampveer. Jadis j'étais et suis encore une ville entourée de murs et de fossés... »

postérité. En 1280, le comte Florent V vendit son territoire aux sires de Borselen. Ceux-ci y construisirent quelques maisons, y attirèrent quelques colons, y fondèrent un château, y édifièrent un cloître. Le second de ces seigneurs, Wolfart II, y bâtit une église et construisit des portes. Ce ne fut toutefois qu'après 1350 qu'elle prit un certain essor. Une vieille charte datée du 30 mars de cette année [1] nous apprend en effet que Wolfart, seigneur de Veere, et son épouse Hadewich obtinrent de Guillaume V de Bavière, en échange de leur château et résidence de « Dunebeke [2] » sis en l'île de Walcheren et de quatre arpents (*vier gemeten*) de seigneurie, le libre fief de Sandenburg et Veere et tous les droits qui s'y rattachaient. Les résultats de cette émancipation ne se firent pas attendre. Dès 1358, la ville naissante fut entourée de véritables remparts. Vers le même temps, son commerce se développa, la pêche y prit une extension considérable, et ses seigneurs obtinrent d'Édouard d'Angleterre la libre entrée dans les ports anglais pour les navires équipés à Veere.

Mais c'est surtout lorsque Wolfart V eut épousé Marie, fille de Jacques Ier, roi d'Écosse, que le commerce prit un développement inattendu. La jeune Dame de Veere sut attirer dans sa ville ses compatriotes les marchands écossais. Ceux-ci y établirent l'Étape des

[1] Voir aux Archives de Middelbourg le *Register : Oude charters en Brieveen*, n° 17. Cette pièce figure sur l'Inventaire avec le n° 40.

[2] Résidence seigneuriale située sur le territoire d'Oostkapelle et à peu près à égale distance de ce village et de Domburg.

laines d'Écosse. Bientôt, de toutes parts, on accourut pour s'approvisionner de cette précieuse matière première. Et sur le grand quai, le long du port, nous pourrons voir encore les restes de la *Maison des Écossais,* attestant, par ses splendeurs architecturales, la richesse de ceux qui l'édifièrent, et la prospérité commerciale de la ville.

Avec Henri de Borselen, cette prospérité s'accrut encore. « Vers cette même année (1454), nous disent les vieilles annales, le sieur de la Veere fit équiper plusieurs grands navires à ses dépens qu'il envoya en mer hault et bas avec marchandises. Dont il lui revint fort grand profit, tellement qu'il acquit de grandes terres en Zélande[1]. »

C'est peu après ce temps, en effet, en 1477, que nous voyons Wolfart VI de Borselen acheter, à beaux deniers comptants, de Marie de Bourgogne la ville, la seigneurie et le Franc (*Vrijheid*), comme on disait alors, de Brouwershaven[2]. Sous Anne de Borselen, sa fille, le commerce de Veere atteignit son apogée. A cette époque il entrait ou sortait chaque jour jusqu'à soixante navires de son port, du moins c'est Blaeu qui l'affirme, et sa rade, qui dès ce temps avait pris le nom de Veergat[3], était l'une des plus animées de la mer du Nord et de la Manche. Les nations les plus diverses se rencontraient

[1] *Grande Chronique.*
[2] *Inventaris van het oud Archief der stad Middelburg.* Voir n° 470.
[3] Littéralement, le « trou de Veere ».

sur ses quais. « Les villes d'Amsterdam et d'Anvers n'estant encore en leur fleur », c'est à Veere que venaient débarquer des Orientaux amenant avec eux les produits exotiques de leurs pays ensoleillés. La présence assidue des Français lui avait fait obtenir « le droict de franche grue », et c'est sur son marché qu'en 1508 le sucre fut pour la première fois apporté des îles Canaries par les navires espagnols [1].

Avant cette dernière date, Anne de Borselen, cette intelligente et gracieuse Dame de Veere dont Érasme devait vanter à si juste titre la modestie et la prudence, Anne de Borselen s'était mariée. Elle avait épousé Philippe de Bourgogne, prince issu d'un mariage de la main gauche, et qui s'intitulait lui-même « grand bastard de Bourgogne ». Malgré sa filiation irrégulière, c'était un seigneur puissant, et d'esprit peu endurant. Il avait pour devise : « Nul ne s'y frotte » ; aussi son premier soin fut-il de transformer Veere en une vraie place de guerre, de la doter de murailles solides, de larges fossés et de portes capables de résister à toutes les entreprises.

A ce moment, il semble que Middelbourg ait pris peur, et qu'elle, la grande ville, elle ait considéré avec inquiétude l'épanouissement de sa jeune voisine. Nous la voyons en effet tout à coup se jeter en travers des opérations commerciales de celle qu'elle allait regarder désormais comme une rivale dangereuse. « Nul ne doit préférer le lieu qui l'a vu naître à la patrie entière », di-

[1] Guicciardini, *op. cit.*

saient les lois de Charondas, et le sage législateur ajoutait : « Une telle pensée est le commencement de la trahison. » Ce grand principe si vrai, si nécessaire à observer, semble avoir toujours été quelque peu ignoré des Zélandais et des Flamands. L'amour du clocher prima toujours dans les Flandres l'amour de la patrie. En Zélande, jadis du moins, il en fut à peu près de même. Des esprits moroses prétendent même qu'il reste encore quelques traces de ces sentiments étroits. Pour ma part, je ne pense pas qu'ils se soient perpétués, et je ne veux pas croire, comme quelques-uns l'affirment, qu'il est des Flessingois de nos jours qui assisteraient gaiement à la ruine de Rotterdam si cette ruine devait profiter à Flessingue. Mais, au quinzième siècle, ces tendances égoïstes existaient dans tout leur épanouissement. Middelbourg, dans cette circonstance, en donna une preuve bien palpable.

C'étaient les Écossais qui, par leur présence à Veere, avaient été en quelque sorte le point de départ de son étonnante prospérité, et c'est aux Écossais que Middelbourg s'adressa. Elle chercha à les détourner, à les attirer dans ses murs, et finalement à faire transporter chez elle cette fameuse Étape des laines, source de tant de lucratives transactions.

Rien n'est curieux comme de suivre, dans les archives de la capitale zélandaise [1], les négociations secrètes qui

[1] Voir notamment les pièces mentionnées dans l'*Inventaire* sous les n°s 444, 445 et 464.

doivent amener cette translation. Un moment elle put se flatter d'avoir obtenu le résultat si ardemment désiré. Jacques III venait de mourir, et le 20 mars 1477 la régence d'Édimbourg députait à Middelbourg Jacob Atkinsons, Alexandre Turing et Johannes Patonson pour y établir l'Étape des marchands et marchandises d'Écosse. « *Stapulam nostrorum mercatorum mercanciarumque apud villam de Midilburgo* » : ainsi s'exprime la lettre d'envoi [1].

Mais les gens de Middelbourg avaient affaire à forte partie. Pendant toute la minorité de Jacques IV, ils conservèrent l'Étape, il est vrai. A la majorité de celui-ci, ils parvinrent encore à se faire confirmer ce privilége. Ils obtinrent même qu'il serait publié « par tout le royaulme et villes d'Escosse, que ceulx de ladicte nacion seront tenus, à payne de confiscation de navires et biens, de venir avec leurs navires et biens en ladicte ville de Middelbourg et jurisdiction d'icelle, et de deschargier tous leurs biens et marchandizes en ladicte ville et non ailleurs [2]... » Mais à l'avénement de Jacques V tout change, et celui-ci, restituant à Veere le privilége dont on l'a dépouillée, ordonne aux marchands écossais de s'établir en ses murs et non en une autre ville [3].

Le seigneur de Veere était, à cette époque, Maximilien de Bourgogne, sieur de Beveren, « amiral capitaine général de la mer ». Homme intelligent, bien renseigné

[1] Voir *Inventaris,* nos 1198, 1203, 1204, 1219.

[2] Cette pièce est rédigée en français, ainsi que la correspondance qui la précède et la motive.

[3] Voir *Inventaris,* no 1771.

sur l'importance d'un semblable avantage, il faut voir avec quelle ardeur ce puissant protecteur prend en main les intérêts des nouveaux résidents. Quelques navires écossais ayant été arrêtés et leurs propriétaires retenus, il s'emploie avec le bourgmestre et le « Magistrat » pour leur faire obtenir des sauf-conduits. Il les défraye de leurs dépenses et leur fait donner « vivres et argent à la bourse pour retourner à leur hostel [1] ».

Les bons procédés attirent les marchands. Bientôt ce n'est plus seulement l'Étape des laines que perd Middelbourg. Elle est menacée de se voir enlever l'Étape des vins, c'est-à-dire la source principale de son importance commerciale, de sa richesse, de sa prospérité. Et pour prévenir un désastre, la reine régente se voit obligée d'intervenir en sa faveur, de rappeler au trop ambitieux seigneur de Beveren que Veere n'a aucun droit sur les vins de France, et qu'elle ne peut recevoir dans son port que les navires qui viennent « de leur franche volonté, sans à ce estre sollicitez ni induiz par ledit sieur de Bevere ou aultres, et sans leur faire advantaige ou avoir contract, traité ou intelligences quelconques avec eulx [2] ».

Toutefois il ne paraît pas que les recommandations de la gouvernante aient eu tout l'effet qu'on en attendait. Quelques années plus tard, nous voyons en effet Middelbourg réclamer la confirmation énergique de son pri-

1 *Inventaris*, nos 1854, 1856, 1859 et 1860.
2 Voir *Inventaris*, n° 2019, à la date du 25 juillet 1548.

vilége de Jauge et d'Étape, et se plaindre avec amertume « que aussy les villes de Vlissingen et la Vere, appartenans au sieur de Beveres, ont peu à peu, par la faveur que led. sieur comme admiral porte aux marchands frequentans icelles villes plus que aux aultres, commencé à estre frequentées de marchans et nations estranges ». La capitale zélandaise rappelle à cette occasion qu'elle a eu toujours le privilége de recevoir les « vyns de Spaenge [1], Franche, Bourgoigne et aultres venans du côté de West ». Elle insiste sur sa position moins favorable que celle de ses rivales, qui sont « situées au mesme isle aux deux bras et entrées de la mer et d'autant moult et propices pour l'arrivaige des bateaulx et navires », tandis qu'elle n'est accessible que par « certain long canal fâcheux à passer ». Enfin elle conclut en démontrant que « la ruine de la ville au plus grand préjudice tant de Sa Majesté que des aultres pays circumvoisins est évidente [2] ».

L'empereur d'abord et son fils Philippe II ensuite, fort empêchés de trancher ce différend, tâchèrent de tenir autant que possible la balance égale entre les deux cités. Ils conservèrent à Middelbourg son privilége des vins, et ils érigèrent ses deux rivales en marquisat. Ils firent, en outre, de Veere un port de guerre, ils y établirent la résidence des « amiraux et conseillers de l'amiralité des Pays-Bas ». Ils y construisirent un arsenal général et

[1] Espagne.

[2] Voir *Inventaris*, n° 2172, à la date du 9 janvier 1556.

« maison d'artillerie et d'aultres munitions propres pour la guerre sur mer et choses requises à l'équipage ».

Tout ceci nous amène au milieu du seizième siècle, c'est-à-dire à l'apogée de la fortune de Veere. Elle est alors « fameuse par la bonne pesche des harengs et aultres poissons salés ». « La bonne situation de ses lieu, rade et hable la fait rechercher par tous les marchands étrangers. » « Sa bourgeoisie est fort civile et courtoise à raison de la fréquentation des seigneurs. » Maximilien de Beveren, son premier marquis, y tient « sa résidence et court magnifiques ». Elle est en possession d'une quantité de « beaux priviléges et haultes prérogatives », et l'on compte jusqu'à neuf villages placés dans sa juridiction, parmi lesquels « la seigneurie de l'office d'Oostcappel », qui lui appartient en propre. Enfin son seigneur « par ancien statut et ordonnance jouïst de cette prééminence, que luy seul, sans qu'aultre lui fasse concurrence, porte la parolle ez deliberations d'affaires, pour tout l'Estat de la noblesse de Zélande[1] ». Tous ces faits étaient bons à rappeler en présence de la désolation qui règne aujourd'hui dans ces rues solitaires, sur ces quais déserts, au milieu de toutes ces ruines. Ils étaient bons à rappeler aussi parce qu'ils eurent, sur les grands événements qui marquèrent la fin du seizième siècle, une influence décisive.

L'antagonisme de Middelbourg et de Veere ne fut pas, en effet, sans peser sur les destinées de l'une et

[1] Guicciardini; — Meteren; — F. Le Petit, etc.

l'autre de ces deux villes. Veere, avec son marquisat, acquise par le prince d'Orange, passant entre les mains de Guillaume le Taciturne, devenant un bien patrimonial de la maison de Nassau, avait, longtemps avant ce temps, manifesté son besoin d'indépendance et son amour pour la liberté. Elle avait été, on peut le dire à son honneur, dès le premier jour, presque dès la première heure, l'un des foyers de la rébellion contre le roi d'Espagne, et, Meteren n'en fait pas mystère, c'est en grande partie de ce vaillant petit port qu'étaient sortis les courageux matelots qui, sous la direction de l'amiral Boyzot, défirent devant Bergen-op-Zoom la fameuse « armada » de don Luis de Requesens.

Middelbourg, au contraire, par esprit de jalousie et de rivalité, bien plus que par conviction, resta le dernier boulevard de l'oppression étrangère, et, par haine plus que par fidélité, s'exposa à toutes les horreurs d'un siége effroyable, dont nous retracerons bientôt les péripéties terribles. A ce moment, du reste, l'animosité entre les deux rivales était arrivée à l'état aigu, et le « Magistrat » de Middelbourg n'hésitait pas à défendre à ses bourgeois, sous peine de prise de corps et de confiscation de biens, non-seulement de fréquenter les gens de Veere et de Flessingue, mais encore d'entretenir aucune correspondance avec eux [1]. C'était à ses yeux des « gueux rebelles — *rebeligen geusen* », comme il les qualifiait.

Dans cette lutte intestine, ce fut la capitale qui suc-

[1] Voir *Inventaris van het oud Archief der stadt Middelbourg*, n° 2573.

comba, et cependant, fatalité étrange, c'est à partir de ce temps que la suprématie de Middelbourg s'affirma dans tout son éclat. C'est à partir du jour de sa chute qu'elle attira à elle toutes les forces vives de sa jeune antagoniste, et c'est à dater de ce moment que celle-ci put voir se ternir au ciel sa brillante étoile, astre déchu qui devait bientôt s'éclipser totalement.

Les destinées qui, au dire d'un vieux latiniste, permettaient à Veere de se développer sous l'égide d'un prince aussi grand, aussi illustre que Guillaume le Taciturne [1], semblaient, ce faisant, avoir épuisé leurs faveurs. Depuis lors, on compte encore une journée brillante dans son histoire, et puis c'est tout.

Après avoir fait lever le siége de Bergen-op-Zoom, le 1er décembre 1588, le prince Maurice s'en vint à Veere pour prendre possession de son marquisat. L'accueil qu'on fit à ce jeune vainqueur fut enthousiaste et superbe. Il fut reçu « avec les solemnitez et cerémonies en tel fait accoustumées, esquelles il fit semer argent, où estoyent empreintes les armes de Nassau et de la Veere, liées ensamble d'un cordeau à double neu avec ceste circumspection : *Nodus indissolubilis* [2] ». Partout les maisons étaient tendues, des arcs de triomphe dressés et les rues semées de branchages. Veere s'était faite belle ; elle s'était parée avec amour pour jeter son dernier éclat ; car, depuis ce jour, elle n'allait plus cesser de décroître.

1 *Fata qui sinent tanto sub principe Veram surgere*, etc.

2 *Grande Chronique de Hollande et Zélande.*

J'ai eu sous les yeux[1] le plan original qu'en dressa, en 1550, Jacob van Deventer. Ce vieux manuscrit, éloquent dans sa naïveté, nous montre l'enceinte de la ville plus large alors qu'elle n'est aujourd'hui et pleine d'habitations, bondée, si je puis me servir de cette expression vulgaire. Pas une lacune, pas de terrain vague, pas l'ombre d'une ruine. Toutes les rues sont bordées de maisons hautes et serrées. Celles-ci débordent même dans la campagne. Franchissant les remparts et s'égrenant au milieu des jardins et des bosquets, elles forment ces « jardins délicieux », habitations champêtres où, au dire de Blaeu, les marchands trouvaient ce double avantage de pouvoir surveiller leurs affaires tout en s'abandonnant aux distractions de la campagne[2].

Toutefois, lorsque le vieux géographe traça l'agréable portrait qu'il nous a laissé d'elle, la pauvre ville avait déjà perdu une partie de sa splendeur ; ses murailles lui formaient une ceinture trop vaste, et depuis, hélas! cette ruine, alors à son début, s'est changée en désastre. Des quartiers entiers ont disparu ; des rangées de maisons qui bordaient le côté nord de son havre, il ne reste plus rien. Partout apparaissent des vides cruels et douloureux, partout le silence et la solitude.

Tout est extraordinaire, du reste, dans cet effondrement d'une cité jadis si florissante. Les armes de la ville

1 A la *Zeeuwsch genootschop der wetenschappen.*

2 « *Extra urbem, agros feracissimos, campos hortosque amœnissimos videas, ut et domi lucra habueri possit et foris sua mercatoribus voluptas et delectatio.* » BLAEU, *Theatrum*, etc.

représentent deux tours desquelles jaillissent en quelque sorte deux sauvages tenant en main les bouts d'un lacet, auquel pend un écusson. Ces deux tours étaient l'image de celles qui jadis défendaient l'entrée du port, et entre lesquelles il fallait passer pour pénétrer dans la ville. Eh bien ! de ces deux tours, l'une a disparu, engloutie par les eaux, sans qu'on ait jamais su ce qu'elle était devenue.

La petite cité de Kampen, à laquelle Kampveer dut non-seulement son nom, mais encore l'existence, cette petite ville qui figure encore avec son enceinte, ses maisons et ses rues sur une vieille carte manuscrite du quinzième siècle que possède le ministère de la guerre néerlandais, Kampen a disparu elle aussi. Elle s'est abîmée sans laisser plus de traces que la tour.

En présence d'un tel acharnement de la destinée, on se sent comme troublé et l'on devient rêveur. Une vague tristesse, un sentiment pénible, douloureux, poignant, envahit le cœur et l'oppresse. Une pareille succession de cataclysmes a quelque chose de fatidique qui émeut, et lorsqu'on compare le passé si brillant au présent si désolé, on se sent pris d'une compassion réelle.

Le soir, assis à l'extrémité du rempart, à cette heure solennelle où la nature se recueille, j'ai contemplé longuement cette ville agonisante sur laquelle le soleil couchant jetait sa poudre d'or. Et là, au milieu de ce silence impressionnant et de cette austère solitude, j'ai relu ces strophes charmantes, gracieuse et triste image

de la vie, qu'Ovide traçait gaiement au temps de son bonheur. Le chant mélodieux du poëte, berçant doucement mes pensées, me semblait un écho harmonieux de cette splendeur détruite, de cette fortune anéantie par une implacable fatalité, tant il est vrai que l'existence des peuples ressemble à celle des hommes.

« Alors que vous le pouvez et quand vous en êtes encore au printemps de la vie, réjouissez-vous. Les années s'écoulent comme l'onde. Le flot qui fuit ne reviendra plus à sa source, et l'heure passée est passée sans retour.

« Profitez de votre jeunesse. Elle s'envole si vite. Chaque jour est moins beau que le jour qui l'a précédé... Toi qui repousses les amants, un temps viendra où, vieille et délaissée, tu grelotteras la nuit dans ton lit solitaire. Alors la porte ne sera plus ébranlée par les amoureux se disputant ton cœur, et le matin tu ne trouveras plus ton seuil jonché de roses..... »

Pauvre Veere ! pour toi ce triste temps est venu.

XI

Dispute à bord. — Une antique fontaine. — Promenade à travers les ruines. — L'hôtel de ville. — La coupe de Veere. — Une femme héroïque. — Une excursion en Noordbeveland. — *Zinkstuk.*

Ce matin nous avons eu une grosse dispute à bord. A l'heure du café, les *knechts* se sont rebellés contre la paternelle autorité du *schipper*. Ils se sont plaints de ce qu'on les faisait trop travailler; de ce que, au lieu d'aller de village en village, nous faisions des courses longues, difficiles, dangereuses même. La discussion, qui avait commencé par de simples reproches murmurés à demi-voix, avec cet accent empâté qu'ont les bouches pleines quand elles veulent parler et manger tout à la fois, a bientôt monté son diapason. On en est arrivé aux gros mots.

Pour ne pas avoir à interposer notre autorité, nous avons fait la sourde oreille. Nous n'avons pas, du reste, à intervenir dans ces sortes de querelles; le patron doit être maître de ses hommes, il doit savoir se faire obéir. Cet incident, toutefois, nous contrarie. Nous attendons la visite de quelques amis, et nous ne voudrions pas, à

l'heure de la réception, voir se renouveler ces discussions malencontreuses.

Pour cette fois, cependant, nous aurons l'air de tout ignorer, et voulant laisser plus ample liberté d'action au *schipper,* nous avons pris nos cartons et nos boîtes à couleurs, et nous avons gagné l'entrée de la ville. Jusqu'à présent nous nous sommes beaucoup plus occupés de fouiller l'histoire de la vieille Kampveer que de la visiter en détail. Réparons donc le temps perdu et parcourons-la tout à loisir.

Les remparts franchis, on se trouve, il vous en souvient, au pied d'une tour gigantesque précédant une colossale église. Ce géant de pierre, seul au milieu de l'enclos herbeux où il semble accroupi, isolé de la route par de grands murs gris, a un aspect féroce. Tour à tour sanctuaire, hôpital et caserne, ses grandes baies ogivales ont été bouchées, et ses vitraux multicolores remplacés par la brique monochrome. Pour les nécessités du service, on a multiplié à toutes les hauteurs de petites ouvertures qui, crevant ses épaisses murailles, prennent un aspect de meurtrières et semblent autant d'embrasures menaçantes. Enfin, de ses deux adaptations dernières il a conservé un caractère sombre et morose. L'hôpital a déteint sur lui, et la caserne aussi. Il a retenu de celle-ci une physionomie sévère et sinistre, et de celui-là quelque chose de triste et de douloureux, qui jure avec ce qui a survécu de sa destination première.

Vite, détournons les yeux de ce colosse redoutable,

d'autant plus que de l'autre côté de la route, faisant pendant à cette masse rébarbative, voici un délicieux petit monument, une fontaine charmante qui va nous rasséréner l'esprit et nous réjouir les yeux. Toute mignonne, en effet, toute gracieuse avec son grand toit noir et ses ogives coquettes, avec ses frêles colonnettes et ses armoiries tapageuses, réfugiée dans un bosquet comme une antique dryade, abritée modestement par de grands arbres comme une nymphe pudique, bien gothique malgré cela, cette gentille fontaine semble comme égarée dans ce milieu triste et morose, et presque dépaysée dans notre siècle et dans ce pays.

Instinctivement on cherche et l'on regarde. On s'attend à voir apparaître le long du chemin quelque ménagère babillarde en costume du moyen âge, avec la grande collerette flamande et le petit bonnet, portant au bras ses brillants seaux de cuivre. On prête l'oreille aux soupirs de la brise, pensant qu'ils rediront quelque chanson naïve, doucement modulée par quelque Marguerite rieuse, avant la faute, et venant, pour rêver à l'inconnu, s'appuyer sur la margelle de granit bleu. Mais rien! l'écho reste muet, et la fontaine demeure déserte. Pas un bruit ne trouble l'austère solitude, pas un refrain joyeux ne vient l'égayer.

Pénétrons dans l'avenue ou plutôt dans la rue, car c'était une rue autrefois. A la place de ces arbres et de ces verdoyants bosquets se dressaient des maisons riches et coquettes. Aujourd'hui, c'est à peine si de loin en loin, et comme pour marquer l'alignement, il reste une

chaumière vermoulue ou bien une maisonnette presque en ruine.

Et notez que même ces maisons subsistantes ne sont pas à l'abri des injures des hommes. Presque chaque année on en détruit quelqu'une. Du reste, à quoi bon les garder? Vides, elles s'écrouleraient toutes seules; occupées, elles ne payent pas leur entretien. Sur le port, nous sommes entrés un jour chez un marchand habitant une des demeures les plus larges et les plus vastes. De grandes pièces à tous les étages, avec une cour et un bout de jardin. Deux ou trois familles se logeraient là aisément, et l'unique habitant ne paye pas deux florins de loyer par semaine.

Mais avançons encore quelques pas. Derrière l'église on franchit un ancien carrefour. L'œil suit mélancoliquement sur le sol la trace des rues qui se croisent et des chaussées qui se coupent; mais de maisons il n'y en a plus. Une grande prairie bien verte, bien fournie, remplace les habitations qui jadis se pressaient à cet endroit, pendant qu'un grand écriteau portant ces mots singuliers : VERBODEN OVERLOOP [1], interdit au passant de profaner par ses pas la place où se sont écoulées tant d'existences heureuses et paisibles.

De cette place, du reste, la vue est charmante. Des maisonnettes harmonieusement groupées mélangent leurs tons chauds et leurs éclats rutilants aux nuances plus

[1] Mot à mot : « Il est défendu de courir au travers. » Défense de traverser.

tranquilles et plus douces des beaux arbres, à la riche verdure des buissons, et le beffroi de l'hôtel de ville, dominant le grand toit du *stadhuis*, gracieux de forme, élégant d'aspect, couronne ce frais paysage auquel il compte depuis des siècles les heures bonnes ou mauvaises, lugubres ou joyeuses.

Il a une amusante figure, ce beffroi : tour carrée, sévère et nue jusqu'aux trois quarts de sa hauteur, puis clocher au delà, clocher fringant et coquet se terminant par une poire octogone, tout flanqué de pinacles et de pyramides, avec des consoles, des balustrades et des lucarnes à girouettes, qui lui donnent en quelque sorte un petit air hérissé.

L'hôtel de ville qu'il surmonte est une des jolies constructions civiles du pays. Il est d'un bon temps, d'un bon goût, et s'est conservé très-intact et très-pur. Sauf le clocher, ce clocher dont nous parlions à l'instant, qui a reçu des enjolivements à la fin du seizième siècle, toute la construction est restée dans sa forme primitive, et nous retrouvons la façade telle qu'en 1474 elle est sortie des mains de l'architecte bourguignon. Personne n'y a touché, seules les années y ont apposé leur griffe; mais la patine du temps est le fard des édifices; aussi, loin de gâter le *stadhuis* de Veere, les siècles, au contraire, ont ajouté à l'élégance de ses lignes l'harmonie de leurs colorations.

La façade a deux étages, à six ouvertures chacun. Les fenêtres sont à meneaux et couronnées par un arc sursurbaissé et trilobé. Un grand toit noir, flanqué de deux

tourelles octogones, coiffées en poivrières et reposant sur des encorbellements, va rejoindre le sommet de deux pignons à redans, alignant dans son développement trois rangées de lucarnes pittoresques. Ajoutez à cela, séparant les fenêtres du premier étage, sept niches saillantes vec leurs dais ajourés et d'élégantes consoles, et dans ces niches, les statues de sept dames et seigneurs de Veere : Henri, Jacqueline, Adolphe, Charlotte, Wolfart, Jeanne et Philippe.

Un perron gentillet et moderne, de bonne forme cependant, arrondit sa double rampe devant le rez-de-chaussée, et une sorte de petit pilori, placé sur la gauche, complète la façade, en rappelant les droits justiciers que possédait jadis le « Magistrat » de la commerçante cité.

Ces droits sont, du reste, affirmés à l'intérieur même du *stadhuis* par trois documents d'une autre sorte, et sinon plus probants, du moins plus originaux. Ce sont trois poings en bronze suspendus à la cheminée de l'ancienne salle de justice. Ces poings, d'après ce qu'on raconte, auraient été placés là par autant de braves *Veerenaars* rebelles à la justice de leur ville et condamnés à avoir le poing tranché. Moyennant ce cadeau en métal, ils auraient obtenu de n'être exécutés qu'en effigie. C'était s'en tirer à bon marché.

La pièce où se trouvent ces trois poings, l'ancien *Vierschaar,* a conservé sa forme et sa décoration primitives, et c'est bien une des salles les plus curieuses qui soient en Zélande. Ses boiseries brunes, ses grands

bancs avec leurs coussins rouges, la « chaire » de justice où se tenait l'écoutette, avec son dorseret, son pupitre et la verge, emblème du pouvoir judiciaire, tout cela est encore tel que l'a laissé le dernier « Magistrat » le jour où il a prononcé son dernier jugement. Il n'est pas jusqu'à un tableau, assez modeste du reste comme facture, qui n'ajoute au caractère de ce lieu si bien conservé. Ce tableau représente le conseil des Dix siégeant judiciairement. Je ne sais s'il y a là hasard fortuit ou allusion préméditée; je pencherais plutôt pour le premier. Veere se comparant à Venise, et son « Magistrat » au terrible Conseil, le rapprochement serait par trop téméraire.

On conserve encore dans cet intéressant hôtel de ville une curiosité, mais celle-là exquise de tous points et justement célèbre. Je veux parler de cette fameuse coupe de vermeil donnée en 1551 à la cité même de Veere par Maximilien de Bourgogne, son premier marquis, lequel la tenait lui-même de Maximilien van Buren, dont elle rappelle un des faits d'armes les plus importants.

J'ai longuement parlé autre part de ce joyau de renom[1]. Je n'y reviendrai pas. Je me bornerai à rappeler qu'en 1867 cette coupe fut exposée à Paris dans les vitrines de l'« histoire du travail », et qu'un des princes de la finance en offrit la somme énorme de cent mille francs.

[1] Voir *Objets d'art et de curiosité tirés des grandes collections hollandaises*, page 23.

Le bourgmestre et les échevins de Veere refusèrent l'argent qu'on leur voulait donner, préférant conserver ce trésor historique, l'une des gloires de leur demeure municipale, et il ne faut pas leur marchander les félicitations pour ce bel acte de désintéressement.

Un autre souvenir dont on ne leur offrira pas le même prix, par exemple, mais qui n'en est pas moins glorieux pour la ville et pour son histoire, c'est une petite mention, bien simple et bien modeste, inscrite sur ses livres de mariage et qu'on ne peut cependant voir sans une certaine émotion. Elle date du 2 juillet 1608, et je la transcris textuellement :

Mr Hugo de Groot, advocaat fiscaal van Holland Zeeland en Westfriesland Jongman van Delft, wonende in S'Gravenhaage met Jonkvrouw Maria Reygersbergh Jonge dochter van Veere.

Faut-il traduire?

Me Hugo de Groot, avocat fiscal de Hollande, Zélande et Westfrise, jeune homme de Delft, demeurant à la Haye, avec demoiselle Marie Reygesbergh, jeune fille de Veere.

Vous avez deviné qu'il s'agit de l'illustre Grotius, de ce génie du droit, de cette intelligence puissante, qui, après avoir été l'ami d'Oldenbarneveld, devait être le conseiller et l'ambassadeur de Christine de Suède. C'est à Veere, en effet, qu'il vint en 1608 chercher cette compagne dévouée, à laquelle il dut son bonheur d'abord et plus tard sa liberté; car ce fut cette Marie Reygersbergh, cette fière Zélandaise, cette fille de Veere

née dans la *Kapellestraat,* tout près, par conséquent, de l'endroit où nous sommes, qui le fit évader de la prison de Louvesteyn, où il était étroitement gardé, et qui le sauva ainsi de la détention perpétuelle.

« Il n'avoit, nous raconte du Maurier[1], qui le connut et l'aima, il n'avoit d'autre consolation que la compagnie de sa femme et quantité de livres qu'on permettoit à ses amis de lui prester ; on luy en envoyoit un grand coffre tout plein qu'il renvoyoit après les avoir dévorez. Sa femme ayant remarqué que ses gardes, après s'estre lassés d'avoir souvent visité et fouillé le grand coffre plein de livres et de linge salle, qu'on envoyoit blanchir à Gorcum, ville voisine de là, le laissoient passer sans l'ouvrir, elle conseilla à son mary de se mettre dans ce coffre, ayant fait des trous avec un virebrequin à l'endroit où il avoit le devant de la teste, afin qu'il pust respirer et qu'il n'étouffast point. Il la crut et fut ainsi porté à Gorcum, chez un de ses amis, d'où il alla à Anvers par le chariot ordinaire, ayant passé par la place publique déguisé en menuisier, avec une règle à la main. »

« Cette femme adroite, ajoute du Maurier, fesgnit que son mary estoit fort malade, afin de luy donner le temps de se sauver. Mais quand elle le crut en pays de sûreté, elle dit aux gardes que les oiseaux s'en estoient envollés. D'abord on voulut procéder contre elle, et il y eut des juges qui conclurent à la retenir prisonnière au

[1] *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande.*

lieu de son mary; mais par la pluralité des voix, elle fut élargie et loüée de tout le monde. »

Les richesses du *sthadhuis* visitées, j'étais occupé à en pourtraire la façade, quand un *Veerenaar,* qui me guettait de loin, me joignit et ouvrit la conversation par ce mot, rappelant certains débuts classiques : « Et moi aussi, je fais des dessins. » Là-dessus, il m'alla chercher ses croquis, qui prouvaient plus de bon vouloir que de talent, et il me conta son existence qui marquait plus de courage que de bonheur. Il était à Veere employé à la poste aux lettres, directeur du bureau succursale, ayant servi dans les hussards et possédant, de ce fait, une petite pension qui, additionnée à ses émoluments, élevait à trois cent cinquante florins, un peu plus de sept cents francs, ses ressources annuelles. Avec une femme et deux enfants, c'était juste de quoi mourir de faim. Il portait avec une courageuse résignation cette misère noire, espérant un jour ou l'autre un modeste avancement, qui permettrait à sa petite famille de manger à son appétit. Il me raconta tout cela comme pour décharger son cœur; il me dit aussi qu'il aimait la France, qu'il avait travaillé quelques mois à Paris. Puis il me demanda mon nom. — Je le lui dis. « Mais alors, s'écria-t-il, c'est vous dont parle le journal », et il m'alla chercher la *Middelburgsche courant,* qui annonçait, en effet, notre venue prochaine.

Cette révélation de notre état civil parut le bouleverser; et depuis j'ai connu la cause de sa stupéfaction profonde. En passant près de notre bateau, il avait donné

un coup d'œil à notre installation et aperçu Constant épluchant des carottes, pendant que je surveillais les fourneaux. Ces menus soins s'accommodaient mal dans son esprit avec notre qualité. Un baron, un vrai baron, de vieille souche, épluchant des légumes! Il n'en pouvait croire ses yeux, lui qui, tout modeste employé qu'il était, aurait peut-être pensé déroger en faisant pareille besogne.

Enfin il n'y avait pas à douter. Dès lors, il ne nous appela plus, mes amis et moi, que *ces Seigneurs,* nous parlant à la troisième personne. Il nous supplia de solliciter pour lui, et nous promîmes de nous occuper de son sort. Depuis ce temps, van Heemskerck est allé par trois fois au ministère des finances pour le recommander. On a promis. A-t-on tenu? Je l'ignore. C'est bien difficile d'intéresser un ministre à de braves gens qui souffrent vraiment de la faim. Ils ont tant à s'occuper des autres!

Toujours pendant que je croquais le *stadhuis,* je fis aussi la connaissance du pasteur. Celui-là était un de mes clients, j'entends qu'il avait un de mes livres, *Amsterdam et Venise*. J'en fus surpris et charmé. N'être point un inconnu à Veere, avouez que c'est quelque chose, surtout pour nous autres Parisiens, gens peu cosmopolites, à qui bien souvent il suffit d'être célèbre sur deux cents mètres de boulevard.

J'aurais poussé plus avant mon dessin et ma double connaissance, sans la sortie de l'école qui vint augmenter notre société d'une soixantaine de gamines et de gamins.

C'était trop ; je pliai mon bagage et m'acheminai vers le port.

Pauvre petit port, jadis si glorieux, si vivant, si animé, si peuplé, si bruyant, et maintenant si désert! Autrefois militaire et marchand, il conserve encore des traces de cette double qualité. Sur la gauche, ce grand et majestueux bâtiment, à murailles solides, à rares ouvertures, se terminant du côté de la mer en tour ronde à créneaux, c'est l'ancien magasin de la marine, cet « arcenal général et maison d'artillerie », dont Guicciardini parle avec un respect très-marqué. Et sur la droite, tout près de nous, ces maisons élégantes avec de beaux arcs trilobés couronnant les fenêtres, avec des pignons historiés, c'est l'ancien *Scotschhuis,* la « maison des Escossois ». Il n'est pas jusqu'à ce petit cartouche inséré dans la façade, avec son bas-relief figurant un bélier, qui ne rappelle le grand commerce de laines qu'on faisait à cette époque.

Au loin, tout au bout du quai, tout à l'entrée du port, il existe encore une tour, dernier reste des remparts : fortification autrefois, cabaret aujourd'hui, défendue encore au siècle dernier par deux vénérables canons, et de nos jours protégée seulement par une vieille côte de baleine.

C'est en vain que les yeux cherchent l'autre tour, celle qui lui faisait autrefois pendant. Je vous l'avais annoncé, elle a disparu, emportée avec le sol qui lui servait d'assises. Et, du sommet de celle qui nous reste, c'est en vain que vous chercheriez pareillement cette mystérieuse ville



L'hôtel de ville de Veere.

(D'après un dessin de M. Henry Havard.)

de Kampen, qui, jadis posée sur l'autre rive, mirait ses maisons et ses clochers dans l'eau blonde qui nous entoure. Elle aussi, engloutie pour toujours, n'a pas laissé de traces de son passage en ce monde. La terre qui s'étend devant nous est, du reste, rongée par cet affreux cancer, par ce *val,* dont je vous ai parlé et qui produit de si terribles dévastations.

Il y a deux siècles, cette grande baie s'était tellement ensablée, que l'on prévoyait le moment où les deux îles réunies ne formeraient plus qu'une seule île. Puis tout à coup le gouffre s'est creusé de nouveau. Le *Veergat,* cette énorme cicatrice, s'est ouverte plus profonde que jamais. Des villes ont été ensevelies, leurs habitants ont été noyés. Puis l'eau s'est retirée, la terre a surgi une fois encore, se débarrassant par instant de son humide linceul. Alors on s'est remis à la besogne, l'homme a recommencé à disputer aux flots le sol qu'ils avaient envahi. Il a regagné une partie de ce terrain qui semblait perdu pour toujours. Mais quelle lutte acharnée! quelle bataille incessante! et avec quelles alternatives!

Depuis un siècle, trois *polders* entiers, situés sur la rive septentrionale de Noordbeveland, ont de nouveau disparu et sont remplacés aujourd'hui par une rivière profonde de quarante mètres. En 1873, le *polder* de Bortelen, un *polder* de dix-sept hectares, s'est abîmé dans les eaux. Chaque année le mal terrible dévore quelque place, enlevant sur une largeur de cinq à dix mètres un lambeau de terre long de dix mètres à cinq cents. Et tenez, cette petite digue qui s'avance droit

devant nous, quittant la rive opposée comme si elle voulait nous rejoindre ; cette petite digue remonte à 1835. Elle n'était pas bien vieille, par conséquent. Eh bien, à son origine elle était singulièrement plus longue qu'aujourd'hui. Le *val* en a déjà dévoré un bon tiers.

Rien n'est curieux comme de suivre sur une carte spéciale l'histoire de ce gigantesque échiquier qui se déroule sous nos yeux. Ces prairies qui s'étendent au premier plan sont des conquêtes toutes récentes. Celle-ci, sur la droite, qui forme une espace de cap appelé *Spiering polder,* n'existe que depuis 1856. Cette bande énorme, qui s'étend sur la gauche et touche au Roompot, l'*Onrust polder,* est seulement de dix ans plus vieille. La grande bande qui vient par derrière, le *Jacoba polder,* est de 1769. L'*Anna Friso polder,* qui lui fait suite au bord de la mer, ne remonte qu'à 1747, et le *Sophia polder,* qui vient après, date de 1775.

Ce dernier, ce *Sophia polder,* est en ce moment attaqué par le terrible *val*. On cherche par tous les moyens possibles à le défendre. On prodigue les sacrifices, mais sans se faire beaucoup d'illusions. La partie est presque désespérée. Déjà une première digue engloutie a obligé à l'abandon d'une partie du terrain conquis. On consolide les digues en arrière, en même temps qu'on cherche en avant à assurer le sol pour empêcher l'écoulement, le glissement des terres conservées. Pour cela, on ne se contente pas de renforcer les digues, de les compliquer de réseaux inextricables de pierres et de branchages

entrelacés ; on va au loin, sous la mer, déposer d'énormes *zinkstukken* qui, comprimant le fond mobile, arrêtent ces déplacements fantastiques qui entraînent après eux tant de désastres.

Les *zinkstukken*[1] sont d'immenses ouvrages de vannerie, sorte de radeaux carrés faits de joncs et de branchages entrelacés, ayant parfois deux ou trois cents pieds de côté. Une fois construits sur la côte, on les jette à la mer, et aussitôt se groupent autour d'eux une foule de bateaux, petits et grands, chargés de pierres et de mottes de gazon.

On attache le tout ensemble, le *zinkstuk* et les bateaux. Puis cette flottille unie est disposée le long de la côte de façon à ce que le courant qui l'entraîne la porte juste à la place où le *zinkstuk* doit être coulé. Dès que le courant commence à se faire sentir, on charge le radeau en lançant sur lui le contenu des barques. De longues files d'hommes partant de tous les points pour aboutir au centre se passent les matériaux, et peu à peu le milieu du *zinkstuk* commence à s'enfoncer doucement et à disparaître sous les eaux. A mesure qu'il s'affaisse, les lignes des travailleurs se retirent. Bientôt le radeau tout entier est recouvert par les eaux, et c'est des bateaux mêmes qu'on lance les pierres et le gazon qui le chargent. A ce moment, la pesanteur du *zinkstuk* est telle que tous les navires entraînés par son poids penchent leurs mâts de son côté, et s'inclinent au-dessus de lui. Mais le

[1] Littéralement : pièce que l'on coule.

moment décisif approche. Monté sur la poupe d'un des plus gros bateaux, placé au milieu de la flottille, du côté le plus éloigné du rivage, bien en vue de tous, l'entrepreneur, les yeux fixés sur les points de repère plantés sur la côte, attend, avec une émotion partagée par toute la flottille, que le *zinkstuk* soit arrivé dans l'axe de ses positions. A ce moment il fait un signe et pousse un cri. Toutes les cordes sont coupées, et le radeau s'enfonçant disparaît pour toujours, en même temps que tous les bâtiments se redressent.

On comprend les difficultés multiples que présente une opération pareille. Le calme indispensable règne partout, aussi bien sur la mer que dans le ciel, et j'ajouterai, dans les esprits; car, au moment où le signal est donné, il s'en faut beaucoup que l'opération soit terminée et son succès assuré. Il reste encore au *zinkstuk* à gagner le fond, et pour cela, il a souvent cent et cent cinquante pieds à parcourir. Or, il ne descend pas en ligne droite. Le courant qui se fait sentir à la surface est tout aussi violent en dessous; souvent même il l'est davantage, et ce courant entraîne l'ouvrage, le déplace, et va le porter parfois à dix, quinze ou vingt mètres plus loin qu'il ne doit être; alors tout est à recommencer.

Devant ce même *Sophia polder* dont je parlais à l'instant, j'ai assisté à la pose d'un de ces *zinkstukken,* et c'est un spectacle que je n'oublierai de ma vie. Nous nous étions embarqués à cette place même d'où nous considérons le pays, au pied de cette vieille *Kampveersche toren,* dernier débris des remparts de Veere. Le passeur

nous avait débarqués au sommet de la digue, et nous avions continué notre chemin à pied jusqu'à Kamper landsch Veer, village qui, lui aussi, doit son nom à la ville de Kampen disparue.

Notre petite expédition avait pour chef M. Bruijn, l'ingénieur du Waterstaat [1], chargé de la surveillance de l'opération. Elle se composait, en outre, d'un jeune homme d'État, de grand talent et de brillant avenir, alors membre des États généraux, et aujourd'hui ministre des travaux publics, de l'industrie et du commerce, d'un député provincial de la Gueldre, de l'ami Constant et de votre serviteur.

Après avoir patienté une grosse demi-heure dans ce joli village de Kamperlandsch Veer, nous nous embarquâmes dans une voiture locale, plus étrange que suspendue, plus pittoresque que commode et très-fermée, car il était impossible d'en ouvrir les carreaux.

Par le chaud qu'il faisait nous avions *trop* de *glaces*.

Et c'est ainsi que, à travers des chemins sablonneux et malaisés, où le macadam n'avait dit ni son premier ni son dernier mot, nous arrivâmes au terme de notre course.

[1] Littéralement : État de l'eau ; c'est sous ce nom qu'on désigne dans les Pays-Bas le magnifique réseau de travaux qui couvre le pays et le protége contre l'inondation, et aussi le corps d'ingénieurs chargé de la direction de ces travaux, et dont l'organisation présente de grandes analogies avec notre corps des ponts et chaussées.

Là, nous fûmes bien récompensés. Jamais spectacle plus agréablement coloré ne s'offrit aux yeux d'artistes amoureux de la nature. Sous un ciel azuré, d'une douceur et d'une finesse remarquables, s'étendait une mer à reflets miroitants, passant du vert au bleu et du jaune au violet, mais sans rien de heurté, avec des tons délicatement estompés, se fondant les uns dans les autres. Au loin, comme pour marquer l'horizon, l'île de Schouwen tendait un long ruban vert, et le pesant clocher de Zierikzée faisait, sur le fond argenté du ciel, une grosse tache massive et joyeuse.

A nos pieds, était le *zinskstuk* entouré de sa flottille. Les grandes voiles rougeaudes pliées sur le mât, les poupes vertes, les gouvernails ornés de cuivre étincelant, les mille traits rouges rechampissant l'architecture des bateaux, les chemises colorées, les vestes brunes, les ceintures bleues, tout cela, vibrant sous les chauds rayons du soleil, formait un brouhaha de couleurs et de formes et composait le tableau le plus généreux de tons, le plus riche de coloration, le plus monté de nuances.

Mais il s'agissait bien de contempler de loin un aussi beau spectacle. On nous aperçoit; on nous appelle; des chaloupes se détachent et viennent nous chercher. En un instant, nous sommes à bord d'un grand *koff* chargé de pierres. Le signal est donné, le branle-bas commence. De toutes parts, les hommes s'agitent, les mains se lèvent, et les matériaux sont lancés sur le grand radeau que cinq cents bras lapident. Et cette lapidation continue avec un acharnement extrême; les projectiles

pleuvent de toutes parts sans s'arrêter une minute, jusqu'au moment où les bateaux à moitié vidés s'inclinent sur le *zinkstuk* disparu, jusqu'à l'instant fatal où le commandement décisif va se faire entendre.

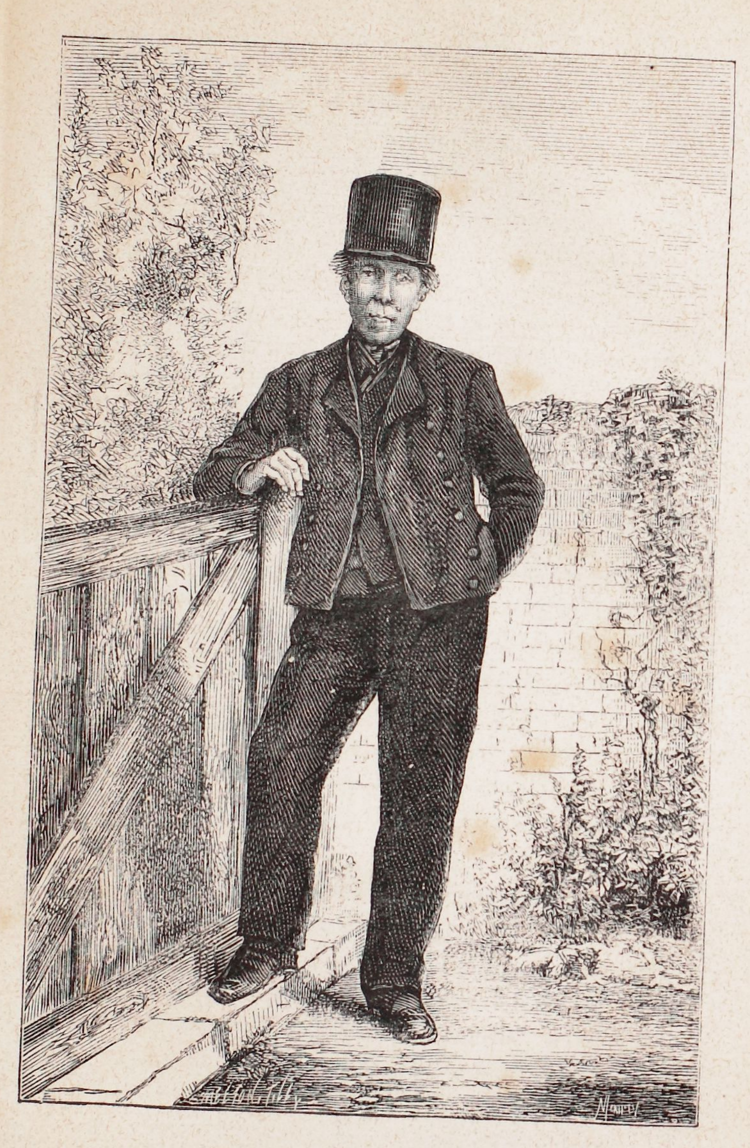
Alors le silence se produit, complet, absolu, impressionnant. Tout le monde semble ému. Tout à coup le signal retentit, un craquement se fait entendre, les cinquante navires se redressent à la fois et s'élancent en même temps sur le point où le grand radeau qui les séparait vient de disparaître.

Jamais je n'oublierai l'étrange mêlée qui se produisit alors, tous ces bateaux en mouvement s'ébranlant, se croisant, s'enchevêtrant et se groupant de mille façons diverses, ce fourmillement d'hommes qui se baissent et se redressent, ces bras qui s'agitent, ces pierres qui volent, l'eau qui jaillit et couvre les bateaux de son écume, et au milieu de cette bagarre, les *poldersjongens* armés de leurs tridents, lançant au loin les mottes de gazon avec une furie incroyable. Pour la première fois, j'ai eu une idée exacte et précise de ce que devait être un combat naval du vieux temps.

Mais sur quelques points, voici le tumulte qui cesse. Les pavillons sont hissés au haut des mâts. Les grandes voiles sont déployées, et sous l'effort d'une douce brise, quelques bâtiments se dégagent, s'éloignent et désertent le champ du combat. Ce sont les bateaux dont la tâche est achevée et dont la coque est vide. Ils se retirent ainsi un à un, et la grande nappe d'eau, qui, sauf un point, était tout à l'heure déserte et solitaire, est

maintenant sillonnée en tous sens par les voiles qui s'éloignent, et par les navires qui prennent leur course vers l'horizon.

J'avais assisté à toute cette scène, côte à côte avec un brave homme au chapeau zélandais, à la veste à boutons, à la culotte de velours. C'était le chef du *polder* menacé, le *Dijkgraaf*, le comte de la digue, suivant le titre qu'on leur donne. Zélandais renforcé, n'ayant guère vu que son clocher de Wissenkerke et celui de la ville voisine, son esprit se trouvait uu peu dérouté par la rencontre d'un étranger. Il comprenait mal qu'on pût être d'un autre pays, et ne s'expliquait pas qu'on parlât une autre langue que la sienne. Excellent homme au demeurant, s'appelant Van Leeuwen, si j'ai bien retenu son nom, et qui plus tard m'envoya son portrait. Eh bien! ce brave Zélandais, tout autant que moi, était ému par ce spectacle à la fois impressionnant et curieux; et cette émotion, mieux que tout ce que j'ajouterais, peut faire comprendre combien la scène qui venait de se dérouler sous nos yeux avait été grandiose et saisissante.



Le *Dijkgraaf* Van Leeuwen.

(D'après une photographie.)

XII

La campagne. — *Fortunatos nimium*... — La dîme. — Les mœurs des champs. — L'amour en Zélande. — Le *tol*. — Westhoven et Duinbeek.

Si je voulais suivre exactement et méthodiquement l'ordre de notre voyage, il me faudrait maintenant vous conduire à Middelbourg, pour revenir ensuite à Veere et de là recommencer nos excursions dans le nord de l'île. Mais je crois plus simple et plus logique de condenser en un seul récit nos différents séjours dans la capitale zélandaise et de parcourir tout de suite la partie septentrionale de Walcheren. Si c'est également votre avis, nous allons nous mettre en route, et, en passant par Gapinge et Serooskerke, visiter Oostkapelle, Westkappelle et Domburg.

Nous voici le bâton à la main, allongeant le pas sur la grande route. Tout d'abord envoyons un salut à cette gracieuse villa, enchâssée dans les fleurs, ombragée par des grands arbres, et dont la spacieuse véranda a un aspect tout hospitalier. C'est la demeure du bourgmestre de Veere, homme aimable, instruit et de grandes manières, dont j'aurai, du reste, à vous reparler. Puis

maintenant appuyons sur la droite, passons devant cette grande ferme avec verger et dépendances, qui étale au-dessus de son portail, comme un bandeau sur un front princier, une inscription un peu hautaine qui révèle son nom. C'est la « MAISON DE LA HAUTE MONTAIGNE », dont l'appellation française jure avec ce paysage essentiellement hollandais qui l'entoure. D'où lui vient ce beau titre, je n'ai pu le savoir. Tout ce que j'ai appris, c'est qu'en 1694 elle le portait déjà [1].

Maintenant nous voici au milieu des champs. Tous sont riches, gras, fournis en belles moissons, parfois ombragés de beaux arbres fruitiers encore garnis de récoltes; et, à l'approche des villages, de florissants potagers alignent leur rangées de légumes plantureux disposés en bel ordre comme des régiments en bataille.

Le potager et le verger! On les rencontre partout en Zélande. Et d'abord, c'est l'abondance dans le ménage, c'est la variété introduite dans la nourriture de la famille; ensuite, c'est, avec les prairies, la seule exploitation de la terre qui ne soit pas soumise à la dîme; car, dans toute l'île, la dîme, ce vieux reste du droit féodal, existe encore, et, si j'en crois le dire des intéressés, n'est pas à la veille de disparaître.

C'est là un cas particulier au pays, et assez singulier pour qu'on s'y arrête. Aussi bien, puisque nous sommes

[1] Ce n'est pas la seule inscription française qui, dans l'île de Walcheren, décore une rustique habitation. Sur la route de Middelbourg à Flessingue, mon excellent ami M. Leupe, des archives royales, a relevé celle-ci : « RIEN SANS PEINE. »

dans les champs, autant parler culture que de parler d'autre chose. Au moins notre causerie sera en situation.

Donc la dîme existe en Zélande, et toute propriété est frappée d'une double redevance : la ferme, qui, comme chez nous, doit être acquittée entre les mains du propriétaire du sol, et la dîme, dont on doit compte à un autre propriétaire. Car, fait étrange, la plupart des seigneurs zélandais sont propriétaires de dîmes, et très-rarement ils possèdent celles à prélever sur leur propres moissons.

La ferme, à moins de conventions spéciales, se paye en argent. Le sol est divisé officiellement en hectares ; car le système métrique est le seul qui soit en vigueur dans le royaume des Pays-Bas. Mais en Zélande on n'a pas encore dépouillé tout à fait le vieil homme, et l'on compte par *gemet*, c'est-à-dire par arpent. Dans le nord de l'île le *gemet* mesure une étendue de trente-quatre ares trente-neuf centiares. Dans le sud il est, à ce qu'on m'a dit, un peu moins grand, ayant été réduit au tiers juste de l'hectare. Ces différences de grandeurs entraînent bien quelques complications, mais le *gemet* a pour lui un gros avantage c'est son ancienneté. En fouillant les vieilles paperasses, dès la fin du treizième siècle, on le voit employé comme mesure agraire, et c'est beaucoup dans un pays de traditions que la possession d'un état civil pareil [1].

[1] Voir aux archives de Middelbourg, *Privilegieboek* IV, p. 8, titre de l'année 1304, où ce mot est déjà employé.

Le prix moyen de location du *gemet* varie entre vingt et trente florins, suivant la qualité de la terre et les charges qui pèsent sur elle. Ces charges, sur lesquelles nous aurons occasion de revenir dans la suite, consistent surtout dans l'entretien des digues et dans les travaux d'irrigation.

Le prix moyen de vingt à trente florins ne représente que la location du sol nu, avec les bâtiments de la ferme. Le fermier doit avoir ses bestiaux à lui, ses animaux de trait, et posséder également le matériel agricole indispensable à son exploitation. En outre, il n'est pas tout à fait libre de cultiver comme il l'entend. Il y a certains usages qui lui lient les bras. Ainsi, dans la contrée que nous traversons, l'ensemble de la culture se répartit sur une période de huit années. La première, on fait du colza et l'on fume; la deuxième, on produit du froment; la troisième, des fèves qui, cueillies, séchées et cassées, sont données plus tard au bétail; la quatrième, on sème de nouveau du froment; la cinquième, des haricots; la sixième, encore du froment; la septième, on plante des pommes de terre, et la huitième, on laisse en jachère et l'on fume.

Dans un pays aussi merveilleusement fertile que la Zélande, en ayant soin que tous ses champs ne soient pas au même point, le fermier a de la sorte une culture très-variée, qui lui permet de pourvoir abondamment à tous les besoins de son exploitation, et de tirer bon parti de son excédant de production.

La dîme, elle, se paye en nature, sauf pour la première année, c'est-à-dire pour le colza, où elle s'ac-

quitte à raison de vingt-cinq cens (soit environ cinquante-deux centimes) par hectare. Lorsque la moisson est faite, le fermier bottelle ses gerbes, forme des tas composés généralement de quatre à six gerbes, et les dispose dans son champ, par rangées et à distance égale les unes des autres. Le propriétaire de la dîme vient alors, choisit le premier tas qui lui plaît, plante un branchage sur ce tas, et à partir de là, on compte jusqu'à treize, et chaque fois que ce nombre arrive, on met un nouveau branchage sur le sommet[1]. Une fois l'opération terminée pour tout le champ, la part de la dîme est faite. Le fermier peut enlever toutes ses gerbes, mais il lui est interdit de toucher à celles qui portent un branchage. Aussi arrive-t-il bien souvent que celles-ci demeurent encore longtemps exposées aux ravages des oiseaux picoreurs, alors que toute la récolte est rentrée à la ferme.

Ce fait se produit surtout quand le propriétaire de la dîme demeure au loin. Alors, pour prendre possession de son bien, il a de longs charrois à faire, une grosse dépense par conséquent, et, dans ce cas, il préfère attendre une occasion. Aussi, pour éviter un déplacement coûteux, les propriétaires des dîmes ont-ils recours à une entente mutuelle. Tous les ans, à une époque fixe, ils se réunissent à Middelbourg et procèdent à ce qu'on pourrait appeler la « bourse des dîmes ».

[1] Ce chiffre treize n'est pas fixe. Il varie d'un canton à l'autre. Dans certaines communes, le maître de la dîme a droit à un tas par dix; dans d'autres, à un par douze.

Une fois réunis, on se renseigne mutuellement. On sait ce que l'année donnera; on fixe un prix moyen par chaque contrée, et la dîme se trouvant ainsi tarifée, le fermier peut racheter celle de son champ, ou, s'il ne s'en soucie pas, le propriétaire peut échanger des dîmes trop éloignées de son habitation contre d'autres dîmes qui se trouvent dans son voisinage.

Mais voilà qu'en causant dîmes, fermages, pommes de terre, froment et colza, nous sommes arrivés à Serooskerke. C'est un gros et beau village, bien bâti, d'une admirable propreté, avec un vieux morceau d'église d'aspect vénérable. Autrefois il s'y trouvait un château, et les sires de Serooskerke étaient de grands personnages. Plusieurs d'entre eux exercèrent de hautes charges en Zélande. Mais le château a disparu, et la famille habite maintenant en Gueldre, où, fidèle à ses anciennes traditions, elle a su se concilier le respect et l'affection de tous.

Aujourd'hui, tout le pays est un peu en l'air. Quoiqu'il soit de bonne heure encore, on attelle partout les chars de paysans. Les belles juments aux harnais brillants, étincelants de cuivre, sont déjà dans les brancards. Les grandes voitures vertes rechampies de couleurs vives, avec leurs roues hautes et déliées, vont prendre un joyeux fardeau de garçons et de filles, et dès le départ, les chansons iront leur train et les baisers aussi.

Tenez, voyez les coquettes paysannes qui accourent, les bras nus, le chapeau de paille baissé sur les yeux et leurs beaux rubans bleus flottant sur les épaules. A leur

front, à leur cou et à leurs doigts, les bijoux scintillent. Sont-elles assez parées avec leurs beaux jupons et leurs jolis fichus ! Un détail de cette toilette éblouissante de fraîcheur nous révèle la religion de ces jolies évaporées. Le bleu et le violet dominent dans leurs ajustements, et nous en pouvons conclure qu'elles sont certainement calvinistes. Si les fichus étaient rouges et jaunes, elles seraient catholiques assurément. Mais ce jour-là, « Romaines » ou protestantes, elles n'ont qu'une religion : le plaisir.

Tout cède en effet devant lui, tout, même ces trésors de retenue pour lesquels les premières vierges chrétiennes enduraient si volontiers le martyre. Il faut que vous l'appreniez, en effet, ces belles *meisjes* fraîches et roses, avec leur sourire ingénu, leur air placide, leurs regards candides et purs, ont une manière d'entendre la vertu, qui partout ailleurs passerait pour extravagante. La chasteté est un fardeau dont elles savent s'affranchir de bonne heure. Chez nous on nommerait cela du dévergondage ; mais ici, la chose ne tire pas à conséquence. Au grand scandale de quelques puritains, ces libres habitudes se transmettent fort exactement de mère en fille. Les gens prudes se voilent la face, et on les laisse se voiler. Dans cette population campagnarde, ce sont mœurs admises, usages reçus auxquels on ne trouve pas à reprendre. « On ne voit presque rien de juste ni d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. » C'est Pascal qui l'a dit ; et puisque Pascal l'a dit, il faut bien le croire.

Sauf cette petite lacune, toute cette population zélandaise est, du reste, foncièrement honnête et probe. Le vol est presque inconnu dans le pays. Le paysan est bien toujours un peu finaud, et sur son intérêt, cela va de soi; mais c'est dans sa nature. Et, en tout cas, il est singulièrement moins retors, artificieux et de mauvaise foi, que dans maint autre pays que je pourrais citer. Sa parole en affaires a une valeur très-supérieure à celle du paysan flamand. Il ne ment pas pour le plaisir de tromper. Il est confiant, sincère, pas envieux et bienfaisant par-dessus le marché. « On voit peu de départements qui contiennent un aussi grand nombre d'établissements de secours que celui des Bouches-de-l'Escaut, écrivait en 1813 un rédacteur officiel. Ces asiles de l'indigence et du malheur attestent la charité et la commisération des habitants de la Zélande[1]. » Si l'écrivain français qui a tracé ces lignes revenait aujourd'hui, il n'aurait rien à y changer. Ajoutez à cela un fond de religion peu ordinaire. Tel de ces fermiers que vous croyez illettré vous parlera de Luther, de Melanchton et surtout de Zwingle et de Calvin en maître homme. Il raisonnera sur la grâce et sur le péché comme un vieux docteur, vous citera les textes précis et vous expliquera tout le synode de Dordrecht, auquel vous n'avez peut-être rien compris. Toutes ces questions-là lui sont familières; il ne tarit pas là-dessus; mais, dame! l'autre sujet est pour lui lettre close.

[1] *Annuaire statistique du département des Bouches-de-l'Escaut* pour l'année 1813.

Si nous en croyons les vieux auteurs, cependant, il n'en fut pas toujours ainsi. Un annaliste du seizième siècle, qui nous dépeint les costumes et les usages des anciennes Zélandaises, nous raconte que « leurs habits estoyent escavés par derrière jusques aux épaulles, et pardevant de toute la poitrine, découvrant leurs mamelles, encore qu'il y eust entre elles grande pudicité ». Et plus loin, il ajoute : « Les filles (ce qui estoit à esmerveiller pardessus toutes autres nations) n'entroyent point en l'estat de mariage, s'elles n'estoyent vierges immaculées, et si quelque fille s'estoit laissé abuser, soit en secret ou à descouvert, combien belle, riche ou jeune qu'elle fut, elle ne sçavoit trouver party pour se marier. »

Aujourd'hui, si notre vieil annaliste revenait en ce monde, il lui faudrait grandement modifier sa description, couvrir d'abord la poitrine et le reste, et surtout effacer son fameux cas rédhibitoire pour le remplacer justement par le terme opposé. Il n'en est pas une, en effet, de ces joyeuses filles, qui entre en ménage dans l'état ci-dessus décrit. J'ajouterai même que bien peu se présentent devant le bourgmestre et le pasteur sans être douées d'un intéressant embonpoint. Et cette habitude est poussée si loin que ledit embonpoint peut être, dans bien des cas, considéré comme d'une nécessité absolue, au point que son absence retarde indéfiniment la conclusion civile et religieuse du mariage entamé. En voulez-vous un exemple ? En voici un choisi entre vingt.

« Lorsque j'étais en garnison à Middelbourg, me ra-

contait, un jour, mon excellent ami le colonel W......erg, il y a de cela quelque vingt ans, j'avais remarqué dans la rue une délicieuse *melkboerin* [1], gentille, fraîche, blanche, rose et potelée, qui, chaque matin, apportait son lait à ma propriétaire. En ce temps-là je n'étais que capitaine, et sa vue m'avait frappé. Un soir, je questionnai à son sujet la servante qui prenait soin de mon appartement.

« — C'est étrange, lui dis-je, qu'une fille si jolie ne se marie pas.

« — Que voulez-vous, monsieur? me répondit la servante, la pauvre Grietje [2] est belle fille, mais elle ne peut pas avoir d'enfant.

« — Comment, elle ne peut pas avoir d'enfant?

« — Non, monsieur. Tournée comme elle l'est, ce ne sont pas, vous le pensez, les amoureux qui ont fait défaut; mais les kermesses se passent, rien ne vient, et les amoureux s'éloignent...

« C'était l'exacte vérité, continuait le colonel; la servante ne m'avait pas trompé. » Et il ajoutait avec un sourire plein de réminiscences : « C'était vraiment une bien jolie fille que cette Grietje. »

Cette condition-là, en effet, prime toutes les autres, et lève tous les scrupules. Elle est la seule dont on tienne compte, et elle entraîne, pour celui qui s'en rend complice, les mêmes devoirs moraux que la séduction chez

[1] *Melkboerin,* prononcez « melkbourine », littéralement : paysanne au lait. On donne ce nom aux marchandes de lait de la campagne.

[2] Abréviation hollandaise de Marguerite.

nous. Voici, du reste, une anecdote d'une authenticité absolue, qui pourra vous édifier sur ce délicat sujet. Le personnage dont je la tiens, grand propriétaire zélandais, fut vingt ans bourgmestre de sa commune, et, plus tard, membre des états généraux. C'est un de ces hommes, sérieux et vrais, dont on peut dire que la parole est d'or, et je m'en voudrais de changer un mot à son récit.

« Un jour, me dit-il, j'étais dans mon bureau, en train de travailler, quand le domestique vint m'annoncer qu'un garçon, nommé Gerrit, demandait à me parler. C'était le fils d'un de mes fermiers. Je l'avais connu tout enfant ; nous l'avions vu grandir, et je l'ai toujours un peu considéré comme étant de la maison. Je donnai ordre de l'introduire.

« — Monsieur, fit-il après les compliments d'usage, je vous demande pardon de vous déranger, mais je voudrais bien avoir mes papiers.

« — Tes papiers... pourquoi faire ?

« — Monsieur, je vais me marier.

« — Te marier ! Mais je ne savais pas que tu fusses fiancé.

« — Pardon, monsieur, mais je suis fiancé avec Mietje[1] Smits.

« — Mietje Smits ? Je croyais qu'avec elle tout était rompu depuis deux mois, et, du reste, ce n'est pas toi qui es allé faire la dernière kermesse avec cette fille.

« — C'est vrai, monsieur ; elle est allée avec le fils à

[1] *Mietje,* abréviation de Marie.

Pieter de Coster; mais ce matin, j'étais en train de labourer la grande pièce de terre, quand ils sont venus me trouver tous les deux. Nous avons compté sur nos doigts. C'est de moi qu'est l'enfant. »

« Devant une raison aussi péremptoire, continua l'ancien bourgmestre, je n'avais qu'à m'incliner. Gerrit eut ses papiers. Il épousa Mietje Smits, bien que celle-ci eût été faire la kermesse avec le « fils à Pieter de Cos- « ter », et je vous avoue même que je n'ai jamais voulu savoir si le fameux calcul qu'ils avaient fait sur leurs doigts s'était trouvé d'une exactitude irréprochable.

« Mais n'admirez-vous pas, me disait-il encore, n'admirez-vous pas ce garçon, qui part de chez lui le matin sans penser plus au mariage qu'à se faire mahométan, qui à dix heures compte sur ses doigts, le soir fait annoncer ses bans, et quinze jours après épouse ?

— Je l'admire d'autant plus, repartis-je, que sa Mietje n'avait pas le droit de se prévaloir de la sentence indulgente émise par Publius Syrus :

Lapsus semel, fit culpa si iterum cecideris [1].

Mais le plus curieux en tout ceci n'est peut-être pas encore cet abandon de la jeunesse, c'est l'indifférence, le laisser-aller, je dirai même la complicité des parents. Dans tout autre pays il y aurait

[1] *Traduction libre :* « L'erreur ne devient faute que lorsqu'on y retombe une seconde fois. »

colère et menaces d'un côté, ou bien tromperie de l'autre. Ici, tout se fait d'accord, tout se passe au grand jour. Un garçon qui souhaite d'avoir une fille ne s'en va pas la surprendre aux champs, ne cherche pas à la voir en cachette, à lui parler en dehors de son père et de sa mère. Il s'en va bravement le soir, à l'heure où l'on se couche, frapper à la porte du logis paternel.

« Que veux-tu, garçon ? dit le père en entr'ouvrant la porte.

— Je voudrais causer avec l'aînée, ou la cadette, ou telle autre de vos filles », répond le gaillard, en désignant celle pour laquelle son cœur a parlé.

Si le solliciteur est un mauvais gars, un triste sujet, de réputation douteuse, il arrive quelquefois que le père le chasse.

« Va-t'en, mauvais garçon... Les filles dorment à cette heure ; qui peut parler sans rougir n'attend pas la nuit pour venir causer, etc. »

Mais une pareille réponse est extrêmement rare. Le père se borne généralement à appeler celle de ses filles qu'on lui a désignée, lui dit qui est là, et lui demande, sans autre préambule, si elle veut « causer » avec le visiteur. Si celle-ci refuse, le père transmet au garçon l'excuse donnée par la belle : il est trop tard ; elle est déjà couchée ; il fait mauvais, ou trop froid, quelque banale excuse. Là-dessus, la porte est refermée, et l'amoureux s'en va. Mais si la fille consent, alors elle sort, vient causer avec le galant, et reste dehors une

grande partie de la nuit, sans que sa famille s'en préoccupe le moins du monde[1].

A partir de ce jour, l'amoureux a ses grandes et ses petites entrées à la ferme. Il se promène le soir avec la fille, et court, en sa compagnie, toutes les kermesses des environs. En outre, chaque dimanche matin il vient la prendre à la maison, la conduit aux champs et cause avec elle pendant qu'elle trait ses vaches. Au retour, elle rapporte le lait dans deux seaux pendus à un crochet qui s'emboîte sur ses épaules. Au bout de quelques semaines, il arrive parfois que le galant se substitue à elle et rapporte le lait à sa place. Alors, de ce jour-là, ils sont vraiment fiancés, et l'on peut s'attendre à un prochain mariage, lequel a de grandes chances pour n'être pas stérile. Mais parfois aussi le galant disparaît avant d'avoir rapporté le doux breuvage, et s'en va prodiguer autre part ses aimables paroles et ses assiduités.

Ces usages, si différents des nôtres, nous étonnent au dernier point. Ils s'insurgent contre ce que nous regardons comme les notions les plus élémentaires de l'honnête et du bien; car, on ne saurait trop le répéter, il n'est aucun pays au monde où ces romans champêtres se trament plus ouvertement, se déroulent plus

[1] Dans certains villages, me dit-on, la demande adressée au père est suivie de l'introduction du galant dans la chambre de la fille. Celle-ci se met au lit en sa présence, et, si elle laisse la lumière allumée, l'amoureux cause quelque temps et finit par se retirer. Si, au contraire, elle l'éteint, alors il se couche à son tour, et revient tous les samedis pour en faire autant.

librement, et se dénouent avec moins de façons. Pour courir les kermesses, en effet, avec une ou plusieurs de ces filles, il n'est même pas besoin que l'intention matrimoniale ait été clairement indiquée. Il suffit d'avoir le consentement de la gentille personne dont on veut faire sa compagne, ou, si elles sont plusieurs, d'obtenir leur approbation à toutes. Voici une petite anecdote que je tiens de M. le colonel N..., qui connaît bien la Zélande. Je la livre à vos méditations.

Il y a de cela une douzaine d'années, un jeune Hollandais, employé d'une grande administration publique, fut détaché, pour les besoins du service de l'État, dans un village zélandais. Le jeune homme s'ennuyait beaucoup, n'ayant guère de société aux environs; aussi se montrait-il très-assidu auprès d'un gros fermier, chez lequel il allait assez régulièrement vider une bouteille en fumant un cigare.

Le fermier avait deux filles, très-jolies l'une et l'autre, et peut-être la présence des deux très-jolies *meisjes* n'était-elle pas étrangère aux assiduités du jeune fonctionnaire.

Vers ce temps, la kermesse de Middelbourg approchant, notre jeune Hollandais témoigna, devant ses gracieuses voisines, le désir d'y aller et dit, en plaisantant, au père : « Si ces demoiselles voulaient venir avec moi, je serais bien heureux d'être leur chevalier.

— Elles sont libres, répondit le père. Enfants, vous entendez ce que monsieur propose! Répondez vous-mêmes si cela vous convient. »

Les filles battirent des mains, acceptèrent toutes joyeuses, et l'on prit rendez-vous pour aller ensemble à Middelbourg. Tout se passa fort gaiement. On resta trois jours absent et l'on revint fort satisfait, le fonctionnaire enchanté de ses compagnes, et les jolies filles ravies de leur cavalier.

Sur ces entrefaites, le fonctionnaire fut changé de résidence. Il fut appelé à Flessingue. Il s'y rendit, et il y était installé déjà depuis trois mois, quand un beau jour il reçut la visite de son ancien voisin, le père aux jolies filles.

« Eh ! bonjour, père Michiel, quel plaisir de vous revoir ! vous prendrez bien un verre de vin ? »

« Un verre, c'est bien ; deux, c'est mieux, et trois sont encore préférables », comme dit la chanson flamande. La bouteille finie, le père Michiel, au lieu de s'égayer comme c'était l'habitude, devint tout à coup très-sérieux. « Votre vin est bon, dit-il au fonctionnaire, mais vous comprenez bien que je n'aurais pas fait la course de chez nous ici pour boire bouteille, fût-elle meilleure encore. » — Et comme son interlocuteur ouvrait de grands yeux et ne paraissait pas comprendre : « Il y a du neuf, ajouta-t-il.

— Il y a du neuf ? répéta l'autre.

— Oui, il y a du neuf. « Et sans embarras comme sans périphrase, il expliqua que l'une de ses filles se trouvait dans l'état ci-dessus décrit.

« Votre fille... je comprends... mais...

— Eh bien, dans ce pays, vous connaissez l'usage,

quand pareille chose arrive, on épouse la personne en question.

— Votre fille, très-bien... mais laquelle? »

Laquelle! Soit que le père Michiel ne prît point garde à l'étrangeté de cette question, soit qu'elle n'eût rien qui le surprît, il répondit simplement : « C'est Neeltje, la plus jeune. »

Là-dessus il ramassa son chapeau, et prenant congé : « J'attends votre demande, dit-il au jeune fonctionnaire. Bonjour et à bientôt. »

Je ne sais si l'honnête garçon avait médité cette belle parole d'une femme d'esprit : « Ce ne sont pas les fautes qui nous perdent, c'est la manière de se conduire après les avoir faites. » — L'histoire ne fournit là-dessus aucun éclaircissement; mais ce qu'elle raconte, c'est qu'il estima qu'alors qu'on habite un pays, on doit se conformer à ses usages, et que lorsqu'on a fait une imprudence, on doit en supporter les conséquences. Il épousa Neeltje, et il en fut récompensé. Sa femme était jolie; il se trouva en outre qu'elle était bonne, intelligente et dévouée. Son beau-père eut l'obligeance de mourir à quelques années de là, en lui laissant une fortune très-rondelette. Peu après, la sœur de sa femme, l'autre fille du père Michiel, se maria, et il dut l'assister en guise de père. C'était remplir un devoir gênant, et notre étourdi avoua dans la suite qu'il avait éprouvé en cette circonstance une hésitation facile à comprendre, n'ayant pu, dans ce jour solennel, oublier complétement qu'il avait été son propre beau-frère par anticipation.

Du reste, jamais il ne fut, entre sa belle-sœur, sa femme et lui, question de cette fameuse kermesse de Middelbourg, qui avait créé pour tous trois des liens de parenté si compliqués et si étranges. Mais avouez que l'aventure eût été plus originale si, au lieu d'une seule fille, les deux..... Non, rien que d'y penser, je ne puis m'empêcher d'en rire. La polygamie étant défendue en Zélande comme chez nous, quel embarras pour le père Michiel, et surtout pour le jeune imprudent!

Ne vous semble-t-il pas que le moraliste le plus rigide se trouve désarmé en présence de tels événements? Il en est presque réduit à se demander lequel a raison, de ses principes sévères ou de cette absence complète de principes. Sir John Lubbok, dans un livre excellent, s'est donné la peine de compulser Campbell, M'Lennan, Richardson, Sproat et cent autres pour découvrir des sentiments tous pareils chez les peuplades qualifiées inférieures. Au lieu de s'égarer chez les Khonds, les Munniporees, les Indiens Tinné, les Ahts et autres tribus sauvages, que n'a-t-il pris un bateau et traversé la mer du Nord? Quelle abondante moisson il eût pu faire dans ce pays, et surtout quelles déductions il eût tirées de cette surprenante liberté de mœurs, jointe sur tous les autres points à une honnêteté parfaite!

Chercher à la corriger, ce serait folie. Il n'y faut pas songer. Ces allures sont en quelque sorte passées dans le sang. Les plus éloquents ont essayé de remonter le courant, et ils y ont perdu leur latin, c'est-à-dire leur influence et leur prestige. Maintes fois, en effet, il est

arrivé qu'un pasteur, nouveau venu dans le pays, au moment de consacrer l'union d'une jolie paysanne à la taille un peu trop ronde, s'est laissé entraîner à blâmer ces épousailles anticipées, précédant de plusieurs mois la bénédiction nuptiale.

Mais le pauvre pasteur était bien vite obligé de renoncer à ses graves objurgations. Il en était pour ses frais de sagesse et de morale, et même ne tardait pas à s'apercevoir que seul il causait du scandale en blâmant hautement un acte qui n'en causait aucun. En outre, il voyait l'affection de ses ouailles se détourner de lui. « Quel est-il donc celui-là, qui vient ainsi nous faire la leçon ? disaient les paysans irrités. Prétendrait-il nous apprendre à vivre ? Les coutumes de nos pères sont les bonnes, nous ne les changerons pas pour lui. S'il les trouve mauvaises, qu'il retourne là d'où il vient, et qu'il attende que l'un de nous aille le chercher. »

Pour ne pas voir déserter l'église, on était bien forcé de fermer les yeux. Du reste, ces mœurs joyeuses et légères n'ont qu'un temps. Sitôt le mariage accompli, tout change. Ces jeunes fous perdent en un instant leur esprit capricieux et leurs allures volages. Un mari débauché est rare en Zélande ; une femme infidèle, on n'en trouve pour ainsi dire pas. Les enfants naturels y sont presque inconnus. A quoi bon se mettre l'esprit à l'envers ? Disons donc plutôt, avec Pangloss, que tout est bien qui finit bien.

Mais nous voici arrêtés par les chariots. Écoutez les cris, les rires et les chansons. Dieux justes ! c'est la

Mandolinata que chantent tous ces joyeux coureurs de kermesses. Harmonie, ce sont bien là de tes coups! Heureusement le passage est payé, la barrière est levée, et voilà tout le train de ces rustiques équipages qui reprend au grand trot le chemin de la ville.

Ces jours-là le receveur du *tol* a grandement à faire. Le *tol*[1], c'est cette maison, ou plutôt cette barrière coupant la route, touchant sur la gauche à une maison champêtre et sur la droite à une monumentale pancarte surmontée des armoiries des Pays-Bas. Toute voiture qui passe doit payer son tribut, et cette redevance sert à l'entretien du chemin. Impôt indirect coûteux à percevoir, car les cinquante *tollen* qui sont dans l'île de Walcheren exigent cinquante maisons habitées par cinquante familles, qui doivent vivre du produit de l'impôt avant qu'il en entre un sou dans la bourse de la commune de l'État ou des particuliers, suivant que c'est l'un ou l'autre qui est chargé d'entretenir la route.

Aussi, dans certaines parties de la province, dans l'île Zuidbeveland par exemple, les habitants ont-ils réformé ce vieil impôt, et l'ont remplacé par un droit fixe que payent tous les propriétaires de l'île. Cette modification est des plus rationnelles; car quiconque possède un champ a intérêt à ce que l'accès en soit facile, et par conséquent à ce que les routes soient en bon état. Les propriétaires bevelandais ont donc aboli tous les *tollen*. Ils ont fondé une

[1] L'usage des *tollen* ou « péages » est non-seulement répandu en Zélande, mais dans tous les Pays-Bas.

sorte de syndicat qui s'occupe de l'entretien des routes et, sous le nom de *Middelen van Straaten en Wegen* [1], pourvoit à la répartition de cet impôt spécial.

En Walcheren on est un peu plus arriéré, et l'on s'en tient toujours à l'ancien système, très-pittoresque, j'en demeure d'accord, mais assez peu pratique, surtout lorsqu'on est très-pressé.

Jadis ces *tollen* étaient encore beaucoup plus nombreux que de nos jours. Les routes et les canaux en étaient encombrés. Ils constituaient des sortes de douanes placées à la frontière de chaque seigneurie, et les droits qu'on y prélevait s'étendaient à toute espèce de produits. En ce temps l'autorisation d'établir un *tol*, le *tolrecht* [2], comme on disait, était un privilége envié. Sa possession constituait un droit féodal d'un grand rapport ; aussi voyons-nous, dans tous les anciens contrats, les terres seigneuriales cédées avec « leurs franchises, droits, rentes et *tollen* ».

Aujourd'hui, au contraire, le *tol* n'est plus que d'un mince rendement. Le plus souvent, la commune afferme pour quelques centaines de florins la maison, la barrière et les revenus que celle-ci donne ; et moyennant le payement de sa ferme et la sévère observation du tarif, le fermier du *tol* ne doit compte à personne de sa gestion. On m'a même cité un de ces fermiers, très-sévère

[1] C'est-à-dire : moyens pour les rues et les routes. La contribution est en Zuidbeveland de quinze centimes environ par hectare.

[2] Littéralement : droit au *tol*, c'est-à-dire droit au péage.

calviniste, qui, regardant la perception du péage comme une occupation incompatible avec le repos dominical, a préféré renoncer ce jour-là à l'exercice de son droit, plutôt que de composer avec ses convictions religieuses. On peut juger si la circulation sur cette route est active le dimanche.

Malgré ce maigre rapport du péage, les routes n'en sont pas moins fort bien entretenues en Zélande. Généralement elles sont divisées en deux et par moitié dans toute leur longueur. L'une de ces moitiés est pavée, souvent avec des briques posées sur champ, et sur l'autre la terre est simplement foulée, sans macadam, sans pavés, ni briques. Cette seconde partie de la voie, qui est naturellement la plus douce et la moins cahoteuse, prend le nom de *Zomerpad* ou « chemin d'été », l'autre étant spécialement réservée pour l'hiver.

Mais la barrière est franchie depuis longtemps, et nous restons à bavarder. Passons. — Oost Kapelle, où nous avait arrêtés ce flot de voitures, est un très-gai village, coquet et soigné, très-ancien malgré cela ; car une lettre de Florent V, datée de 1273, mentionne déjà son nom. Jadis son territoire renfermait deux mille cinq cents arpents et contenait deux résidences seigneuriales, l'une à Duinbeek et l'autre à Westhoven.

Celle de Westhoven était la plus vieille et la plus considérable. Elle avait été édifiée tout au commencement du douzième siècle, et fortifiée par les Templiers qui l'avaient reçue en apanage. En 1314, deux ans après la suppression de l'ordre par Clément V, les comtes de

Hollande et Zélande mirent la main sur cette terre seigneuriale et sur son château, dont ils firent un de leurs séjours préférés dans l'île. Plus tard, Westhoven fut donnée en fief aux abbés de Middelbourg. En 1540, l'abbé Florent y reçut une visite illustre entre toutes, celle de l'empereur Charles-Quint. Puis des abbés de Middelbourg la propriété de Westhoven passa aux évêques, et en 1572, lors du mouvement antiespagnol et réformiste, le château fut incendié et le fief aboli.

Duinbeek a une histoire moins connue. Cependant son ancienneté n'est pas médiocre, car il vous souvient que c'est en échange de leur résidence et château de « Dunebeke », avec quatre arpents de seigneurie [1], que Wolfart van Borselen et dame Hadewick, sa femme, obtinrent en 1350, de Guillaume V de Bavière, le libre fief de la ville de Veere. Dès cette époque Duinbeek était donc déjà une résidence agréable et enviable. Ce n'est pas de son côté toutefois que nous allons porter nos pas; nous n'irons pas non plus du côté de Westhoven, dont nous nous réservons d'admirer plus tard, au passage, les douves profondes et les vieilles tours à mâchicoulis. Pour le moment nous allons visiter une autre résidence non moins jolie, non moins aimable, mais toute moderne celle-là. Je veux parler de la belle propriété d'Overduyn, dont nous sommes à vingt minutes ou une demi-heure tout au plus.

[1] «... Hunne veste en woning te Dunebeke in Walcheren met vier gemeten ambachts. » Voir *Inventaris,* etc., n° 40.

XIII

Overduyn. — La *Bibliotheca Catsianna*. — Domburg. — La Nehalennia. — Westkapelle. — Une bataille illustre. — La digue. — Les *polderjongens*. — Le type espagnol.

Lorsqu'on veut avoir une idée exacte de l'admirable fertilité de cette bonne terre de Zélande, il faut visiter le château d'Overduyn.

Mais Overduyn est-il bien un château? Dans le sens féodal et guerrier du mot, — certainement non. — C'est ce que nous appellerions en France « une campagne ». C'est un de ces séjours champêtres auxquels les Romains donnaient ce nom gracieux de « villa », que nous appliquons aujourd'hui à tort et à travers. En un mot, c'est une très-belle et très-confortable demeure précédée d'une immense pelouse où galopent joyeusement les biches et les daims, entourée d'un beau parc et d'un jardin fleuri, ayant auprès d'elle ses écuries, ses remises, le potager plantureux et le verger touffu, et dans son voisinage la ferme avec ses granges énormes, ses étables, sa porcherie et ses rustiques habitations.

Ajoutez à cela une belle véranda s'ouvrant hospitalièrement sur la campagne, des kiosques répandus dans le

parc, des bancs installés au coin des allées, pas de barrières, pas de clôtures apparentes : en un mot, l'accès partout facile et l'abord cordial. Telle est, dans son familier apparat, cette habitation accueillante, bien différente de nos châteaux français entourés de grands murs, précédés de hautes grilles, séjour luxueux, faisant mentir cette parole de Chénier dans les *Gracques* : « ... Où l'on vit sans luxe on est hospitalier. »

Entrons, en effet, le front haut et sans crainte; nous n'avons rien à redouter. Le maître de cet Eden zélandais est bien l'homme que nous font présager cette opulente demeure et l'admirable paysage qui l'entoure. Comme eux il est aimable, comme eux encore il est accueillant et cordial.

Plusieurs fois je suis allé m'asseoir sous ces verts ombrages ; plusieurs fois j'ai pris ma place à la table du logis, à côté de charmantes châtelaines, en face d'une bonne maman toujours gaie, toujours avenante, indulgente pour tous, et dont le sourire bienveillant me rappelait un autre sourire maternel ; et chaque fois je suis sorti de cette demeure le cœur reposé, l'esprit plus tranquille et le cerveau plus instruit ; car le seigneur d'Overduyn est non-seulement un homme aimable et riche, c'est encore un érudit dans le meilleur sens de ce mot.

Il vous souvient qu'à Brouwershaven je vous ai dit que nous trouverions autre part le monument élevé à Cats. Eh bien, c'est ici, c'est à Overduyn qu'il nous le faut chercher ; non pas un édicule en marbre ou en bronze, mais un monument entièrement composé avec

les matériaux laissés par le poëte lui-même, c'est-à-dire avec ses œuvres pieusement recueillies, auxquelles on a joint tous les souvenirs de sa longue carrière qu'il a été possible de retrouver.

Dans une bibliothèque spéciale, bardée de fer et défiant le feu aussi bien que les mains sacriléges, M. de Jonge van Ellemeet a groupé, en effet, les deux cent dix-sept éditions différentes ou fragments d'éditions qu'on a donnés, depuis deux siècles et demi, de l'œuvre pesante et compacte du poëte des *Sinne en Minne Beelden*, du chantre du *Houwelyck*. Dans des cartons spéciaux, il conserve en outre les originaux des dessins qui ont servi à illustrer ces éditions diverses, et il a réuni dans une cassette particulière toutes les pièces qui pouvaient jeter quelque lumière sur la biographie de ce grand compatriote, à la mémoire duquel il a voué tous ses soins.

Ses titres, ses actes d'état civil, ses brevets de décoration, l'ordre de chevalier, ainsi que les armoiries qui lui furent accordées par Charles Ier, sont là avec sa correspondance intime, ses livres de compte et les lettres de ses filles. Une main pieuse a recueilli tous ces trésors; et ces épaves groupées forment maintenant un ensemble précieux, qui permet de ressusciter en quelque sorte cette grande figure d'un autre âge, ce Hollandais du siècle d'or, qui, par plus d'un côté, est peut-être la personnification la plus typique et la plus sincère des idées de son temps et du tempérament de son pays.

Ce que j'admire le plus, toutefois, dans le châtelain d'Overduyn, ce n'est pas ce dévouement à une grande

figure historique. Cette attention toute patriotique de ne rien laisser s'égarer de ce qui peut rappeler le plus illustre des poëtes zélandais est certainement digne de toute notre reconnaissance; mais ce qui m'a paru surtout remarquable, c'est que M. van Ellemeet ne s'est pas laissé absorber par le grand homme à la mémoire duquel il a prodigué sa fortune et ses soins. Il ne s'est pas laissé griser en effet par cette vie journalière avec les souvenirs laissés en ce monde par le poëte disparu. Il n'a pas haussé le piédestal au point de fausser les proportions, et son jugement est demeuré aussi sain, aussi droit, aussi calme, aussi correct, aussi sévère même que s'il avait toujours traité Cats en indifférent.

Indépendamment de cette admirable réunion de livres et de documents uniques, qui composent ce qu'il a fort bien baptisé la *Bibliotheca Catsianna*, M. de Jonge van Ellemeet possède une très-remarquable collection d'aquarelles. C'est une des plus belles, des plus complètes et des plus variées qui soient dans tous les Pays-Bas. Nous pourrions passer de longues journées à en inventorier les cartons; mais ce n'est pas dans ce but que nous sommes venus à Overduyn; c'est, je vous l'ai dit, pour avoir une idée de l'admirable fertilité de cette bonne terre de Zélande. Eh bien, pour cela il nous suffit de faire le tour de l'habitation, et de jeter un coup d'œil attentif sur les charmants points de vue qui vont se succéder sous nos yeux ravis.

Ces grands arbres qui nous forcent à lever les yeux au ciel pour considérer leurs cimes, ces bosquets touffus,

ces futaies exotiques, qui mirent leurs verdoyants feuillages dans ce petit lac peuplé de cygnes noirs, tout cela est la création du maître de céans. « Il n'est pas un arbre ici, dit-il avec un légitime orgueil, que je n'aie planté » ; et cette petite forêt, qui en tout autre lieu eût certes demandé, pour se développer ainsi, plusieurs existences d'hommes, a pris naissance il y a quarante ans à peine. N'est-ce pas merveilleux ? Et notez bien que nous ne sommes pas ici dans la partie la plus fertile de Walcheren. Réfléchissez que nous nous trouvons presque au bord de la mer. Overduyn signifie : vis-à-vis les dunes, et, ainsi que son nom l'indique, la jolie villa se dresse à quelques centaines de mètres de ces « montaignettes de sablon blanc ». Malgré ce voisinage, malgré le sable mélangé à son fécond terroir, malgré les vents qui soufflent de l'Océan et de la mer du Nord, non-seulement les arbres poussent et grandissent, mais les plantes des pays chauds viennent en pleine terre, y croissent, y fleurissent et y bravent l'hiver, tant celui-ci se montre doux et clément.

Déjà au temps où Guicciardini visita ces parages il en était ainsi. Le Florentin fut tout émerveillé de rencontrer, sous cette latitude, une végétation italienne. « Ces isles zélandaises, dit-il, approchent plus du pôle arctique que pas une région des Pays-Bas, excepté les pays de Hollande et de Frise, et pour ce, me semble que ces isles deussent estre plus froides et par conséquent moins capables de produire fleurs et herbages. Ce nonobstant, toutes ces régions nourrissent des lauriers et autres ar-

bres, et diverses sortes d'herbes et plantes et fleurs en chascune saison de l'année. »

A cette époque de géographie rudimentaire, où l'on n'avait pas pénétré le mystère des courants sous-marins, un pareil phénomène devait en effet passer pour extraordinaire. Ces hivers sans grands froids, ces étés sans chaleurs torrides faisaient de ce pays un objet d'étonnement. C'était une sorte de paradis champêtre dont chacun vantait la douceur climatérique sans chercher à en expliquer le secret.

Le parc parcouru en tous sens, donnons un coup d'œil à la ferme, regardons ces hangars superbes tout bondés d'équipages rustiques et de machines, arsenal indispensable aujourd'hui aux exploitations modèles. Voyons aussi en passant les étables vides, car les bêtes sont aux champs, et la double maison du fermier. Tout paysan cossu possède, en effet, une habitation double : une demeure d'été et une demeure d'hiver, séparées par une cour et appropriées aux besoins des différentes saisons, mais l'une et l'autre propres, nettes, immaculées, admirablement soignées, merveilleusement tenues, avec ce luxe campagnard fait de meubles luisants, auxquels s'associent les grands plats de faïence bleue, rangés en bel ordre sur le manteau de la cheminée, et les ustensiles de cuivre brillant comme de l'or.

Notre visite est achevée. Remettons-nous en route de nouveau, et maintenant allongeons le pas. Au cours du chemin, jetons un regard sympathique sur ces tours vaillantes, sur ces créneaux altiers, sur ce doyen des

arbres du pays ombrageant une cour féodale. A l'abri des surprises, derrière ces douves profondes, ce castel batailleur, c'est le château de Westhoven dont nous avons parlé. Hâtons-nous! encore une petit ruban de route à parcourir entre des villas délicieuses, et nous serons arrivés à Domburg.

Domburg, c'est le Scheveningue zélandais, c'est la plage préférée de Walcheren, simple cependant malgré ses prétentions aristocratiques, et peu peuplée malgré son vieux renom. Au quinzième siècle, elle était déjà à peu près ce qu'elle est de nos jours. Les habitants de Middelbourg et les châtelains des autres îles s'y étaient fait construire d'élégants cottages et venaient à l'ombre de ses bois, à l'abri de ses dunes, passer les mois chauds de l'année. C'était, disent les vieux chroniqueurs, une sorte de petit paradis terrestre. On prévoyait pour elle de hautes destinées, les mêmes qu'on ambitionne encore aujourd'hui, et qui ne se sont pas réalisées.

Cependant, plus qu'aucune autre, elle était en droit d'espérer. N'était-elle pas la plus ancienne station du littoral? Est-ce donc vainement que les Romains l'avaient choisie pour y établir un de leurs postes, pour y édifier ce *Burg*, qui, construit au milieu des dunes, allait lui donner son nom, *Duinburg*, devenu Domburg au moyen âge et par corruption? Une si noble origine devait-elle donc être sans effet et ne servir de rien? Ce passé glorieux, personne cependant ne le lui conteste. Et alors même qu'on le lui contesterait, est-ce que les antiques monnaies de Trajan et d'Antonin, de Vitellius et de Posthumius,

retrouvées dans son sol, ne viendraient pas protester contre ce déni de justice? Mieux que cela, les pierres se dresseraient d'elles-mêmes pour réclamer contre un pareil affront. Et quelles pierres ! les plus éloquentes et les plus respectables entre toutes, les autels des anciens dieux.

Les Romains, en effet, comme s'ils eussent voulu remercier les divinités tutélaires qui les avaient fait aborder en un lieu si propice, sous un climat si doux, au milieu de champs si fertiles, couvrirent ces plages de temples et de pierres consacrées. Le dieu Neptune, la déesse Néhalennia et les autres dieux et déesses veillant sur ces provinces (DIIS DEABVSQVE PRÆSIDIBVS PROVINCIARVM) reçurent leurs actions de grâces, et la fumée des sacrifices s'éleva vers les cieux.

On a retrouvé ces autels, élevés par la piété antique. Après des vicissitudes cruelles [1], ils font aujourd'hui partie du Musée de Leyde, et l'on en peut voir à Middelbourg, à la *Zeeuwsch genootschap,* d'intéressantes reproductions.

Ceux de la Néhalennia, de cette curieuse déesse, adaptation scandinave de la Σελήνη grecque, sont les plus nombreux. Ils représentent la bonne déesse conductrice des nautoniers et dispensatrice des biens de la terre abritée sous une arcade gracieuse, parfois debout, assise

[1] Employés comme matériaux ou déposés dans l'église, ces autels furent en partie détruits dans un incendie qui, au siècle dernier, faillit anéantir le temple de Domburg.

le plus souvent, avec une corbeille de fruits à la main, image des biens qu'elle prodigue aux mortels. Quelquefois un chien, emblème de sa vigilance incessante, est couché à ses pieds, mais toujours elle porte le même costume; un bonnet à larges barbes est posé sur sa tête, une longue robe enveloppe son corps, et une pèlerine couvre ses épaules; et toujours aussi, sous ce costume simple et modeste, sa figure fine et délicate possède une charmante expression, pleine de grâce, d'élégance et de bonté.

On a fait couler des torrents d'encre, au siècle dernier, pour expliquer quelle était cette douce Néhalennia, si sympathique et si charmante. Le seigneur de Domburg (c'était alors le riche M. van Dieshoek, échevin de Middelbourg et directeur de la Compagnie des Indes orientales en Zélande) fit graver, en une série de planches, les diverses faces de ses autels. Ces planches furent répandues dans le monde des antiquaires, où elles soulevèrent de grosses disputes, les uns tenant pour cette incarnation scandinave de la Lune dont nous parlions tout à l'heure, les autres se souvenant qu'Homère appelle Neptune Θεὸς Νέαλαῖανος, et prétendant découvrir dans la gentille Néhalennia la reine de la mer et la maîtresse des ondes. Depuis, on a retrouvé de nouveaux autels qui étaient dédiés à l'aimable déesse, et des tombeaux qui portaient son nom, sans que la question ait été résolue d'une façon définitive.

L'époque où tombeaux et autels furent édifiés sur cette plage est, du reste, assez éloignée de nous pour comporter

des obscurités à peu près insolubles, et bien d'autres événements se sont accomplis depuis, qui réclament notre attention. Quittons donc ces anciens souvenirs et avançons un peu dans la succession des temps.

Pendant tout le moyen âge Domburg fut ce qu'elle est encore aujourd'hui, un lieu de douce retraite, que les comtes de Zélande se plurent à gratifier de privilèges. En 1300, son nom nous apparaît sur les règlements des maîtres des comptes de la province, et en 1327 il est question des droits de ses bourgeois en compagnie de ceux de Westkapelle et de Middelbourg, « *de rechten der poorters van Middelburg, Westkappel en Domburg* ». Singuliers bourgeois, toutefois, « *poorters* » d'une ville sans portes, car jamais Domburg n'a été fortifiée. Jamais elle n'eut de remparts, ni de murailles ; jamais elle n'eut de portes par conséquent.

Mais cette situation secondaire ne l'empêcha pas d'être l'une des agglomérations les plus favorisées de l'île. Et s'il est vrai, comme le dit Blaeu dans son majestueux latin, et à propos même de Domburg, que ce ne sont ni les murs, ni les fossés qui constituent la ville, mais les lois, le droit et le concours des citoyens, Domburg pouvait être regardée comme une ville, et non des plus modestes.

Cédée dans la seconde moitié du quinzième siècle par Marie de Bourgogne à cet Henri de Borselen qui, par suite du « grand prouffit » qu'il fit sur mer, acquit « de grandes terres en Zélande », elle fut gratifiée, en 1535, d'un marché hebdomadaire et, plus tard, d'un marché

aux chevaux, qui prit un grand essor et jouit bientôt d'une réputation méritée.

Aujourd'hui, elle est plage de bains et petite ville agricole. Ambitieuse, elle voudrait se développer et grandir, et ce n'est pas sans envie qu'elle regarde d'un côté Schéveningue, et de l'autre ses luxueuses rivales belges Ostende et Blanckenberghe. Malheureusement de gros obstacles retarderont encore de longtemps son essor, et, parmi ces obstacles, la difficulté des communications n'est pas le moindre.

Il faut, en effet, près d'une heure et demie pour aller de Domburg à la capitale de l'île, à la tranquille Middelbourg, et Middelbourg est elle-même à l'écart des routes ordinairement suivies.

Pour ma part, je ne souhaite pas, du reste, de voir cette transformation; ce qui me plaît, dans cette plage modeste, c'est sa modestie même. Je me la figure comme un lieu de repos pour le corps, d'apaisement pour l'esprit; comme une sorte de refuge pour ceux qui, fatigués des luttes de la vie, veulent pendant quelques semaines échapper au tourbillon qui les emporte, ou encore comme un abri pour ces adeptes de la vie de famille, désireux de continuer au bord de l'Océan les saines et douces habitudes, les paisibles traditions qu'ils regardent comme une partie essentielle de leur bonheur.

Mais me la représenter au milieu d'une cohue mondaine de figures « poudrederizées » et de jupes à traînes, au bruit d'un orchestre torrentueux et wagnérien, avec des Aspasies errant sous ses ombrages, et sur ses dunes

un essaim d'Alcibiades rachitiques, non, je l'avoue franchement, cela ne me séduit guère, et cependant, juste ciel ! c'est le rêve qu'elle caresse, et c'est peut-être là le sort qui l'attend.

Aujourd'hui que tout est encore tranquille, honnête et calme, parcourons ses rues campagnardes, sourions à son minuscule *stadhuis*, gravissons ses hautes dunes d'où l'on découvre l'île tout entière, feuillue et fleurie, comme un nid gigantesque, et après avoir traversé son petit bois aux futaies enchevêtrées, aux bosquets touffus et impénétrables, aux branchages entrelacés et comme crispés sous l'action du vent de mer, lançons-nous sur ce grand chemin nu,

> ... poudreux, sablonneux, malaisé,
> Et de tous les côtés au soleil exposé.

C'est par là qu'il nous faut aller pour gagner Westkapelle.

« Je vais te décrire Westkapelle, non point telle que tu la vois aujourd'hui, la plus infortunée des villes, veuve de ses murailles, de ses maisons et de ses habitants, épave laissée par la mer et jouet des éléments; mais telle qu'elle fut autrefois, voisine de l'Océan, assise sur des rivages fertiles, ayant un port commode et fréquenté, un commerce prospère, un nom dont la réputation s'étendait au loin. »

Ainsi s'exprime le vieux Blaeu, et le vieux Blaeu pourrait, s'il revenait en ce monde, exhaler, dans des termes

absolument identiques, les mêmes regrets douloureux et stériles.

Cette ville, jadis si florissante, dont l'origine remonte à l'occupation romaine[1], qui possédait à un si haut degré ces deux grandes sources de richesses des cités maritimes, la pêche et la navigation commerciale; dont les priviléges, contemporains de ceux de Middelbourg[2], étaient si considérables et si enviés qu'elle imposait un stage de trois ans à ceux qui briguaient l'honneur d'être admis au nombre de ses bourgeois; dont les relations étaient si recherchées qu'elle avait cru pouvoir interdire à tout étranger de résider sur son sol ou de trafiquer dans ses murs, sans en avoir acheté le droit; cette ville est aujourd'hui destituée de son ancienne puissance. Cette cité à laquelle, dès 1223, Florent V avait octroyé les droits les plus étendus, cette seigneurie qu'en 1377 le comte Albert comprenait dans la dot de sa fille et qu'il plaçait avant Flessingue et Rommerswaal, cette agglomération si fière, si riche, si commerçante, n'est plus aujourd'hui qu'un modeste et pauvre village.

Ses habitants, pressés par la nécessité, talonnés par le besoin, ont non-seulement renoncé au commerce, mais

[1] On a en effet découvert à Westkapelle et dans les environs des vestiges de villas et de tombeaux. On y a découvert également un autel antique portant une dédicace à Hercule.

[2] La *Keure* constitutive de la cité de Westkapelle fut octroyée en 1223, par Florent IV. Celle de Middelbourg est de 1217.

Ces deux pièces sont les deux documents les plus anciens que renferment les archives de Middelbourg.

encore presque totalement abandonné la pêche. Eux qui jadis ne permettaient d'avoir foyer en leur ville que lorsqu'on avait nef à la mer, comptent à peine aujourd'hui une demi-douzaine de bateaux de pêcheurs, et presque tous gagnent péniblement une existence précaire, en travaillant à la digue qui couvre leurs rivages. Tous sont occupés à cet immense ouvrage d'art qui défend l'île entière contre les ravages de l'Océan. Autrefois, cette pointe de l'île, formant une espèce de cap, s'étendait plus loin. En outre, elle était défendue par une ligne de dunes, comme elle l'est encore plus haut, aux environs de Domburg, et plus bas, aux environs de Zoutelande. A quelle époque se produisit le cataclysme qui balaya ce rempart naturel, l'histoire ne le dit pas; mais ce fut certainement après 1253; car, en cette année, le jour de la Saint-Martin d'été, fut livré, dans ces dunes mêmes, un grand et terrible combat, où la disposition du sol, tel qu'il existait alors, et la hauteur de ces collines de sable jouèrent un rôle décisif.

La comtesse Marguerite de Flandre, prétendant avoir le droit de suzeraineté sur Walcheren, avait envoyé son fils Guy, à la tête d'une armée formidable, que les chroniqueurs n'estiment pas à moins de cent cinquante mille hommes, pour opérer une descente dans l'île. Le jeune comte avait promis à sa mère de réduire Walcheren en son obéissance, ou bien d'y mourir à la peine.

Le fils de Marguerite arriva avec sa flotte devant Westkapelle, où il pensait ne rencontrer aucune résistance bien sérieuse. Mais Florent, frère de Guillaume II,

roi des Romains et généralissime de son armée, avait été informé par son frère du départ des Flamands et de la direction qu'ils avaient prise. Se hâtant de concentrer toutes les troupes qu'il avait en Zélande, il les porta à marches forcées jusqu'à Westkapelle, et là, il les cacha dans les dunes qui enveloppaient la ville, de telle façon que de la mer on ne pouvait soupçonner leur présence.

Le jeune Guy, sans aucune défiance, commença son débarquement. Il était déjà à terre avec son avant-garde, quand tout à coup les Hollandais surgirent comme par enchantement, et leur général, « voyant qu'il estoit heure, se monstra avec ses troupes en bel ordre de bataille et alla couraigeusement rencontrer les Flamens à la charge.

« Le combat fut grand et dura longtemps, raconte le vieux chroniqueur auquel j'emprunte le récit de cette sanglante affaire ; autant qu'il s'en desbarquoit et tout à mesure qu'ils mettoyent pied en terre, c'estoit autant de despeschés, et plus se hastoyent-ils à desbarquer pour secourir les premiers abordez, plus y en demouroit, et y eut tant de sang espandu, en ce quartier-là, de ces Flamengs que les Hollandois y occirent, qu'on y marchoit par-dessus les soulliers.

« Il y mourut plus de cinquante mille hommes sur la place, gueres moins de noyez et grand nombre de prisoniers qu'on chassoit comme un povre trouppeau de moutons, lesquels appercevans le Roy lui crièrent mercy : le Roy, mémoratif de la grâce que Dieu lui avoit faite par cette belle victoire, leur donna la vie saulve

et leur permit de retourner en leur pays, après que les soldats et païsans zeelandois les eussent dépoüillez tout nuds. Et estans sur le territoire de Flandre, ils cueillèrent l'herbe verte des poix et d'aultres verdures et foeüillages, dont ils couvroyent leurs nudités tant qu'ils vindrent en lieu seur, où ils peurent trouver mieux. »

La grande digue qui a remplacé ces dunes illustrées par une sanglante victoire est un des ouvrages les plus considérables et les plus coûteux qu'aient exécutés les ingénieurs zélandais pour se défendre contre la mer. C'est à la suite de la visite de Charles-Quint en ces parages que cet ouvrage gigantesque, jusque-là irrégulier et incomplet, fut amené à sa perfection. Depuis lors, les sommes que son entretien a coûté sont tellement considérables que c'est une sorte de dicton dans le pays, que pour le même prix on pourrait construire une autre digue en argent.

Cependant, malgré la difficulté vaincue, malgré les sommes dépensées, il s'en faut de beaucoup que ce travail ait un aspect aussi imposant qu'on le suppose, et qu'il produise sur l'esprit un émotionnant effet. Le problème résolu ne comportait pas, du reste, cette impressionnante grandeur, et la façon dont il fallait le résoudre y ajoutait un obstacle nouveau.

Cette grande digue, il est vrai, n'a guère moins de deux mille huit cents mètres de longueur; elle s'élève de huit à dix mètres au-dessus du niveau de la basse mer, et, sur sa plus grande étendue, elle ne compte pas moins

de cent mètres d'épaisseur. Ces proportions sont gigantesques; mais afin de permettre à une pareille montagne construite par la main des hommes de résister à la fureur des flots, il a fallu amortir cette fureur et en diminuer, autant qu'il était possible, la violence et l'effet. C'est pourquoi, du côté de la mer, on a donné à la digue une inclinaison très-douce, une pente très-longue, de façon à ce que le flot énervé, diminué, amoindri par cette course ascendante, pût, dans les hautes marées et dans les très-gros temps, arriver presque jusqu'au sommet de l'ouvrage, sans avoir rencontré un seul obstacle de front sur lequel il ait pu décharger sa furie.

Or, c'est justement cette pente douce, cette inclinaison peu accentuée, cette longue déclivité qui empêchent qu'on ne sente toute l'importance du travail, qu'on en comprenne, à première vue et du premier coup, les colossales proportions, et pour en sentir toute la beauté, il faut un effort d'attention, de réflexion et de calcul.

Les matériaux employés, en outre, ne se prêtent pas à de grands effets architectoniques. Sur ce sol incertain et mal connu, il est interdit d'entasser des charges trop pesantes. Il faut que l'ensemble du travail présente une cohésion considérable sous un poids spécifique relativement très-faible. Aussi commence-t-on par faire l'opération de ballast avec de la terre très-solide, très-compacte, argileuse et gluante, qu'on entremêle de piquets, ou, pour mieux dire, de pilotis, revêtus d'une espèce de carapace faite avec des clous à large tête. Sur cette terre on dispose un énorme paillasson, de

paille tressée, qui couvre toute l'étendue de la digue. Sur ce paillasson, on applique une sorte d'ouvrage de vannerie assez analogue au *zinkstuck* que nous avons déjà décrit, et là-dessus on pose un lit de pierres, du basalte, quand cela se peut, ou de la pierre de Vilvorde.

On comprend ce qu'un pareil ouvrage, ayant près de trois kilomètres de longueur et soumis à toutes les violences d'une mer furieuse, doit réclamer d'entretien. Ce n'est pas trop d'un village entier pour veiller à sa conservation et pour le réparer sans cesse. C'est ce qui explique comment toute la population de Westkapelle, absorbée par ce soin unique, est maintenant organisée et, en quelque sorte, enrégimentée en vue de ce seul travail.

A l'exception de quelques braves gens demeurant à l'autre bout du pays, s'adonnant à la culture, et gratifiés, à cause de cela, de la qualification dédaigneuse de « paysans », on peut dire que tout le village est employé à la digue. Ses habitants, formés en corps d'état, les uns piloteurs ou charpentiers, les autres fabricants de fascines ou terrassiers, sont divisés par escouades, avec des chefs responsables et un caissier répartiteur. De longue main et presque dès l'enfance, ils sont préparés et façonnés, si je puis dire ainsi, à ce genre de travaux.

Cette existence un peu aventureuse, avec ses alternatives de besogne excessive et de repos absolu, avec ses périodes de dangers et de *dolce farniente,* semble avoir pour eux un attrait tout particulier, assez analogue à celui que

le marin ressent pour sa profession. Aussi, regardant l'entretien de ces travaux d'art comme une espèce de privilége à eux réservé, n'acceptent-ils que très-difficilement le concours d'ouvriers étrangers, et traitent-ils en intrus ceux qui viennent d'un autre coin du pays, dans l'espoir d'être employés à la digue. C'est là un fait exceptionnel, et d'autant plus digne d'être noté que, dans tout le reste de la Néerlande, les ouvriers occupés aux travaux du *waterstaat* sont presque toujours étrangers, non-seulement à la localité, mais encore au pays, et appartiennent à cette classe toute spéciale de terrassiers qu'on appelle en Hollande *polderjongens,* c'est-à-dire « garçons de *polders* ».

Ces *polderjongens* sont, la plupart, originaires du Brabant et même du Brabant belge, ce qui ne laisse pas que d'être assez étrange, car le Brabant belge n'est pas un pays marécageux, comme la Zélande, une contrée à digues et à *polders*. Ils s'organisent par douzaines, ont un chef qui les gouverne, qui les conduit et qui traite pour eux à forfait, car ils travaillent aux pièces, c'est-à-dire qu'ils entreprennent à prix débattu l'exécution de tel ou tel ouvrage, ou encore de tel morceau d'ouvrage. Ils ont, en outre, une « femme » qui prépare le gîte et la pâture, une femme pour la douzaine, une femme unique qui pourrait dire avec le poëte :

... Moi seule, et c'est assez !

Il court beaucoup d'histoires sur le rôle complexe de

cet échantillon du sexe féminin, égaré au milieu de douze gaillards énergiques et dans la fleur de l'âge. Un ingénieur zélandais (car je cite mes sources) m'a raconté que cette femme était l'ange gardien du gîte, et qu'elle répartissait également sur toute l'équipe ses soins et son affectueux intérêt.

Un ingénieur noord-hollandais m'a affirmé, au contraire, qu'épouse du chef, sa compagne, sinon devant Dieu, du moins devant les hommes, elle était respectée par tous les autres compagnons. Que faut-il entendre par ce mot respectée? Là est à peu près toute la question, et les deux opinions sont peut-être moins éloignées qu'on ne le supposerait tout d'abord.

Toujours est-il que cette vie commune de jour et de nuit avec onze autres hommes que son mari ne laisse pas que d'être assez anormale. Les secrets de l'alcôve doivent être fort mal gardés, et quoique le chef soit époux par le droit du *puthaak,* son prestige marital ne doit pas être aussi solidement établi que dans le commun des autres familles.

Ce mariage au *puthaak* [1], quoique assez sérieux dans ses conséquences, n'est pas lui-même empreint d'une grande solennité. Quand un *polderjongen* a mis de côté la petite somme qui est indispensable comme première mise de fonds pour le gouvernement d'une équipe, et qu'il a trouvé ensuite une créature assez courageuse pour as-

[1] Le *puthaak,* est un crochet de forme spéciale dont les *polderjongens* se servent pour rattacher les planches.

socier son existence à celle de ses futurs compagnons, il s'en va trouver un chef plus âgé, et lui demande de consacrer l'union qu'il projette.

Le chef tient généralement aux deux néophytes un petit discours. Il explique à la femme les devoirs qui vont lui incomber, la portée des engagements qu'elle va prendre; puis, lorsqu'il s'est assuré du consentement mutuel des parties contractantes, il saisit un *puthaak*, le place à terre; les deux fiancés sautent par-dessus, et dès lors l'union est consommée.

L'« ancien » qui a présidé à ces épousailles primitives relève alors le *puthaak* et l'offre au mari. Celui-ci s'en saisit comme d'un sceptre matrimonial qui, chargé dorénavant de rappeler à sa moitié les engagements qu'elle a contractés, aura aussi pour mission, dans les cas extrêmes, de la faire obéir.

Ces mariages au *puthaak* ont une durée illimitée. Cependant, comme ils ne sont pas reconnus par la loi, la volonté des époux peut toujours y mettre un terme. Quand la malheureuse créature qui s'est mariée de la sorte en a assez de cette vie de privations, de travail et de souffrances, généralement elle s'enfuit. Quand, au contraire, c'est le mari qui veut mettre fin à l'union, il convoque ses compagnons, commence par leur payer du *klare* pour bien disposer leurs esprits en sa faveur et faire pencher la balance de son côté; puis il explique ses griefs, et finalement brise en deux le fameux *puthaak*. Alors, nouvelle Agar, coupable ou non, la malheureuse répudiée est obligée de prendre le chemin du dé-

sert, c'est-à-dire de s'en aller porter autre part son abnégation courageuse, son travail et sa bonne volonté, à moins que l'un des assistants ne soit assez galant pour lui offrir de contracter une nouvelle union.

Il faut, en effet, avoir vu ces installations de *polderjongens* pour comprendre ce qu'une pareille existence comporte de dégoûts et de peines. La moindre chaumière a un petit air de palais à côté des huttes en paille et des barques fantastiques où dorment ces robustes travailleurs. Pas un lit dans tout cela, pas un meuble, à peine quelques matelas et quelques coffres. Du reste, tout ce confortable, cette propreté, ce bien-être qui sont si chers au campagnard hollandais, semblent être lettre morte pour eux. Ils ont un maître qui les domine, un tyran qui leur fait oublier tout le reste : le genièvre ! C'est pour ce dieu-là qu'ils travaillent ; c'est pour lui que vous les voyez plongés dans l'eau jusqu'à mi-corps, piocher, bêcher et pelleter la terre avec une vaillance merveilleuse et sans un instant de répit. « Bons travailleurs, vous diront tous ceux qui les ont employés, mais à condition qu'on les laisse boire ! »

Il faut, du reste, avoir un tempérament spécial pour pouvoir supporter une existence pareille, et il semble qu'on doive être « entraîné » à ce genre de vie depuis sa plus tendre jeunesse. C'est, en effet, ce qui se produit. Beaucoup d'entre ces *polderjongens* le sont de père en fils. Mais il est aussi, dans le nombre, des gens déclassés, épaves d'un monde plus relevé, que les

vices ou la fortune adverse ont fait échouer dans ces bas-fonds.

« Un jour, me racontait un ingénieur qui a souvent employé des équipes de ces pauvres gens, un jour, un *polderjongen* mourut sur mon chantier de travail. Il avait été à moitié écrasé par une poutre ; des désordres internes s'étaient produits ; il fut emporté en deux jours. On ignorait son nom de famille, et avant de se partager le contenu de son sac, ses compagnons, qui s'étaient institués ses légitimes héritiers, voulurent en dresser l'inventaire en présence d'une autorité supérieure. Le sac me fut apporté. On procéda solennellement à son ouverture. Il ne contenait que quelques hardes sans valeur, une cuiller d'argent et un livre. La cuiller fut attribuée à la « femme », les hardes furent partagées à l'amiable ; quant au livre, flétri, crasseux, écorné et à moitié pourri, personne ne s'en souciait.

« — C'était son livre de prières, me dit le chef de la bande. Il faut croire qu'il en avait lourd sur l'estomac, car il était toujours le nez fourré dedans, à marmotter quelque oraison. Et, disant cela, il le repoussa du pied.

« J'eus la curiosité de le ramasser, continua mon ami, et de regarder à quelle religion appartenait ce « livre « de prières ». A mon grand étonnement, je m'aperçus que j'avais un Horace entre les mains. Un Horace ! Vous figurez-vous ce malheureux lisant et relisant ce livre ? Le voyez-vous en haillons, sa journée finie, abîmé de fatigues, étendu sur son grabat, récitant l'hymne à Bacchus, et s'appliquant les strophes du poëte ?

« On ne t'avait cru propre qu'aux danses, aux jeux,
« aux ris, et peu fait pour la lutte... »

Quamquam, choreis aptior et jocis
Ludoque dictus, non satis idoneus
Pugnæ ferebaris...

« Par quelles voies secrètes, par quels chemins impurs était-il arrivé à échouer dans ce bourbier? Quels vices ou quels crimes l'avaient fait rouler au fond de cet abîme?

« — Buvait-il? demandai-je au chef des *polderjongens*.

« — Comme les camarades, répondit le chef, très-surpris de l'intérêt soudain que je prenais au défunt. Puis il ajouta en souriant : Si le livre vous convient, vous pouvez le garder.

« Je l'ai payé un florin, ajouta l'ingénieur, et depuis lors, je l'ai conservé précieusement. »

A Westkapelle, parmi les gens de la digue, *timmerlieden* ou *rijswerkers,* il serait impossible, je crois bien, de rencontrer un latiniste émérite ou un savant déclassé. Ici, en effet, le recrutement se fait entre soi, et tout le monde se connaît de longue date. Du reste, sauf le goût très-prononcé pour le *klare,* et une indifférence relative en matière de bien-être, indifférence qui se traduit par des intérieurs moins cossus et des habitations moins soignées que dans le reste du pays, il y a fort peu de points de ressemblance entre les gens de la digue et les *polderjongens* ordinaires.

Comme eux, ils sont, il est vrai, énergiques, bons

travailleurs, un peu mauvaise tête quand ils ont bu ; mais ici la famille reprend ses droits. Le *home,* cet objectif qui fascine tout vrai Zélandais, fait sentir sa salutaire influence. Chacun habite sa maison, prend femme quand il en a l'âge, et élève sa nombreuse postérité aussi bien que sa position précaire le lui permet.

Dans le reste de l'île, on raconte assez volontiers que cette population de Westkapelle a un type particulier, et qu'elle possède des yeux bruns et des cheveux noirs, dernier symptôme, assure-t-on, de l'occupation espagnole dans le pays.

Prévenus de cette bizarrerie, nous fixâmes très-curieusement toutes les physionomies qui s'offrirent à nos regards, et dans aucune, je dois le dire, nous ne découvrîmes le moindre indice révélateur d'une infusion de sang exotique. Mais, alors même que ces signes eussent été nombreux et évidents, il me semble qu'il faudrait une ignorance absolue de l'histoire pour en conclure à une rénovation de la population soumise par le peuple dominateur.

Les Espagnols de race et de nation, en effet, occupèrent le pays politiquement, mais ils ne l'occupèrent jamais effectivement. Les quelques troupes qu'ils avaient dans l'île de Walcheren étaient cantonnées dans les grandes villes, à Middelbourg, à Flessingue et à Veere, et ne vivaient pas sur le pays ni dans les villages. Ces troupes, en outre, étaient des compagnies wallonnes ou allemandes, commandées par des chefs espagnols, il est vrai, mais en trop petit nombre pour pouvoir entre-

prendre une besogne aussi lourde que de renouveler le sang de Westkapelle.

Les vraies troupes espagnoles, composées exclusivement de soldats espagnols, n'arrivèrent dans les Pays-Bas qu'en 1566. Ce fut le duc d'Albe qui, après avoir été les choisir parmi ces vieilles bandes héroïques qui avaient occupé le Piémont, les amena dans les Flandres. Elles se composaient de dix mille hommes en tout, et leur général avait si peur qu'elles ne se corrompissent au contact des gens du pays, et que leur discipline ne s'altérât dans une fréquentation trop intime de la population, qu'il traînait, à la suite de son armée, une caravane de dix-huit cents courtisanes.

Si l'on réfléchit que Walcheren fut dès 1672 débarrassée du joug étranger, que les troupes du duc d'Albe ne l'occupèrent jamais effectivement, qu'en outre dix mille hommes, promptement décimés par une guerre sans merci, et possédant sous la main des distractions aussi nombreuses que celles indiquées plus haut, ne pouvaient avoir une grande influence sur une population de cinq millions d'habitants, on demeurera d'accord que le type exotique qu'on attribue si bénévolement à Westkapelle, alors même qu'il existerait, ne pourrait guère être mis sur le compte des anciens maîtres des Pays-Bas.

Le pays parcouru, le village inspecté, les gens dévisagés, il ne nous reste qu'à voir la contrée dans son ensemble. La chose est facile en grimpant sur le clocher qui se dresse tout au bout de l'ancienne ville. Jadis ce clocher attenait à une église qui, menaçant ruine depuis

longtemps, fut jetée bas en 1831. Elle contenait, m'a-t-on dit, qnelques objets curieux, qui ne furent pas conservés. Nous en avons retrouvé un débris, sous forme de carreaux en faïence, provenant d'une de ses anciennes sépultures et représentant un seigneur et une dame dans tous leurs atours. Incomplets et dépareillés, ces carreaux garnissaient la muraille d'une *tapperij* locale. Le tavernier avait vu les deux « poupées » entières (c'était son mot), mais on en avait, en jouant, détruit une partie. C'était tout ce qui restait d'artistique dans le pays.

Le clocher, converti en phare, compte cent soixante-dix-huit marches. De son sommet, la vue s'étend à l'infini dans toutes les directions. Rien n'arrête le regard, point d'autres limites que l'horizon formé par la mer ou par les îles voisines, dont les contours s'estompent dans la brume, et se confondent avec les teintes gris-perle du firmament.

Plus près, apparaît l'île qui sert de base à notre piédestal, enveloppée par ses dunes, coupée par les canaux et les routes, émaillée par les champs et les bosquets, animée par les tours des villes et des clochers des villages qui se dressent de tous côtés. A nos pieds les blondes moissons, et à cent mètres le village avec ses toits rouges se détachant sur le vert sombre des ormes et le vert tendre des prairies. C'est vraiment un beau spectacle que celui qu'on découvre de ce belvédère aérien.

Nous rencontrâmes à son sommet une assez nom-

breuse compagnie : le gardien du phare, prêt à nous faire admirer le mécanisme de sa lanterne gigantesque ; un membre des états généraux, un député des états de Gueldre, et un nombre effroyable de fourmis ailées.

Le membre des états généraux, grand propriétaire du pays et connaissant à fond sa province, en expliquait au membre des états de Gueldre les divisions et les particularités. Celui-ci paraissait prendre à ce discours un plaisir extrême. Le gardien, je l'ai dit, était là pour accomplir les devoirs de sa charge. Quant aux fourmis, je n'ai jamais su bien au juste pourquoi elles étaient venues se percher si haut. Peut-être était-ce afin de justifier le proverbe espagnol : « Pour son malheur, les ailes sont poussées à la fourmi. »

Notre inspection achevée, un dernier regard envoyé à ce vaste paysage coloré, bigarré de nuances vives, nous redescendîmes nos cent soixante-dix-huit marches ; nous reprîmes notre route, et, par Meliskerke et Pappendamme, nous gagnâmes Middelbourg.

XIV

Middelbourg. — Ses origines. — Sa première *keure*. — Sa haute fortune commerciale. — Les étrangers à Middelbourg. — Ses rapports avec la France. — Les « abbés de bon vouloir ». — Les *Wynheeren*. — Arnemuiden et Veere. — Un long siége. — Renaissance et décadence.

Middelbourg ! Il y a peu de villes dont j'aimerais autant à écrire l'histoire, non pas seulement à cause de la sympathie que m'inspire cette aimable cité, parée comme en ses beaux jours, propre, coquette, attifée comme une vieille douairière, et qui a su, malgré une prospérité peu commune, conserver ses manières du bon temps et ses monuments de bon goût ; mais j'aimerais à écrire cette histoire, parce qu'il est peu d'existences de villes qui soient plus remplies et surtout mieux remplies que la sienne.

Le bruit des armes n'y fait cependant pas grand tapage. Les combats glorieux n'y tiennent qu'une place modérée, secondaire, juste ce qui est nécessaire pour montrer qu'on était capable d'héroïsme quand il le fallait. Mais les luttes autrement fécondes de l'industrie et du commerce y sont de chaque jour ; les progrès réalisés y sont presque de chaque heure, et sur ses places

et ses marchés, rendez-vous de tous les peuples commerçants de l'Europe, il s'est brassé assez d'affaires pour répandre l'abondance dans tout le pays.

Ajoutez à cela une origine fort ancienne. Je vous fais grâce toutefois de la naissance presque fabuleuse dont on l'a affublée après coup. Son nom, qui veut dire « bourg au milieu », lui vient, comme le remarque fort bien Guicciardini, de ce qu'elle est « assise presque au mitan de l'isle ».

Plus tard, on a cru devoir chercher une autre explication plus pompeuse, une étymologie plus compliquée. Alors est venu Reygersbergh, qui, au premier chapitre de sa chronique de Zélande[1], invoque Tacite, évoque l'empereur Claude et fait intervenir les Romains. Puis ensuite un certain Hugues de Fleury, « Hugo Floriacensis », qui lui donne pour père Métellus et la baptise Mitelburgh. Mais quel était ce Métellus? — Un Romain, dit Hugues. — Non point, répond Me François Le Petit, c'était un Matiaque, le père ou beau-père de Mation, lequel « fit bâtir un chasteau (lors appelé Bourg) en mémoire du roy Métellus, son père, qu'il nomma *Metelliburgum*, qui est la fameuse ville de Middelbourch ».

Au seizième siècle, cette dernière explication, assez peu plausible du reste, avait fait, paraît-il, son chemin, car on la trouve sous la plume de quelques érudits. Elle semble même avoir été adoptée par les esprits d'élite, puisque le savant Érasme n'hésite pas dans

[1] *Chronick van Zeelandt,* éd. Boxhoorn, n° 1644.

ses lettres à donner à notre ville ce nom si majestueux de *Metelliburgum*. Et cependant qu'importent cette naissance pompeuse et ce baptême princier, si l'un et l'autre devaient aboutir à une obscurité de plusieurs siècles ?

Or, en fait, c'est ce qui advint. L'histoire ne dit rien, ou presque rien, de Middelbourg pendant les dix premiers siècles de notre ère. Nous savons seulement qu'en 836 elle fut prise et occupée par les Normands; et certainement cette occupation ne dut pas aider à son développement. Les Normands partis, ce furent des moines qui les remplacèrent, et ces moines se conduisirent de telle sorte qu'on dut les expulser à leur tour. A ce moment, ce n'était pas encore une grosse cité, il s'en faut de beaucoup. « En l'an 1131, lorsque les Réguliers de Middelbourg furent pour leur vie desreiglée chassez de leur Couvent par Gombault, évesque d'Utrecht, qui y colloqua des Moines Prémonstrez venuz d'Anvers, ladite ville de Middelbourg n'estoit encore qu'un village. » C'était donc bien là ce qu'on pouvait appeler « des fort petits commencements ».

Il fallut la protection efficace de Guillaume II, roi des Romains, pour qu'elle prît tournure et « commençât à se faire ville ». Ce prince jeta les fondements du *Munster,* qui est devenu la grande église actuelle. Il augmenta le cloître, accorda des priviléges à ses nouveaux religieux, et, s'étant assuré la reconnaissance de ceux qu'il devait instituer plus tard les dépositaires et les gardiens de sa dépouille mortelle,

il voulut s'occuper aussi de la ville qui entourait le couvent. Il la ceignit de murailles, la dota d'établissements publics; mais déjà avant ce temps, son ancêtre Guillaume Ier lui avait octroyé cette fameuse charte, cette *keure* précieuse, qui était devenue la loi de la cité, et allait dans la suite devenir celle du pays.

Le texte nous en a été conservé [1]. Il commence d'une façon magistrale : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il. Ceci est la Loi, qu'on appelle *keure* des bourgeois de Middelbourg, affirmée par le serment de ceux dont les noms et les sceaux sont apposés plus loin.

« Dans quelque endroit que les habitants de Middelbourg transportent leurs personnes et leurs biens, ils demeurent sous la protection de leurs comtes, aussi bien que sous la protection des officiers de justice institués par eux, et ceux-ci devront de leur côté aide et justice à tous ceux qui, indigènes ou étrangers, viendront pacifiquement s'établir à Middelbourg. »

Ce titre, qui inaugurait dans ces parages une ère nouvelle d'hospitalité et de protection, établissait le « Magistrat » de Middelbourg grand justicier de tout le pays plat. Il instituait dans la ville une cour, ayant à connaître de tous les crimes et délits commis dans la province, et complétait cette institution par cinquante clauses ou paragraphes formant une sorte de code pénal.

1 « Hæc est lex, quæ kora dicitur... » Voir Van Mieris, *Groot Charterboek*, I, f° 170.

C'était là une de ces bonnes lois qui, au dire du vieux Blaeu, valent autant pour la sécurité des villes que les murailles et les tours. Ce privilége juré par le comte de Hollande, par la comtesse Jeanne de Flandre et par tous leurs officiers et gouverneurs, fut confirmé, renouvelé et élargi, le 11 mars 1254, par Guillaume II, roi des Romains [1]. Bientôt il fut suivi d'institutions nouvelles non moins importantes, tout aussi capitales, qui en formaient en quelque sorte le complément, et allaient achever de préparer les grandes destinées de Middelbourg.

C'est ainsi que, le 1er juin 1271, ses marchands obtiennent du comte Florent V la faculté de pouvoir se constituer en corporation [2], et quatorze ans plus tard, le 19 juin 1285, le droit d'établir des métiers pour faire des ouvrages de laine : « *wolwercke te makene* [3] ». C'était l'aurore de la fabrication du drap, de cette industrie si importante dans tous les pays flamands ou saxons, qu'elle semble être en quelque sorte le point de départ de toute grande prospérité commerciale. A Middelbourg, cette fabrication allait prendre un tel développement, que moins d'un siècle plus tard Guillaume V de Bavière se croyait en droit de proscrire dans toute l'île la vente des draps étrangers.

« Il est interdit, écrivait-il le 31 mai 1355, dans tout

1 Ce document est la plus ancienne charte connue rédigée en hollandais. Elle fait partie des Archives de Middelbourg.

2 Voir *Inventaris van het oud Archief*, n° 5.

3 *Ibid.*, n° 7.

Walcheren, de vendre des draps de laine, à l'exception de ceux qu'on nomme « *scaerlaken* », et qui sont fabriqués à Middelbourg ou dans une autre partie de l'île [1]. »

Notez qu'en assurant sa fortune industrielle, ses comtes ne négligeaient pas la sécurité de ses habitants. En 1290 elle était déjà si bien fortifiée que les efforts des troupes flamandes vinrent se briser contre ses remparts, et ses bourgeois étaient si vaillants qu'ils ne se bornèrent pas à la défensive. Dans deux combats sanglants, ils rejetèrent leurs ennemis du côté de Borselen, « où en fureut tuez quatre mille sept cents ».

En 1302, il est vrai, la fortune des armes leur fut moins favorable ; mais Gui de Dampierre avait battu deux fois les troupes hollandaises. Il était alors maître de toute l'île, et Middelbourg céda bien plus sous la pression de la famine que devant la vaillance de ses assiégeants.

A ce moment elle était déjà riche, et un seul élément de prospérité lui faisait défaut : la présence des étrangers. Un privilége accordé, le 1er mai 1323, par Guillaume III [2], vint combler cette lacune. Une foire libre y appela deux fois par an les marchands anglais, écossais et flamands. A partir de ce jour, sa grandeur allait prendre un rapide essor.

Ce furent les Anglais qui affluèrent les premiers dans ses murs. A quelle époque commencèrent-ils à la fré-

1 *Privilegieboek*, IV, f° 9.
2 *Ibid.*, t. III, p. 10 ; *Inventaris*, n° 25.

quenter en nombre? Les archives ne le disent pas, et les historiens sont également muets là-dessus. Il est probable que ce fut peu après l'institution de cette double foire annuelle dont nous parlions à l'instant. Dans la suite, ils y établirent l'Étape de leurs laines, réclamèrent une garantie à cet égard, garantie qui leur fut accordée, et qui fut dans la suite renouvelée annuellement, et très-probablement contre payement d'un droit assez élevé. Une charte sur parchemin, datée du dimanche après la Sainte-Agathe, l'an 1383, et signée par Albert de Bavière, jette un demi-jour sur cette institution, déjà ancienne à cette époque : elle accorde le renouvellement, pour la durée d'un an, des « droits et franchises (*rechten en vrijheiden*) possédés par les Anglais et autres marchands pour leur Étape de laines en ce pays », et les assure d'une efficace protection [1].

Après les Anglais ce furent les Italiens, les Lombards, qui vinrent s'établir à Middelbourg. Smallegange, dans sa minutieuse chronique [2], nous signale leur apparition dans cette même année 1383, et une charte octroyée le 9 février 1384 par Albert de Bavière les autorise à créer « ces tables de change », qui rendaient alors de si éminents services à tous les commerçants [3]. Bientôt ils y joignirent le commerce de l'or et celui des bijoux ; leurs étalages furent réunis dans un édifice spécial, construit

[1] Charte déposée aux Archives ; *Inventaris*, n° 74.
[2] *Nieuwe-Cronyck van Zeeland*, 1696.
[3] Charte sur parchemin, aux Archives, *Inventaris*, n° 75.

sur le modèle du « Lombard » de Bruges, et qui prit le nom de « *het huus te Lombaerden,* la maison aux Lombards ». Cette maison, située dans la *lange Noordstraat,* dans la partie orientale de la rue, renfermait des trésors. Un document, daté de 1458, nous révèle les fortunes qui s'y faisaient. C'est l'acte de cession et de transport signé par Raphaël de Drua, « Lombard de la maison aux Lombards de Middelbourg », par lequel ledit Raphaël de Drua cède et transporte à ses deux fils « ses maisons, capitaux et biens meubles, tels que joyaux, chaînes (catheylen), bijoux, monnaie, argent et or, tant monnayé qu'en lingots, et le solde des créances qui sont à recouvrer [1] ».

Presque en même temps que les Italiens, nous voyons apparaître les Espagnols, puis, quelques années plus tard, les Portugais et les Algarves [2]. A mesure que le cercle s'étend, le chiffre des transactions augmente, et la variété des produits importés crée de nouveaux débouchés à l'industrie locale. Dès les premières années du quinzième siècle, l'affluence des étrangers est si grande que le « Magistrat » est obligé de prendre des mesures d'ordre et de surveillance pour empêcher les troubles que peuvent résulter d'une pareille agglomération d'hommes venus de pays si divers.

Ainsi, en 1405, nous voyons les bourgmestres et échevins arrêter que nulle auberge ou taverne ne pourra

1 *Inventaris,* n° 332.
2 Le 3 avril 1390 ; voir *Inventaris,* n° 80.

désormais être tenue par un étranger. Il faut être bourgeois de la ville pour avoir le droit d'en ouvrir une. De plus, pour prévenir les conflits, les vendeurs ne doivent pas loger avec les acheteurs, mais avoir, les uns et les autres, leurs logis séparés et particuliers. Le maître de l'auberge ne peut, en outre, vendre ni acheter aucune marchandise qui ne ressorte de son commerce ; les prix et les salaires sont sévèrement tarifés, etc.[1]. Aussi les étrangers trouvent-ils toute garantie à venir trafiquer dans une ville qui leur offre des sécurités aussi grandes.

Plus tard, pour prévenir les rixes, ces mêmes échevins défendent « aux Orientaux, Espagnols, Portugais, Hollandais, Français et autres, de sortir soit de jour soit de nuit de leurs navires, avec haches, rapières, poignards ou autres armes [2] », et, pour assurer la santé de cette multitude étrangère, ils prennent contre les épidémies des mesures de haute prudence [3] en même temps qu'ils règlent successivement cette autre peste, la débauche, que dans les villes maritimes les magistrats les plus sévères sont obligés de tolérer [4].

Une si sage organisation était, du reste, le corollaire indispensable, obligé, de l'ordonnance rendue à la Haye, le 5 février 1405, par Guillaume IV de Ba-

[1] Voir l'*Inventaris*, n° 108. Je recommande aussi aux curieux l'ordonnance du 6 mai 1460, très-détaillée, très-complète, où les amendes sont spécifiées en briques.

[2] *Inventaris*, n° 2324.

[3] *Ibid.*, n° 2490.

[4] *Register : publicatien van Middelburg*, 1562 *tot* 1603, n° 2410 de l'Inventaire.

vière, ordonnance qui forçait tous les marchands important leurs produits dans l'île de Walcheren à les présenter d'abord sur le marché de Middelbourg [1].

On aimerait à suivre pas à pas le développement de cette prospérité industrielle, à assister à cet épanouissement commercial si fécond en bons résultats, initiateur et civilisateur, à l'étudier dans ses moindres détails. Tout d'abord ce grand mouvement d'affaires ne s'opère pas d'une façon directe. C'est par l'intermédiaire des comptoirs de Bruges que se nouent les relations. Ce qu'on appelait alors les « Nations » de cette ville, c'est-à-dire les corporations de marchands étrangers ayant une organisation à la fois administrative et financière, gouvernées par des consuls, et présentant une cohésion assez grande pour avoir une influence politique, ce sont ces corporations, ces « Nations » qui servent d'intermédiaires. Ce sont elles qui établissent les premiers dépôts, qui montent les premières agences. A chaque instant, dans le principe, leurs noms reviennent sous la plume des scribes municipaux, ou des législateurs de Middelbourg.

Ce sont tour à tour les « consiliers et marchans de la nation de Lucques », ceux de la « nacion de la coste de Biscaye et province de Quipuscua », ceux de la « nacion de Vénétie », de la « nation de Lombardie », « les consuls et marchans » de la « nacion de la coste marine d'Espaigne », de la « nacion portugaise », de la « nacion

[1] *Gulden register*, f° 148; *Inventaris*, n° 103.

d'Andalousie », auxquels il faut ajouter les négociants de la Hanse.

Mais peu à peu le prestige de Bruges s'éteint; celui de Middelbourg, au contraire, s'augmente, et bientôt il n'est plus besoin d'intermédiaire entre elle et les autres peuples de l'Europe. Les autorités étrangères les plus puissantes, les plus éminentes, les plus considérées n'hésitent pas à entrer en rapport direct avec son « Magistrat ». Et c'est ainsi que nous voyons, en 1439, le doge Francesco Foscari s'adresser à la régence de notre ville [1], et son exemple être suivi par les administrateurs de territoires plus voisins et par les gouverneurs de villes plus rapprochées.

En 1482, ce sont le maire et les aldermen de Calais (*major et aldermani ville Calesie*) [2]; l'année suivante, le lord maire et les aldermen de Londres (*major et aldermani civitatis London*) [3]; en 1489, le préfet, le bailli, les conseillers et marchands d'Édimbourg (*præpositus, ballivus, consules et mercatores burgi de Edimburgh in Scotia*) [4], qui prennent tour à tour la plume pour échanger avec le « Magistrat » middelbourgeois des paroles courtoises et des conventions fructueuses. Après les gouverneurs, les baillis, les ministres et les maires, ce sont les rois eux-mêmes qui ne dédaignent pas d'entrer en rapport direct avec la capitale zélandaise. Jacques IV

[1] Charte sur parchemin, *Inventaris*, n° 202.
[2] Voir *Inventaris*, n° 539.
[3] *Ibid.*, n° 549.
[4] *Ibid.*, n° 602.

d'Écosse, Henri VII d'Angleterre, d'autres encore, et cela continue jusqu'à ce qu'on voie se présenter en personne devant les bourgmestres, échevins et conseillers de Middelbourg, « LYCORNE herault », de « très hault noble et puissant prince ayant le regyme et gouvernement du royaulme d'Escoche[1] », et « BRETAIGNE, roy d'armes de la très chrestiene Royne, duchesse de Bretaigne et de Millan[2] ».

Mais ici nous abordons un terrain spécial, terrain qui nous intéresse doublement. Nous touchons, en effet, aux relations si étroites, si intimes de Middelbourg avec nos anciens compatriotes, avec notre vieille France. Ce coin de son histoire est peu connu, aussi bien en Hollande que chez nous, et l'on me permettra, à moi Français, de chercher à lever un lambeau du voile qui le recouvre.

A quelle époque nos compatriotes commencèrent-ils à nouer avec les négociants de Middelbourg ces rapports commerciaux qui devaient, dans la suite, atteindre un si grand développement? Il est assez difficile, sinon absolument impossible, de le dire exactement. On pourrait peut-être, en s'inspirant de quelques dates fantaisistes, les faire remonter à une haute antiquité. Mais comme nous sommes désireux de ne rien écrire que de sérieux et de prouvé, c'est, si vous le voulez bien, dans les Archives mêmes de Middelbourg et dans quelques auteurs très-dignes de foi que nous allons puiser les renseigne-

1 *Brieven aan de Stadt,* 1500-1529, n° 50; *Inventaris,* n° 1044.
2 En 1520; charte 258; *Inventaris,* n° 1161.

ments qui nous permettront de fixer à ces commencements une date, sinon certaine, du moins très-plausible.

Le premier document que nous rencontrons dans les Archives, où il est question de négociants français, est daté du 12 mai 1440. C'est un acte de saisie. A la demande des marchands rouennais (*ten verzoeke van Kooplieden van Rouaan*), en rade devant Arnemuiden, les procureurs (*taalluiden*) de Middelbourg mettent l'embargo sur un navire chargé de vins en route pour Amsterdam.

Ce premier acte est, comme vous voyez, gros de révélations. Toute mesure de pareille nature, prise par des gens de loi, au nom de parties lésées, indique forcément des contrats antérieurs et, par conséquent, des relations de longue date. En 1440, l'Étape des vins de France existait donc déjà à Middelbourg, et cette Étape n'était elle-même que la conséquence de rapports beaucoup plus anciens.

Comment, en effet, songer à établir une Étape pour des marchandises qui ne viennent pas en grande abondance, et dont la consommation n'est pas depuis longtemps passée dans les besoins journaliers? Ce serait vouloir, sans chance de profit, étouffer un commerce à son aurore.

Donc, si l'Étape existait en 1440, il y avait déjà au moins un demi-siècle que nos compatriotes avaient pris l'habitude de fréquenter le marché de Middelbourg et le port d'Arnemuiden. Ils n'étaient pas venus cependant tout de suite en grand nombre; car leur présence aurait

motivé quelque accord de priviléges analogues à ceux que nous avons signalés pour d'autres nations. En outre, Smallegange, qui, dans son excellente Chronique[1], mentionne l'arrivée, en 1383, des Lombards et des Espagnols, et en 1390, celle des Portugais, ne dit rien de la présence des Français. Cherchons donc si entre ces deux dates, 1390 d'une part et 1440 de l'autre, il n'existerait pas dans l'histoire de la Zélande un fait qui aurait pu déterminer, entre les deux peuples, une extension considérable de rapports.

Eh bien, dans ce demi-siècle, il est un événement qui nous paraît avoir eu sur ces relations une influence toute spéciale, c'est celui qui fut célébré le 6 août 1415; je veux parler du mariage de Jacqueline de Bavière, fille du comte Guillaume VI, avec le duc Jean de Touraine, fils de Charles VI, roi de France.

Jacqueline était princesse héritière de ces deux beaux comtés de Hollande et de Zélande. A la mort de son père, elle allait en prendre le gouvernement. Rien d'étonnant donc à ce que son jeune mari, qui voyait déjà réunis entre ses mains deux des plus beaux fiefs de l'Europe, ait poussé à l'union de ses futurs sujets et provoqué entre eux de nombreux échanges. Malheureusement la mort et la folie vinrent se jeter à la traverse de ces projets si heureusement conçus.

Jean mourut en 1417, et la démence de Charles VI, en facilitant aux Anglais l'invasion de notre sol, en leur

1 *Nieuwe-Cronyk van Zeeland*, 1696.

permettant l'occupation de la Normandie et de la Guyenne, nous fait perdre la trace de nos compatriotes. Car les marchands de Rouen et de Bordeaux sont dès lors assimilés aux négociants anglais.

Ne soyons donc pas surpris si ce n'est qu'après que les victoires de Charles VII ont débarrassé la France du joug de l'étranger, et surtout après que Philippe le Bon s'est emparé de l'héritage de Jacqueline de Bavière, que la présence des Français à Middelbourg se manifeste d'une façon évidente.

En même temps qu'une ordonnance de 1456 appelle notre attention sur le commerce des « vins blancs de France et les vins rouges de Gascogne[1] », nous voyons, en effet, nos compatriotes installés dans le pays, y exercer les fonctions les plus diverses. Guillaume de Poupet y est receveur des finances[2] ; Jean Lanternier, barbier et valet de chambre du comte de Charolais, obtient l'office du balast dans le port d'Arnemuiden[3]. Jean Huwet, de Troyes en Champagne, s'établit à Middelbourg comme chirurgien, « *meester van surgie*[4] », et Jehan Clemensot y exploite le privilége d'une maison de jeu[5]. Enfin, leur nombre augmente à ce point qu'en 1496, Maximilien vise dans ses édits les endroits « où ceulx de la nacion de France ont accoustume de logier », et accorde à nos

1 *Inventaris van het oud Archief van Middelburg*, n° 300.
2 *Ibid.*, n° 298.
3 *Ibid.*, n° 324.
4 *Ibid.*, n° 368.
5 *Ibid.*, n° 441.

nationaux une franchise de neuf mois pour leurs navires, voitures, provisions et marchandises consistant en vins, céréales, etc. [1].

Ce n'est pas à Middelbourg cependant que les négociants français logaient de préférence. Leurs navires s'arrêtaient à Arnemuiden pour faire étape. C'est là que les vins étaient jaugés, c'est là que les marchands avaient également leurs comptoirs.

Bien qu'à Middelbourg même, on leur ait affecté un lieu de débarquement spécial, qui, aujourd'hui encore, s'appelle le quai de Rouen (*Rouansche kade*), tous ceux dont la présence n'est pas rendue obligatoire en ville, par quelque charge ou par le commerce local, se tiennent, en effet, de préférence dans le port. Ils se conforment, du reste, à l'usage du temps, car c'est à Arnemuiden, comme le dit Guicciardini « que, plus qu'ailleurs, les marchants résidoient la plus part du temps ». Aussi est-ce là que nous rencontrons les Bretons, la « nacion de Bretaigne » comme on disait alors. Dans la rade, nous trouvons à côté des vaisseaux rouennais, les navires de Saint-Malo [2], et c'est « pour bastir et édifier une chapelle pour les dicts Bretons en lesglise neufve de Sainct-Martin, audit Arnemude », que la « très-chrestienne » Claude de France, « Royne duchesse de Bretaigne et Millan », celle qu'on appelait alors la bonne reine, envoyait son roi d'armes

[1] *Inventaris*, n° 639.
[2] *Ibid.*, n° 526.

et son procureur, Jehan Ledru, auprès du « Magistrat » de Middelbourg[1].

Ces relations étaient anciennes déjà. Dans une autre lettre, en effet, lettre datée de Cognac, le neuvième jour de mars 1520, nous voyons la bonne reine invoquer « l'ancienne amour et continuacion de marchandise des ungs et des aultres ». Mais ces rapports, scellés par une confiance mutuelle (car, en 1507, les magistrats de Middelbourg payaient, pour le compte et « en l'acquit » des négociants bretons[2], une somme de neuf mille florins), ne devaient pas toutefois se continuer sans obstacles. La lutte presque incessante à la veille d'éclater entre François Ier et Charles-Quint allait y apporter de nombreuses entraves. Le jeune empereur, cependant, confirmait, le 25 juin 1524, le droit à cette fameuse Étape[3], et bien que, par suite des incertitudes de la guerre, bon nombre de vaisseaux chargés de vins de France aient dû abandonner, vers ce temps, le port d'Arnemuiden pour faire escale à Veere, le privilége n'en était pas moins demeuré une source de très-gros profits pour la ville et de bien-être pour les habitants[4].

Je n'en veux pour preuve que l'énergie avec laquelle ces derniers protestent et la façon dont ils s'agitent, quand, en 1546, un placard émanant de la régente sem-

1 *Inventaris*, nº 1161.
2 *Ibid.*, nos 1149 et 1159.
3 *Ibid.*, nos 1165 et 1166.
4 *Ibid.*, nº 1316.

ble les menacer de dépouiller Arnemuiden de son lucratif monopole, pour le partager avec la ville de Zierikzee[1].

Du reste, assurés du concours d'un certain nombre de villes françaises, ils ne s'endorment pas sur leurs lauriers, et font les plus grands efforts pour s'attirer la confiance et l'amitié de tout le pays. En 1538, ils envoient à la Rochelle des députés qui plaident en faveur de leur cité, et s'efforcent de détourner de leur marché habituel un certain nombre de vignerons, en rapport régulier d'affaires avec Bergen-op-Zoom. Et touchés par cette démarche, « les soulzmaire et eschevins » leur répondent que les bons procédés dont on use à leur égard « semblent estre de raison et équité, et l'occasion de plus en plus continuer l'ancienne amitié et fréquentation de leur ville[2] ».

Bien mieux, quelques jours plus tard, ledit « sousmaire de la Rochelle » déclarait en la présence même de Joost Doversteghe, bourgmestre de Bergen-op-Zoom, « que nul ne se obligeroyt plus aller au lieu de Berghes[3] ». Ce qui n'empêchait pas toutefois le bourgmestre en question de faire un traité avec quelques particuliers[4]; et, vers le même temps, les navires de Middelbourg arrêtaient sur le Roompot des bateaux chargés de vins de France et se rendant à Bergen, ce

1 *Inventaris*, nos 1958, 1960, 1961, 1964, 1965 et 1966.
2 *Ibid.*, no 1690.
3 *Ibid.*, no 1693.
4 *Ibid.*, no 1694.

qui semblerait prouver que, de ce côté, toute concurrence n'était pas anéantie[1].

A partir de cette époque, cependant, on peut dire que les relations entre les deux villes furent non-seulement cordiales, mais qu'elles furent encore commercialement actives. Je n'en veux d'autre preuve que la vivacité avec laquelle, en 1550, les « maire, eschevins et conseillers de la ville de la Rochelle » se plaignent à leurs collègues zélandais du « subside de cincq solz qu'il a plu à la majesté de l'Empereur mestre sur les vins affenans en la ville de Middelbourg », et du préjudice qui en ressort pour les deux villes[2].

Ainsi, malgré ces taxes, malgré les dissentiments des monarques, malgré les risques de la guerre et les violences, suite inévitable des discordes royales, les rapports étaient devenus chaque jour plus étroits, les liens plus intimes, la confiance plus absolue. Et ce n'était pas seulement avec les côtes bretonnes qu'il en était de la sorte. Une ordonnance de 1558 énumère les crus français qui étaient alors très en vogue à Middelbourg; j'y relève les noms suivants : « Anseroiche (sans doute d'Auxerre), Orleansche, Petauwe (sans doute du Poitou), Paillette, Cognacshe, Anjousche, etc. » La conséquence de ces relations chaque jour élargies ne tarda pas à se faire sentir. Le commerce entre les deux peuples s'accrut de telle sorte, le chiffre d'af-

[1] *Inventaris,* n° 1696.
[2] *Ibid.,* n° 2067. Renouvelée en 1564. Voir *ibid.,* n° 2344.

faires s'augmenta dans de telles proportions que, de part et d'autre, la prospérité fut extrême.

La colonie française de Middelbourg devint non-seulement très-nombreuse, elle devint encore très-riche, et j'ajouterai qu'elle resta très-bonne, très-bienfaisante, s'appliquant à prévenir les malheurs et à soulager les misères. De cette bonté, de cette bienfaisance, une preuve nous a été conservée, bien ancienne, puisqu'elle remonte à 1580, mais empreinte d'une telle délicatesse de sentiments, revêtant une telle convenance de forme, et respirant une telle élévation d'esprit, que je ne puis résister au désir de la citer presque *in extenso*.

C'est l'inauguration de ce que nos compatriotes de ce temps appelèrent du nom euphonique, malgré sa détestable latinisation, de « *liber bonæ voluntatis* », le « livre des comptes de l'abbaye de bon vouloir [1] ».

Voici de quels considérants les promoteurs de cette association d' « abbé et moynes de bon vouloir » faisaient précéder leur requête au « Magistrat » ; ils indiqueront suffisamment le but et la portée de cette charitable institution :

« Comme ainsy soit que l'Éternel, nostre bon Dieu ordonne à tous d'avoir en recommandation ses pauvres membres pour subvenir à leur pauvreté, calamyté et misère, les marchants et suppos de la nation françoyse, ce considérant, ont du temps passé, pour le soulage-

[1] Voir *Register ten Rade*, 18 avril 1566, p. 442 ; *Inventaris*, n° 2871.

ment et subvention desdits pauvres, introduict une très-louable et très-saincte coustume, entre eulx plusieurs années fidellement observée, tant en ceste ville de Middelbourgh, que dans la ville d'Anvers, par laquelle les excessifs dépens qui, par avant, se faisoient en banquets, que présentoyent chacuns marchants françois la première foys qu'ils arrivoient esdites villes, ont par commun accord éstés convertiz en œuvres de charité et d'aulmoines. En sorte que, au lieu desdits dépances inutilz, fut ordonné et consenty que les François nouveaulx venus donneront à la boitte aulmosnière, à ceste fin ordonnée, certaine somme de deniers, selon leur qualité et la faculté de leurs biens et selon la taxation desdits François, pour icelle somme estre distribuée aulx pauvres de leur nation, infortunéz et desgratiés, par mer ou par terre arrivans esdites villes, afin que, sans mendier, ils puyssent retourner au lieu de leur naissance. En laquelle boicte aulmosnière furent à mesme fin mis les deniers à Dieu que lesdits marchands rececepvoient de la vente de leurs marchandises, ensemble les peines que commettoient ceux qui contrevenoient aulx ordonnances et statutz qu'ils avoient constituez pour entre eulx vivre en paix, tranquillité et union. Et affin que tant la collecte que la distribution desdits deniers se fist duement et sans reproche, élisent par la pluralité de voix un superintendant, qu'ils appellent Abbé de bon vouloir, avec certain ses assistants, qui mettent ordre que le tout soit fidellement administré. »

C'est sur la bonne opinion que nous inspire d'eux ce document vénérable, que nous quitterons, si vous le voulez bien, nos compatriotes, car il ne faut pas qu'ils nous fassent perdre de vue ni Middelbourg, ni son histoire.

Ce magnifique privilége de l'Étape des vins de France fut, nous venons de le voir, une des sources de richesse les plus importantes de la vieille cité. Les plus grandes fortunes commerciales de cette époque n'avaient guère d'autre origine. Les marchands de vin, les *Wijnheeren,* les « Seigneurs des vins » , comme on les appelait, formaient, avec les tonneliers, les deux plus riches branches d'industrie, et leurs deux métiers réunis composaient la corporation la plus influente, la plus puissante de la ville. Ils avaient la haute main dans le conseil échevinal, et c'étaient eux qui conduisaient les affaires de la cité.

Plus tard, quand nous visiterons l'hôtel de ville, nous verrons de grandes toiles représentant des groupes imposants de personnages majestueux avec la mine grave. Leur maintien est austère, et leur air est si noble qu'on les prendrait pour une collection de sévères magistrats. Ce sont simplement des membres de la corporation des *cuypers,* les maîtres tonneliers et les marchands de vin de ce temps.

Les autres métiers étaient, eux aussi, groupés en corporation. Dès 1430, les plus importants d'entre eux avaient reçu leurs règlements, et avaient été mis en possession de leurs priviléges : les bouchers, les bou-

langers, les marchands de graisse et fabricants de chandelles (*kaersghieters en vette waren*), les potiers d'étain, les barbiers, les coupeurs de drap, les couseurs, etc.

Leur organisation générale était assez semblable à ce qu'on sait des corporations du moyen âge. Elles étaient soumises à certaines conditions de capacité et à certains services publics. Leurs membres devaient acquérir le droit de bourgeoisie, verser un droit d'entrée et avoir, au préalable, fait un certain apprentissage. Il fallait, de plus, dans certains métiers, exécuter un chef-d'œuvre ou subir un examen. En outre, en temps de paix, les membres étaient tenus de faire une année de service militaire, et ensuite ils étaient enrégimentés dans les diverses compagnies que composaient les « métiers ».

En échange de ces obligations et de ce service, les corporations possédaient de nombreux priviléges, et jouissaient de prérogatives qui, pour quelques professions, étaient la source de gros profits. Ainsi, les membres de la corporation des bouchers étaient les seuls à avoir le droit de tuer et abattre toute espèce de bétail. En outre, il était interdit aux habitants de se fournir hors de la ville, et les taverniers et aubergistes devaient acheter la viande qui leur était nécessaire à la boucherie publique, au *vleeschhuis,* à la « maison à la viande [1] ».

Tout le monde pouvait pétrir son pain et le cuire, ou

[1] *Ordonnancie voor de Vleeschhouvers : Inventaris,* n° 164.

le faire pétrir, avec sa propre farine, et cuire par le boulanger, mais il était défendu d'en vendre, à moins d'appartenir à la corporation des *bakkers* [1].

Personne, sinon les membres de la corporation des marchands de graisse, ne pouvait vendre de beurre, de fromages, d'œufs, de moutarde, de sel, de vinaigre, de savon, des poteries, balais, cuillers de bois, fourchettes, tamis, etc., etc. [2].

Les barbiers pouvaient s'occuper de « syrurgie » en payant une légère rétribution supplémentaire. Ils étendaient, en outre, leur domaine sur toutes les mâchoires, car les dentistes étrangers n'étaient tolérés dans la ville que pendant la durée de la kermesse [3].

Les couseurs et fabricants d'habits avaient le privilége exclusif de fournir le « métier des bateliers » d'Arnemuiden [4]. Quant aux marchands de drap, non-seulement ils faisaient payer une redevance à leurs confrères d'Arnemuiden, et les obligeaient à participer aux frais de la procession annuelle, mais ils étaient seuls à pouvoir étaler. Les autres marchands étaient obligés de demeurer dans leurs maisons ou caves. Il n'était fait d'exception qu'envers les Anglais et les Écossais, qui, deux fois par semaine, avaient, eux aussi, la permission de s'établir sur le marché [5]. Enfin, restriction curieuse,

[1] *Register : diverse Gildens*, n° 50 ; *Inventaris*, n° 165.
[2] *Ordonnancie voor de Vleeschhouvers*, f° 13 ; *Inventaris*, n° 166.
[3] *Diverse Gildens*, n° 44 ; *Inventaris*, n° 169.
[4] *Ordonnancie voor de Vleeschhouvers*, f° 5 ; *Inventaris*, n° 168.
[5] *Diverse Gildens*, n° 25 ; *Inventaris*, n° 170.

presque tous ces règlements sont accompagnés de cette mention : « Il est défendu aux hommes mariés de vivre avec une autre femme que la leur. » Ou encore, pour les boulangers, par exemple : « Les compagnons mariés ne doivent tenir maison ni cour avec aucune autre femme ou homme. » Et il semble que ces recommandations n'étaient pas absolument superflues, car nous voyons que, dès 1411, le « Magistrat » avait été obligé de s'occuper des bâtards, qui prenaient un peu trop d'extension[1].

Mais quelque privilégiées qu'elles fussent, aucune de ces corporations n'approchait comme importance de celle des *Cuypers* et des *Wijnheeren*. Aussi, dès que cette maîtresse association croyait avoir à se plaindre de quelque atteinte à ses droits, tout le monde prenait fait et cause pour elle, et ce n'était que justice ; car les tailleurs, en possession du droit d'habiller les matelots, avaient intérêt à ce que le nombre des bateaux abordant à Arnemuiden fût considérable. Il en était de même pour les drapiers, qui fournissaient leur drap aux tailleurs ; pour les aubergistes, qui logeaient les patrons, marchands et marins, ainsi que pour les bouchers et boulangers, qui nourrissaient tout ce monde.

C'est pourquoi, dès qu'Arnemuiden, par où tout ce trafic s'opérait, venait à être menacée d'une concurrence tant soit peu sérieuse par quelque cité maritime de la Zélande ou par quelque port voisin, il s'élevait de tous ces in-

[1] *Bergoensche charters*, p. 140; *Inventaris*, n° 120.

téressés un concert de plaintes et de réclamations qui retentissaient jusque dans le Grand Conseil de Malines et souvent même jusqu'à la cour d'Espagne. Il vous souvient, du reste, de cet ensemble de protestations éclatant comme un bouquet de feu d'artifice, lors de l'usurpation essayée par Veere sur la fameuse Étape des vins.

Que Middelbourg se lève comme un seul homme pour « empêcher ses voisins de procéder plus avant pour retenir vers eulx[1] », ce qu'elle regarde comme le plus beau fleuron de sa couronne, on le conçoit à la rigueur. Mais qu'elle s'insurge contre les éléments; qu'elle veuille, de force et contre les décisions de la nature, détenir certains avantages, c'est montrer un amour déréglé du monopole, et c'est afficher des prétentions pour le moins exorbitantes. Elle ne s'en priva guère cependant.

Aujourd'hui, il nous paraît qu'il y a presque de la naïveté à se plaindre de la désertion des pêcheurs abandonnant Arnemuiden, « la quelle par la comodité de Vlissinghe a perdue la traffycque des harens[2] ». Il nous semble qu'il y a presque du cynisme à dire en parlant de Middelbourg que « les citoiens, manans et habitans d'icelle ville ne tendent à aultre, que à se transporter d'illecq ès lieux plus sains, plaisans et fréquentés

1 *Brieven aan de Stad,* 1550-1579; *Inventaris,* n° 2116.

2 *Register : Differenten tusschen de Stad Midd. ende Steden van Vlissinge, Veere,* etc. ; *Inventaris,* n° 1924.

que n'est lad. ville, l'air de la quelle est de tous réputé pour malsain et nuysible au corps humain [1] ». Et ce sont là cependant les prétextes qu'on met en avant et les raisons qu'on donne.

Ainsi, pour qu'on lui conservât son privilége léonin, pour qu'on empêchât les pêcheurs et les armateurs d'aller dans d'autres ports plus commodes et d'un accès plus facile, elle n'hésitait pas à faire litière de sa vanité, à exagérer les inconvénients de son climat, l'insalubrité de son air. C'était là un dur sacrifice. Mais ses rusées corporations savaient bien ce qu'elles faisaient en agissant de la sorte. Menacer Charles-Quint ou Philippe II de la ruine de Middelbourg, c'était menacer la cour d'Espagne de la perte d'un gros revenu, et celle-ci, toujours besoigneuse, était prête, pour ne rien perdre, à consacrer bien d'autres passe-droits, et à prêter la main à toutes les exactions.

Il ne faudrait pas conclure, toutefois, de ces sacrifices d'amour-propre que s'imposait la capitale zélandaise, pour conserver à son port toute sa prospérité, qu'elle était toujours en excellents rapports avec celui-ci. Croire que la plus parfaite entente régnait entre Arnemuiden et Middelbourg, et que cette union était sans nuages, ce serait grandement se tromper.

Plus d'une fois, Arnemuiden, qui se trouvait surchargée, épuisée par les exactions de sa grande voisine, se plaignit amèrement, éleva la voix et s'adressa pour con-

1 *Inventaris*, n° 2172.

naître de ses griefs au Conseil souverain. Rien n'est curieux comme de voir alors avec quel dédain le « Magistrat » de Middelbourg relève ces plaintes qu'il traite de « frivolz, impertinens et moins que véritables faits » ; avec quelle hauteur il répond « que les habitants sur Armude ne sont cause de l'arrivement des navires... mais la bonne et seure profondeur de l'eauwe et le bon traictement et police entretenu par ceux de Middelbourg sur le lieu d'Armude ». Et il invoque, à l'appui de sa domination sans contrôle, l'exemple de Delft, dont personne ne songe à critiquer ni à limiter l'empire sur Delfshaven éloigné de deux lieues, alors que de Middelbourg à Arnemuiden il y a une demi-lieue à peine [1]. Et, si le port vertement qualifié se regimbe et s'écrie : « En sorte que pour faire vraye comparation et similitude, la ville de Middelbourg est comme ung sacq ; le ventre représente la ville et la gueulle du sacq, la place d'Armude ; la gueulle du sacq coupée, le reste seroit inutile et de nul fruyt » ; bien vite Middelbourg répond que si les affaires se font à Arnemuiden, les capitaux sont chez elle et les marchands aussi, « car il y a telz marchans en Middelbourg, dont les deux diceux font plus de marchandises de leurs propres deniers, que tous les manans d'Armude en général [2] ».

J'ai cru qu'il était bon de remettre au jour quelques

[1] *Register : Bysonderheden meest de Stadt,* etc., n° 18 ; *Inventaris,* n° 1147.

[2] *Register : Differenten tusschen Middelb. en Arnemuiden,* n° 14 ; *Inventaris,* n° 1461.

lambeaux de cette dispute entre deux villes liées par des intérêts si complexes, ayant tant de points communs et identiquement les mêmes sources de revenus à sauvegarder. Ces luttes acrimonieuses font bien juger de l'esprit d'antagonisme qui existait alors entre toutes ces cités, rivales quand même, et jalouses toujours. La nature, qui avait créé ces relations intimes, allait, du reste, bientôt leur imposer un terme. Le port d'Arnemuiden ne devait pas tarder à s'ensabler, et Middelbourg allait se mettre en rapport direct avec la mer à l'aide d'un beau canal lui servant de havre. Avantage inappréciable « et qui fait, dit un vieil auteur[1], que les plus gros vaisseaux y abordent si commodément et en si grand nombre, que son commerce ne doit céder à aucune ville de Hollande ».

Mais des dissensions bien autrement graves n'allaient pas tarder à éclater. Le grand mouvement d'émancipation faisait son chemin. En 1572, la prise de la Brielle mit le feu aux poudres. Veere et Flessingue se jetèrent à plein collier dans le mouvement, pendant que la riche Middelbourg, qui venait d'être réintégrée dans la plénitude de ses priviléges, demeurait fidèle à la maison d'Espagne à laquelle elle devait l'abaissement momentané de ses rivales et la restitution de ses précieuses prérogatives.

Longtemps on se battit à distance, avec des fortunes diverses. Enfin, dans les derniers jours de 1572, les Zélandais se résolurent à frapper un grand coup et à

[1] *Les Délices des Pays-Bas.*

abattre, les armes à la main, le dernier rempart de l'oppression espagnole qui demeurât dans Walcheren. On construisit de part et d'autre des ouvrages avancés, on se fortifia sur les digues et l'on se canonna. Mais les gens de Veere et de Flessingue avaient un grand avantage sur leurs adversaires. Ils étaient maîtres de la mer, et la pauvre Middelbourg, n'étant pas ravitaillée, se voyait, malgré ses trésors de courage et d'abnégation, destinée à succomber sous l'effort de la famine, cet impitoyable ennemi de toute place assiégée.

Un premier convoi de vivres, conduit par Sancho d'Avila, battu et refoulé à la pointe de Borselen par Jan le More, l'amiral de Flessingue, parvint après un nouvel effort à franchir les lignes, et à jeter dans Arnemuiden quelques provisions.

« Le combat fut fort cruel, dit un contemporain, car on n'espargnoit personne, tout estoit ou tué ou noyé. On amassa en la navire de l'*Éléphant*[1] tous les membres humains, bras, jambes, testes, etc., en des corbeilles tellement qu'il sembloit que ce fut plustôt une boucherie qu'une navire. »

Un second convoi, conduit par l'amiral de Beauvays et le colonel Mondragon, dut faire le tour, passer par Westkapelle où il débarqua, et de là gagner Middelbourg par l'intérieur de l'île. Une partie des vivres pénétra dans la ville, et Mondragon s'y enferma pour en prendre le com-

[1] L'*Eléphant* était un des plus gros navires de la flotte espagnole. Il fut capturé au cours de l'action par les gens de Flessingue.

mandement. On était alors au mois de juin. Au mois de novembre, une nouvelle tentative du sieur de Beauvays échoua complétement, et les assiégés purent apercevoir du haut de leurs églises les navires espagnols chassés par la flotte de l'amiral Boyzot et s'enfuyant dans la direction de Bergen-op-Zoom.

Enfin, en janvier 1574, au moment où la ville était à toute extrémité, le commandeur de Castille résolut de tenter un dernier effort, et cette fois il ne négligea rien pour rendre sa flotte victorieuse. C'est cette grande *Armada* que nous avons vue partir de Bergen-op-Zoom sous la conduite de Romero et au désastre de laquelle nous avons assisté sous les murs de Rommerswael. « A ce moment la famine pressoit si fort ceulx de Middelbourg qu'ils avoyent desia mangé tous les chevaulx qu'ils avoyent, les chiens, les chats et les rats. Ils faysoyent du pain et des tourteaux de semence de lin et d'autres semences, et mangeoyent les tourteaux des quels on avoyt tiré de l'huyle. » Depuis le dernier jour de Noël jusqu'à la reddition, plus de quinze cent cinquante personnes moururent d'inanition.

Une note manuscrite de ce temps, dont je dois la communication à mon ami M. de Stoppelaar, rappellera à plus d'un d'entre nous des souvenirs vieux de sept ans à peine. « Moi, Andries Mathieusz, dit cette note, j'ai épousé ma femme le 21 février 1574, le jour même où cette ville de Middelbourg est remise aux mains du prince d'Orange, et pour célébrer notre noce, nous mangeons des gauffres de graine de lin (*Lysaet wafe-*

len), de la viande de cheval à deux schillings la livre et une livre de pain coûtant six schillings (et à ce prix il n'est pas facile d'en avoir), et une livre de beurre à quatre schillings. »

Ce fut à cette date, en effet, que Mondragon fut obligé de se rendre. Quelques jours auparavant il avait expédié le capitaine Trenchant pour tâcher de hâter les secours. Il lui avait ordonné « de remonstrer la foiblesse des soldats, qu'il en mourroit plus de vingt par chasque jour et qu'ils ne vouloyent plus manger de tourteaux de semence de lin et qu'ils estoyent réduits au désespoir [1] ».

Les secours ne devaient pas venir. Le 19 février, Middelbourg capitulait. Mondragon obtenait la permission de se retirer avec ses troupes aux conditions les plus honorables, et trois cents bourgeois de Veere et de Flessingue étaient préposés à la garde de leur rivale, humiliée, vaincue et terrassée par la famine.

Mais le résultat qu'on attendait de cette prise de possession ne se réalisa pas. Au lieu de laisser ruiner, par la jalousie de ses voisines, cette ville si importante et si riche ; au lieu de permettre à Veere et à Flessingue de s'emparer de son commerce et de se parer de ses dépouilles, les États sauvegardèrent la prospérité commerciale de leur nouvelle conquête, et l'événement tourna tout autrement qu'on ne l'avait pensé. Veere alla en s'amoindrissant chaque jour, délaissée par le commerce, abandonnée par les étrangers ; et si Fles-

[1] Meteren, *Histoire des Pays-Bas.*

singue prit un essor assez rapide, que justifiaient, du reste, sa position admirable et son incomparable assiette à l'entrée de l'Escaut, du moins elle n'atteignit jamais le premier rang.

Quant à Middelbourg, son attachement aux Espagnols, qui était affaire d'intérêt et de reconnaissance, ne survécut pas aux souffrances qu'elle avait endurées pour leur cause. Elle considéra que sa dette était acquittée. Dès lors, toutes ses sympathies évoluèrent vers la patrie, et elle se montra aussi affectionnée aux États qu'elle l'avait été à ses premiers maîtres. Elle en fut, du reste, récompensée. Tous ses priviléges lui furent confirmés, et à différentes reprises le Stathouder vint s'établir dans ses murs[1]. Une impulsion nouvelle fut donnée à ses instincts commerciaux si développés déjà, et bientôt elle se trouva plus puissante que jamais.

En même temps, des établissements d'utilité publique furent fondés, et des institutions de crédit s'élevèrent, qui devaient beaucoup aider à ses transactions lointaines. En 1600, on créa une « Banque de change » qui non-seulement remplaça les Lombards et leurs « tables de monnoies », mais encore s'occupa de la négociation des valeurs étrangères et de l'encaissement des lettres de crédit. La même année fut inaugurée l'*Assurantie Kamer,* l'une des premières chambres d'assurance qui aient fonctionné dans les Provinces-Unies. En 1636, ce fut

[1] Un grand nombre de lettres et de documents autographes émanant de Guillaume le Taciturne sont datés de Middelbourg.

la « Banque de prêt » la *Leenbank,* qui facilita les emprunts et régularisa les relations d'échange, et enfin, en 1661, on institua la *Kamer van de desolate Boedels,* la « chambre des créances désespérées », qui pourvut, au moyen de curateurs, d'administrateurs et de séquestres, à sauvegarder autant que possible les intérêts des créanciers, en surveillant les débiteurs faillis, banqueroutiers fugitifs ou insolvables.

En outre, lors de la constitution de la fameuse Compagnie des Indes, la capitale zélandaise ne fut pas oubliée. Elle participa pour un quart dans l'entreprise, et les béfices qui en rejaillirent sur toute sa population furent merveilleux. Un seul exemple fera juger de la richesse de cette Compagnie. Au commencement du dix-septième siècle, nous trouvons les deux premiers fiefs de l'île aux mains de deux de ses principaux agents. La seigneurie de Westkapelle a pour propriétaire M. Veth, bourgmestre de Middelbourg, et celle de Domburg est devenue le patrimoine de M. Van Dieshoek, échevin de Middelbourg, tous les deux directeurs de la Compagnie des Indes orientales. Et c'est avec les produits de cette Compagnie qu'ils ont acquis ces domaines princiers.

Mais cette source nouvelle de prospérité n'avait pas fait oublier à Middelbourg son privilége de l'Étape, et cette prérogative toute féodale continuait de la mettre en rapports forcés et constants avec le monde entier. « Notre capitale, dit Smallegange, qui écrivait en 1696, est en ce moment en commerce suivi et en relations constantes avec les Indes orientales et oc-

cidentales, avec le Brésil, la côte de la Guinée, l'Angola, le Levant, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, etc., etc. Toutes les marchandises venant de l'Orient sont soumises à notre droit d'Étape, « *Stapel recht* ». Les vins, les huiles, les essences et autres liquides, qui viennent des pays orientaux, de l'Italie, de la France, de l'Espagne, doivent faire escale devant la *crane* de Middelbourg, et là être vérifiés, mesurés et jaugés. »

Aujourd'hui que tous les priviléges féodaux se sont évanouis devant les principes de l'esprit moderne, et que le souffle de la liberté commerciale a balayé ces prérogatives vexatrices et spoliatrices, la grande fortune commerciale de Middelbourg a cessé d'être, et son activité prodigieuse a fait place à une sorte de recueillement.

Que la capitale zélandaise regrette parfois son beau temps, si fertile en grandes institutions; qu'elle jette un regard attristé sur cette prospérité commerciale évanouie, et qui forme une sorte d'auréole autour de son nom, c'est là une chose naturelle, et dont il ne faut pas lui en vouloir. Car, plus sensée, plus intelligente, plus raisonnable que beaucoup d'autres, elle comprend les causes qui ont amené sa décadence industrielle. Elle saisit les motifs qui ont déplacé ses relations lointaines, et ne s'insurge pas contre le progrès. Elle ne fait pas comme ses rivales flamandes, qui, destituées, elles aussi, de leur antique splendeur, s'en prennent à Dieu et aux hommes, et voudraient remonter le cours des siècles pour retrouver leur primitif éclat.

Ce que Middelbourg a conservé du passé est, du reste, assez grand et assez beau pour qu'elle se console. Il est peu de villes, en effet, qui méritent davantage d'être visitées, et c'est ce qu'à présent nous allons faire.

XV

Un déjeuner à bord. — L'*Abdy-Hotel.* — L'Abbaye et le *Stadhuis.* — *Lange Jan* et *Gekke Betje.* — Le trésor de la ville. — La Société zélandaise. — Les tapisseries. — La kermesse.

Pendant que nous étudions la ville et que nous ruminons ses archives, les amis que nous attendions de la Haye sont arrivés, un peu plus nombreux que nous ne comptions, mais qui donc songerait à s'en plaindre? Par contre, ceux que nous attendions de Bruxelles ne sont, hélas! pas venus. Nous avons deux dames : madame de Stolipine, que vous connaissez déjà, et la princesse Naritschkin; quatre hommes : MM. Nicolas de Stolipine, le jeune prince Gagarine, le comte Goubatstow et un jeune professeur russe.

La qualité, l'esprit, l'entrain, que peut-on demander davantage?

Aussi vous pouvez juger comment nos hôtes ont été accueillis. Nous leur avons fait les honneurs de Middelbourg, puis nous sommes partis en bateau. Nous avons descendu le canal jusqu'à Veere. Là, dans notre petit salon, nous leur avons offert un déjeuner entièrement

de notre main, et dont je retrouve par hasard le menu dans mes notes :

Le potage Parmentier.
Les hors-d'œuvre.
Les bouchées aux crevettes.
L'omelette au jambon de Zélande.
Les tournedos en tortue.
Les pommes parisiennes.
Les poulets de grain rôtis.
La salade.
Les haricots verts à la maître d'hôtel.
La flamusse charolaise.
Le gâteau de Middelbourg.
Dessert.
Vins : scherry doré, saint-julien, rudesheimer et Rœderer.

On a déclaré notre cuisine excellente, et l'on s'est extasié sur notre service. Il est vrai que les deux grands condiments, l'appétit et la gaieté, figuraient parmi nos invités, et qu'ils sont singulièrement venus à notre secours. Après le déjeuner nous avons visité Veere et son hôtel de ville. Le bourgmestre attendait nos dames sur le perron du *stadhuis;* il s'est constitué notre *cicerone;* avec une grâce parfaite il nous a montré toutes ses richesses. Puis nous avons refait en voiture le chemin que je vous ai fait parcourir à pied. Nous avons séjourné à Overduyn et dîné à Domburg. Nous voici de retour, et nous allons visiter encore une fois la capitale zélandaise.

Le soleil s'est levé brillant et joyeux. Déjà la ville est animée par mille bruits divers. Nous sommes en effet à

l'époque de la kermesse, et du matin jusqu'au soir, aussi bien que du soir jusqu'au matin, tout le monde est en fête. Allons vite querir nos amis. C'est à l'hôtel de l'*Abdy* qu'ils ont été logés ; c'est là qu'il nous faut aller les prendre.

Mais l'*Abdy-Hotel* n'est pas un caravansérail vulgaire. Il mérite qu'on lui accorde un coup d'œil. Laissez-moi vous y introduire ; peut-être m'en saurez-vous gré. Qui pourrait dire ce que la destinée nous réserve? Si quelque jour, rassasié des joies du monde, renonçant aux fracas de l'existence, vous voulez, sans quitter la ville, vous ensevelir dans une demi-solitude, c'est là qu'il faut venir. Le calme et le repos semblent avoir élu domicile à cette place, et jamais endroit ne fut plus propre à la méditation.

Tout semble, en effet, avoir été combiné pour faire de cet hôtel de renom, fréquenté, achalandé, une sorte de retraite silencieuse et d'asile solitaire. Pour parvenir jusqu'à lui, il faut longer tout un dédale de rues, traverser tout un enchevêtrement de places semblables à des cours, et passer sous des voûtes féodales. On croit pénétrer dans quelque château fort, et l'on se retrouve sur un vaste emplacement ombragé de beaux arbres touffus et bordé de vénérables constructions gothiques. A droite et à gauche, ce ne sont qu'ogives, tourelles, lucarnes, portes anciennes, arcades vénérables et pignons archaïques dominés par une aiguille de bois et de pierre, par une sorte de géant religieux nommé le *Lange Jan*, le « long Jean », et qui pointe dans les nuages sa girouette dorée.

Cet emplacement, c'est la cour, le préau de l'antique abbaye instituée par l'évêque Gondebault, enrichie par Guillaume II, roi des Romains, et plus tard, après l'expulsion des abbés et le départ des religieux, sécularisée et transformée en Cour de Zélande (*Het Hof van Zeeland*).

Il faut savoir gré toutefois à ceux qui ont ainsi adapté ces vieux bâtiments religieux à leurs nouvelles destinations civiles d'en avoir aussi scrupuleusement respecté le caractère. Ils avaient beau jeu pour remanier toutes ces constructions d'un autre âge, et leur substituer quelque chose de bien banal. Ils ne l'ont pas fait ; il les en faut remercier bien fort ; car si deux bâtiments modernes garnissent les extrémités de la place, le palais du gouvernement d'un côté et l'*Abdy-Hotel* de l'autre, faisant un peu tache sur cet ensemble vénérable, c'est au feu qu'on doit s'en prendre, et non pas à l'incurie ou au mauvais goût des autorités.

Écoutez, en effet, ce que nous racontent là-dessus les anciens auteurs[1]. « Icelle Abbaye souloit estre d'une belle structure, laquelle par un feu effroyable qui s'esleva en cette ville fut presque toute bruslée, entre autres le comble de l'église, l'Esguille de la tour, qui estoit haulte, belle et droicte, le réfectoire, le circuit des cloistres déambulatoires, la cuisine, le lieu capitulaire, la librairie belle et ample, belles et exquises paintures et tables d'autels et plusieurs riches ornements et joyaux de l'église. »

[1] Les continuateurs de Guicciardini, édition de 1625.

Blaeu estime que plus de deux cents maisons disparurent dans cette épouvantable conflagration [1]. Mais les maisons, on les reconstruisit, tandis qu'on ne put remplacer cette admirable bibliothèque, cette « belle librairie », comme l'appellent les chroniqueurs, qui renfermait les trésors manuscrits de la grande école des miniaturistes bourguignons, non plus que ces « exquises paintures » parmi lesquelles devaient se trouver des chefs-d'œuvre de Jean Gossaert, de ce grand Jean de Mabuse, comme il signait déjà à cette époque, et qui vers ce temps habitait Middelbourg et travaillait pour ses abbés.

Plus heureux, le clocher, nouveau phénix, renaquit de ses cendres. Il rejaillit du sol sur lequel il s'était affaissé, plus grand, plus haut qu'il n'était auparavant. Aucun sacrifice ne fut épargné, du reste, pour lui rendre sinon sa grâce et son élégance, du moins sa longueur première. « Ils ont mis sur la tour une nouvelle cappe, la quelle a cousté, avec une grande nouvelle cloche et un horologe si grand et si beau, qu'on en trouve guerre de semblable, environ cent et cinquante mille florins selon le calcul que ceulx qui s'y entendent en ont faict [2]. » Ainsi s'exprime le vieux Meteren, contemporain de cette résurrection, et aujourd'hui cet « horologe » glapit les heures, et toutes les sept minutes psalmodie un fragment de mélopée aérienne et wagnérienne, qui fait grandement regretter l'argent qu'on y a dépensé jadis.

1 Blaeu, *Theatrum urbium Belgicæ fœderatæ.*
2 Meteren, *Histoire des Pays-Bas.*

Mais c'est assez nous arrêter sur cette place historique, vingt fois dessinée, dont vous trouverez une vue originale dans les *Kinderspeelen*[1], deux ou trois curieuses perspectives dans les chroniques zélandaises[2], et que les gravures et croquis du siècle dernier nous représentent avec une guerrière parure de bourgeois enrégimentés[3]. Pénétrons dans l'hôtel à la recherche de nos amis.

L'*Abdy-Hotel,* je vous l'ai dit, n'est pas une auberge comme les autres. Point d'enseigne qui l'annonce, point d'écriteau qui tire l'œil; il faut en quelque sorte la deviner derrière le rideau d'arbres qui cachent sa façade, et son nom est écrit en lettres si mignonnes qu'il semble que son maître en ait regretté l'inscription. La maison est propre; les chambres en sont simples, et le luxe n'y brille que par une absence absolue. L'*Abdy-Hotel,* toutefois, est très-estimé à Middelbourg, très-fréquenté par les gens du pays; on affirme même que c'est là que descendent les voyageurs de commerce, gent en toutes contrées babillarde et bruyante. Eh bien! malgré cela, tout y est calme et silencieux. On dirait presque une maison

[1] Dans les œuvres du poëte Kats, édition in-f°. Le dessin est de Van de Venne, qui habitait la ville à cette époque, et y dessina non-seulement les illustrations de l'édition de Cats, mais nombre d'autres planches pour Jan Pietersz Van der Venne, alors établi libraire à Middelbourg. — Voir sur le registre des actes, octrois, pensions, etc., des États généraux, à la date du 22 juillet 1620.

[2] Surtout dans la *Cronyk van Zeeland,* de Smallegange, 1696.

[3] Les bourgeois étaient divisés jadis en quatre régiments de six compagnies chacun; on les distinguait par les couleurs de leurs drapeaux respectifs.

déserte. La vie y est réglée comme dans un cloître. Le matin on y prend le café, dans le jour on y dîne, et le soir on y soupe avec des œufs à la coque. Déjeuner, dîner et souper ont lieu à des heures immuables. Jamais on n'y déroge. N'allez pas demander à midi une tasse de thé, on vous proposerait d'attendre jusqu'à neuf heures du soir. Pour une tasse de café, on vous renverrait au lendemain matin.

Notez qu'en agissant ainsi, le grave M. Bulterys, le maître de l'*Abdy-Hotel,* est convaincu qu'il se conforme aux lois les plus larges de l'hospitalité. Sévère dans sa personne, majestueux dans sa tenue, il appartient à cette classe de *kasteleynen* zélandais, qui se figurent exercer bien plus un sacerdoce qu'une profession. On leur dirait qu'ils sont des loueurs de chambres et des marchands de soupe, qu'on les surprendrait fort. Il leur semble qu'ils appartiennent à une classe d'êtres supérieurs, auxquels la Providence a départi le rôle bienveillant d'abriter les voyageurs et de nourrir les affamés. S'ils acceptent une rétribution, c'est simplement pour ne pas désobliger leurs clients, et s'ils l'exigent un peu forte, c'est afin de leur montrer qu'ils les tiennent pour gens riches et généreux.

Notez que personnellement je n'ai qu'à me louer de M. Bulterys. En ma faveur il a bien voulu déroger à des règles que ses nombreux clients regardaient comme imprescriptibles. A plusieurs reprises il a fait pour moi une exception dont je suis justement fier, et je lui en sais un gré d'autant plus vif que d'autres plus illustres

et surtout plus puissants n'ont pas eu droit aux mêmes égards. Un jour, m'a-t-on raconté, il se fit annoncer chez le gouverneur de la province, qui en ce temps (n'étant pas encore installé à l'hôtel du gouvernement) occupait quelques chambres à l'*Adby-Hotel*.

« Monsieur le Gouverneur, lui dit-il, vous avez un palais et vous logez chez moi. Beaucoup d'infortunés voyageurs, moins bien partagés que Votre Excellence, viennent chaque nuit sonner à ma porte, et je suis obligé de leur refuser un abri. Est-ce juste? j'ose le demander à Votre Excellence.

— Eh bien, que voulez-vous que j'y fasse? observa le gouverneur assez interloqué.

— Je désire, répondit respectueusement, mais fermement, M. Bulterys, que Votre Excellence aille habiter son palais. »

Cette scène ne vous rappelle-t-elle pas le prophète Nathan se rendant auprès du roi David pour lui raconter la parabole de la brebis? — Mais voici nos amis, quittons l'*Abdy-Hotel,* quittons aussi le vieil *Hof van Zeeland,* non sans avoir salué de loin l'hospitalière maison du gouverneur, où réside en ce moment une charmante famille que j'affectionne beaucoup, et qui, je l'espère, me le rend un peu. Maintenant vite en route pour parcourir la vieille cité.

Middelbourg n'est pas seulement le bourg du milieu, c'est encore une jolie ville toute ronde, avec une place ronde au centre, et des rues tournant autour de cette place, et dans les rues des gens tout ronds, c'est-à-dire

à l'air bienveillant et affable. Jetez les yeux sur son plan, vous n'y trouverez pas une rue, une ruelle, un passage, une allée qui s'étende en ligne droite. Donnez un regard aux gens que vous rencontrez, vous n'en découvrirez pas un seul qui ait l'air maussade, la mine renfrognée et l'abord désagréable. « Sa figure est toute ronde [1] », dit un vieil auteur en parlant de Middelbourg; cela peut s'entendre aussi bien au propre qu'au figuré.

Ce n'est pas sans intention que j'insiste sur ce rapprochement : le caractère curviligne de la cité et l'affabilité des habitants. Car ce n'est pas par hasard que le mot « rondeur » a dans notre langue une signification double. Les lignes droites sont quelquefois imposantes, mais toujours un peu froides d'aspect, sévères et, pourquoi ne pas dire le mot? rigides. Les lignes courbes, au contraire, ne le sont jamais.

Y a-t-il simple connexité entre ces deux faits d'un ordre différent et qui s'expriment par un seul mot, ou y a-t-il dépendance? La rondeur des habitants provient-elle de la rondeur de la ville, ou bien au contraire ceux qui l'ont construite ont-ils voulu que la capitale de la Zélande justifiât le vieux dicton du pays : « *Goed rond, goed Zeuwsch* — bien rond, bien zélandais. » Voilà ce que je n'oserais décider, et je crois que le plus sage est de rester dans un doute prudent, d'autant mieux que l'une et l'autre rondeur peuvent s'expliquer par des causes tout à fait différentes.

[1] *Délices des Pays-Bas.*

Considérons en effet le plan de la ville, surtout un ancien plan, celui que Smallegange, par exemple, donne de Middelbourg au quinzième siècle. Nous y voyons l'abbaye former au centre une espèce de noyau, et autour de ce noyau toutes les rues s'établissant d'une façon circulaire et aboutissant à un rempart qui décrit une circonférence presque parfaite. Prenons ensuite le plan publié par Blaeu, si exact, si détaillé, si complet, je dirai presque si méticuleux. Le fossé primitif est devenu la *Lange Delft* [1], c'est-à-dire la voie principale de la cité, et les rues ont continué de s'établir parallèlement à cette voie maîtresse, c'est-à-dire d'une façon curviligne. Les canaux eux-mêmes affectent ce parallélisme, et les remparts, terme de la cité, complètent cet ensemble de courbes concentriques.

C'est donc l'abbaye qui, avec sa forme ronde, a été le point de départ de cette construction tournante. Quant à la rondeur des habitants, je crois qu'ils en ont hérité de leurs ancêtres, gens riches, commerçants habiles, sachant de longue date « qu'on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre », c'est-à-dire avec des airs rogues et des visages grincheux, et qui, par la fréquentation des étrangers, avaient contracté des habitudes de haute sociabilité. Ensuite, n'oublions pas que Middelbourg fut quatre siècles durant l'Étape des vins de France, et la « purée septembrale », comme l'appelait le curé de

[1] Littéralement : long fossé ; le mot *delft,* inusité aujourd'hui, a son origine dans le verbe *delven,* creuser.

Meudon, n'a jamais disposé les gens à la mélancolie ni au marasme. Elle les a, au contraire, toujours rendus confiants, aimables et bons compagnons.

Aujourd'hui l'Étape a disparu, et les *Wynheeren,* descendus de leur piédestal, ont cédé la place aux simples marchands de vin; mais la bonne humeur est restée, et l'esprit accueillant avec. Ainsi, nous allons trouver au *stadhuis* le bourgmestre, M. Schorer, et le secrétaire de la ville, M. de Stoppelaar. Eh bien, je suis certain que l'un et l'autre vont nous recevoir avec une cordiale *handdrukking* [1], un joyeux sourire et de courtoises paroles. Point de morgue, point d'affectation, point de cérémonies hors de saison; du premier coup on se sent en pays de connaissance, tout à son aise. C'est plaisir que d'être accueilli de la sorte.

Et notez qu'il ne s'agit pas ici seulement des premiers magistrats. Il me souvient qu'un jour, surpris par une pluie d'orage, je m'étais réfugié avec Constant sur le seuil d'un magasin. Nous nous faisions tout minces (ce qui était assez difficile) pour n'être pas trempés, quand tout à coup la maîtresse de la maison envoya sa fille, une belle jeune fille de seize ans que je vois encore toute rougissante, ouvrir derrière nous la porte à deux battants. Trouvez donc une manière plus délicate et plus charmante d'offrir aux gens un abri confortable et une façon plus gracieuse de leur dire : « Messieurs, vous êtes chez vous. »

[1] Poignée, serrement de main.

Mais c'est par la *Lange Delft* que nous gagnons l'hôtel de ville, et il ne faut pas omettre d'admirer en chemin quelques vieilles et belles façades qui sont demeurées là de l'ancien Middelbourg. Cette antique maison de bois, si bien conservée ou plutôt si bien restaurée, et cette vieille maison de pierre si affreusement mutilée, qui se trouvent sur notre droite, sont intéressantes à des titres divers. La première est un échantillon de ces anciennes demeures en bois qui garnissaient jadis toute la ville; l'autre est historique, dit-on, et serait l'ancien *tol* des comtes de Zélande.

Sur la gauche, nous avons une étincelante façade rehaussée de sculptures et bigarrée de brique et de pierre. On l'appelle la « maison du soleil », à cause de l'astre étincelant qui orne sa façade. C'est, paraît-il, la maison d'un ancien armateur, et ce soleil rappelle le bas-relief qui décorait la poupe d'un de ses navires. Je l'aurais prise plutôt pour la maison d'un architecte, à cause des deux cartouches qui l'ornent et représentent, le premier, un personnage se servant d'un compas, et l'autre, ce même personnage tenant un chapiteau de colonne. Quoi qu'il en soit, c'est un très-beau spécimen de l'architecture zélandaise au commencement du dix-septième siècle.

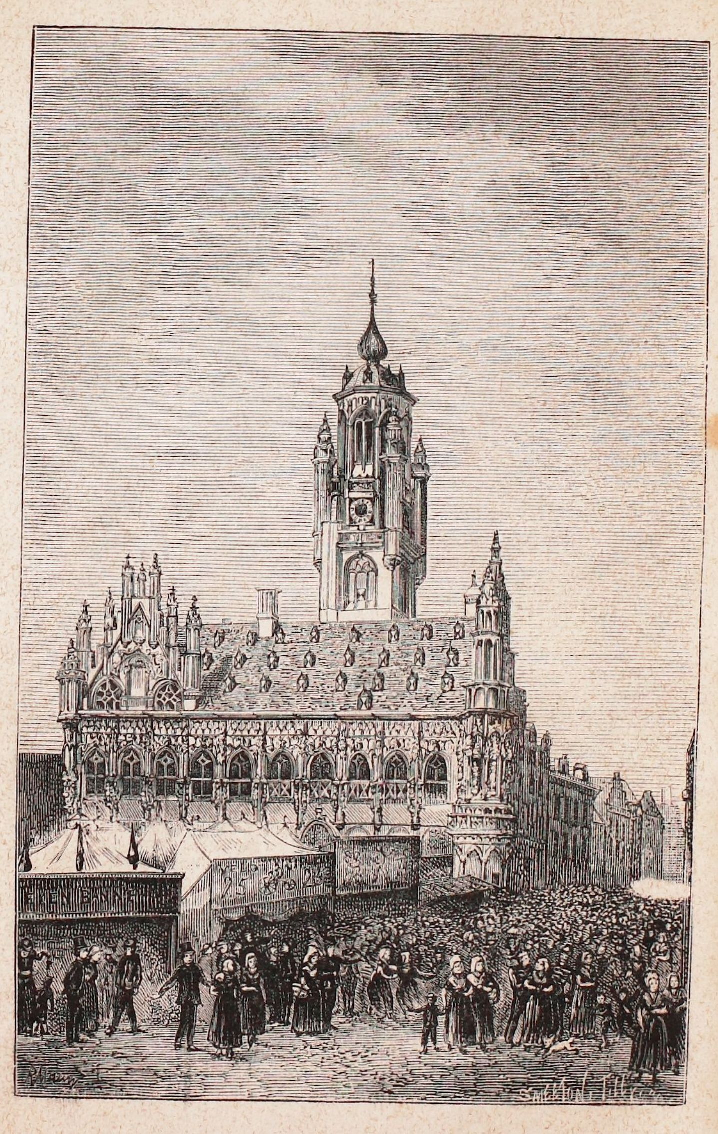
De ce côté, nous avons encore l'ancienne église française et le local de la « Banque de prêt, » qui servit dans le principe de « maison des Anglais et des Écossais » ; c'est donc l'ancien *Scotschhuis*. Cette demeure illustre dans les fastes commerciaux de la vieille cité a encore un grand caractère; mais il n'est guère permis de parler de

l'architecture de toutes ces habitations, simplement intéressantes, quand dans quelques instants on va contempler l'hôtel de ville de Middelbourg.

Ce *stadhuis,* en effet, est une perle véritable. C'est assurément l'un des plus gracieux, des plus élégants bâtiments civils qui soient, non-seulement dans les Pays-Bas, mais dans l'Europe entière. Point très-grand, n'ayant pas les allures majestueuses de la halle d'Ypres, ni l'aspect grandiose de l'hôtel de ville de Bruxelles, il est très-bien proportionné dans sa petite structure, et, avec ses deux étages et son élégant beffroi, il porte bien le cachet et le caractère de ce qu'il est, c'est-à-dire d'une maison de ville, de ce que nous appellions, dans notre France du moyen âge, un « parloir aux bourgeois ».

Ses fondations datent de 1468, et sa construction, si j'ai bonne mémoire, dura une vingtaine d'années. Il appartient donc à ce qu'on est convenu d'appeler l'architecture bourguignonne, c'est-à-dire au style flamboyant, tempéré un peu dans ses emportements par les approches de la Renaissance.

Sa façade compte vingt-deux ouvertures : dix au rez-de-chaussée, dix au premier étage, et deux engagées dans un pignon saillant qui garnit le côté gauche de l'édifice. Toutes ces ouvertures sont couronnées par une ogive, toutes sont à meneaux, et leurs tympans sont garnis par une broderie très-simple. Celles du premier étage sont séparées par une double niche renfermant deux statues adossées et couronnées par un dais qui, se



La grande place de Middelbourg pendant la kermesse.

(D'après un dessin à la plume de M. Henry Havard.)

prolongeant sous forme de contre-fort, s'élance jusqu'à la toiture. Ces statues, ainsi disposées deux par deux, sont au nombre de vingt-cinq et représentent les comtes et comtesses de Hollande et Zélande.

Au-dessus des fenêtres du premier étage, s'enlacent des ornements élégants simulant des panneaux et allant rejoindre le bord du toit. Celui-ci, crevé de vingt-quatre petites lucarnes, est bordé à gauche par le grand pignon que nous avons déjà signalé, lequel, garni de niches et de pinacles, prend façade sur la place, et de l'autre côté par le pignon couronnant la façade latérale, lequel donne sur une rue transversale. De ce côté, l'angle saillant est enveloppé par une tourelle avec balcon, niches et pinacle ajouré, constituant ce qu'on appelait jadis la Brétèque.

Cette jolie façade, bien intacte, bien complète, où pas une ligne n'est disgracieuse, où pas une tare, pas une mutilation ne s'affichent, est surmontée par un élégant beffroi, carré et massif jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, octogone et ajouré ensuite, et flanqué à son sommet de quatre frêles tourelles reposant sur des encorbellements. N'était sa toiture bulbeuse, légèrement postérieure à l'édification de la tour, ce beffroi serait un véritable modèle, parfait de tous points. Tel qu'il est, il fait encore un excellent effet, et peut compter parmi les meilleurs du pays.

A l'intérieur il renferme une cloche, le vieux bourdon de la ville, celui qui appelait les citoyens aux armes et les magistrats au conseil, celui qui sonnait les fêtes et

tintait lugubrement quand l'incendie colorait de ses lueurs sanglantes les toits rouges de la vieille Middelbourg, ou bien encore quand les guetteurs apercevaient au loin les coureurs et les maraudeurs ennemis.

Il possède également une horloge, toujours en avance de cinq minutes, paraît-il, sur l'heure que donne le *Lange Jan*. Cette particularité connue du public, commentée par les badauds, lui a valu un surnom, et l'on appelle cette jolie tour *Gekke Betje*, « folle Babet », à cause de son habitude de précéder dans la marche du temps son long et majestueux rival. Je vous fais grâce du reste des aventures qui sont venues enjoliver ce surnom. Il est clair que le *Lange Jan*, malgré sa placide longueur, n'a pu, durant tant de siècles, regarder cette « folle Babet » sans éprouver pour elle une passion des plus vives. De son côté, *Betje* n'est pas demeurée insensible à cette incessante contemplation. Vous voyez le premier chapitre d'un roman municipal prenant naissance entre ces deux fantoches de pierre, roman inépuisable et dont le dernier chapitre ne pourra être écrit qu'après la chute irrémissible de l'un des deux amoureux.

On prétend que c'est Babet qui, la première, est menacée de cette disparition funeste. Un sévère magistrat me racontait avec un profond chagrin que depuis longtemps déjà les assises de la tour municipale n'offraient plus une sécurité absolue. « On sera obligé de la reprendre en sous-œuvre, me disait-il, ou de la jeter bas. »

Cette dernière hypothèse me fit faire un haut-le-corps. « La jeter bas ! y songez-vous ? Décapiter un des

plus jolis édifices qui soient dans toute la Néerlande!

— Oui, me répondit-on ; mais cela coûtera gros pour la restaurer, et qui sait si nous obtiendrons le crédit nécessaire?

— Vous l'obtiendrez, je m'en porte garant, et soupçonner la ville de Middelbourg d'être capable d'un refus, c'est lui faire assurément une injure gratuite. »

A l'intérieur l'hôtel de ville a été complétement restauré. Si pur et si intact au dehors, dans la partie du moins qui regarde la place, il a subi au dedans de nombreux remaniements qui coïncident, comme date, avec une reconstruction partielle et des agrandissements qu'on lui a fait subir au siècle dernier.

De toutes les pièces intérieures, il n'en est qu'une seule qui soit demeurée à peu près intacte : c'est le *Vierschaere,* l'ancienne chambre de justice, dont les grandes boiseries sombres ont conservé une physionomie vénérable et un respectable cachet.

Au premier étage se trouve un musée. Il se compose de deux salles spacieuses et d'une longue galerie. C'est, du reste, moins un musée qu'un trésor. On a concentré dans ces chambres tout ce qui se rattachait, en objets d'art ou de prix, au passé de la vieille et florissante cité. On sent que la vie municipale de Middelbourg se résume en ces œuvres d'art pieusement recueillies; elle y est embaumée en quelque sorte. Aussi n'a-t-on pas donné à cette réunion de belles choses le nom un peu trop pompeux de musée; on l'a appelée la « Chambre des antiquités : *Oudheids Kamer.* »

La première pièce est toute garnie de portraits. On y voit ces vieilles corporations de *Cuypers* et de *Wynheeren* dont je vous parlais au précédent chapitre, excellemment représentées sur de grands panneaux fort bien peints et tout remplis de solides qualités. Regardez ces visages sévères, ces figures vénérables, ces personnages, tous vêtus de noir, graves et sérieux dans leurs vastes collerettes blanches, ayant un grand air et une fière tournure. Vous voyez que je n'exagérais pas en disant qu'on ne se croirait guère en présence d'une gilde de marchands. On se figurerait certes plutôt je ne sais quelle assemblée de conseillers royaux, prêts à décider des destinées d'un grand empire.

En face de ces imposants « privilégiés de l'Étape » se trouvent les portraits des Evertsen, les victorieux amiraux de Zélande, les gloires maritimes de Middelbourg. Il y a là les deux frères Cornelis et Jan, tous deux enfants du pays, « nés d'une famille zélandaise dévouée à la mer, *ambo nati ex Zelandica familia mari devota* », comme dit une vieille inscription. Ils devaient porter au plus haut point la suprématie de leur patrie, et pour acquitter sa dette de reconnaissance, Middelbourg leur éleva, après leur mort, un monument superbe, qui, érigé d'abord dans l'église Saint-Pierre, fut, lors de la destruction du vieux sanctuaire, transporté dans l'église de l'Abbaye [1]. Tout à l'heure nous verrons les chaînes

[1] L'*Histoire des Evertsen* a été écrite en 1820, par M. J. C. de Jonge, aide-archiviste de Middelbourg.

qu'on leur avait données, les médailles d'or qu'on avait frappées en leur honneur, leurs insignes, leurs porte-voix, et mille autres souvenirs pieusement recueillis par leurs derniers descendants. Mais avant de quitter cette salle, qu'ils emplissent de leur renommée, donnons un regard à leur glorieux enfant, à ce fils de Cornelis Evertsen, qui, vice-amiral lui aussi, mérita d'être surnommé « *Keesje,* le diable [1] ».

La galerie dans laquelle nous pénétrons ensuite est pleine de documents curieux et intéressants, fragments du vieux Middelbourg soigneusement conservés, modèles de monuments, parmi lesquels se trouve celui du *Lange Jan,* et statuettes de bois sculptées d'une haute valeur artistique.

Enfin nous pénétrons dans le saint des saints, dans le sanctuaire municipal, où sont disposés dans de belles vitrines les livres des gildes, les plaques des officiers de justice, les clefs de la ville, les méreaux des corporations, et la fameuse sonnette de la gilde des *kuypers.* Puis ce sont des gobelets en métal précieux, ayant tous un intérêt local, une valeur historique, en même temps qu'une forme heureuse. Ce sont aussi des meubles, des siéges et des crédences, des tables et des portes, et parmi ces dernières un portique à trois faces, divisées en caissons couverts de sculptures d'une finesse peu commune, et appartenant à cette époque de transition qui précéda la Renaissance, époque si riche d'orne-

[1] *Keesje de Duivel. Keesje* est une abréviation familière de Cornelis

mentation, si prodigue de motifs, si harmonieuse de décor.

Mais on n'en finirait pas s'il fallait énumérer tous ces trésors précieux et intéressants à tant de titres. J'aime mieux renvoyer les amateurs à l'excellent catalogue dressé par M. de Stoppelaar, qui vaut à lui seul toutes les descriptions qu'on pourrait tenter [1].

A côté de ce sanctuaire, de ce trésor, se trouve une autre grande chambre inconnue du public, mais qui, j'espère, lui sera bientôt accessible. Jadis elle servait de local à la chambre des Orphelins, et au commencement du dix-septième siècle, on eut soin de la décorer de vieilles boiseries, qui lui donnent un très-grand caractère. Depuis, on en a fait les archives, et derrière les liasses de vieux titres, les boiseries ont disparu [2]. Jésus chassa les marchands du Temple. Plus audacieux que Jésus, M. de Stoppelaar rêve de chasser les bouchers de la Boucherie, d'installer les archives à leur place, et, après avoir rendu la chambre des Orphelins à sa splendeur première, d'en faire une nouvelle salle de musée. C'est là un projet excellent et auquel on ne peut qu'applaudir.

[1] Voir *Catalogus der oud en zeldzaamheden schilderijen teekeningen en portretten,* etc., etc. Middelburg, 1876.

[2] Ces archives sont admirablement tenues. Elles ont été inventoriées et cataloguées avec un soin et une érudition irréprochables, par M. J. H. de Stoppelaar, archiviste de la ville. L'inventaire en a été publié; et, comme on a pu le voir, j'y ai fait de très-nombreux emprunts. C'est une source presque inépuisable de documents curieux et intéressants, que je recommande à tous ceux que ces lectures un peu arides (difficiles même à cause du vieux hollandais) ne rebutent pas.

Ce n'est pas, toutefois, que la vieille Boucherie dont on veut s'emparer soit en ce moment en de mauvaises mains. Longue salle voûtée en tiers-point, avec des ouvertures ogivales qui lui ménagent la lumière, la *Vleeschhal* fut installée au quinzième siècle dans le rez-de-chaussée du *stadhuis*. Depuis lors, sa destination n'ayant pas changé, elle a conservé un aspect archaïque du plus pittoresque effet. Mais à cause justement de cette destination immuable, elle est peu visitée. Les gigots saignants, les bœufs pantelants, les tripes et les abats, laissant tomber goutte à goutte une rosée sanglante, sont peu faits pour attirer les visiteurs. En sorte qu'on ne perdrait guère à la transformer en archives, et l'on y gagnerait une vaste et belle chambre dont s'accroîtrait le musée.

Le musée du *stadhuis* n'est pas, du reste, le seul que possède Middelbourg. Il existe dans les murs de la capitale zélandaise une société savante, sorte d'académie provinciale, qui porte le nom assez peu euphonique de *Zeeuwsch Genootschap der Wetenschappen* [1]. Cette société, dont j'ai l'honneur d'être membre honoraire, a créé elle aussi un musée très-intéressant, moins local que celui de la ville, car il s'étend à toute la province, mais qui renferme des documents du plus haut prix. Je ne m'étendrai pas sur la valeur de cette excellente *Zeeuwsch Genootschap,* sur les services qu'elle rend, sur la qualité et l'érudition de ses membres; on pourrait m'accuser de plaider

[1] Société zélandaise des sciences.

« pour ma maison ». Je me bornerai à dire un mot seulement de son musée et de sa bibliothèque, riches, très-riches même en pièces intéressant l'histoire de la Zélande.

Le musée est un peu éclectique; on y rencontre de tout, depuis les autels de la Néhalennia retrouvés à Domburg, jusqu'aux fusées à la Congrève dont les Anglais se servirent pour incendier Flessingue; depuis le premier microscope inventé en 1590 à Middelbourg même par Zacharias Jansen, jusqu'à la roue de cordier dont de Ruyter se servait quand il était apprenti fabricant de cordages. Il y a de plus des objets d'art, quelques bons tableaux, des médailles [1], une collection de conchyliologie et d'histoire naturelle.

La bibliothèque renferme, outre une foule de solides ouvrages, tous les livres grands ou petits, jeunes ou vieux, anciens ou modernes, bons ou mauvais, qui s'occupent de la Zélande. On trouve là une réunion très-curieuse de tout ce qui touche de loin ou de près, et de près surtout, à la province. La plupart de ces livres sont hollandais, cela va de soi; il y a cependant bon nombre d'ouvrages latins, français, anglais, espagnols, etc. Parmi les manuscrits anciens, il ne s'en trouve que deux de valeur qui soient écrits en notre langue; l'un est intitulé : « Toutes les notables histoires en brief qui sont advenues... durant le temps du viel Testament jusques

[1] La collection de médailles est considérable; il en a été dressé un excellent catalogue par le savant M. A. H. G. Fokker, président actuel de la Société. Voir *Catalogus der Penningen en Munten*, etc., 1869.

à l'advenement de Nostre Sauveur Jesu-Christ », et l'autre a pour titre : « les Harangues proposées par-devant les électeurs de l'empire, en 1519. »

Mais ce qui ravit surtout le chercheur se préoccupant du passé de la Zélande, de son histoire et de ses variations physiques ou morales, c'est un immense atlas se décomposant en une vingtaine de cartons gigantesques, et contenant toutes les cartes, plans, estampes, dessins, gravures, images, quels qu'ils soient, qui ont été faits d'après la Zélande et les Zélandais.

Or, il faut que vous sachiez qu'il n'y a peut-être pas de contrée au monde qui ait été plus souvent pourtraicturée que celle-là, et aussi qu'il n'y a guère de pays ayant donné le jour à plus de grands hommes inconnus et à un plus grand nombre de célébrités de clocher.

Aussi ne pourrait-on citer aucune ville, aucun village, aucune résidence, aucun château, aucun fort, aucune digue, aucun monument qui n'ait été reproduit sur toutes ses faces, et il n'y a guère de bourgmestres, d'officiers, d'échevins, de baillis ou de pasteurs, de pasteurs surtout, dont on n'ait le portrait de face ou de profil, en buste ou en pied et presque toujours en ventre.

On juge quelle collection un pareil assemblage d'hommes et de lieux doit composer. C'est par milliers qu'il faut compter ces documents iconographiques, et le catalogue, véritable œuvre de bénédictin, contient plus de huit cents pages de petit texte [1].

[1] Ce catalogue fort complet a été dressé par M. M. F. Lantsheer.

J'ai parcouru toute cette collection avec un plaisir infini ; toutefois, rassurez-vous, je ne vous en donnerai pas un compte rendu détaillé, ni même un aperçu synthétique. De tout cet assemblage de planches, il se dégage un fait étrange, curieux et peu consolant, et c'est celui-là seul que je veux retenir. A partir de 1750, il semble que le goût se gâte complétement et que la délicatesse se perde. Jusqu'à cette époque, les estampes, les gravures, aquarelles et dessins, sont tous ou presque tous empreints d'un certain sentiment artistique ; tous ont comme conception et comme exécution une valeur réelle, indiscutable. A partir de ce moment, ils deviennent enfantins, vulgaires, grossiers, sans goût et sans art.

D'où provient cela? J'indique le fait sans me charger de l'expliquer. Du reste, une remarque très-curieuse et qu'on ne peut s'empêcher de faire lorsqu'on parcourt les rues de Middelbourg, c'est le petit nombre d'œuvres d'art véritables qu'elle renferme, relativement à ce qu'elle a dû posséder. Sauf une demi-douzaine de maisons vraiment artistiques, toutes ses habitations se bornent, comme le remarquait déjà Blaeu au dix-septième siècle, à être simplement élégantes, vastes et commodes ; « *elegantes domos, amplas et laxas.* »

A l'exception de l'hôtel de ville, qui est un bijou, des maisons que j'ai déjà citées, et des bâtiments de l'*Abdy*, elle ne contient guère qu'un seul édifice qui soit d'un haut intérêt au point de vue architectonique : c'est une maison à deux étages, bien connue sous le nom de *Inde Steenrotse* (au Rocher) ; maison édifiée sans doute par

un maître carrier ou par un marchand de pierres, car les bas-reliefs qui la décorent nous font assister aux différentes opérations que subit le rocher pour se transformer en édifice. Elle appartient au bon temps de la Renaissance dans le pays, et fut achevée en 1590. Bien que son pignon mutilé ait été maladroitement complété par une frise plus jeune d'un siècle ou deux, elle a très-grand air et très-belle tournure. Eh bien, à l'exception de cette habitation vraiment pure de style, et des édifices que j'ai déjà mentionnés, on trouve très-peu de constructions qui aient un cachet artistique prononcé.

La Bourse est curieuse, mais ses sculptures sont lourdes. Quant à cette autre église qu'on appelle le Dôme, je l'ai regardée sous toutes ses faces et considérée sous tous ses aspects, sans pouvoir y rien découvrir que de massif, d'épais et de commun. Dans toute autre ville on serait moins exigeant. On se contenterait des monuments qui sont ici, on se déclarerait surtout enchanté de ces mille points de vue gracieux, coquets, aimables, de ces rues propres et bien bordées, de ces quais ombragés aux perspectives riantes et dont les pavés seuls laissent à désirer. Mais dans cette cité riche entre toutes, puissante, privilégiée, on s'attend à davantage, et l'on a le droit d'exiger beaucoup.

De même pour l'histoire de l'art; n'allez pas réclamer d'elle une brillante école de peinture, comme celles de Haarlem, de Leyde ou même de Delft. Il n'est pas question de cela. En cherchant bien, c'est à peine si vous trouverez trois ou quatre peintres de mérite qui soient nés à Mid-

delbourg, et encore leur nom n'est-il guère connu. Jean Gossaert y a séjourné, Van de Venne y a vécu, Bieseling y est mort, mais tous trois étaient étrangers.

Son seul titre de gloire artistique bien original est une fabrication de tapisseries, qui a existé dans ses murs au commencement du dix-septième siècle. A en juger par les échantillons qui sont parvenus jusqu'à nous [1], c'était une très-grande et très-noble industrie. Les dessinateurs qui l'inspiraient ne s'effrayaient d'aucun obstacle et ne reculaient devant aucune difficulté. Pour associer leurs travaux d'art aux gloires de la patrie, leur patriotique génie allait jusqu'à représenter des batailles navales, où figuraient des escadres entières. Mais c'est surtout pour la magnificence de ses bordures que l'école de tapisserie de Middelbourg mérite d'être citée. Il est difficile dans ce genre de rien voir de plus beau.

Le seul édifice où l'on retrouve encore, à Middelbourg même, des spécimens de ces belles tapisseries, c'est le palais du gouvernement. Dans la chambre des États on peut contempler quelques-unes de ces luttes héroïques dont je parlais à l'instant, et jamais, du reste, œuvres d'art ne furent mieux à leur place; car, tout en assurant les destinées de leur province, les députés zélandais ont ainsi sous les yeux un souvenir de la gloire conquise par leurs ancêtres, et un échantillon de l'industrie que leurs pères savaient déployer.

[1] Les plus belles de ces tapisseries, auxquelles un amateur a consacré une très-intéressante monographie, sont conservées à Middelbourg et à la Haye, au *Nederlandsch Museum*.

La vieille capitale zélandaise renferme encore d'autres tapisseries, celles-là d'un autre temps et d'un autre pays, mais qui n'en sont ni moins précieuses ni moins belles, et dont il serait certainement injuste de ne pas dire un mot. Je veux parler de ces merveilleux gobelins qui garnissent l'une des chambres de l'ancien palais de justice, et peuvent compter assurément parmi les plus beaux ouvrages qui soient sortis de notre manufacture nationale.

Ils représentent le *Triomphe d'Alexandre* par Lebrun. On m'a raconté l'histoire de leur venue dans le pays. Ils auraient été donnés, m'a-t-on dit, par Louis XV à celui qui bâtit l'hôtel où nous les voyons aujourd'hui, lequel avait été ambassadeur auprès de la cour de France. Leur merveilleuse conservation proviendrait même de ce qu'ils n'ont pas été changés de place.

Mais le soir est venu, et la ville a pris une animation extraordinaire. Nous sommes en pleine kermesse, ne l'oublions pas, et si ces pavés fâcheux dont nous parlions à l'instant ne vous ont pas enlevé toute idée de promenade, il faut nous diriger du côté de l'hôtel de ville.

Cruels pavés, en effet. Maudissons ceux qui les ont plantés là, d'autant qu'ils étaient, paraît-il, de grands coupables. Ne croyez pas que je plaisante. Ce n'est pas, en effet, l'édilité actuelle qui doit être rendue responsable du martyre que nous endurons. Si vous l'en accusiez, elle répondrait gravement que ces rugueux souvenirs remontent au quinzième siècle, et que le respect qu'ils inspirent empêche qu'on y touche. Et si

vous objectiez que leur grand âge ne suffit pas à légitimer leurs aspérités, on ajouterait qu'ils ont été jadis fournis par des maris fautifs, surpris, comme on dit, la main dans le sac, ou mieux encore, le canif dans le contrat.

Souvenez-vous, en effet, de cette recommandation étrange, que nous avons notée en riant dans les règlements des vieilles corporations. Eh bien, quand on y contrevenait, les magistrats condamnaient le délinquant à fournir un certain nombre de pavés [1]. Et maintenant, ayez donc le courage de vous plaindre !

Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
Et c'est nous qui portons la peine de leurs crimes.

N'est-ce pas dans l'ordre des choses?

Mais oubliez un instant ces pavés pointus, et voyez comme la foule paysanne a envahi les rues. Elle est dans ses plus beaux atours. Les jolies filles, les bras nus, en fichus et en chapeaux, ne sont pas seules à porter tout un

[1] La vérité sur cette tradition, c'est qu'au quatorzième et au quinzième siècle, les pierres et même les briques étant très-rares en Zélande, les magistrats, ayant intérêt à ce que les matériaux de construction ne vinssent pas à manquer, condamnaient les délinquants de tout ordre à des amendes qui variaient de dix mille à vingt mille briques (*gebakken steenen*).

Une ordonnance très-longue, rendue le 6 mai 1460 par les bailli, bourgmestres et échevins de Middelbourg, et conservée aux archives de cette ville, ne laisse aucun doute à ce sujet. Du reste, de pareilles amendes étaient infligées dans d'autres villes, comme punition de certains délits. Anvers était de ce nombre.

magasin de bijoux sur leurs amoureuses personnes. Les garçons, eux aussi, ont des boucles à leurs souliers, des plaques à leurs ceintures et des gros boutons à leur cou. Les plaques et les boucles sont en argent; elles valent dix à quinze florins pièce, et quelquefois, pour les premières au moins, les beaux gars en portent quatre et même six. Les boutons de cou sont en or, et valent une cinquantaine de florins. Jugez par là de l'aisance de ces gens de la campagne. Et comprenez pourquoi les bijoutiers abondent à Middelbourg!

A mesure que nous avançons, la foule s'épaissit, l'air se parfume des âcres senteurs des *poffertjeskramen*, et les clameurs joyeuses se mêlent aux mugissements d'orgues et d'orchestres en pleint vent, qui, avec une concordance désolante, et sans le moindre ensemble, du reste, nous assourdissent de l'éternelle *Mandolinata*. Jamais nous n'avons entendu un air seriné, crié, beuglé avec une fureur pareille. Tous les *carrousels* [1], avec leurs parures étincelantes de cadres, de tableaux, de tentures pailletées de lanternes et de glaces, avec leurs lions héraldiques et leurs hippogriffes remplaçant les modestes coursiers qu'on voit dans nos foires, sont munis d'un orgue gigantesque qui, sans arrêt, sans trêve et sans relâche, module cette inévitable *Mandolinata*. Et comme si cette musique furieuse était insuffisante, on la seconde de la voix. Nous comptons jusqu'à sept enfants installés par le maître du carrousel devant un de ces orgues, qui

[1] On nomme ainsi en Hollande et Zélande les chevaux de bois.

braillent de tous leurs poumons cette pauvre romance transformée par la traduction en une mélopée gutturale, émaillée par l'inexpérience des chanteurs de toute une série de sons rauques et d'éclats en fausset.

Lorsque, dans son *Traité des hallucinations* [1], Brierre de Boismont vantait le prodigieux sens musical du jeune Paladilhe, il ne se doutait guère que la plus populaire des œuvres de ce « sonomètre vivant », comme il l'appelait, pourrait causer des hallucinations terribles à ceux qui l'entendraient à si haute dose. Il semble, du reste, que ce soit là le but que se proposent tous ces bruyants personnages, et que pour exciter la nature placide des paysans zélandais, il faille par une assourdissante musique, répétant et ressassant toujours le même air, agir sur leurs nerfs et les amener à une sorte d'ivresse, qu'achèvent de galvaniser le genièvre et le vin.

Mais rassurez-vous, cette ivresse n'a rien de violent. Dans toute cette cohue il n'y a ni lutte ni bataille, et si garçons et filles se prennent corps à corps, c'est simplement pour s'embrasser. Ces bandes de joyeuses paysannes qui passent comme un tourbillon se tenant par le bras, dansant, chantant, fraîches et roses, ne sont pas farouches, du reste, et il faudrait de bien gros outrages pour les fâcher. De leur côté, les garçons, pour être tapageurs, n'en sont pas moins très-heureux d'être au monde. Tout finira par s'accorder, et tout à l'heure

[1] *Des hallucinations, ou Histoire raisonnée des apparitions*, etc., p. 300.

nous les verrons, dans les baraques ou sur les « carrousels », disposés par couples, tendrement enlacés, les yeux demi-clos, les regards perdus dans je ne sais quelle contemplation interne, les lèvres frénétiquement pressées, s'absorber dans un long baiser et oublier ainsi l'endroit où ils sont, le monde qui les voit et le public qui les entoure.

Jamais le culte de Vénus ne fut célébré à Chypre avec un abandon plus grand. Et ce laisser-aller serait, à nos yeux, le comble de la corruption, s'il n'était le comble de l'innocence.

Cette impudeur, en effet, est inconsciente. Ceux qui s'y laissent aller n'en comprennent ni la brutalité ni l'inconvenance. Pour leurs cerveaux enivrés, le monde a cessé d'être ; et la retenue, qui, en matière amoureuse, n'a jamais été leur fort, n'oppose aucune barrière à l'expression publique et non voilée de leur tendresse.

Du reste, ces tendres épanchements sont, ainsi que d'autres habitudes amoureuses déjà mentionnées, tellement passés dans les usages que personne n'y prend garde. Autre part cela ferait scandale, ici la chose reste inaperçue. Il est à croire même qu'il en a toujours été ainsi, et que jamais personne n'y a vu grand mal. Car il me souvient d'avoir lu une vieille et formidable ordonnance des magistrats de Middelbourg, réglant dans leurs moindres détails tous les faits et gestes des gens de ces kermesses, s'étendant longuement sur l'organisation des boutiques, sur la position que devaient occuper les « *Kramen met boter, kaas, suiker, kruit, fruit van*

rozijnen, vijgen, pruimen en andere specerijen » ; établissant la police de toute cette cohue, et de n'y avoir rien trouvé qui s'occupât de ces baisers prolongés et de ces tendres caresses si ouvertement prodiguées [1].

Mais voyez ! Cette musique assourdissante, ces cris, ce tohu-bohu, ces éclats de rire et de voix, ces appels des saltimbanques, ces provocations des marchands forains, ces bruits de baisers et tous ces « carrousels » qui tournent, emportant dans leur course vertigineuse un monde affolé, monté sur des animaux mythologiques et papillotant à la lueur des lanternes et des lampes, scintillant au reflet des glaces, des paillettes et des dorures ; voilà que tout ce tourbillonnement commence à produire sur nous son effet. Cette ivresse populaire nous gagne. Nous nous sentons envahis par cet affolement. Vite, fuyons ; on nous surprendrait peut-être tout à l'heure grimpés sur quelque lion ou sur quelque panthère, tournoyant dans les airs et criant à pleins poumons la *Mandolinata*.

[1] Voir l'ordonnance de 1580, n° 2847 de l'Inventaire.

XVI

Arnemuiden. — La campagne. — Les *polders* zélandais.
Soutburg et l'empereur Charles-Quint.

Remis de nos turbulentes émotions, il nous faut reprendre notre course à travers l'île.

Après ce que nous avons raconté des relations de Middelbourg et d'Arnemuiden, il est bien naturel que ce soit de ce côté que nous dirigions nos pas ; il n'y a, du reste, qu'une demi-heure de marche ; le pays est beau, et le chemin nous semblera court.

Tout est mystère, surprise, étrangeté dans l'existence d'Arnemuiden. Ce port de mer, jadis si puissant, si vivant, si fréquenté, détruit par les eaux et reconstruit en arrière de sa situation première, est aujourd'hui un village en terre ferme, aussi distant du Sloe, c'est-à-dire du bras de mer qui le baignait jadis, qu'il est éloigné de Middelbourg. Ajoutez à cela qu'il n'est pas jusqu'à la petite rivière à laquelle il dût son nom, l'Arne, qui n'ait, elle aussi, disparu dans ces transformations du sol, et si bien disparu qu'aujourd'hui l'on en chercherait vainement la trace.

Cette petite rivière, cependant, avait en son principe

une certaine importance, puisque c'est par elle que Middelbourg, à son aurore, fit ses premiers essais commerciaux; ceux-ci furent même bientôt assez importants pour qu'à l'endroit, où elle allait aboutir dans les fossés de la cité naissante, les comtes établissent un *tol*. Et ce *tol*, nous en avons vu les restes. Il vous souvient de cette fameuse maison de pierre, de ce *steen*, que nous avons remarqué au centre de la ville, qui est situé dans la rue la plus passante et qui, vanité des vanités, est présentement occupé par un marchand d'habits.

A l'extrémité de l'Arne s'élevèrent quelques maisons. Peu à peu les pêcheurs commencèrent à y affluer, et l'agglomération devint importante. « C'estoit un beau village, avec un chasteau ayant beaucoup de riches habitants, tant marchands comme aultres. » Mais ce premier Arnemuiden n'était pas réservé à une longue existence. « Par la violence du cours des eaux et des flots impétueux de la mer, il a esté du tout mis en fonds. Le lieu du quel, selon toutes histoires et autheurs de cartes, il se trouvoit, ne se peut autrement voir ou estre monstré sinon entre le hable de Middelbourg et le nouveau Arnemuyden, sur un banc de sable, le quel gist maintenant entre le pays de Saint-Josse et le canal d'Arnemuyden. » Ainsi s'exprime en son langage naïf, empreint d'une poignante tristesse, un témoin de ces premiers bouleversements.

Ce fut en 1438 que s'effondra ce beau village. Le seigneur du pays, Gilles d'Arnemuiden, parvint à sauver bon nombre des habitants; il leur fit abandonner le lieu

submergé et qui allait bientôt n'être plus qu'un dangereux banc de sable, pour s'établir sur la digue. Là fut fondé le nouvel Arnemuiden, celui que nous voyons aujourd'hui, mais combien changé! Laissons la parole à Guicciardini, qui le visita au seizième siècle; il nous racontera comment il était alors :

« Ramue, nous dit-il, est nommée en flamand Armuyden. C'est la dernière ville de l'estat de Walacrie (Walcheren). Elle est petite et sans clôture de muraille, mais son port est très-fameux par toute l'Europe, à cause de l'infinité de navires de toutes nations que elle reçoit tous les jours et envoye aussi de toutes parts, de sorte que, plusieurs fois l'an, vous verrez aller et venir des flottes d'Espaigne, de Portugal, de France et d'Angleterre, de trente, quarante, de cinquante et davantage de navires. »

Il nous montre en outre cette petite ville « située merveilleusement bien pour la commodité de la mer ». Autour d'elle l'animation est incessante ; on a établi des chantiers « où l'on est tousjours embesoigné à bastir des navires ». Enfin la navigation était si régulièrement assise, et ses relations avec les principales villes de l'Europe étaient si suivies, que, pour éviter les discussions entre les patrons des bâtiments et les armateurs, on avait déterminé géographiquement la distance qui séparait son port de ceux avec lesquels elle était en communication pour ainsi dire journalière.

Ainsi l'on comptait d'Arnemuiden à Londres quarante-deux lieues de navigation; à Dieppe, cinquante-quatre ; à Rouen, soixante-quinze; à Brest, cent vingt-cinq; à

la Rochelle, cent quatre-vingt-quatorze; à Bordeaux, deux cent onze; à Bilbao, deux cent vingt-six; à Lisbonne, trois cent quatre-vingts; à l'île de Madère, quatre cent quatre-vingts; aux Canaries, cinq cent quatre-vingts; et pour aller de Livourne en Toscane on comptait une route de mer de sept cent quatre-vingts lieues.

Le continuateur de Guicciardini, qui la visita en 1625, en parle avec non moins d'admiration et d'enthousiasme que le voyageur florentin. Elle est « fort célèbre, nous dit-il, et recongneue pour ville ez pays estranges, comme Espagne, Portugal, Italie, France et autres, voire par toute la chrestienté, à cause du grand trafic qui s'y fait, à raison de la grande navigation de tous endroits. A cause de quoy et notamment par sa bonne situation sur la mer, le comte de Zélande y érigea jadis la maison du péage de son comté [1]. » Et plus loin il ajoute : « Elle est aussi bien bastie et fort populeuse et riche de bourgeois et habitants. » Qu'est devenue cette splendeur? N'est-ce pas le cas de se demander une fois de plus, avec notre vieux Villon,

Mais où sont les neiges d'antan?

Hélas! tout s'est acharné contre cette cité malheureuse. A peine était-elle arrivée au faîte de sa splendeur que

[1] C'est cette maison qui figure dans les armes d'Arnemuiden. On sait que ces armes sont *d'or à la fasce ondée d'azur, surmonté d'un château, sommé d'une tour de gueules, accompagné de deux aigles en chef.*

son port commença à s'envaser. Des bancs de sable et d'argile jaillirent, en quelque sorte, en travers de son chenal. Il aurait fallu de grands travaux et d'énormes dépenses pour le dégager. Middelbourg, avec laquelle, on s'en souvient, elle avait osé à maintes reprises entrer en lutte, Middelbourg marchanda son appui, refusa son concours et finalement prétendit être maîtresse de ses communications avec la mer. On creusa donc un canal allant directement rejoindre le Sloe. Dès lors, la pauvre Arnemuiden était condamnée et allait disparaître.

A partir de ce jour, en effet, son commerce s'éteignit subitement, la navigation cessa, les négociants s'éloignèrent ; seuls les pêcheurs lui demeurèrent fidèles. Privés de leurs autres industries, les habitants firent du sel ; puis, peu à peu, l'agriculture réclama leurs bras, et aujourd'hui ils travaillent à la terre, ils sont « paysans », comme on dit, non sans un certain dédain, ou bien encore ils sont demeurés pêcheurs et s'en vont, avec leurs flibots, courir jusque sur les côtes d'Angleterre et d'Écosse. Leur pêche, toutefois, n'arrive pas à Arnemuiden. Ils se débarrassent, à l'entrée de la Meuse ou à celle de l'Escaut, du poisson qu'ils ont enlevé à la mer du Nord, et des navires plus rapides le transportent à Rotterdam ou à Anvers, d'où il est expédié, par chemin de fer, jusqu'à Bruxelles, Cologne, et parfois jusqu'à Paris.

C'est un spectacle des plus étranges et, disons-le, des plus tristes que de voir, réduite à l'état de village de terre ferme, cette ville qui fut un port de mer important. Mais

cette tristesse s'efface devant l'intérêt qu'on éprouve à suivre à travers ces digues successives la marche en avant des pionniers infatigables qui ont créé un sol nouveau en faisant sur la mer d'incessantes conquêtes.

Le golfe qui baignait Arnemuiden est, en effet, aujourd'hui complétement comblé. Des moissons poussent abondantes et dorées là où jadis les navires se pressaient en foule. « *Seges ubi mare fuit.* » Dès 1644, un immense *polder* s'étendait déjà devant Arnemuiden et prenait, comme pour la braver, le nom de *polder* de Middelbourg (*Middelburgsche polder*). Dix-sept ans plus tard, le *Nieuwerkerke polder* acheva d'isoler la pauvre ville qui, à partir de cette année 1661, ne communiqua plus avec le Sloe que par un long canal. Puis, en 1681, le *polder* du vieux Sint-Joosland vint ajouter sa fertile étendue à la terre gagnée sur les flots, et ses fécondes campagnes, remplaçant le banc de sable de Sint-Joos, si redouté par les anciens navigateurs, élevèrent une nouvelle barrière contre l'Océan. Enfin, tout récemment, en 1857, le *Bijlevelds polder,* se plaquant sur la pointe du Sint-Joosland, a formé une sorte de cap, qui, pénétrant dans le Sloe, en resserre l'étendue et réduit à l'état de rivière ensablée cet antique bras de mer où naviguaient les flottes formidables dont nous parle Guicciardini.

On comprend quelle connexité d'intérêts rattache entre eux tous ces terrains conquis. Ils dépendent en quelque sorte les uns des autres. Si les derniers gagnés venaient à s'effondrer sous la violence de la tempête, ceux qui se trouvent immédiatement derrière auraient

à supporter de nouveau le choc d'une mer en furie, et résisteraient peut-être mal à ces terribles assauts. Pour la sûreté de l'île tout entière, il importe donc que les digues qui protégent ces *polders,* que cette série de remparts, élevés de main d'hommes, ne soient entamés sur aucun point de leur périmètre. Et de là résulte la nécessité d'une surveillance supérieure, le besoin de l'intervention de l'État, aussi bien dans la direction à imprimer aux travaux à faire que dans l'entretien de ceux existant depuis longtemps.

Cette surveillance et cette intervention forment une des branches les plus importantes de ce service public, qu'on nomme en Hollande le *waterstaat* [1]. Comme notre administration des ponts et chaussées, le *waterstaat* hollandais recrute son haut personnel parmi les ingénieurs les plus distingués qui sortent d'écoles spéciales. Comme chez nous encore, ces ingénieurs, répartis par province et par arrondissement, sont organisés hiérarchiquement, et l'ensemble de leurs travaux se résume entre les mains d'une administration supérieure, qui se charge de donner partout une impulsion uniforme, et crée, entre ces efforts dispersés sur tous les points du territoire, une unité nécessaire et une indispensable corrélation.

Toujours comme nos ingénieurs des ponts et chaussées, les ingénieurs du *waterstaat* ont la direction des grands travaux de l'État : construction de routes, de ports, de viaducs, de jetées; mais, en outre, ainsi que

[1] Voir la note page 209.

nous venons de le dire, ils ont à exercer une surveillance constante, rigoureuse, de tous les instants, sur les digues et sur l'aménagement des *polders*.

Nul ne peut, en effet, créer un *polder* ou exécuter les travaux nécessaires pour sa conservation, sans en avoir au préalable soumis les plans à l'approbation du *waterstaat*. Et pour rendre l'intervention de ce corps supérieur vraiment efficace, la loi a voulu que l'administration même des *polders* fût soumise à des obligations multiples, qui font de cette administration un véritable service public.

Depuis le président du *polder*, le *Dykgraaf*, le comte des digues, comme on l'appelle, jusqu'au simple meunier chargé d'élever les eaux à l'aide de son moulin, tout le personnel ayant la direction du *polder* ou sa surveillance est assermenté. Tous les membres du conseil, tous les employés placés sous leurs ordres, tous, jusqu'aux moindres surveillants, ont des devoirs fixes, précis, qui leur sont imposés par la loi, et auxquels ils sont obligés de se conformer fidèlement.

De cette façon, le *waterstaat* peut intervenir quand il est besoin, prescrire des travaux de consolidation, ordonner des aménagements indispensables, et avoir la certitude d'être ponctuellement obéi. Et de la sorte, d'un bout à l'autre du royaume, l'administration centrale, concentrant dans ses mains tous les fils qui font mouvoir ces multiples intérêts, peut assurer la sécurité des habitants, et, dans la mesure du possible, conserver l'intégralité du territoire.

En Zélande, cette intervention du *waterstaat* dans l'administration des *polders* est plus active qu'en aucune autre province, et cela s'explique par la nature même du sol, par la situation géographique de ces îles semées au milieu de la mer, et soumises par tant de côtés à l'action dévastatrice des flots. Le passé est là pour montrer la nécessité de cette surveillance constante. Ces terrains conquis et perdus, puis reconquis, et cela à plusieurs reprises, ont dû éveiller l'attention toute spéciale du législateur [1].

Aussi trouve-t-on en Zélande une classification de *polders* qui n'existe en aucune autre province. Ils sont en effet divisés en deux catégories : les *polders* libres et les *polders* calamiteux.

Les *polders* libres sont ceux dont le rendement est très-supérieur à la dépense qu'occasionnent les travaux de défense contre l'inondation. La plupart des *polders* intérieurs sont dans ce cas. L'agriculture en tire des revenus considérables, et l'administration, la *poldersbestuur*, comme on l'appelle, a seulement à s'occuper de l'en-

[1] Les hommes appartenant à la haute jurisprudence s'accordent à dire que, dans quelques procès, il est impossible de suivre la filière de la propriété de certaines pièces de terre, sans avoir sous les yeux toute une série de cartes, et de plus un exposé historique très-détaillé. Il est en effet des parties de la province qui ont été si souvent envahies par les eaux que les domaines y ont subi des transformations multiples. Découverts pendant un demi-siècle, ils ont été engloutis ensuite, puis ont reparu, changeant de forme, d'étendue, de qualité et de nom. Recouverts de nouveau, ils ont été reconquis encore, et n'offrent plus rien de commun, comme dimensions ni comme aspect, avec la pièce de terre originelle.

tretien des digues que répare leur *polder* des *polders* voisins. Or, ces digues n'étant jamais en contact avec l'eau, n'ayant pas à supporter l'effort de la mer, sont d'une conservation facile et d'un entretien peu coûteux. Les *polders* intérieurs donnent donc généralement de gros revenus et n'occasionnent que de faibles dépenses; et ils sont nommés libres parce que, sous la surveillance du *waterstaat,* ils pourvoient li rement à la défense de leur sol.

Les *polders* calamiteux sont dans un tout autre cas. Généralement l'entretien de leurs digues est tellement onéreux qu'il ne reste plus ou presque plus de rendement, et quelquefois même la défense du sol coûte plus cher que le sol ne rapporte. Dans ce cas difficile, les propriétaires, on le conçoit, seraient tout disposés à renoncer à leur propriété et à abandonner à l'Océan une terre qu'il coûte si cher de lui disputer. Mais cette propriété si dispendieuse est absolument nécessaire à la conservation des propriétés voisines, qu'elle couvre comme une espèce de rempart. Sans elle, les campagnes qui suivent, menacées par les flots, deviendraient à leur tour d'une conservation difficile, onéreuse, et ne produiraient plus que de minces revenus, à peine supérieurs aux dépenses de défense et d'entretien. C'est alors que le *waterstaat* intervient. Il fait classer le *polder* ainsi disgracié parmi les *polders* calamiteux, prélève sur la production du sol une contribution qui absorbe la presque totalité du revenu, et se charge, aux lieu et place de ses légitimes propriétaires, de veiller à sa conservation.

Je me suis efforcé d'expliquer aussi brièvement et aussi clairement que possible cette question très-compliquée des *polders* zélandais. Elle est, en effet, enchevêtrée d'une foule de prescriptions, d'exceptions, de règlements qui la rendent fort difficile à comprendre. En outre, elle est loin d'être admise dans les autres provinces comme étant d'une absolue nécessité. Les propriétaires des *polders* hollandais et les ingénieurs de la Noord-Holland prétendent que la situation des îles zélandaises est infiniment préférable à celle des campagnes qui s'étendent depuis l'extrémité de la Zaan jusqu'à la pointe du Helder, et même à celle des prairies du Delfsland et du Westland.

« Dans ces derniers pays, disent-ils, nous sommes réellement au-dessous du niveau de la marée basse, en sorte que nous avons besoin de toute une série d'appareils élévatoires, moulins et canaux, pour élever nos eaux et leur donner, dans une rivière artificielle, et d'un niveau très-supérieur à celui de nos prairies, une inclinaison assez forte pour qu'elles s'en aillent directement à la mer. En Zélande, au contraire, le niveau du sol est supérieur à la mer à marée basse, en sorte qu'il n'y a qu'à ouvrir les écluses à certaines heures du jour pour que l'écoulement se fasse directement et sans frais. »

Ces raisons ne manquent pas, en apparence du moins, d'un certain fondement. Mais, d'un autre côté, les ingénieurs zélandais prétendent que la division est juste, et que l'intervention du gouvernement est absolument nécessaire. Or, ils sont payés pour être mieux

renseignés que qui que ce soit et pour connaître la question aussi bien que personne. Il semble donc assez difficile de leur donner tort. Mon intention, du reste, n'est pas de trancher le différend, encore moins d'accorder les parties. Je laisse ce soin à d'autres plus experts.

L'entretien des moyens de défense des *polders* libres est, je l'ai dit, entièrement à la charge des intéressés. La *poldersbestuur* fait la répartition entre les propriétaires au prorata de l'étendue que chacun d'eux possède. Toutefois, ce n'est pas toujours le propriétaire qui acquitte la redevance, car il peut arriver que, par les clauses de son bail, il laisse à son fermier le fardeau de ces obligations. Ce fait se produit surtout quand le propriétaire est étranger au pays. C'est le cas notamment pour un certain nombre de richards belges qui possèdent des terres en Zélande. Ils agissent toujours ainsi.

Ces redevances mises à la charge des fermiers présentent plus d'un inconvénient, entre autres celui de désintéresser le propriétaire de la sécurité du *polder* et d'empêcher ainsi les grands travaux de défense d'être faits avec tout le soin qu'ils comportent. Il est clair, en effet, qu'un locataire, dont le bail a une durée limitée, n'aime guère à participer à des dépenses qui doivent assurer l'existence de la propriété au delà des limites de son contrat. Dès lors, il emploie toute son influence à limiter l'étendue de ces travaux, et il se borne le plus souvent à des réparations, quand une mise en état serait absolument indispensable.

A voir ces charmantes campagnes qui déroulent leurs horizons verdoyants au-dessous d'Arnemuiden, et forment les *polders* dont tout à l'heure je vous citais les noms, on ne se croirait guère sur des terrains dont l'existence précaire est à la merci d'une digue rompue ou d'une écluse brisée. Rien ne peut donner une idée de cette route charmante, ombragée de grands arbres, qui va de Middelbourg à Flessingue, en décrivant vingt circuits pittoresques. Elle est peut-être moins originale que les routes de l'île voisine, qui, toutes perchées sur des digues et ombragées d'ormes touffus, ont l'air de chemins aériens. Mais c'est une de ces voies rustiques comme on en rêve parfois, pour placer une idylle champêtre.

Presque à mi-chemin entre les deux villes, un peu plus près de Flessingue cependant, se trouve un très-joli village, bien campagnard, bien zélandais, avec une vieille église et une somptueuse résidence d'été. On l'appelle Oost-Souburg; jadis il fut célèbre par son château. C'était « la mayson du vieux admiral Maximilian de Bourgogne, sieur de la Vere », comme le nomme l'annaliste Meteren. Guicciardini qualifiait ce château de « magnifique logis ». En 1556, l'empereur Charles-Quint, brisé par la douleur, les émotions, et, qui sait? peut-être par les remords bien plus que par les ans, s'y arrêta quelque temps. Il attendit à Souburg qu'un vent propice lui permît de s'embarquer à Flessingue pour aller en Espagne s'ensevelir dans le cloître de Saint-Just. Qui pourra dire quelles amères pensées ce bourreau des

Pays-Bas promena sous ces frais et verdoyants ombrages? Sans doute il se souvint alors des « informations » sanguinaires qu'il avait fait dresser en 1542 à Middelbourg et à Arnemuiden, « sur le faict des gentz de la secte judaicque y abordans [1] ». Peut-être aussi se rappela-t-il avoir contre-signé ce fameux mémoire adressé par maître Ghyslain Zegers « aux Messieurs du Conseil », mémoire dans lequel se trouvaient ordonnées les plus affreuses persécutions contre les anabaptistes. Répression sanguinaire s'il en fut, qui ne respectait ni le sexe ni l'âge, qui traînait sur un même bûcher le vieillard et l'enfant, la mère avec le fils; mémoire horrible où l'on se demandait gravement si, « pour la multitude, il ne vauldroit pas mieulx d'exécuter lesd. obstinez par le sacq ou les faire mectre en une navire et de les faire noyer, que de les tous décapiter ou brusler [2] ».

Il devait tarder à ce vieux prince inexorable de fuir pour jamais ces contrées, dont le sol était encore chaud du sang qu'il avait répandu, et de s'éloigner pour toujours de ces provinces qui allaient bientôt, par son fait et par celui de son implacable fils, se trouver en proie à toutes les horreurs de la guerre civile.

Rien n'est lugubre comme le portrait que Marillac, l'ambassadeur de France, trace de ce César à son déclin, alors que, quelques jours plus tôt, il se démettait

[1] Voir *Inventaris van het oud archief,* n° 1786, et Ch. Rahlenbeck, *Revue de Belgique,* 1871.

[2] Voir *ibid.,* n° 1545.

du pouvoir royal en faveur de son sinistre fils : « L'Empereur a l'œil abattu, la bouche pâle, le visage plus mort que vif, le col exténué, la parole faible, l'haleine courte, le dos courbé et les jambes si débiles qu'à peine peut-il aller de sa chambre jusqu'à sa garde-robe. »

Dans cette circonstance solennelle, il n'avait pas même pu prendre la parole. Ce fut Philibert de Bruxelles qui exposa l'état de maladie et de souffrance où le malheureux monarque se trouvait réduit, et révéla cette résolution inattendue qui allait surprendre l'Europe et étonner l'histoire. L'empereur lui-même, dans cet acte mémorable qu'il dicta pendant son séjour à Souburg, tint un pareil langage : « Nous sentant esmu de plusieurs pressantes et équitables raisons, et nous trouvant chargé du pesant fardeau de vieillesse et continuelles maladies, qui nous ont à peu près mis bas et desnué de toutes forces requises au maniement des affaires... »

Quel effondrement ! Quel anéantissement ! N'est-ce pas le cas de s'écrier avec Sénèque : *Non est illa magnitudo, tumor est.*

Le document qui contient ces terribles aveux, « donné à Zuytbourg en Zeelande, le septième jour de septembre 1556 », document qui devait illustrer le nom du petit village de Walcheren, est l'acte d'abdication en faveur de « son tres-chèr et tres-aymé frère Ferdinand, roy des Romains, de Hongrie et de Bohême », lequel héritait de la pourpre impériale, pendant que Philippe II plaçait sur sa tête la couronne d'Espagne, à laquelle se trouvaient attribués les Pays-Bas.

Il ne semble pas toutefois que ces terribles aveux et cette renonciation sans exemple aient désarmé le destin. Le château de Souburg, où le dernier acte de cette impériale tragédie s'était accompli, ne devait pas survivre à la lutte que cette politique impitoyable allait déchaîner sur le pays. En 1573, occupé par les troupes espagnoles, il fut attaqué par les gens de Flessingue. C'était, comme le dit le vieux Meteren, « un de ces lieux éminens pour lesquels on s'escarmouchoit de part et d'aultre à qui les auroit ». Ne pouvant le conserver, les Flessingois le brûlèrent, et les habitants de Middelbourg purent apercevoir du haut de leurs remparts les lueurs sinistres de ce grand brasier, qui rougissaient au loin l'horizon.

XVII

Flessingue. — Un équipage en révolte. — A la recherche d'un dîner. — Hymne à Bignon. — Les origines d'un grand port. — Philippe II et Guillaume le Taciturne. — Espagnols et Zélandais. — Une collection de loups de mer. — Le bombardement. — Souhaits d'avenir.

Autant le chemin est agréable et varié pour aller par terre de Middelbourg à Flessingue, autant il est monotone quand on s'y rend par eau. Imaginez un grand canal de soixante mètres de largeur, bordé par deux digues empierrées laissant à peine apercevoir le sommet de quelques arbres, et cette immense voie se prolongeant à perte de vue dans les deux sens, en avant et en arrière, sans rien qui vienne l'égayer. Tel est le *kanaal door Walckeren*. On peut, d'après cela, se faire une idée des distractions qu'offre une route aussi peu pittoresque.

Il faudrait là-dessus une centaine de grands navires, des mâts, des voiles, des steamers avec leurs joyeux panaches de fumée; il faudrait de l'animation et de la vie, mais rien de tout cela n'apparaît. Quelques gros *tjalks*, un de loin en loin, et six fois par jour un petit *stoomboot* qui fait le service entre Flessingue et la capitale zélan-

daise, voilà tout ce qui met en mouvement cette grande nappe presque toujours déserte.

On a le cœur navré quand on récapitule tous les millions qui ont été engloutis dans ces travaux, sans que le commerce ait l'air d'en tenir compte ; quand on suppute les efforts accomplis et les sommes dépensées. Des écluses gigantesques ont été édifiées aux deux extrémités de ce canal immense qui aboutit à Veere, et c'est à peine si, de ce côté, il passe, trois fois l'an, un navire d'un tonnage un peu fort.

A toutes les tristesses que comporte cette route, il nous fallut ajouter, en guise de complément, le mauvais temps presque continuel, humide et pluvieux, qui distingua l'été de 1877, et pour couronner nos ennuis, un bateau en mauvais état et un équipage de mauvaise humeur ; car, depuis notre grande traversée de Bergen-op-Zoom, notre navire n'a cessé d'embarquer de l'eau par la cale et par les écoutilles. Huit nuits sur dix il nous a fallu coucher dans des lits mouillés, et souvent nous nous sommes réveillés le matin avec dix centimètres d'eau dans notre cabine.

Enfin, l'insubordination qui, à Veere, avait commencé à se manifester par des paroles un peu vives, s'est traduite par un mauvais vouloir, qui va chaque jour en s'accentuant. Nous avons dû user de rigueur, menacer ; mais notre personnel, qui se croit indispensable, nous oppose cette force d'inertie contre laquelle viennent se briser l'autorité la plus ferme et les plus viriles résolutions.

Notre plus grand souci en arrivant à Flessingue est de savoir si nous pourrons, avec un tel bateau et de pareilles gens, arriver jusqu'à Anvers. Car notre intention est de nous rendre en cette ville pour assister au centenaire de Rubens. Ne connaissant presque rien de la navigation du bras de l'Escaut qu'on appelle le *Hont,* et par lequel il nous fallait passer, nous allâmes demander avis à un homme compétent. Nous nous adressâmes à l'agent consulaire de France, à M. de Groof, qui lui-même nous conduisit chez le directeur du pilotage hollandais.

Celui-ci se rendit à notre bateau, l'inspecta avec soin et nous déclara qu'il y aurait grande imprudence à entreprendre, même par un temps calme, la route que nous prétendions faire. « Quant à partir par un gros temps, ajouta-t-il, ce serait plus qu'une imprudence, ce serait folie; avec un mauvais équipage vous n'arriverez pas. » Or, depuis un mois, les vilains jours étaient singulièrement plus communs que les beaux.

Nous étions donc grandement perplexes, nous demandant quel parti prendre et comment nous allions procéder avec le *tjalk* et ses hommes, pour nous débarrasser de cet attirail. Déjà Heemskerck s'offrait de retourner en arrière et de reconduire le tout à Rotterdam, quand une mauvaise inspiration de notre équipage vint nous tirer d'embarras. Nos matelots se mirent carrément en grève, refusèrent absolument le service, et comme, confiants dans la parole échangée, nous n'avions pas fait de contrat écrit, ils nous sommèrent de quitter le *tjalk* dans les

vingt-quatre heures. Les bons apôtres croyaient nous tenir à leur discrétion. Ils se réjouissaient de nous mettre dans une situation difficile, et ils nous rendaient, au contraire, un service signalé.

Sur l'instant, notre résolution fut prise. Nous fîmes mener le bateau dans les docks. Nous demandâmes à la Compagnie des chemins de l'État un wagon vide. Nous entassâmes dans ce wagon tout notre matériel de bord, ne conservant par devers nous que les effets indispensables. Nous donnâmes ensuite l'ordre de faire diriger notre gros bagage sur la Haye, et, désormais libres de toute préoccupation, nous tirâmes la révérence à nos gens stupéfaits du résultat imprévu de leur conduite.

Il s'agissait maintenant de trouver un logis. Alléchés par une magnifique enseigne, nous allâmes demander l'hospitalité au directeur du *Grand Hôtel international*. Le Grand Hôtel se trouva tout petit; toutefois, les chambres étaient propres, et c'était l'essentiel. Les lits étaient modestes, mais de ce côté nous n'étions guère exigeants. Les gens, du reste, étaient polis, empressés et prévenants. Un seul point laissait à désirer, point essentiel à vrai dire : la nourriture était insuffisante. En outre, le service de la table nous parut pécher comme luxe de blanchissage.

Nous en fîmes l'observation; on nous répondit qu'on « changeait les serviettes » à chaque repas. Dans la suite, nous reconnûmes qu'on nous avait dit vrai, mais on les changeait à la façon du capitaine Pilmouche dont vous connaissez certainement le mot légendaire :

« Sergent! jeudi, vous ferez changer de chemises à vos hommes!

— Pardon, mon cap'taine, c'est impossible, car ils n'en ont chacun qu'une seule.

— Il n'y a pas d'impossible! le col'nel l'a dit.

— Mais, mon cap'taine, comment faire?

— Eh bien! qu'ils changent entre *eusse.* »

C'est ainsi qu'on changeait les serviettes à l'*Hôtel international.* Plus tard, quand nous sûmes combien ces braves gens étaient modestes dans leurs prétentions, nous comprîmes qu'on ne pouvait, à leur égard, se montrer bien sévère; mais, pour le moment, gâtés par la plantureuse cuisine de notre bord, nous n'étions guère disposés à des concessions d'estomac; aussi nous mîmes-nous en campagne pour trouver quelque chose de plus réconfortant.

Un moment nous crûmes avoir rencontré notre affaire. On nous indiqua, sur le grand quai, près de l'entrée du port, une auberge assez vaste et de bon aspect, qui portait sur sa façade, en lettres gigantesques, les mots : *Hôtel du commerce.* Nous pénétrâmes dans une large salle, et l'accueil qu'on nous fit nous parut rempli de promesses. Le propriétaire, un nommé M. Pieters ou Peeters (du reste, le nom ne fait rien à l'affaire, n'étant pas de ceux dont la postérité s'inquiétera beaucoup), le propriétaire nous reconnut, nous salua par nos noms, nous dit qu'il nous savait dans l'île, et qu'il était heureux de nous voir chez lui, mille choses aimables enfin. C'était d'un bon augure; mais quand il s'agit de nous donner à dîner, ce fut autre chose.

« Les voyageurs sont rares en ce moment, répondit-il, et je n'ai pas de table d'hôte.

— Il n'importe, vous pouvez nous faire un dîner à part, nous servir un dîner particulier.

— Non, fit-il d'un air grave et maussade, cela dérangerait la maison, et je n'ai pas envie de mettre tout sens dessus dessous. »

J'avoue que je regardai le brave homme avec une stupéfaction véritable. Un aubergiste refusant de donner à dîner à des voyageurs ! Les bras m'en tombaient. Plus tard, pour expliquer cette anomalie, quelqu'un nous dit : « Ce Peeters est un garçon à son aise; il est riche. » Eh quoi! dans quel pays sommes-nous donc, pour que la richesse serve d'excuse à une réponse pareille?

A ce moment, cher et vénéré Bignon, prince des restaurateurs, Vatel des temps modernes, votre souriante et bonne figure m'est apparue entourée d'une auréole. Vous êtes millionnaire, vous, chevalier de la Légion d'honneur, conseiller général dans votre département, et vos collègues de la *Société des agriculteurs,* qui portent les plus beaux noms de France, vous considèrent comme un des plus grands propriétaires de notre pays. Et cependant, vous ne croyez pas déroger en étant aimable et poli, en allant au-devant de vos clients, le sourire dans les yeux et une parole gracieuse aux lèvres. Vous ne craignez pas de vous déranger, de vous montrer empressé, désireux de satisfaire vos hôtes jusque dans leurs exigences les moins justifiées. Vous, pour qui la gastronomie est sans

mystères, vous qui avez créé des chefs-d'œuvre culinaires capables d'illustrer un nom, vous avez tenu à ce que votre fils suivît la carrière paternelle et l'honorât par sa haute éducation. Vous avez tenu à ce qu'il fût avocat, docteur en droit, avant d'être maître d'hôtel, et votre fils ne croit pas déroger en exerçant poliment son métier de restaurateur. Bignon, vous êtes un grand homme! et je voudrais que ce M. Pieters ou Peeters, qui vient de nous refuser à manger parce qu'il est riche, pût vous contempler dans votre gloire.

Vous n'avez pas comme le grand de Ruyter, dont la statue est au coin du quai, vous n'avez pas comme ce héros immortel cassé des bras et des jambes, éventré des vaisseaux et noyé des hommes; vous avez simplement restauré des estomacs, ce qui a bien son charme; vous avez délecté des gourmets, vous avez réjoui des gourmands et rattaché aux plaisirs d'ici-bas des gens qui croyaient la vie sans attraits. Mais, si vous n'avez pas de statue à Paris, je voudrais que votre portrait fût affiché à tous les coins de rue de Flessingue. Il apprendrait à ces restaurateurs novices, à ces maîtres d'hôtel primitifs, à ces aubergistes des premiers âges qui en sont encore au beef-steak cuit dans la poêle et aux légumes bouillis à l'eau, que c'est tromper le public que d'afficher au-dessus de sa porte une enseigne dont on ne veut pas tenir les promesses, et que c'est lui manquer d'égards que d'exposer les gens à faire une démarche qui doit aboutir à un refus.

Ils le comprendraient certainement, car ils ne sont

pas inintelligents, et ce M. Pieters ou Peeters tout le premier, car il se pique de quelque culture. Il possède même, si j'ai bonne mémoire, un petit assortiment d'aquarelles à lui offertes par des artistes qui, en des temps plus hospitaliers, ont dû loger chez lui. Son esprit n'est donc pas fermé aux choses intellectuelles. Il saisirait, j'en suis certain, la portée de cette grande leçon; il se conformerait à ce noble exemple, et, dès lors, quelles jouissances inconnues, ignorées, il goûterait dans l'accomplissement rénumérateur de ses devoirs!

Mais jusqu'à ce que cette transformation se soit accomplie, bons Flessingois, cessez de verser des larmes. Plus de regrets stériles! Ne murmurez plus de plaintes douloureuses en voyant les convois d'Anglais débarquer dans votre nouveau port et s'enfuir au loin sans parcourir vos places ni vos rues, sans s'arrêter, ne fût-ce qu'un jour, dans vos vieux murs, sans promener leurs silhouettes étonnées le long de vos quais vénérables. Ils seraient bien naïfs, en effet, de s'exposer aux refus de M. Peeters, et par-dessus le marché aux douleurs de la faim, pour contempler les restes d'une ville qu'ils ont si savamment bombardée, si habilement incendiée, si consciencieusement détruite.

Et maintenant que nous voilà au fait de cette inhospitalité choquante, admirons encore davantage les ingénieurs qui ont construit le nouveau port, les docks, les bassins et le *railway* qui s'y rattachent. Ils ont en effet relégué tous ces grands travaux à une énorme distance de la ville, et, pour s'y rendre, n'ont établi que des che-

mins difficiles, incommodes et d'une désespérante longueur. C'était assurément faire acte de prévoyance, bien que, malgré cela, leurs travaux admirables soient jusqu'à présent restés sans emploi.

Quel sujet d'étonnement, en effet, et surtout quel pénible spectacle, que ce grand port vide, que ces gigantesques écluses inactives, que ces bassins sans vaisseaux, ces docks sans colis et ces quais solitaires! C'est là un de ces problèmes à peu près insolubles, qui troublent l'esprit et qu'on se pose forcément : à quoi tiennent les destinées d'une ville? et de quoi dépend la fortune d'une place maritime?

Certes, si jamais il fut un port au monde commodément situé pour devenir actif et fréquenté, c'est bien celui de Flessingue. Il est posé tout à l'extrémité du continent, à l'embouchure de l'Escaut. Il est d'un abord commode, avec une rade admirable, ouverte par tous les temps, accessible par tous les vents, et reliée à l'Europe centrale par une ligne ferrée qui se ramifie en Hollande, en Allemagne et en Belgique avec toutes les grandes voies, et, par elles, avec toutes les places importantes. Aujourd'hui encore, comme au temps de Guicciardini, on peut dire « que tous les vaisseaux presque qui vont et viennent du levant, ponent et midy, faut que passent par là ». Et malgré cela les flottes marchandes qui circulent dans sa rade passent devant son port, remontent l'Escaut ou prennent le large, et s'en vont soit au nord, soit au sud décharger leurs riches cargaisons.

Il semble qu'une mauvaise fée ait présidé à sa naissance et lui ait jeté un sort. Dès son origine, en effet, la fortune s'est montrée malveillante à son égard. Middelbourg était déjà une grande ville, fort connue en Europe, très-commerçante, fréquentée par tous les marchands de tous pays, que Flessingue était uniquement « un lieu champestre qui ne servoit que seulement de passage pour la Flandre ». Ce fut seulement au milieu du seizième siècle que son seigneur, Adolphe de Bourgogne, poussé bien plus par le désir d'avoir une place forte sous la main que par l'intention de créer un port de commerce, la fit clore de murailles et y fit bâtir des portes. Mais les navires n'en continuèrent pas moins à doubler la pointe de Rammekens, à s'engager dans le Sloe inégal et difficile, pour gagner Arnemuiden et s'approcher de Middelbourg.

En 1581, le sieur de Beveren, dernier seigneur du pays, étant mort insolvable, les deux seigneuries de Flessingue et de Veere furent mises en vente. C'est alors que Guillaume le Taciturne put se rendre acquéreur de deux marquisats. Eh bien, il paya cent quarante mille six cents florins pour celui de Veere, et soixante-dix-sept mille florins seulement pour celui de Flessingue[1]. Cette dernière ville était donc encore, à cette époque, considérée comme moitié moins importante que sa rivale septentrionale dans l'île de Walcheren.

[1] METEREN, *Histoire des Pays-Bas.*

Cependant personne, dès ce temps, ne méconnaissait son admirable situation. Les écrivains d'alors admettaient volontiers qu'elle était « accommodée d'un port excellent ». Déjà, depuis deux siècles et demi, les comtes de Hollande, espérant y attirer les étrangers, l'avaient pourvue de priviléges [1]. En 1485, les gens de l'Écluse s'en étaient emparés avec l'intention d'en faire une place forte et de s'établir dans l'île. Puis, tout à coup, après l'avoir rançonnée et avoir assassiné l'écoutète, ils s'étaient enfuis. L'empereur Maximilien y avait séjourné, s'y était plu et y avait rendu des ordonnances qu'il avait datées de son logis de Flessingue, « *gegeven in ons logiz te Vlissinghe* [2] ». Deux fois Charles-Quint et Philippe II étaient venus s'y embarquer, et le vieil empereur avait déclaré que c'était un « passage de telle importance que à bon droict on le pouvoit dire : la Clef de la mer de ces Pays-Bas ». Il avait même parmi ses instructions secrètes bien recommandé à son fils d'« estre soigneux à bien garder cette place », et une carte de ce temps qu'on peut voir dans les atlas de la *Société zélandaise* appelait « Vlissinghen, le plus commode et bon port de l'île de Walckeren ». Comment donc expliquer que cette supériorité si hautement proclamée soit demeurée éternellement inefficace?

Charles-Quint mort, Philippe son fils, exécuteur fidèle

[1] Dès 1315, le comte Guillaume III l'avait gratifiée de beaux priviléges.

[2] Voir aux archives de Middelbourg, à la date de 1488; *Register publicatien en ordonnantien*, n° 597 de l'Inventaire.

des volontés paternelles, résolut, il est vrai, de fortifier cette ville, dont le vieil empereur lui avait signalé l'importance. Au moment de s'embarquer pour aller prendre possession du trône d'Espagne, il eut, à cette place même où nous sommes, une vive altercation avec Guillaume d'Orange. Il lui reprocha de susciter des embarras à sa politique, et comme le prince cherchait à se disculper en rejetant la responsabilité sur les états : — « Non, pas les états, s'écria le sombre monarque avec une violence singulière, mais vous, vous ! *No los estados, ma vos, vos!* » Et comme pour rendre plus saisissante encore sa réponse, le Roi s'était tourné vers Pachiecco, le plus habile ingénieur qu'il eût, et lui avait dit : « Souvenez-vous de ma volonté. »

Cette volonté, c'était de transformer Flessingue en une place forte de premier ordre.

Dès le mois suivant, l'ordre du Roi recevait un commencement d'exécution. Les ouvriers, sous la direction de Pachiecco, procédaient aux premiers terrassements pour édifier une citadelle ; mais bientôt le manque d'argent arrêta les travaux, et l'on dut licencier les terrassiers. Le savant ingénieur lui-même quitta la ville pour aller exécuter d'autres ouvrages qu'on croyait plus opportuns, et quand, treize ans plus tard, il revint pour reprendre la besogne interrompue, il trouva en arrivant à Flessingne une mort ignominieuse.

C'est qu'aussi de grands événements s'étaient accomplis pendant cette longue période. La Zélande, frémissante, était prête à entrer en révolte ouverte contre le

roi d'Espagne. Quelques jours plus tôt, la Brielle venait de tomber aux mains des « gueux de mer », et les gens de Flessingue avaient célébré avec une joie non contenue ce cruel échec infligé au duc d'Albe.

Celui-ci, apprenant cette perte irréparable, avait résolu de se fortifier dans les autres ports de la mer du Nord, de façon à isoler la Brielle et à localiser les dévastations des « gueux ». Il envoya donc des fourriers à Flessingue pour préparer les logements d'un corps de troupe. Mais ces fourriers, avec leur insolence habituelle, brutalisèrent la population et manifestèrent des exigences hors de propos. Un tumulte s'ensuivit; on se saisit de leurs personnes, et quand, le lendemain, les troupes arrivèrent, au lieu de trouver tout en état, elles furent reçues à coups de canon.

Arrêtés par la marée, ne pouvant ni avancer ni reculer, cloués sous le feu de la place, les Espagnols envoyèrent un parlementaire à la nage et promirent, si l'on voulait cesser le feu, de se retirer sitôt qu'ils le pourraient sans tenter le débarquement. On leur accorda la trêve demandée, et, le lendemain, les barques s'éloignèrent dans la direction de Goes, où elles espéraient trouver un meilleur accueil.

Demeurés maîtres de la ville, les bourgeois, qui craignaient une surprise et ensuite de terribles représailles, firent bonne garde. Leurs compagnies s'établirent sur les remparts et y montèrent la garde, enseignes déployées. A quelques jours de là, Pachiecco et son état-major d'ingénieurs apparurent à l'horizon. Ils ignoraient la

retraite de leurs troupes. Trompés par la vue des enseignes qu'ils voyaient flotter, ils crurent que leurs soldats avaient pris paisible possession des cantonnements assignés, et ils entrèrent à pleines voiles dans le port. Mais, aussitôt débarqués, ils furent saisis et jetés en prison. Ils y restèrent jusqu'au jour où on les vint prendre pour les conduire au gibet.

En vain l'ingénieur du roi d'Espagne offrit-il de grosses sommes, non pas pour avoir la vie sauve, il savait qu'il ne l'obtiendrait pas, mais pour qu'on lui accordât un autre genre de mort que la potence. On le disait parent du duc d'Albe, et cette raison empêcha qu'on eût égard à sa demande. « Il avoit grand regret de mourir, nous dit un contemporain [1], mais surtout d'être pendu, et eust bien voulu pour une bonne somme d'argent pouvoir eschanger la corde à l'espée. Mais les bourgeois et matelots estoyent tant animés qu'ils aymèrent mieux le voir bransler au gibet que son argent reposer dans leurs bourses. »

A partir de ce moment, du reste, allait éclater entre les gens de Flessingue et les Espagnols une guerre sans merci, qui devait se traduire de part et d'autre par les plus sanglantes exécutions et par les plus terribles représailles. Le prince d'Orange, apprenant le soulèvement de la ville y fit dépêcher les troupes de la Brielle et y attira des protestants de tous pays. « Ils receurent ainsi quelque six cents soldats, tant anglais, walons que

[1] François Le Petit, *Grande Chronique, etc.*



La Bourse, à Flessingue.

(D'après une aquarelle de M. de Constant-Rebecque.)

Flamens venus de Londres, et une compagnie françoise d'environ cent hommes, avec autres quarante François venus de Diepe à leurs secours. » Et, de la sorte, rassurés sur la défense de la ville, les Flessingois purent désormais se livrer à toutes les entreprises que leur suggérait leur esprit aventureux.

Ils choisirent pour amiral un certain Ewout Pietersen, capitaine de sac et de corde, que Meteren, dans sa calviniste indulgence, nous dépeint de la façon suivante : « C'estoit autrement un homme simple à le voir, mais qui estoit en authorité parmy les siens et parmy les gens de marine, pour estre homme de courage. » Sous sa conduite, ils exploitèrent l'Escaut, arrêtant les navires marchands, se bornant, dans le principe, à les décharger de leur artillerie et de leurs munitions, puis, dans la suite, capturant les marchandises, confisquant les bâtiments et mettant les gens à rançon.

Bientôt aucune audace ne leur manqua. Soigneusement renseignés par des espions qu'ils entretenaient à Anvers, dès qu'une expédition se préparait, ils en étaient informés et se portaient à sa rencontre avec une invincible furie. C'est ainsi qu'ils dispersèrent l'escadre du comte de Médina-Cœli, et, par deux fois, empêchèrent la flotte de Sancho Davila de ravitailler Middelbourg. Dès le premier jour, du reste, leur hardiesse ne connut pas de bornes. Au lendemain de leur émancipation, ils devinrent, sur la mer et sur l'Escaut, la terreur des Espagnols. Les exploits les plus extraordinaires, des actes d'audace, inouïs jusque-là, passèrent à l'état de faits

d'armes journaliers. Il faut lire dans les chroniques du temps les récits de ces coups de main mémorables. Un seul fera juger de tous. Le 14 janvier 1573, profitant de la marée et de l'obscurité du soir, ils font sortir dix navires, remontent l'Escaut, passent à toutes voiles sous le canon des batteries espagnoles, et pénètrent dans le port d'Anvers, où ils capturent, au milieu de l'escadre ennemie, un certain nombre de vaisseaux marchands. Pendant que le désordre est à son comble, un de leurs équipages débarque à terre, se répand dans la ville, va délivrer leur amiral, Bouwen Ewoutsen, qui était prisonnier dans la maison de l'écoutête, fait lever un certain nombre d'habitants, et, au petit jour, les entraîne vers les bateaux, qui profitent du courant et du vent pour se retirer avec leur prise [1].

De pareils coups d'audace étaient bien faits pour répandre partout l'épouvante. Avec ces « gueux de mer », du reste, il ne fallait s'attendre à aucun quartier. C'était une guerre sans trêve et sans grâce, une lutte sans merci. « Tous les Espagnols qu'ils prenoient, nous dit Meteren, ils les lioyent deux à deux, dos contre dos, et les jettoyent ainsi en la mer. » Et plus loin : « Tous les Espagnols qui tomboyent entre leurs mains, ils les pendoyent incontinent, ou bien les attachoient deux à deux et les jettoyent tout vifs, à Flessingue, du haut en bas du boulevart. »

La terreur universelle qu'inspiraient ses terribles marins, la frayeur qu'ils répandaient en tous lieux, Fles-

[1] Meteren, *Histoire des Pays-Bas.*

singue s'en enorgueillissait du reste. Elle regardait cette sanglante renommée comme son plus beau titre de gloire. Elle s'en parait comme d'une auréole, et ses poëtes la célébraient, comme le plus bel hommage qu'ils pussent lui rendre. Écoutez plutôt ces couplets soldatesques, vieux de deux siècles et demi, qu'un barde zélandais met dans la bouche de la guerrière cité :

Partout où le soleil se mire dedans l'onde,
On a veu triompher mes belliqueux vaisseaux ;
L'orgueil, qui prétendoit à l'empire du monde,
S'est noyé devant moy dans l'abyme des eaux.

Ses navires voguans sur l'humide campagne
Lèvent toutes leurs voiles au bruit de mon canon,
Et pour faire trembler le démon de l'Espagne,
Il ne faut seulement que réciter mon nom.

Et c'est là, du reste, qu'est la vraie célébrité de Flessingue. Elle fut, avant tout, un port militaire. Admirablement placée pour être l'un des avant-postes du commerce européen, elle devint, par la force des circonstances, une sorte d'arsenal des Provinces-Unies, et les seuls grands hommes auxquels elle donna le jour furent des guerriers illustres.

Après ces deux terribles amiraux que nous venons de nommer, il nous faut, en effet, mentionner encore Ewout Worst, Marin Hollart, dont nous avons déjà cité les noms, Cornelis et Jan Evertzen, dont nous avons vu les tombeaux à Middelbourg, et enfin le plus illustre

d'entre tous les amiraux hollandais, le fameux Michiel Adriaens de Ruyter.

Tous sont nés à Flessingue, tous y ont fait leur apprentissage à la vie maritime. De Ruyter commença, nous l'avons dit, par être garçon cordier, et nous avons aperçu, au Musée de la *Société zélandaise,* la roue à laquelle son patron l'occupait. Ensuite il fut matelot, après cela pilote, puis devint capitaine de vaisseau, vice-amiral et enfin amiral des Provinces-Unies. Il fit huit fois le voyage des Indes, deux fois celui du Brésil, gagna huit grandes batailles navales, et périt, à l'âge de soixante-dix ans, des suites d'une blessure qu'il reçut devant Aouste, en Sicile. Quelle existence laborieusement remplie ! Michiel de Ruyter méritait bien la statue que Flessingue lui a élevée, et peut-être le ressentiment que les Anglais éprouvaient contre la mémoire de ce grand homme ne fut-il pas étranger au bombardement qu'ils infligèrent, longtemps après, à sa ville natale.

A tous les temps de son histoire, Flessingue fut, en effet, une menace perpétuelle pour la maritime Albion. Dès 1576, des annalistes nous racontent que ses croiseurs enlevaient « des navires angloises chargées de beaucoup de marchandises prétieuses, et combien qu'elles fussent bien équippées, si est qu'elles estoyent prises par force et emmenées à Flissingues ». Quant à de Ruyter, je n'ai pas besoin de rappeler ses hauts faits, ni la terreur qui se répandait sur toute la mer du Nord, et même jusque dans Londres, lorsqu'on apprenait que les flottes zélandaises venaient de quitter leur station.

Ces grandes qualités d'audace et de bravoure, qui font la gloire des vieux Flessingois, se sont, du reste, conservées jusqu'en ce siècle, et à l'époque des guerres de l'Empire, dans cette lutte inégale où la marine continentale essaya de faire tête aux flottes admirables de l'Angleterre, la ville de Flessingue put réclamer sa large part de grandes actions et de hauts faits. Tous ceux à qui l'histoire de la mer est familière connaissent le nom du capitaine Nicolas Jarry, commandant du *Vlissinger*. Ils connaissent aussi celui de Pierre le Turc, commandant le *Zeuw*; et je suis certain qu'à Flessingue on n'a pas perdu le souvenir du vieux marin Christian Cornelis, qui, avec le mousse Johan Koens, s'illustra dans l'affaire du bâtiment *de Vriendschap*. Ces physionomies de vieux loups de mer sont, en effet, celles que Flessingue préfère entre toutes. C'est là son genre de gloire le plus populaire. En 1794, on vendait dans les rues le portrait du vieux Cornelis, et on lui eût certainement élevé une statue si, dès lors, il eût été d'usage d'en élever à tous les grands hommes.

Mais il n'est pas de médaille qui n'ait son revers. Toutes ces joies maritimes et guerrières devaient avoir un contre-coup terrible. Flessingue allait porter la peine de sa gloire. La mer, jalouse de ses hauts faits, inonda ses rues et engloutit à moitié la pauvre cité, et les Anglais venant ensuite la réduisirent en cendres. C'est en 1808 qu'eut lieu le premier de ces sinistres, la terrible inondation. Le 15 janvier, l'eau s'éleva dans les rues jusqu'au premier étage; on traversait les places en

bateau. Les dégâts furent immenses. Et l'année suivante, au moment où le désastre était presque réparé, où la ville rentrait en possession d'elle-même, les flottes anglaises vinrent prendre position au large, et le bombardement commença.

Ce bombardement fut effroyable. Les fusées à la Congrève, les bombes et les boulets rouges s'abattirent sur la malheureuse ville avec une violence incroyable. En un instant tout fut en feu. Une série d'estampes fort curieuses nous a conservé le souvenir des différentes phases de ce bombardement sans précédents dans l'histoire hollandaise, et je connais peu de spectacle plus douloureux et plus attristant que celui-là. Des centaines de maisons furent détruites par les bombes; les églises furent mutilées par les boulets; les fusées à la Congrève incendièrent des quartiers entiers; mais le plus terrible de tous ces sinistres, ce fut assurément la destruction complète de l'hôtel de ville.

C'était une élégante construction, bâtie de « grises pierres de taille », suivant l'expression dont se sert Meteren, qui assista à son édification. Des gravures parvenues jusqu'à nous prouvent assez qu'on avait raison de la classer parmi les plus beaux édifices du pays. Elle était à deux étages montés sur un rez-de-chaussée à arcades rustiques. La façade se composait d'un avant-corps terminé par un pinacle, et couronné, selon le goût du temps, par un curieux assemblage de sirènes, de pyramides, de mythologiades emblématiques et d'allégories. Les deux ailes avaient cinq fenêtres de développement à chaque

étage, et les ouvertures étaient séparées par des pilastres de bon style. Tout cela, excellent comme ordonnance, rappelait l'hôtel de ville d'Anvers, et formait un monument de grande tournure et de bel effet.

Ce beau *stadhuis* avait été bâti pendant la présence des Anglais, alors que, avec la Brielle, Flessingue était affectée en garantie des sommes prêtées par la couronne d'Angleterre ; et ce fut le canon des Anglais qui le réduisit en cendres. Pauvre maison de ville ! Aujourd'hui on lui a donné pour remplaçante une ancienne demeure particulière, ayant, elle aussi, une belle tournure, mais non pas un aspect aussi monumental.

Avec une autre maison qui lui fait vis-à-vis et qu'on appelle la « maison aux statues », à cause des dieux et déesses qui couronnent son faîte, le nouveau *stadhuis* constitue un très-intéressant et très-noble spécimen de l'architecture zélandaise du dix-huitième siècle. A ce titre, il mérite l'attention des archéologues ; toutefois l'intérieur n'a rien de bien remarquable. En haut, au second étage, on conserve une sorte de trésor : des argenteries curieuses, quelques pièces historiques et une bouteille d'argent précieuse à tous les titres. C'est en effet à elle que la ville, dit-on, doit son nom. Bouteille en hollandais se dit *Flesch* et se prononce « fless ». Flessingue, cela coule de source, c'est tout simple, trop simple même ; car je me souviens d'avoir lu dans un ancien manuscrit que la ville fut fondée et nommée par un certain Walchrinus, prince des Belges, cinq cents ans avant Jésus-Christ. Or la bouteille que nous retrouvons dans ses armoiries est

singulièrement plus moderne, puisqu'elle fut apportée dans le pays par saint Willibrod, c'est-à-dire douze cents ans, au bas mot, après la disparition du problématique Walchrinus.

Cette bouteille qu'on montre n'est, du reste, très-probablement qu'une enveloppe d'argent renfermant un autre flacon à l'intérieur. Car je ne suppose pas qu'on prétende faire remonter au septième siècle cette pièce d'orfévrerie, fort ancienne assurément, mais qui, toute couverte d'animaux fantaisistes, de feuillages étranges, de singes jouant de la guitare et d'autres motifs assez peu édifiants, ne va pas au delà du quatorzième ou du quinzième siècle.

De ce que nous avons dit du bombardement de Flessingue, on peut conclure en toute assurance que les vieux monuments y sont rares. Il en est en effet demeuré fort peu debout ; j'entends de ceux qui valent la peine d'être visités et étudiés. Les églises mutilées n'offrent plus grand intérêt, et quand on a cité deux ou trois très-belles maisons et la Bourse, petite construction colorée et pittoresque, on a à peu près indiqué tout ce qui, en fait d'édifices, est à voir et à retenir.

Mais comme compensation, Flessingue abonde en jolis points de vue. Ses beaux quais ombragés sont grandioses. Ses rues admirablement propres sont suffisamment irrégulières pour varier sans cesse les aspects ; enfin il est certains de ses recoins, au delà de l'ancien port, qui ne le cèdent, comme colorations chaudes et vives et comme lignes accidentées, à aucun autre recoin de la Hollande.

C'est un séjour où l'on aimerait à résider quelque temps, si la chère y était un peu plus facile et si l'on y trouvait un peu plus d'animation. Et encore est-il avec le ciel des accommodements, je veux dire avec l'estomac et les yeux. Au bout de quelques jours, en effet, nous finîmes par découvrir un pâtissier, cuisinier émérite, Carême hollandais, le brave Ouverkerke, puisqu'il faut l'appeler par son nom, qui, à prix d'or, voulut bien nous confectionner de remarquables petits dîners clandestins ; et, si les quais sont solitaires et les bassins vides, en errant sur les vieux bastions, on peut contempler tout à son aise la rade qui, par contre, est toujours fort animée.

Mais cette animation est pour les Flessingois un sujet de tristesse plutôt que de gaieté. Ils se lamentent d'assister, du haut de ces remparts jadis illustres, au passage incessant des innombrables navires qui s'arrêtent un instant au large de Flessingue pour y prendre un pilote, et s'éloignent ensuite vers le nord ou vers l'est, pour aller, à Anvers ou bien à Rotterdam, décharger les richesses qu'ils portent dans leurs flancs.

La ténacité batave cependant ne désespère pas de vaincre cette indifférence. C'est en vain que ce port magnifique persiste à demeurer vide, que ces énormes bassins et ces docks gigantesques restent déserts; c'est en vain que ces écluses colossales, toujours inactives, semblent assoupies sur leurs gonds silencieux. On n'abandonne pas pour cela les plans conçus ; on ne ralentit pas les travaux commencés. Au moment de notre séjour

à Flessingue, on dépensait encore quelques millions à bâtir une nouvelle écluse, « afin que si l'une de celles qui donnent accès dans le nouveau port venait à être paralysée, on pût entrer encore dans le canal de Walcheren ou en sortir par une autre issue » ; c'est du moins la raison que nous donna l'ingénieur chargé de ces travaux. En présence de cette absence complète de bâtiments, cela nous parut un excès de prévoyance. Mais qui donc oserait dire ce que l'avenir nous réserve ? et, pour ma part, je souhaite de grand cœur qu'il se charge de réaliser ces patriotiques prévisions.

XVIII

Les fureurs de l'Escaut. — Breskens. — Le fort Napoléon. — Groede. — Le nez flamand. — Axel. — Siéges et batailles rangées. — *Dura lex.* — Hulst. — Les vertus d'un peuple. — Fidélité flamande.

Je disais à l'instant que la rade de Flessingue présente en tout temps un aspect des plus animés ; je dois ajouter que l'espèce de promontoire que forme la ville, aussi bien que les digues qui de chaque côté aboutissent à ce promontoire, composent un des paysages les plus pittoresques de tout le pays.

Une fois qu'on est sur ces digues, de quelque côté qu'on regarde la cité, celle-ci, découpant curieusement sa silhouette brune sur le ciel argenté, montre une intéressante perspective. Les clochers massifs, les flèches élancées les maisons coloriées, les moulins aux grandes ailes, les bastions gazonnés et les cimes des grands arbres qui dominent les remparts et les toits, mélangent leurs lignes irrégulières et combinent leurs nuances éclatantes, en une foule de tableaux fortement colorés, sans cesse renouvelés et toujours agréables.

Puis, quand les yeux se reportent sur la rade, sur cet immense bassin nacré, bordé à l'horizon par une petite bande grise à peine perceptible, le contraste est si grand

qu'on se demande, avec une sorte d'étonnement, comment ces verdures vivaces, ces briques foncées, ces basaltes noirs, ces pieux goudronnés, comment, en un mot, tout cet amalgame de colorations intenses peut jaillir ainsi d'une mer irisée, faite de perles et d'argent.

Ceci est pour les beaux jours ; car, sitôt que le temps devient mauvais, le spectacle change encore. Alors la tempête déchaîne sur cet estuaire gigantesque ses terribles fureurs. Les côtes et les digues retentissent au loin de ses impressionnantes lamentations. L'Escaut qui veut s'échapper rencontre l'Océan qui lui barre le chemin, et la nature tout entière semble s'associer à cette lutte aquatique, dont l'homme, malgré ses navires de fer et de bois, est parfois la victime et souvent le jouet.

Nous dûmes à la gracieuse amitié du chef du pilotage belge, M. Verbrughe, de pouvoir assister de près à l'un de ces dangereux coups de vent. « J'ai une chaloupe à essayer demain, nous avait-il dit la veille. La partie promet d'être un peu rude, car la mer sera forte. Voulez-vous être des nôtres? » Et nous avions accepté avec empressement.

Je dois dire tout d'abord que ces chaloupes du pilotage belge sont de petits chefs-d'œuvre de construction, des modèles d'ébénisterie maritime, de la vraie joaillerie faite de planchettes polies et de boulons en cuivre. Légèreté, solidité, élégance, tout se trouve réuni en elles. En outre, pour cet essai, le personnel qui devait former notre équipage était exceptionnellement choisi. Il se composait de pilotes et d'élèves pilotes, tous hommes de

cœur et marins d'expérience, familiarisés avec la mer et cumulant la force physique avec l'énergie morale.

Nous partîmes au nombre de dix dans cette chaloupe non pontée, et nous commençâmes sur le turbulent bras de mer une promenade vertigineuse. Il semblait que notre embarcation volât sur le sommet des flots. Ceux-ci n'atteignaient pas une hauteur démesurée, mais la violence du courant était telle qu'on avait conscience d'un effroyable danger latent. A un moment nous croisâmes quelques épaves; en moins d'une seconde elles furent emportées à une telle distance que nous les perdîmes presque de vue.

« Si l'un de nous tombait à l'eau, me disait au même instant M. Verbrughe, il serait inutile de chercher à le rattraper. Nous ne pourrions jamais le rejoindre. »

Nous comprîmes alors pourquoi le chef du pilotage hollandais nous avait recommandé tant de prudence, et comment il nous avait dissuadés d'entreprendre avec notre *tjalk* cette dangereuse traversée. Mais ce fut au retour surtout que nous eûmes un exact sentiment de la violence des flots et des courants à l'embouchure du Hont. A ce moment nous avions tout pour nous, le vent, la marée et le courant. « Regardez vite à vos montres, nous dit notre capitaine, alors que nous longions une grosse bouée; nous sommes présentement à onze kilomètres de Flessingue. » Nous regardâmes à nos montres : il était une heure dix minutes. A une heure trente-cinq, nous étions en travers de l'estacade d'arrivée.

Les onze kilomètres avaient été dévorés en vingt-cinq minutes.

Tout d'abord, je dois l'avouer, nous crûmes à une erreur ou à une supercherie, tant ce parcours nous semblait fantastique. Plus tard nous pointâmes sur la carte, nous vîmes qu'on ne nous avait pas trompés, et il fallut bien nous rendre à l'évidence. Alors, Constant et moi, nous nous rappelâmes avoir, à un instant de ce vertigineux voyage, regardé attentivement la ville, vers laquelle nous marchions de toute la force de notre voilure et de toute la violence du courant, et de l'avoir vue grossir d'une façon surprenante, comme ces images de diorama qui semblent vouloir se projeter sur les spectateurs. Cette impression, venant s'ajouter à un calcul qui semblait irréprochable, nous convainquit que nous venions d'exécuter la course la plus étonnante qu'il nous serait donné sans doute d'accomplir jamais.

Nous eûmes, pendant notre séjour à Flessingue, l'occasion de faire de nombreuses promenades sur l'Escaut, mais je dois dire qu'aucune ne nous laissa des souvenirs aussi impressionnants. Les autres fois le temps était plus calme, et l'onde affectait des allures normales. Nous profitâmes de ces courses pour visiter la rive opposée. Nous nous fîmes débarquer à Breskens, et de là nous poussâmes une pointe dans la partie flamande des provinces zélandaises.

Le pays est intéressant, riche, fertile, cultivé avec soin, mais il nous parut qu'il avait déjà abdiqué son cachet particulier, ce caractère spécial, distinctif, qui se

conserve si remarquable dans Walcheren et les deux Beveland. Les routes y ont, en outre, un tout autre aspect. Elles sont plus larges, plus vastes, plus droites, et, bien qu'elles se montrent par places ombragées de grands arbres, elles ne ressemblent plus aux allées d'un parc gigantesque. De chaque côté se dressent des haies vives, qui forment une barrière naturelle ; mais le plus frappant, c'est que le chemin est parfois en contre-bas des champs qui le bordent; c'est le contraire par conséquent de ce qu'on voit dans les îles, en Zuidbeveland surtout, où toutes les routes sont installées sur les digues et dominent les contrées environnantes.

Les maisons ont, elles aussi, une physionomie différente. Elles ne sont pas encore flamandes, mais elles ne sont plus zélandaises, et si j'avais à les comparer aux habitations d'un autre pays, je dirais qu'elles rappellent ces chaumières et ces petits cottages qu'on rencontre en Angleterre, dans les comtés. Quant aux habitants, nous en vîmes si peu sur notre route, que nous serions bien en peine de dire exactement comment ils sont tournés.

La principale curiosité de Breskens est son fort. La position de ce village, situé à la pointe extrême de la Flandre, faisant saillie dans le Hont et se dressant en pendant à Flessingue de l'autre côté de l'Escaut, était tout indiquée pour qu'on y établît une redoute. Il est clair que les feux croisés du grand port zélandais et du village qui lui fait face devaient commander la passe et interdire l'entrée du fleuve. Cependant ce ne fut que sous le stathoudérat de Frédéric-Henri qu'on songea à

utiliser cette situation exceptionnelle, et qu'une batterie fut édifiée en cet endroit. Bientôt même la fermeture de l'Escaut rendit ces ouvrages inutiles, et on laissa tomber en ruine les bastions qu'on avait édifiés.

L'idée fut reprise à la fin du siècle dernier, au moment des luttes de Napoléon contre l'Angleterre, à cette époque qu'aujourd'hui encore on appelle en Zélande le temps français, « *in den franschen tijd* ». L'empereur, qui tenait à ce que l'Escaut fût inaccessible aux flottes anglaises, s'empressa de faire construire à Breskens une batterie casematée qu'il baptisa de son nom, et qui, pendant dix ans, s'appela le fort Napoléon. En 1835, le gouvernement néerlandais, qui, pour des causes différentes, tenait, lui aussi, à être maître de la navigation du Hont, agrandit et améliora cette citadelle qui, depuis 1815, avait abdiqué sa désignation impériale, pour prendre le nom plus modeste de Fort Breskens.

Aujourd'hui ce pauvre fort, abandonné de nouveau, tombe presque en ruine ; sur le sommet de ses casemates on a planté de vulgaires pommes de terre, et ses anciens logements servent à abriter les récoltes de foin et de pois secs du paysan qui l'a pris en location. *Sic transit gloria...!* Ainsi passe la gloire, celle de la guerre comme les autres, plus vite peut-être. Et voilà comment, grâce à sa destination nouvelle, le Fort-Breskens constitue en quelque sorte la contre-partie de l'histoire sentimentale et héroïque du « Soldat-laboureur ».

Le village qu'il gardait jadis n'est, je crois l'avoir dit,

ni bien grand, ni bien peuplé ; mais, sous le rapport de la propreté, il est absolument zélandais. Sa grande et large rue est tenue avec un soin irréprochable, et quelques-unes de ses maisons, curieusement bâties, ainsi que des travails de maréchaux ferrants installés au milieu de la grande rue et surmontés de girouettes bizarres, rappellent à la mémoire toute une série de tableaux de la vieille école hollandaise, notamment certaines *Haltes* et certaines *Forges* de Wouwermans.

Groede, vers lequel nous poussâmes ensuite, est situé à une bonne lieue dans l'intérieur des terres. C'est un autre village, plus grand, plus peuplé, tout aussi propre et non moins soigné, avec des rues assez régulières, des petits pavés pointus, des maisons de briques, une vieille église au milieu d'une place carrée, et une auberge à côté de l'église.

Tout ce rustique assemblage a une bonne façon, une tournure paisible, une allure coquette et qui respire l'aisance. Cette tranquillité cossue repose l'esprit, éloigne les pensées pénibles et imprime aux idées une sorte de sérénité douce. Peut-être ce sentiment de quiétude, assez difficile à définir, du reste, provient-il de ce qu'on ne conçoit pas que, dans un pays aussi riant, il puisse y avoir des malheureux.

Nous fîmes une petite halte à l'auberge ou plutôt dans sa cour, avec un bout de verger sous les yeux, et devant nous une table boiteuse. On nous servit du lait et du pain bis, et la vieille hôtesse y ajouta comme assaisonnement quelques propos guillerets, qui nous mirent de

joyeuse humeur. Je n'oublierai jamais cette scène, ensoleillée d'une clarté chaude et dorée. Cette cour, avec son désordre de petits réduits, de murs blanchis à la chaux et de grands toits rouges, avec son vieux poirier tout chargé de fruits verts, avec le linge séchant sur la clôture, les petits seaux de métal brillant dans un coin et cette vieille paysanne causeuse et souriante, tout cela composait un tableau digne de la palette de Johannes Vermeer.

Mais il n'est si bonne compagnie qu'on ne quitte. Le lait bu, le pain mangé, et les reparties de rigueur fournies aux lestes confidences de notre bavarde commère, il nous fallut partir. Nous dîmes adieu à l'auberge et à son hôtesse, à la place et à ses arbres, à l'église et à sa vieille tour octogone brunie par les siècles et rongée par la tempête, aux rues et à leurs cailloux pointus. Nous reprîmes notre route vers Breskens et vers notre bateau. Un dernier incident, toutefois, marqua notre séjour à Groede. En passant devant une belle école, fort bien bâtie, ma foi, nous eûmes la malencontreuse idée de regarder aux fenêtres. Aussitôt voilà toute la classe en l'air, tous les yeux qui se tournent vers nous, les bras qui se lèvent, les mains qui s'agitent, et les lèvres riantes qui se mettent à remuer. En vain le vénérable magister cherche-t-il à rappeler l'attention si vite envolée. Ses grands gestes, aussi bien que ses éclats de voix, demeurant sans effet, il nous fallut nous dérober au plus vite à cette curiosité enfantine, pour ne pas charger notre conscience des accidents postérieurs que pouvait entraîner une si bonne leçon, si malheureusement troublée.

Notre dernière excursion sur l'Escaut occidental nous conduisit avec armes et bagages à Ter Neuzen, par où il nous fallait passer pour continuer notre route. J'ai assez parlé de ce bras du fleuve pour n'y pas revenir. Notre passage s'effectua, très-correctement du reste, dans une barque à voiles, par un temps des plus calmes et sans accidents d'aucune sorte, si ce n'est une absence complète de brise ; ce qui nous força d'employer une grande demi-journée pour faire une traversée qui ne demande, par un bont vent, guère plus de deux à trois heures.

A la nuit noire, nous abordâmes à Ter Neuzen, et il nous fallut chercher un logis, remettant au lendemain le soin de visiter la ville. Celle-ci, du reste, n'est ni bien longue à parcourir, ni bien curieuse à voir. On m'assurerait qu'elle est appelée à devenir une cité importante, que je le croirais volontiers, car sa position à l'extrême pointe de la Flandre et le canal qui la relie à Gand semblent lui promettre un avenir commercial assez vaste. Mais on me dirait qu'elle sera un jour une grande ville, que cela me semblerait impossible, car elle n'a rien de ce qui constitue la grande ville, rien de monumental, pas une rue, pas une place, qui laissent deviner de hautes destinées.

Ses maisons elles-mêmes semblent se ressentir, par leurs proportions exiguës, des habitudes étroites qu'a acclimatées sur son sol sa population de pilotes, de pourvoyeurs et de marins. Les gens de mer, habitués à vivre dans une cabine, se contentent, quand ils sont à terre, d'avoir une chambre pour maison ; de là ces habitations minuscules qu'on rencontre dans la plupart des villes

maritimes ; et à Ter Neuzen, à l'exception de deux ou trois rues bordées de maisons à un étage, il semble que toute la ville ne soit habitée que par des marins.

Cette absence de vieilles demeures et de monuments surprend, dans un pays où les constructions archaïques sont en quelque sorte la parure obligée non-seulement des cités, mais encore des villages et des hameaux. Il n'en faudrait pas conclure toutefois que Ter Neuzen soit une ville moderne. Ce serait risquer de se tromper ; car son origine est d'ancienneté fort respectable. On ne sait pas toutefois comment elle débuta en ce monde. Sans doute ce fut comme ses voisines, sous forme d'un hameau de pêcheurs. Quant à son nom, il lui vient, paraît-il, de sa configuration, qui a la forme d'un nez : « *Nasi figura nomen habet* », dit le géographe Blaeu, et il faut bien le croire, car Blaeu est un homme sérieux. Pour ma part, j'avoue naïvement avoir retourné le plan de la ville dans tous les sens, et n'avoir pu distinguer cette forme patronymique. Sans doute, dira-t-on, la forme de la ville s'est modifiée depuis que son nom lui a été donné. Cela est possible; mais j'ai remonté aux anciens plans, et même à celui de Blaeu, sans être plus heureux. Il ne nous reste plus qu'une hypothèse : c'est la forme des nez qui peut-être a changé et qui n'est plus la même.

Le développement de Ter Neuzen semble avoir été peu rapide. Tant qu'elle demeura au pouvoir des Espagnols, elle végéta péniblement. Ceux-ci, du reste, bien que les « Gueux » eussent occupé son port dès 1572, ne paraissent pas avoir jamais compris l'importance de sa position.

Redevenus maîtres de ce promontoire indispensable pour la protection et la défense de l'Escaut, c'est à peine s'ils l'entourèrent de quelques ouvrages peu sérieux, qui furent facilement emportés par les troupes des états. Quant à ces derniers, mieux inspirés, ils s'empressèrent cette fois de prendre pied, d'une façon solide et définitive, sur cette saillie du sol flamand.

En même temps qu'ils la fortifiaient, les états, pour s'attacher la population, accordaient à Ter Neuzen quelques priviléges importants. Jusque-là elle était demeurée sous la juridiction d'Axel ; dès lors, elle fut libre de cette juridiction. En même temps, on instituait chez elle un marché périodique où les paysans de toute la contrée environnante furent tenus, sous peine d'une amende de trois livres parisis par chaque contravention, d'apporter leur lait, leur beurre, leurs œufs, leurs fromages, leur chanvre, leur lin, etc., etc. De cette façon, les navires en croisière sur l'Escaut commencèrent à venir se ravitailler dans son port, et bientôt l'agglomération prit une certaine importance, sans toutefois, comme je l'ai dit, dépasser les limites d'une honnête médiocrité.

Plus tard on accrut encore les fortifications. On les combina même avec le système des digues environnantes, de façon à pouvoir, en cas de besoin, inonder le pays aux alentours. Au temps de Blaeu, sa position était jugée presque imprenable. « Elle est très-forte, nous dit-il; car, bien que située au milieu des terres, deux fois par jour la mer refoulant l'Escaut recouvre les champs qui l'entourent, et rend son accès très-difficile. »

Aujourd'hui encore, Neuzen est couverte sur deux de ses faces par le grand fleuve. Sur les autres, des bastions, des lunettes, des avancées, étagent leurs lignes savantes pour la protéger contre une attaque par la terre ferme. Elle possède en outre un petit arsenal ou tout au moins des magasins d'armes et de munitions, un petit parc d'artillerie et des casernes casematées à l'épreuve de la bombe et des obus. Mais je ne crois pas que son ambition la porte jamais à souhaiter une conflagration pour faire montre de la solidité de ses ouvrages et de l'héroïsme de ses habitants. Elle a des vues plus pacifiques, et pour atteindre son développement normal, elle compte avant tout sur la bonne et fraternelle entente qui règne entre deux nations voisines, sur la sympathie et les intérêts qui lient deux peuples amis.

Axel, qui fut jusqu'aux dernières années du seizième siècle la ville suzeraine de Ter Neuzen, est située à quelques kilomètres plus bas dans l'intérieur des terres. C'est une ville fort ancienne, ayant eu, comme toutes les petites cités flamandes, une existence très-accidentée, et qui aujourd'hui se repose de ses aventures passées dans une tranquille placidité qui la fait ressembler, sur une bonne partie de son étendue, à un gros et plantureux village.

Supprimez une place et deux ou trois rues, et vous ne vous croiriez jamais au milieu d'une ville âgée de huit cents ans, importante déjà au treizième siècle et qui fut, à cette époque, occupée militairement par Jan d'Avesnes.

J'ai essayé de retracer autre part [1] les turbulentes émotions par lesquelles passa jadis le pays flamingant. Je n'y reviendrai pas, et je me bornerai à constater qu'Axel eut, en son temps, sa part de ces secousses et de ces désastres en quelque sorte périodiques.

D'abord modeste village, groupé autour d'une abbaye, elle ne tarda pas, nous dit Vredius, à devenir une cité agricole de quelque importance. Bientôt des métiers y furent montés, et à partir de ce jour elle participa au mouvement communier qui agitait les Flandres. Tour à tour alliée ou ennemie de Gand, elle eut doublement à souffrir du voisinage de sa grande capitale. En 1350, en effet, elle fut brûlée par les Gantois pour n'avoir pas voulu s'associer à leur levée de boucliers. Un siècle plus tard, ayant pris parti pour son altière voisine, elle fut châtiée par Philippe le Bon, qui l'entoura de murailles et de fossés pour la mettre à l'abri du retour des Gantois, et qui, en outre, y plaça une petite garnison pour s'assurer de sa fidélité dans l'avenir.

Grâce à ces précautions, elle jouit pendant une centaine d'années d'une tranquillité absolue qui l'aida à s'enrichir et à se développer, sans que, dans la hiérarchie des cités, elle s'élevât, toutefois, au-dessus du rang de « bonne villette » que lui donne Meteren. Mais, en 1579, l'assassinat de son bourgmestre, assassinat commis par ordre du Gantois Imbise, la fit sortir de son recueille-

[1] Voir *Het land der Geuzen* (la terre des Gueux), publié par le *Tijdspiegel*. La Haye, 1877-1878.

ment. A partir de ce moment, elle se montra toute dévouée au prince d'Orange ; et bien qu'en 1583 elle fût réoccupée militairement par les Espagnols, elle demeura si attachée aux états qu'elle facilita de tout son pouvoir le retour de leur armée dans le pays.

Ce retour s'effectua en 1586. « En cette année, écrit un annaliste, le prince Maurice et Sidney estans en Flandre allèrent secrètement de nuict, le 16 de juillet, de Ter Neuse vers Axele, qui est une petite ville bien située, laquelle ils prirent en montant une muraille qui séparait l'eau des fossés. Ce qu'ils firent sans beaucoup d'effusion de sang. »

A partir de ce jour son sort fut fixé. Axel demeura au pouvoir des Provinces-Unies. En vain les Espagnols firent-ils, en 1593, une tentative nouvelle pour la ressaisir. Ils échouèrent honteusement. Mais, ne pouvant s'en rendre maîtres, ils s'efforcèrent de la ruiner. Tout autour d'elle, ils élevèrent des postes fortifiés et des réduits garnis de troupe qui, sous prétexte d'escarmoucher, battaient la campagne et rançonnaient les habitants. En vain le prince Maurice envoya-t-il le comte de Solms avec une cavalerie brillante pour mettre un terme à ce pillage perpétuel. Lorsque les troupes des états, après une rapide campagne, durent rejoindre le gros de l'armée, les déprédations de l'ennemi recommencèrent, et l'on peut dire que c'est de ce temps que date, sinon la décadence d'Axel, du moins le ralentissement de sa prospérité.

La ville, je l'ai dit, n'a rien de bien curieux en tant

que ville. Pas de monuments anciens, peu de rues et presque point de places. La seule qui mérite ce nom est celle où se dresse l'hôtel de ville, maison plutôt qu'hôtel, avec un diminutif de clocher singeant un beffroi et un petit perron de granit, orné de deux lions pleurards, qui ont l'air piteux et désolé. Ajoutez à cela deux becs de gaz éclairés au pétrole, une pompe remplaçant la fontaine traditionnelle, un ancien hangar, Bourse aux beaux jours et maintenant magasin du matériel d'incendie, une petite auberge avec son rideau d'arbres maigrelets et quelques maisons de modeste apparence, toutes peintes en gris-perle, et vous aurez une idée assez exacte de la grande place d'Axel.

Au moment où nous inspections ce *forum* villageois, la place était absolument vide, sans un habitant, sans un passant autre que nous. Tout à coup midi se mit à sonner au petit clocher, et un jeune monsieur, la tête nue et le regard sévère, porteur d'un long papier, parut sur le perron. Après avoir salué la place vide, il procéda à la lecture hâtive et faite à demi-voix des écritures consignées sur son papier; puis il resalua, pivota sur lui-même et rentra dans le *stadhuis*.

Nous fûmes tout surpris par cette apparition et par cette lecture inattendue, faite pour nous, sans doute, car nous étions les seuls à qui elle pût s'adresser. Toutefois, en y réfléchissant, nous comprîmes bien vite que le jeune monsieur, à la tête nue, venait d'accomplir une de ces formalités légales qui, justifiées en leur principe, finissent avec le temps par devenir des fic-

tions. Nous étions au dimanche, et ce jour-là, à midi, en vertu d'anciennes ordonnances, les publications de mariage et certains actes municipaux doivent, pour revêtir le caractère de publicité nécessaire, être « criés au perron ». C'est à cette formalité, tombée en désuétude dans maintes communes, que nous venions d'assister inopinément. Qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il tonne, elle s'accomplit de la sorte tous les dimanches à midi. *Dura lex, sed lex !* Ainsi le veut la loi.

Trois autres particularités constatées à Axel furent encore pour nous un sujet d'étonnement. D'abord le cumul de certaines fonctions. Ainsi ce sont les tailleurs qui rasent. KLEERMAKER EN BARBIER [1] est une enseigne qui se balance au-dessus de bien des portes, ou qui apparaît derrière une foule de carreaux. En second lieu le nom des cercles, clubs ou *societeiten,* comme vous voudrez les appeler, nous y parut d'une longueur insolite. La *societeit* que nous visitâmes, et où nous fîmes, du reste, un excellent déjeuner, se nomme :

Vriendschap, Eendracht, Burgers is een onverbreek' bren band
Zy steunt — èn huis, — èn have, — èn stad, — èn vaderland [2].

J'imagine toutefois que, dans la pratique, ce distique, choisi en 1796 pour servir de titre à la société naissante,

[1] Fabricant d'habits et barbier.

[2] Amitié, Union ! Bourgeois, voilà un lien indissoluble, sur lequel reposent et la maison, et les biens, et la ville, et la patrie.

et qui, du reste, renferme des préceptes excellents, doit subir quelques amoindrissements.

Notre troisième sujet d'étonnement, ou, pour mieux parler, d'observation, réside dans le costume. Les campagnes qui entourent Axel, en effet, par leur constitution même, par les accidents de terrain qui les vallonnent, révèlent assez qu'elles n'appartiennent plus à la Zélande. L'architecture rustique nous apprend, elle aussi, que nous avons changé de contrée. Les toitures de chaume, les murailles édifiées en tuf, le badigeon gris-blanc ou azuré, qui commence à recouvrir la brique, dénoncent le voisinage de la Flandre, et cependant deux caractères persistent encore : le costume et la propreté, cette *netheid,* qui est un signe distinctif en quelque sorte de la race batave.

La propreté, j'en conviens, se manifeste peut-être d'une façon moins absolue; j'entends par là qu'il y a bien un peu plus de désordre dans l'alignement, un peu plus d'abandon dans l'agencement, et que les maisons n'ont pas toutes cette fraîcheur et cette tenue irréprochable qui font croire qu'elles sortent des mains de l'ouvrier. De même pour le costume. En même temps que le type s'épaissit, la toilette des filles s'engonce. Mais bien qu'ici la taille remonte jusque sous les seins, que la jupe augmente encore son diamètre, que les couleurs deviennent plus turbulentes, nous retrouvons les bras nus, les fichus uniformes couvrant le cou, le bonnet coquet et toutes les bijouteries si chères aux Zélandaises. Nous retrouvons aussi pour les hommes le petit chapeau à bords

étroits, la veste à boutons, la large culotte, les plaques de ceinture, les boucles de souliers. Et ce fait est d'autant plus remarquable qu'à quelques kilomètres de là, à Hulst, par exemple, qui en chemin de fer est à un quart d'heure d'Axel, tout cela a disparu.

Cependant Axel et Hulst appartiennent non-seulement à la même nation et à la même province, mais encore à la même fraction de province, à la même partie de territoire. Leur latitude est la même, et leur éloignement de la frontière belge est identique. Jamais petites villes cependant ne présentèrent entre elles de différences plus marquées. L'accent, la langue, la religion, les habitudes et les usages de la vie courante, le costume et les maisons, tout offre un contraste surprenant. A Axel, on est encore en Zélande; à Hulst, on est déjà en pays flamand. Comment expliquer cette dissidence si complète, cette divergence absolue?

Une remarque ethnique nous en donne la clef, et cette remarque a d'autant plus d'importance qu'elle nous dévoile dans toute sa ténacité l'immuable fidélité de ces populations à leurs traditions anciennes.

Quand, à la suite de la guerre de quatre-vingts ans, une sorte d'accalmie se produisit dans ce coin de la Flandre zélandaise, cette pointe de territoire, qui pendant plus d'un siècle avait servi de champ de bataille aux partis, se trouva avoir été presque entièrement dépeuplée.

Les villes, veuves de leurs habitants, avaient plutôt l'air de camps retranchés que de cités industrieuses. Les champs, sans cesse dévastés, étaient demeurés sans cul-

ture; les chaumières tombaient en ruine, et les villages étaient déserts. Deux courants d'immigration se produisirent alors. Du nord et du midi de la Zélande et de la Flandre de petites colonies se dirigèrent vers cette terre abandonnée, et vinrent repeupler les villages détruits et les villes solitaires. Les Flamands occupèrent Hulst, et les Zélandais s'installèrent à Axel, et depuis lors ils y sont demeurés.

Deux siècles et demi ont passé sur cette colonisation venue de deux points différents, sans amener un rapprochement, sans que la moindre fusion se produisît, sans que le caractère propre à chacun des deux peuples subît la moindre atténuation. Hulst est catholique, Axel est protestant; à Hulst on a l'accent flamingand, à Axel on a l'accent des Provinces-Unies; dans celle-ci, toutes les inspirations viennent de la Hollande, on y conserve comme des traditions pieuses le costume, les usages et la *netheid* des vieux Zélandais; dans celle-là, c'est en Flandre qu'on va chercher les exemples; et les usages comme le langage y sont bien plus belges que hollandais. Ce contraste n'est-il pas extraordinaire, et cette persistance n'est-elle pas un fait curieux?

Je disais à l'instant que le coin de terre sur lequel Hulst se trouve bâtie fut à peu près dépeuplé à l'époque des guerres religieuses. Rien n'est plus vrai. L'existence de cette petite ville fut tout aussi traversée par des événements funestes que celle de sa voisine Axel, et l'on peut même dire que le nombre des épreuves qu'elle eut à supporter fut plus grand, parce qu'elle commença

plus tôt à tenir un certain rang dans sa province.

Il est en effet question d'elle dès le onzième siècle. Une charte de la comtesse Marguerite rappelle que, dès 1070, Philippe d'Alsace avait accordé sa protection aux bourgeois de Hulst (*Burgensibus de Hulst*), et la gracieuse princesse, pour récompenser ces bourgeois de s'être toujours fidèlement conduits, leur accordait l'exemption de tonlieu dans toute la province de Flandre.

Ce privilége, considérable en ce temps, était bien dû à ses braves habitants; car, ainsi que le fait remarquer judicieusement le vieux Blaeu, si Hulst fut victime de calamités sans nombre, c'est aux vertus de ses bourgeois, et non à leurs vices, qu'elle le doit.

Parmi les vertus que lui attribue le savant géographe, il faut citer, en première place, sa fidélité à ses princes légitimes. Dès 1350, émancipée par Louis de Nevers, en possession de la liberté communière, elle demeura attachée à ses comtes, et cet attachement lui valut d'être dix fois prise, pillée et incendiée par ses voisins révoltés. L'important privilége dont nous parlions à l'instant, et qui lui fut si gracieusement octroyé par la comtesse Marguerite, n'était lui-même qu'une réparation compensatrice pour l'incendie allumé en 1452 par les Gantois et qui détruisit entièrement la ville, ne laissant debout que son église.

Mais tous ces douloureux sinistres, auxquels il faut ajouter les attaques, surprises, assauts et coups de main qu'elle eut à subir à l'époque des guerres de l'Indépendance, pâlissent en quelque sorte devant le grand siége

de 1596, que Blaeu lui-même n'hésite pas à qualifier : « *acerrimam obsidionem* ». L'archiduc Albert, qui alors en était à ses débuts, considérait la réduction de cette petite place comme intéressant son honneur militaire. Du moins, ses contemporains le donnent clairement à entendre. Les officiers composant le conseil de guerre, nous dit Meteren, « n'estimoyent pas que la place meritast d'y mettre tant de dépends et d'y espandre tant de sang, car on comptoit que les assiégeans y avoient bien perdu trois mille hommes et bien huit cents qui estoyent blessés et éstropiés. En sorte qu'il n'y avoit que l'Archeduc qui se monstra opiniastre en ce faict. » Mais le prince ne voulait pas débuter dans la carrière des armes par un échec. De là cet acharnement sans cela difficilement explicable.

Ce siége, en effet, ne fut qu'un incessant combat. Du 10 juillet jusqu'au 15 août, la bataille se continua jour et nuit presque sans rémission. Un grand nombre de « seigneurs, capitaynes et chefs y demeurèrent », et dans le nombre des victimes il s'en trouva une illustre entre toutes. Le commandant de l'armée assiégeante, un de nos compatriotes, vieux soldat de la Ligue et ancien lieutenant du duc de Mayenne, « le maréchal de Rhosne receut au commencement d'aoust un coup en la teste ; et avec luy, y furent tuez plus de cent capitaynes et gens de marque, de sorte que les soldats ne vouloyent plus marcher, n'est qu'ils vissent leurs capitaynes et chefs aller devant eux ».

La petite troupe qui avait si vaillamment supporté

cette rude attaque, ne pouvant plus recevoir de secours, finit par capituler. Elle le fit à des conditions honorables. « L'accord fut tel qu'il s'ensuit, dit un historien de ce temps. Son Altesse, étant désireuse de favoriser tous ceux qui en actions de guerre ont bien fait leur devoir, permit au gouverneur de Hulst (le comte de Solms) et à ses officiers de pouvoir se retirer où ils voudraient soit par eau ou par terre, ayant leurs enseignes déployées, les tambours battant, les mèches allumées, la balle en bouche, avec toutes leurs armes, bagages, chevaux, chariots, équipages, bateaux et chaloupes. » Les bourgeois eurent aussi le pouvoir de quitter la ville. Ils en usèrent largement. Plus de deux cents familles appartenant à la religion réformée se retirèrent dans les provinces du nord, et l'insolence autrichienne et espagnole fit que bientôt un plus grand nombre encore suivirent ce douloureux exemple.

Nous avons indiqué, il n'y a qu'un instant, quelles furent les conséquences de cette désertion; nous n'y reviendrons pas. Du reste, pour que cette courte notice soit à peu près complète, il nous reste à rappeler quelques autres faits de guerre dont Hulst fut l'enjeu. En 1640, les troupes des états faillirent la surprendre; mais le comte de Fuentès accourut au secours de sa garnison, battit les Hollandais et tua leur chef, le comte Casimir-Henri de Nassau. Ce fut seulement cinq ans plus tard, après un siége de sept semaines, que le prince Frédéric-Henri put s'en emparer.

Elle est restée depuis unie à la Néerlande, à

laquelle elle fut définitivement attribuée par le traité de Munster. Les états la firent fortifier avec soin, et lui octroyèrent de très-nombreux privilèges[1]. Elle devint la capitale d'un des quatre offices de la Flandre zélandaise, et compta douze villages sous sa dépendance. Mais, malgré ces avantages précieux, dont elle comprenait toute l'importance, malgré sa fidélité à ses suzerains, elle conserva avec constance sa religion et ses mœurs. Bien mieux, elle suivit dans leurs évolutions multiples le langage, le costume, les usages des populations flamandes auxquelles elle devait son repeuplement, et auxquelles, en dépit de tout, elle demeura indissolublement attachée par les liens du sang.

[1] Jamais le nom d'aucune ville ne fut aussi souvent mentionné sur les *Registres des octrois* des états généraux. En étudiant ces précieux registres, on voit à chaque instant revenir le nom de Hulst et celui de l'Hulster-Ambacht.

XIX

Rosendaal. — Le Vestibule de la Hollande. — Bréda. — Son château. — Murs et bastions. — Histoire d'un bateau de tourbe. — Le Musée des armes. — Une estampe merveilleuse. — Le « compromis » et la paix de Bréda. — Les tombeaux de l'église.

Hulst touche presque à la frontière belge. Quelques tours de roues de la locomotive, et l'on change de pays. Comme notre dessein était d'aller à Anvers, pour assister au centenaire de Rubens, nous ne nous laissâmes pas cette fois arrêter par cette barrière politique, qu'en d'autres voyages [1] nous avions respectée. Nous continuâmes notre route par Saint-Nicolas et Malines, et, plus tard, notre pèlerinage accompli, nous rentrâmes en Néerlande par Rosendaal.

Rosendaal, « vallée des roses », certes, voilà un beau nom, plein de promesses gracieuses, peu justifiées, hélas ! Un jour que j'étais arrêté à la douane hollandaise, j'entendis qualifier la pauvre petite ville d'une autre façon plus prosaïque et moins gracieuse. Un voyageur l'appela le « vestibule de la Hollande ». Topographiquement, l'expression peut être exacte, mais morale-

1 Voir notre voyage aux *Frontières menacées*.

ment je proteste contre sa signification, car jamais vestibule ne révéla moins les richesses et le confort de la maison.

Bien qu'ancienne et de tout temps unie par des liens doublement étroits à la Néerlande et à la maison d'Orange-Nassau, Rosendaal ne laisse, en effet, que très-peu deviner ce qu'est une ville hollandaise. Et sa gare, par laquelle doivent passer tous ceux qui viennent de France, d'Angleterre et de Belgique, ne prévient guère en faveur du pays que l'on va visiter. Étroite, assez malpropre, fort peu commode, sans rien qui puisse apporter au voyageur un adoucissement aux fatigues de la route, ni calmer les exigences de son estomac, cette gare, la plus fréquentée de tout le réseau, est assurément une des plus insuffisantes de tout le pays. Il faudra bien pourtant qu'un jour on se décide à remédier à cet état de choses. C'est fort bien d'avoir doté de somptueux palais, des stationnettes, où les trains s'arrêtent à peine, et où personne ne descend ; mais il faut aussi qu'on s'occupe d'abriter, sinon magnifiquement, du moins d'une façon convenable, la foule des braves gens qui ont l'obligeance de franchir une frontière pour visiter un pays qui mérite d'être vu. La réclamation n'est pas neuve, je le sais. Bien d'autres protestations ont devancé la mienne. Mais quand on a pour soi l'équité et le bon sens, il ne faut jamais se lasser de protester.

Si, comme station, Rosendaal ne mérite pas qu'on s'y arrête, comme ville non plus, elle n'offre pas grand intérêt. Elle est vieille cependant, ses maisons nous le

disent, et, mieux que ses maisons, l'histoire l'atteste ainsi que les anciens voyageurs. « Roosendal est un fort beau village sur l'eau, avec navigation grande », écrivait, il y a trois siècles, Guicciardini. Depuis lors, la première seule de ces deux qualifications est restée de mise. Le village est toujours « fort », c'est-à-dire bien peuplé; mais sa beauté fragile s'est effacée sous l'action des ans, et peut-être des hommes. Au temps où notre Florentin la visitait, elle était ce qu'on nommait une « bonne franchise » ; elle faisait partie du domaine des princes d'Orange, et dépendait de la baronnie de Bréda.

N'ayant rien à voir dans les rues solitaires de la Rosendaal actuelle, c'est vers cette Bréda, l'une des plus importantes villes de la contrée, et très-curieuse en outre, que nous allons, si vous le voulez bien, porter nos pas.

Le pays qu'il nous faut parcourir, pour arriver jusqu'à elle, est varié, riche encore, bien cultivé, mais n'ayant plus cette exubérante fertilité, cette « graisse », des terres de Walcheren et de Zuidbeveland. Par places même, quelques landes, quelques bruyères viennent mélanger leurs arides perspectives aux reflets dorés des moissons, et alternent avec les merveilleux tapis verts des prairies immenses.

Cette terre, telle que nous la voyons, avec ses variétés de terroirs, qui lui donnent une certaine allure pittoresque, est célèbre depuis longtemps. Avec ses bois et ses champs, elle fut considérée de tout temps comme formant l'une des seigneuries les plus belles de tous les Pays-Bas. Elle appartenait à la Campine, mais c'était la

Campine dans sa partie la plus fertile et la plus propre aux exploitations agricoles. Aussi les vieux écrivains ne tarissent guère sur son sujet.

« Le prince Maurice, nous dit Blaeu, l'appelait sa Tempé », et le célèbre géographe nous énumère avec complaisance « ses champs qui sont partout à l'entour d'une fertilité admirable, ses prés qui sont éternellement verts, les belles allées de vieux arbres qui, disposés en lignes droites ou en quinconces, bordent les routes et conduisent à toutes les résidences environnantes, ainsi que les forêts de chênes et de pins qui se dressent dans son voisinage ». Un siècle avant lui, Meteren, généralement peu descriptif et peu accessible aux joies du paysage, en parlait avec de pareils détails. « Elle est située en la Kempen, disait-il de Bréda, en une platte campaigne, où il y a de bones terres labourables avec belles prairies et lieux boscageux. »

Ajoutez à ces prairies et à ces bocages deux rivières qui, après avoir baigné le pays, arrosé les prés et les bois, viennent se conjoindre sous les murs mêmes de la ville et lui donnent son nom. Bréda dérive en effet de *Breed*, qui veut dire *large*, et de Aa, le nom de l'un de ces cours d'eau qui, par sa réunion avec le Mark, s'élargit en effet considérablement en cet endroit.

Si l'étymologie de son nom coule de source, il s'en faut cependant de beaucoup que ses origines soient claires. Pour les expliquer, les vieux annalistes font intervenir certains Danois (?) qui les premiers se seraient installés en ces lieux agrestes, et auraient, au confluent des deux

rivières, établi un *castellum*. Il est question de ce château entre les années 840 et 850. En 888, la petite agglomération qui était venue chercher abri et protection en se groupant autour du castel de Bréda était assez considérable pour qu'un des seigneurs du pays, Witger IV, lui concédât le titre de ville. Aux siècles suivants, un dissentiment violent s'éleva entre les possesseurs du château et les ducs de Brabant. Ces derniers l'assiégèrent à diverses reprises, mais il ne fut détruit qu'au douzième siècle, en 1124, si nous en croyons un distique latin consigné par Meteren, et répété par ses contemporains :

Anno Milleno, Centeno, bis Duodeno
Castrum de Breda, cum turri corruit alta[1].

Toutefois, c'est seulement en 1252 que nous voyons le titre de « seigneur de Bréda » apparaître dans les vieilles chartes ; il est porté par un certain Henri, fils de Godefroy de Berg. Et il nous faut attendre encore près d'un siècle pour que l'histoire prenne définitivement possession de ce fief aux origines mal définies. C'est, en effet, à partir de la cession consentie par le duc Jean de Brabant en faveur des sires de Polanen que se dissipent toutes les obscurités.

« L'an 1326, le lundi après le jour de saint Valentin,

[1] En l'année mille cent et deux fois douze, le château de Bréda avec sa haute tour fut détruit.

le sieur Geraerd de Raffingem, Liedekerke et Lens ayant vendu à Jean de Brabant la seigneurie et les biens de tout le pays de Bréda, avec toutes ses appartenances, le susdit duc Jean vendit derechef, avec le consentement de son fils, le sieur Godevaert, et de sa fille ainée Ioanne, comtesse de Haynault et Hollande, la seigneurie susdite du païs de Bréda, le premier d'avril, avec toutes ses appartenances, au sieur Jean de Polanen, le jeune seigneur de Leck, à raison de quarante-trois mille mailles, pour en jouir en vrai héritage. »

Ainsi s'expriment les vieilles chroniques, et de ce jour, il nous est facile de suivre, sans hésitation et sans erreur possible, la transmission de ce fief important. Nous savons, en effet, que Jean de Polanen mourut en 1377, laissant un fils, Jean, qui prit le titre de sieur de Leck et de Bréda, et que ce fils laissa une fille nommée Jeanne qui, en 1404, épousa Engelbrecht de Nassau et lui apporta en dot la précieuse baronnie.

L'histoire de la glorieuse maison de Nassau est trop connue pour que nous poussions plus loin nos investigations. L'héritage de la famille de Polanen était assurément une des perles les plus brillantes de sa couronne comtale; car, outre Bréda et son territoire propre, la baronnie comprenait dans sa juridiction la ville de Steenbergen et dix-sept villages riches et bien peuplés. Il faut, du reste, rendre cette justice aux nouveaux barons, qu'ils comprirent admirablement de quelle importance était pour eux la possession d'une pareille seigneurie. Aussi, du premier jour jusqu'à la dernière

heure, firent-ils tous leurs efforts pour transformer Bréda en une place de guerre de premier ordre.

Dès 1410, en effet, nous voyons Engelbrecht de Nassau renouveler les premières fortifications, leur substituer de hauts remparts, entourer la ville d'un fossé profond et détourner de leur lit les deux rivières qui la traversent, pour ajouter un obstacle naturel aux ouvrages qu'il avait édifiés. En 1535, c'est Henri de Nassau qui, pour se tenir au courant des progrès de son siècle, complète cette enceinte élevée par son aïeul. Quarante ans plus tard, Guillaume le Taciturne enveloppe ces remparts d'une seconde enceinte bastionnée, répondant aux exigences de l'artillerie ; en outre, il la garnit de tours. En 1622, son fils, le prince Maurice, accroît la force de résistance de cette enceinte nouvelle en développant sur ses points faibles cinq demi-lunes, reliées entre elles par des chemins couverts. Enfin, en 1682, sur l'ordre du prince Guillaume III, Menno Coehoorn, le Vauban de la Hollande, transforme une fois encore son système de défense, en couvrant les avancées de la place par de nouveaux ouvrages, et en combinant des « lignes d'eau » avec ses travaux de « contre-approche », de façon à la rendre inexpugnable.

Mais ce qui, mieux encore que tous ces ouvrages guerriers, prouve l'estime particulière en laquelle la famille de Nassau tint toujours sa ville de Bréda, c'est le soin tout spécial qu'elle prit de l'embellir. Sa superbe église, qui est non-seulement une des plus vastes, mais encore une des plus remarquables de la contrée,

fut, sinon complétement bâtie, du moins achevée par Enghelbrecht de Nassau, qui en fit édifier le chœur. Le palais du gouvernement, au-dessus de la porte duquel nous pouvons encore distinguer les armes de Nassau alliées à celles de Mérode, fut construit par Justin, bâtard de Guillaume le Taciturne et gouverneur de Bréda, de 1606 à 1625. La boucherie (*Vleeschhal*) est du même temps. Enfin, le château de Bréda, qu'on peut regarder assurément comme l'un des monuments les plus purs de style, les plus corrects d'ordonnance et les plus complets que la Renaissance ait produits en ces contrées ; ce château, que Guicciardini, avec son goût classique, n'hésitait pas à appeler « l'un des plus beaux corps de logis qui soient en tous les Pays-Bas », est l'œuvre du comte Henri de Nassau.

Dès le seizième siècle, à un moment de grand goût par conséquent, cette élégante construction jouissait déjà d'une célébrité méritée. « Le comte Henry qui estoit un brave seigneur, nous dit Meteren, fit faire un nouveau palais, ou une cour tout environnée d'eau, avec de belles galeries, sur des piliers de pierre bleue, avec un frontispice doré. » Et il ajoute : « Il y a en ce palais beaucoup de belles chambres et une fort longue salle fondée sur des piliers, avec un fort beau degré, le tout faict de pierres bleues et par de fort bons maîtres. »

A cette époque, cependant, il s'en fallait de beaucoup que l'édifice fût complétement achevé et qu'on pût le juger dans son ensemble. Ce fut seulement en 1690, lorsque Guillaume III monta sur le trône d'Angleterre, que

les deux ailes qui n'avaient pu être terminées jusque-là furent achevées. Mais, homme de tact et de goût, le prince ordonna à l'architecte Romans, chargé de ce travail complémentaire, de se conformer exactement aux plans de l'architecte italien Bologne, qui avait conçu le projet primitif et en avait commencé la réalisation.

Grâce à cette heureuse recommandation, le château de Bréda a gardé son premier caractère, et, s'il n'est pas parvenu intact jusqu'à nous, du moins est-il encore à l'heure présente l'un des spécimens les mieux conservés de l'architecture laissés par la Renaissance italienne. Son plan général consiste en un vaste parallélogramme, construit en briques et flanqué à ses angles de tourelles octogones. La cour intérieure est disposée à la façon milanaise, avec des arcades dont la retombée repose sur des colonnes à chapitaux toscans. Dans le tympan des arcs, sont sculptés des médaillons représentant les grands personnages du monde antique. Et cette espèce de grand cloître, d'une forme élégante et d'un style très-noble, est bâti en pierre bleue, comme nous le dit Meteren. Quant à la grande salle « fondée sur piliers », dont nous parle le vieil annaliste, elle existe encore et sert de réfectoire. Car, l'ai-je dit? après avoir été un séjour de princes, après avoir servi de retraite à Marie d'Angleterre, veuve de Guillaume II, après avoir abrité dans son exil Charles II banni de son royaume, cette aristocratique demeure est devenue une école militaire.

Considérée en 1795 par les armées françaises comme

patrimoine de la famille d'Orange, elle fut alors confisquée par la République et convertie en caserne d'abord, et plus tard en hôpital. De grands dégâts y furent commis. Un mobilier princier fut à peu près détruit. Des tapisseries splendides, tissues d'or et de soie, représentant les comtes et comtesses de Nassau, les seigneurs et dames de Bréda, tous à cheval et de grandeur naturelle, furent détachées, roulées, expédiées à la Haye et vendues à vil prix. Au grand détriment de l'édifice, ce déplorable changement de destination persista jusqu'en 1814, époque à laquelle la famille de Nassau fut remise en possession de son palais. Mais Guillaume Ier ne chercha pas à rendre au château de Bréda sa splendeur première. Il n'en voulut pas faire une résidence royale. Par la volonté de son maître légitime, cette somptueuse demeure devint le Saint-Cyr hollandais, et de nos jours encore, ce sont les « cadets » de l'armée néerlandaise qui continuent à être les hôtes assidus de ses galeries, de ses portiques et de ses cours.

Si les troupes françaises se comportèrent assez mal dans le château de Bréda, il nous faut remarquer toutefois qu'elles ne furent malheureusement pas les seules qui commirent de graves dégâts dans cette habitation princière. Dès 1567, en effet, le château eut à subir les rudes familiarités d'une soldatesque encasernée dans ses murs. Confisqué également par le duc d'Albe comme bien particulier du prince d'Orange rebelle au roi, il fut, avec la ville qu'il commandait et toute la seigneurie qui en dépendait, réuni au domaine

royal. « Le pays et la ville, nous dit un contemporain, ont esté gastés sous le gouvernement des Espagnols et réduits en grand'misère », et il est à croire que le château ne fut guère mieux traité. Réoccupé en 1577 par les troupes des états, il fut, quatre ans plus tard, surpris de nouveau par Claude de Berlaimont, sire de Hautepenne, qui s'en empara après un combat des plus meurtriers et abusa, comme toujours, de son triomphe, « usant de beaucoup de cruaulté en sa victoire, n'espargnant ni femmes ni enfants, ni jeunes, ni vieux, ni ecclésiastiques, ni séculiers, ni es maysons, ni sur les rues, saccageant et tuant tout ». Il est à croire que cette fois encore on ne ménagea guère le château. Celui-ci fut repris neuf ans plus tard, en 1590, par un stratagème fort singulier. L'aventure est connue; on en trouve le récit, qui fit grand bruit alors, dans bon nombre des écrits du temps. Notre compatriote du Maurier l'a baptisée « la prise miraculeuse de Bréda avec un bateau de tourbes », et c'est à lui que j'en veux faire l'emprunt, car bien que ce haut fait ait été maintes fois raconté, je ne me crois pas le droit de le passer sous silence

Voici en quels termes du Maurier s'exprime :

« Un batelier nommé Adrien de Bergues, qui fournissoit de tourbes la garnison de Bréda, mécontent des Espagnols, proposa au prince Maurice de faire surprendre la place en mettant des gens de guerre dans le fonds de son batteau ; à quoi le prince ayant trouvé de la possibilité, il donna la conduite de ce grand dessein à

Charles de Héraugière, gentilhomme valon, natif de Cambray, capitaine d'infanterie dans ses troupes, tenu pour homme de teste et de main. Quand il eust cet ordre, il fit choix de soixante-dix soldats de diverses compagnies et de quelques chefs d'une valeur éprouvée, qu'il mit au fond du bateau où ils estoient très-incommodement placés, ne pouvant y estre que couchés ou courbés ; le reste du bateau estoit rempli d'une grande hauteur de tourbes. Il faisoit un froid extrême. De plus, ils avoient de l'eau jusqu'aux genoux, qui entroit par une fente que l'on boucha heureusement. Ce froid excessif les faisoit tousser beaucoup, mais surtout Mathieu Helt, lieutenant (dont le nom mérite d'estre mis icy pour le courage qu'il témoigna en cette occasion), car ne se pouvant empescher de tousser, comme on approchoit du chasteau, il tira son poignard et conjura ses camarades de le tuer, afin que l'entreprise ne manquast point, et pour n'estre pas cause de leur perte ; mais le battelier empescha qu'on ne l'entendist, tirant souvent la pompe comme si le bateau eust pris l'eau.

« La garnison, composée d'Italiens, manquant de chauffage, les soldats, à cause des glaces, aidèrent à tirer ce batteau par une écluse, dans l'enceinte du chasteau, comme les Troyens introduisirent le cheval de bois dans leur ville, ce qui donna lieu au poëte du temps de comparer la prise de Bréda à celle de Troye [1]. »

Pendant ce temps, le prince Maurice, qui avait fait

[1] Du Maurier, *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande.*

courir le bruit qu'il en voulait à Gertrudenberg, s'était porté sous les murs de Bréda avec un corps de troupes assez nombreux. Hérauguière, qui le savait dans le voisinage, sortit au milieu de la nuit de sa cachette, tua quarante hommes de la garde, et ouvrit les portes au prince, qui pénétra dans le château avec les comtes de Hohenlo et de Solms, François Vere, général des troupes anglaises, Famas, commandant l'artillerie, et l'amiral Julien de Nassau [1].

Hérauguière, le chef heureux de cette aventureuse entreprise, fut récompensé de sa hardiesse et de sa bravoure par le gouvernement de la ville qu'il avait si habilement rendue à son légitime seigneur [2]. Tous ses soldats furent largement rétribués, et le batelier, Adrien de Bergues, eut pour sa part une bonne pension. Enfin il n'est pas jusqu'au bateau de tourbe qui ne participât au triomphe. A partir de ce jour il fut admis à jouir de ses invalides et conservé dans la salle d'armes du château, comme un souvenir glorieux de cette audacieuse opération.

Jadis cette salle d'armes était singulièrement riche [3].

[1] En souvenir de ce haut fait, on frappa une médaille. Sur l'une des faces étaient gravés ces mots : *Breda a servitute Hispana vindicata ductu principis Mauricii a Nassau, 4 martij* 1590, et sur l'autre était représenté le bateau avec la devise : *Parati vincere aut mori.*

[2] La bienveillance du prince et des états se continua à la veuve du brave Hérauguière. J'ai en effet retrouvé sur les *Registres des octrois et pensions* l'octroi d'une pension de mille livres de gros à Maria de Groenveld, veuve de Hérauguière. Cet acte porte la date du 12 octobre 1602.

[3] Un petit musée d'artillerie remplace aujourd'hui l'ancienne galerie

Elle était toute remplie de précieux trophées. On y voyait une série de coulevrines, canons et bombardes, dont les rois de Hongrie avaient fait présent à la famille de Nassau, en souvenir de ses héroïques services « contre le Turc ». En outre, on y comptait cinquante-deux pièces de tous calibres offertes par l'empereur Ferdinand aux seigneurs de Bréda. Mais le duc d'Albe, pendant son séjour comme gouverneur du pays, avait jugé que cet arsenal d'honneur était de bonne prise et l'avait fait fondre. Cinquante ans plus tard, Spinola, maître de la ville et de son château, en usa de même avec le bateau de Hérauguière. Il le fit brûler.

Disons, à la décharge du général espagnol, que l'héroïque résistance de la ville et le siége exceptionnel qu'il venait de lui faire subir étaient bien faits pour l'exaspérer un peu. Pendant onze mois, il avait usé devant elle tout ce que sa science et son génie lui fournissaient de ressources. Il avait épuisé son armée en des combats journaliers sans remporter une victoire décisive; car c'est la famine, et non l'épée, qui avait vaincu les habitants de Bréda et lui avait livré la ville.

Jamais, on peut le dire, Bréda et la campagne qui l'entoure ne furent plus animées que pendant ce siége épique. Blaeu nous en a conservé les plans en quelques-

d'armes de la maison de Nassau. Ce musée est, du reste, le complément nécessaire de l'École des Cadets. Il renferme non-seulement des plans en relief de places fortes et une série d'armes curieuses, mais encore toute une collection de vieux costumes, aussi intéressants qu'ils sont peu gracieux.

unes de ces cartes merveilleuses qui ont porté si haut sa réputation. Mais nous avons de cette grande aventure guerrière un autre témoignage singulièrement plus curieux et surtout plus vivant. Je veux parler de cette admirable estampe de Jacques Callot, composée de six planches qui, réunies, n'en forment qu'une, estampe publiée à Paris par Israël Sylvestre et qui est bien, comme page d'histoire, une des plus fines, des plus délicates, des plus exactes, des plus vraies, des plus soigneusement écrites, des plus amusantes dans ses détails, et des plus complètes dans son ensemble, qu'on puisse souhaiter [1].

Les personnages s'y comptent par milliers. On y voit la cité entière avec ses monuments, ses maisons, ses rues, ses places et ses canaux. On y voit le détail des fortifications de la ville, les ouvrages des assiégés et ceux des assiégeants, la campagne d'alentour avec tous ses accidents, ses villages, ses bois, ses marais, ses champs, ses fermes, ses bestiaux, tout cela s'étendant à une distance énorme. Le camp des Espagnols y est représenté avec son mur d'enceinte, ses gabions, ses batteries de siége, ses tentes, ses chariots, ses baraquements, son artillerie, ses munitions, ses soldats, et toute cette bande de parasites qui suivaient alors les armées en campagne; rebouteux, malingreux, diseurs de bonne aventure, juifs faisant tous les métiers, filles se livrant

[1] Il a été fait récemment une réimpression de cette merveilleuse estampe. Le ministère de la guerre, à la Haye, en possède un assez bel exemplaire.

à toutes les professions, adeptes de la mauvaise vie, instigateurs et complices de toutes les débauches. Cette innombrable multitude de minuscules personnages peuple la campagne, l'anime et la rend en quelque sorte agitée et bruyante. Ici ce sont des maraudeurs qui ramassent les bestiaux; là, des soldats pillards qui mettent le paysan à rançon; plus loin, des cavaliers débauchés qui poursuivent une campagnarde dodue et rétive à leurs mauvais desseins. Et pendant ce temps, sur d'autres points, le canon gronde, les mousquets partent, le tambour bat, la trompette sonne, les étendards flottent, et, emportés par une furie toute guerrière, cavaliers et fantassins se ruent les uns sur les autres avec un merveilleux entrain.

Cette estampe admirable, véritable chef-d'œuvre d'humour et d'observation, est assurément la plus belle image et la plus considérable que Bréda ait jamais inspirée; mais elle n'est pas la seule, il s'en faut de beaucoup. Tout d'abord l'aventure du bateau de tourbe fut consacrée par une gravure de J. Luken. Ensuite la paix de Bréda nous a valu une série assez nombreuse des planches de R. de Hooghe. Car Bréda n'est pas seulement célèbre par ses fastes guerriers; elle l'est encore par ses conventions pacifiques, et les traités qu'on y signa sont nombreux. Depuis le « compromis » de 1556, en effet, compromis qui fut le premier acte de résistance contre les Espagnols, les plénipotentiaires des nations occidentales ne s'y réunirent pas moins de trois fois. En 1575, 1667 et 1746, Bréda servit de siége

aux délibérations des ambassadeurs délégués par les plus puissants souverains de l'Europe.

Celui de ces traités que Romain de Hooghe illustra de ses gravures, c'est le traité de 1667, la fameuse « paix de Bréda ». L'habile graveur nous initie à toutes les réjouissances qui accompagnèrent et suivirent ce grand acte de politique internationale. Il nous fait assister aux décharges d'artillerie, au défilé des carrosses, aux feux d'artifice. Il nous montre les fontaines improvisées, un éléphant promené et lançant du vin par sa trompe, un lion jetant du vin par ses griffes, etc.; tout cela n'était peut-être pas d'un goût bien sévère, mais on était si heureux de cette paix conclue!

Ces gravures à la main, nous pourrions parcourir tout Bréda et reconnaître ses principaux édifices, ses quartiers et ses rues qui n'ont pas beaucoup changé depuis cette époque. Mais à quoi bon? ce serait nous attarder inutilement. La capitale de l'ancienne baronnie est une jolie ville, bien bâtie, bien percée, d'un aspect cossu, élégant même, et d'une irréprochable propreté, mais où l'artiste et l'archéologue n'ont qu'une maigre récolte à faire. L'étranger éprouve une satisfaction très-compréhensible à se reposer un instant sous les verts ombrages de son superbe jardin public, à errer dans ses rues coquettes, à s'arrêter sur son marché. Mais en fait de monuments, il n'y a guère que l'église qui mérite son attention, car pour l'hôtel de ville, construit en 1534, il a été complétement refait à la fin du siècle dernier, et intérieurement, à l'exception de quelques hon-

nêtes portraits signés par Mijtens, de Baan et Honthorst, il ne possède guère de curiosités. Ses archives, il est vrai, pourraient compter parmi les plus précieuses et et les plus intéressantes du royaume, mais elles sont dans un tel état de délabrement et d'abandon qu'on évite de les visiter, et nous aurions un chagrin réel à parcourir le galetas où elles pourrissent honteusement, sans que personne s'en occupe.

Revenons donc bien vite à l'église. Ses proportions sont belles ; son style, quoique appartenant à la période ogivale tertiaire, est encore sobre et n'a rien de trop flamboyant. La tour qui précède la nef est célèbre par sa hauteur, et mérite surtout cette célébrité par sa forme exquise et son élégance achevée. A l'intérieur, les proportions générales sont également excellentes. La nef que complète un double bas côté repose sur vingt-quatre piliers robustes, supportant une ogive large et puissante dont l'écartement marque une certaine hardiesse. Cette église serait donc un des monuments les plus complets et les plus remarquables dans son genre, si les protestants et les Français n'étaient pas passés par là : les protestants les premiers, en s'emparant du sanctuaire, en le dépouillant de ses ornements, en détruisant ses autels et en l'encombrant de toute cette ébénisterie de bancs, de pupitres et de tribunes, qui sont les accessoires obligés de leur culte; nos compatriotes (rougissons-en), en saccageant les tombeaux.

Ces tombeaux, il est vrai, sont ceux de la famille d'Orange, et il faut se souvenir qu'à cette époque révo-

lutionnaire une sorte de furie animait contre cette maison princière non-seulement toutes les troupes de Dumouriez, mais encore les patriotes bataves. Je rappelle ces faits comme explication, mais non pas comme excuse. Car les iconoclastes qui portèrent une main destructive sur ces funèbres monuments sont d'autant plus coupables qu'ils mutilèrent des œuvres d'art d'une inestimable valeur.

Le plus célèbre de ces mausolées est celui d'Enghelbrecht II de Nassau. Il a une tournure si fière que la tradition n'a pas hésité à attribuer ses statues à Michel-Ange. Hâtons-nous de dire que le grand Florentin n'est pour rien dans cette œuvre, d'un très-beau travail assurément, mais d'un travail postérieur à Michel-Ange, et qui semble être allemand et nullement italien. L'ordonnance de cette noble sépulture est assez exceptionnelle pour que nous nous y arrêtions un instant. Sur une dalle presque à fleur du sol reposent le comte et sa femme Maria de Limburg, princesse de Bade, tous deux étendus sur une natte de marbre, le corps enfermé dans un suaire, les paupières closes, le visage recueilli. Aux quatre angles, quatre héros anciens, César, Régulus, Annibal et Philippe, personnifiant les quatre grandes vertus du guerrier, un genou en terre et recouverts d'armures admirables, soutiennent de l'épaule une grande lame de marbre sur laquelle sont posées la cuirasse et les armes du défunt.

Je voudrais vous dépeindre l'attitude fière des héros, vous détailler l'ornementation de leurs cuirasses d'une

finesse extraordinaire et d'une délicatesse inusitée, vous faire remarquer les mains et les pieds des cadavres, d'un modelé surprenant et d'une souplesse incroyable. Mais il faudrait tout un volume pour décrire comme ils le méritent les « tombeaux de Bréda », et en dire plus, ce serait déflorer le sujet, sans avoir chance de satisfaire à de légitimes exigences.

Indépendamment de cette tombe de tout premier ordre, on en pourrait citer, en effet, dix pour le moins qui sont des monuments de très-haute valeur. Parmi ces mausolées illustres, il nous faudrait, pour être juste, décrire en détail celui d'Enghelbrecht Ier, celui de Jan de Nassau et celui du seigneur de Polanen, et il nous faudrait ensuite mentionner ceux des sires de Borgnival, de Renesse, Nicolas Vierling, Joannes Hultinius, etc., qui sont de merveilleux morceaux d'architecture appartenant au meilleur temps de la Renaissance.

Il y a là, je ne crains pas de le répéter, matière à un travail d'ensemble, lequel serait des plus intéressants ; car, en s'efforçant d'éclaircir les origines de ces petits chefs-d'œuvre, on parviendrait sans doute à retrouver leurs auteurs, grands artistes dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Peut-être les archives de la ville renferment-elles à ce sujet quelques renseignements précieux ; cela est assez probable, mais il faudrait que préalablement il y fût mis beaucoup d'ordre. Dans l'état actuel, toute recherche de ce genre est impossible. S'aventurer aujourd'hui dans leur dédale pour accomplir une pareille besogne, ce serait vouloir chercher une épingle dans une forêt.

XX

Tilburg. — Le monument de Guillaume II. — Une capitale. — S'Hertogenbosch. — La forêt ducale. — Éclosion d'une ville. — Deux siéges mémorables. — Industrie et courage. — Une perle architectonique. — Le *Stadhuis* et son trésor. — Adieu paniers, vendanges sont faites.

En quittant Bréda, notre chemin était tout tracé. Il nous restait à visiter Bois-le-Duc, après quoi notre excursion approchait de sa fin. Le chemin de fer nous emporta donc vers l'ancienne capitale du duché de Brabant; mais, avant que d'y arriver, nous voulûmes, au passage, donner un coup d'œil à Tilburg, ville toute moderne, peu connue, nullement célèbre, et qui n'occuperait aucune place dans les fastes des Pays-Bas, si un souvenir douloureux ne se rattachait à son nom; je veux parler de la mort du roi Guillaume II.

Il ne faut guère plus d'une heure pour parcourir Tilburg dans tous les sens. C'est dire qu'elle n'est pas très-vaste. En outre, elle a bien moins l'aspect d'une ville que d'un gigantesque village, avec des rues larges, des maisons basses, des jardins intercalés entre les maisons, et de braves gens aux portes regardant avec curiosité les rares passants qui traversent ses rues tranquilles.

De monuments, elle n'en possède pas, pour ainsi dire, j'entends des monuments intéressants, historiques ou curieux. Son église n'a d'ancien que son clocher, et encore est-il surmonté d'un campanile tout moderne. A l'intérieur elle a été restaurée tout récemment; on a gratté et remis à neuf ses murailles, arrondi ses fenêtres, cintré sa voûte, gratifié ses colonnes de chapiteaux prétentieux, et ses confessionnaux, sa chaire, aussi bien que ses autels, sont d'un style peu délicat. Tilburg possède depuis peu une autre église toute récente, toute neuve, sortant des mains du maçon et qui est d'un meilleur goût; mais nous ne voyageons pas pour contrôler les ouvrages des architectes contemporains, et nous demanderons la permission de passer sous silence ses mérites indiscutables.

La maison de ville, qui se trouve auprès du plus ancien de ces sanctuaires, est elle aussi d'un style médiocre, moderne et sans caractère. Restent donc dans toute la ville le monument élevé au roi Guillaume II par ses enfants, et le château qu'habita ce prince.

Le monument est simple, mais d'une forme élégante. Il consiste en une pyramide de granit bleu, posée sur un piédestal de bonne ordonnance et portant, à peu près au milieu de sa hauteur, le médaillon du feu roi. Le château, qui se trouve derrière, est également fort simple, mais il s'en faut qu'il soit d'un goût aussi heureux; et, malgré soi, on se demande comment un monarque possédant, en sa liste civile, un certain nombre de résidences somptueuses, et notamment le Loo et la maison

du Bois, a pu prendre en affection cette bizarre forteresse.

La résidence royale de Tilburg est, en effet, conçue dans ce pseudo-style, déplorable à tous égards, plein de contre-sens architectoniques qu'on appelle le gothique anglais. Certaines constructions de la Haye, les écuries du prince d'Orange par exemple, font assez connaître à quelles inconséquences peuvent se laisser entraîner les bâtisseurs férus de ces idées extravagantes. Je n'y insisterai donc pas.

Le roi Guillaume III, en renonçant à ce château royal pour l'habitation duquel il ne se sentait aucun goût, a voulu qu'il fût converti en école. C'est là une heureuse pensée dont tout le monde comprendra la délicatesse.

Autant Tilburg a l'air d'un village, autant Bois-le-Duc a la physionomie d'une grande ville. Je disais à l'instant qu'elle avait été jadis une des quatre villes capitales du duché de Brabant; mais jamais, que je sache, cité de vingt-cinq mille habitants n'eut davantage l'allure et l'aspect d'une capitale. Ses rues sont longues et larges, bordées de grandes et belles maisons ; ses places sont vastes, bien aérées, bien pavées et très-propres. Enfin, il n'est pas jusqu'aux vieilles constructions, se montrant de loin en loin, qui n'attestent que ces belles voies remontent à plusieurs siècles, et nous apprennent de la sorte que l'importance de Bois-le-Duc est un fait d'ancienne date consacré par le temps.

Son origine, cependant, n'est pas d'une antiquité exceptionnelle. Au douzième siècle, le territoire qu'elle occupe

et les campagnes qui l'entourent étaient encore recouverts de forêts. Comme les ducs de Brabant y venaient régulièrement chasser, on prit l'habitude d'appeler ce grand bois : *Silva Ducis,* « la forêt du Duc ». Mais les Gueldrois, en mauvais voisins, y venaient aussi, et, transformant ses ténébreuses futaies en repaires de pillards et de coureurs de pays, ils s'en servaient pour faire des excursions sur les terres environnantes et s'assurer ensuite une impunité certaine. Ce fut pour mettre un terme aux exactions que commettaient ces dangereux maraudeurs, qu'en 1184, le duc Godefroi fit déboiser une partie de sa forêt ducale, et qu'en 1196, son fils, le duc Henri, y fit élever un château chargé de tenir en respect ces incommodes voisins. Autour du château, des habitations se groupèrent, et la ville naissante prit le nom de la forêt où elle avait vu le jour. Telle fut l'origine de cette « cité qui tint le quatrième lieu entre les quatre villes capitales de Brabant », et qu'on appela en hollandais S'Hertogenbosch, en latin *Silva Ducis* et en français Bois-le-Duc, appellations différentes en leur forme, mais qui n'ont qu'une seule et même signification.

Jamais, en ces pays et en ces temps, ville ne s'accrut plus vite et ne prit plus rapidement une importance de premier ordre. Le prince avait posé les bases de cette grandeur hâtive ; il avait donné l'élan ; les habitants firent le reste. En moins d'un siècle le château protecteur se trouva enveloppé par une ville poussée de terre. Bientôt la ville improvisée se transforma en cité opulente. Son rôle politique commença dès lors à s'affirmer dans

le pays; elle conquit par son rapide essor son titre et ses prérogatives de capitale, et, en 1453, elle avait presque atteint son complet développement.

Quand on sait à quels embarras de toutes sortes se heurtaient l'existence et l'accroissement des cités à cette époque difficile, à quelles entraves elles étaient assujetties par la suspicion de leurs suzerains et la jalousie de leurs rivales, on peut s'étonner à bon droit d'une pareille fortune et d'une semblable importance si brusquement acquises. Mais il faut se souvenir que par un privilége spécial de la nature, cette partie du Brabant fut de tout temps peuplée par une race énergique, très-tenace et surtout excessivement industrieuse, à laquelle les anciens auteurs n'ont marchandé, du reste, ni leurs louanges ni leur admiration. Écoutez plutôt Guicciardini : « Le peuple de cette cité est belliqueux et vaillant, nous dit-il, retenant plus l'ancienne férocité et naturel farouche des Belges que pas aucun aultre des peuples voisins; et toutes fois il y a grande civilité, la ville étant marchande, bien fournie de bons maistres et artisans en toutes sortes de mestiers. Entre aultres choses, on y faict force draps et grandes quantités de toiles, lesquelles viennent tous les ans au nombre de vingt mille pièces, qui peuvent valoir environ deux cent mille escuz. On faict encore là nombre inestimable de couteaux de trempe très-bonne. On y faict une incroyable quantité de fines espingles de toutes sortes, et de l'une et de l'aultre mercerie, on en envoye par tout le monde. »

N'est-il pas curieux de trouver déjà au seizième siècle

cette double fabrication des draps et des toiles implantée dans le pays, y répandant l'aisance, y créant la richesse, et de voir encore de nos jours Bois-le-Duc et les villes voisines, Endhoven et Tilburg, redevables encore au tissage de leurs principales ressources et de leur prospérité?

Ces deux éminentes qualités, l'esprit industrieux et la vaillance, forment un alliage assez rare pour qu'on en fasse honneur à la cité qui sut si bien les mettre à profit. Les Gueldrois, ses voisins, firent, du reste, maintes fois l'expérience de la force que ces vertus donnent au peuple qui les possède. En 1582, venus pour faire des dégâts et pour piller dans la « Mairie » de Bois-le-Duc (c'est ainsi qu'on appelait le territoire soumis à sa juridiction), ils se heurtèrent contre les milices de la ville sorties à leur rencontre et furent rudement châtiés. « Ils furent presque tous tués ou prisonniers, écrit un vieux chroniqueur, et l'on peut dire qu'il n'en retourna guère à la maison. » Aussi, à partir de ce jour, se tinrent-ils en repos. Mais c'est surtout à l'époque des guerres de l'indépendance que la fermeté et la vaillante humeur des habitants de Bois-le-Duc se manifestèrent dans tout leur éclat. Fidèles à la religion catholique, comme toutes les populations brabançonnes, ils refusèrent d'adhérer à l'Union d'Utrecht et profitèrent même de quelques tumultes pour expulser les protestants qui s'étaient rebellés contre leur « Magistrat ». Mais d'un autre côté ils ne voulurent pas accorder l'accès de leur ville aux troupes du duc de Parme et prétendirent se garder eux-mêmes. « Jamais, nous dit un historien, ils ne consentirent à recevoir aucune gar-

nison du roi. Enrôlant quelques enseignes appartenant à leur propre territoire, il les exercèrent sous le commandement d'officiers de la ville, garnirent les forts qui entouraient leurs remparts et firent même quelques expéditions au dehors. Ils refusèrent toujours l'aide qu'on leur offrait, permirent seulement à quelques officiers l'entrée de la place, et, bien qu'on leur tendît des embûches de part et d'autre, ils ne se départirent jamais de leur résolution. »

Ils avaient raison, du reste, de se confier à leurs propres forces, et, ce faisant, ne présumaient pas trop de leur vaillance. L'événement se chargea de leur donner raison. Leur petite armée de citoyens se couvrit, en effet, de gloire en 1601, lorsque, assiégée par le prince Maurice, et presque réduite à ses propres forces, non-seulement la ville résista à ce général illustre, le premier homme de guerre de son temps, mais encore, par des prodiges de bravoure et de dévouement, le força à lever le siége, après vingt-sept jours d'incessantes attaques.

Meteren nous a conservé dans ses détails le récit de cette brillante action. Il faut relire dans le vieil annaliste toute l'énergie dépensée par ces bourgeois, tout l'héroïsme déployé par les femmes et même par les enfants, pour savoir ce dont la population de Bois-le-Duc est capable dans ces instants difficiles. Il faut lire aussi la douleur de ce jeune stathouder, forcé de renoncer à une partie glorieusement engagée, et d'abandonner une entreprise qu'il croyait mener facilement à bonne fin.

Mais la fortune des armes est journalière. En 1629,

Frédéric-Henri, à la suite d'un siége qui demeurera éternellement célèbre, et auquel assistaient le roi et la reine de Bohême, le prince de Danemark et les ducs de Wittemberg et de Holstein, s'empara de S'Hertogenbosch. La capitulation fut signée le 14 décembre, et deux jours après, le comte de Grobbendonk, gouverneur de la ville, en sortait avec toute sa garnison, les autorités catholiques, l'évêque, son clergé, le personnel des couvents, et un certain nombre de bourgeois trop compromis, ou qui ne voulaient pas se plier devant l'autorité nouvelle.

Bois-le-Duc fut dès lors placée sous le pouvoir des états; son territoire fut annexé aux Provinces-Unies, et les calvinistes furent mis en possession des églises. Mais si l'on peut dire que la population fut domptée, on peut ajouter qu'elle n'était ni soumise, ni surtout convertie. Elle demeura fidèle à sa religion et à ses traditions. Bois-le-Duc et sa « Mairie » restèrent catholiques avec ferveur, et un écrivain, qui parcourait ces contrées[1] au siècle dernier, rappelant les placards de 1725 et de 1730, édictés contre les cloîtres et contre le clergé romain, constatait que, « malgré les persécutions, le nombre des catholiques était encore si considérable que, dans plusieurs villages, on ne trouvait que le ministre et son clerc, et les officiers des états qui fussent réformés ».

Ces croyances se sont transmises intactes jusqu'à nous. Lorsque la liberté religieuse vint remplacer dans ces contrées l'excluvisisme calviniste, elle retrouva la

[1] Voir les *Délices des Pays-Bas.*

population tout aussi « romaine » qu'en 1629, et peut-être même davantage. Celle-ci, en effet, apporta dans ses pratiques de nouveau permises une ferveur jalouse et inquiète, comme celle qu'on met à jouir d'un bien dont on a été longtemps privé. La politique, ainsi qu'il arrive presque toujours en pareille circonstance, ne tarda pas à se mettre de la partie. Le calvinisme fut regardé comme un ancien dominateur, aspirant à reprendre son empire détruit, et à ressaisir sa domination disparue. Et sans réfléchir que l'émancipation catholique était l'œuvre de la révolution, calvinisme et libéralisme ne formèrent bientôt plus qu'un adversaire commun, contre lequel le clergé tout-puissant entraîna ses ouailles à la rescousse.

Il y aurait de curieuses études à faire sur le développement du cléricalisme dans les Flandres belges et dans le Brabant hollandais. J'ai essayé, autre part, d'en esquisser les grands traits [1]; il est donc inutile d'insister sur ce point, et puisque nous parlons religion et religieux, j'aime mieux vous montrer la grande église de Bois-le-Duc, son église Saint-Jean, qui est assurément le plus beau monument gothique de toute la Néerlande.

Il appartient à l'époque ogivale, voisine du flamboyant. Son ornementation est d'une richesse inouïe, mais ne sombre pas encore dans l'exagération de cette végétation lapidaire, qui en beaucoup d'édifices de nos

[1] Voir les *Frontières menacées,* pages 404, 405 et 406, ainsi que *Het Land van der Geuzen,* publié par le *Tijdspiegel,* 1877-1878.

pays atténue singulièrement la pureté des lignes en altérant leur beauté. Dans les pays du Nord, les exemples de style vraiment flamboyant sont, du reste, assez rares. L'architecture s'y est trouvée tellement en retard que presque partout la Renaissance s'y est manifestée avant que l'efflorescence gothique fût arrivée à son apogée. C'est ce qui nous explique comment Saint-Jean, bien qu'appartenant au quinzième siècle, a été sauvée de la prolixité ornementale qui la menaçait.

A l'intérieur, la nef, appuyée sur deux bas côtés imposants, élève à une superbe hauteur sa voûte, que supportent trente-deux élégants piliers. Un remarquable triforium, ajouré et trilobé, règne au-dessus des arcades et vient augmenter encore la sveltesse de ce magnifique vaisseau. Le chœur, entouré d'un superbe pourtour, a un aspect tout à fait majestueux. Ajoutez à cela une chaire et quelques boiseries beaucoup plus modernes, mais d'un bon style, et un baptistère en bronze doré, justement célèbre, et vous avouerez que l'église de Bois-le-Duc est digne à tous égards de sa très-grande réputation.

Malheureusement toute médaille a son revers. Cette basilique, si élégante de formes et si remarquable d'ornementation, a été construite avec des matériaux déplorables. La pierre qu'on a employée est d'une si détestable qualité qu'elle se délaye sous la pluie, et sous le vent s'envole en poussière. Aujourd'hui le vieil édifice, rongé par d'implacables ulcères, ne présenterait plus forme de monument, si des mains pieuses n'avaient pris soin de le

restaurer avec une sorte d'amour admiratif, dont il est certainement digne. L'État, de son côté, n'a pas marchandé les sacrifices. Espérons que le mal sera réparé, et souhaitons que rien ne vienne entraver cette indispensable restauration.

Jadis, à en juger du moins par les vieilles rues de la ville, les monuments gothiques étaient fort nombreux dans l'ancienne *Silva Ducis*. Aujourd'hui ils sont devenus très-rares, et l'église Saint-Jean est tellement supérieure à ceux qui restent encore qu'il serait presque malséant d'en parler. J'aime mieux vous conduire tout de suite à l'hôtel de ville, non pas que le *stadhuis* soit d'une architecture légère et gracieuse ; construit en 1620, si j'ai bonne mémoire, il fut édifié en pierres grises, et il a l'ordonnance pesante et massive de ce temps. Mais à l'intérieur il renferme quelques objets précieux, qui ne sont pas à dédaigner.

Tout d'abord ce sont les archives, très-belles, très-complètes, en fort bon ordre, et contenant, outre une foule de chartes précieuses, des liasses de cahiers et de registres catalogués depuis 1399. C'est ensuite toute une collection de sceaux allant de 1295 jusqu'à nos jours, et comprenant quatre cent quatre-vingt-dix-sept échantillons, qui passent du roman au gothique pour finir au style contemporain. Fait curieux! à mesure que le goût diminue, les dimensions augmentent. Ensuite viennent les gobelets des Gildes, les insignes des fonctionnaires, les brassards des musiciens, les plaques des tambours ; puis des armes anciennes, et parmi elles une petite coule-

vrine qui appartint, paraît-il, au comte d'Egmont. Non loin de là, apparaissent les instruments de torture, et dans le nombre, une sorte de guérite en bois, toute couverte de lézards, de crapauds et de serpents sculptés. C'est dans cet appareil qu'on enfermait jadis les pécheresses, laides ou jolies, qui... que..., ma foi, qui avaient péché. La série des colliers, glaives, tenailles, étaux, haches et fers de marque est très-complète ; elle va depuis le chevalet jusqu'à la guillotine. En la voyant, on ne peut nier le progrès. Ajoutez à cela quelques tableaux : des allégories de Van Thulden, des portraits de la famille d'Orange, une vue de l'hôtel de ville par Beerstraaten, la seule statue qui put être sauvée lorsque, en 1566, les iconoclastes saccagèrent Saint-Jean, et enfin une chambre tendue en vieilles « verdures » de Flandre. On le voit, la réunion est aussi complète que possible.

Cette collection publique n'est pas la seule que possède Bois-le-Duc ; tout auprès il en est une autre non moins bien assortie, avec une bibliothèque nombreuse et choisie, des médailles, des vases préhistoriques, des lampes romaines, des poteries du moyen âge, des verres et des grès, des armes indiennes, des bannières de confréries, des plaques de Gildes et quelques tableaux relatifs à l'histoire de Bois-le-Duc. On y trouve jusqu'à une plaque de Delft, représentant le fameux combat de Bréauté et de Lekkerbeek, bataille légendaire, sorte de duel héroïque, où vingt et un Français en vinrent aux mains avec vingt et un Flamands. Une ruse de guerre assura le triomphe de ces derniers. Ils coupèrent les

brides des chevaux que montaient leurs adversaires, et ceux-ci, ne pouvant plus gouverner leurs montures, furent facilement défaits.

C'est en l'an 1600, et sur la bruyère de Vucht, non loin de Bois-le-Duc, qu'eut lieu cette rencontre fameuse. Je pourrais vous conduire à Vucht, gracieux village, situé à une petite lieue de la grande ville brabançonne, et ce serait pour voir, non pas ce champ de bataille illustre, mais un tableau infiniment plus gracieux : de jolis yeux, des joues fraîches et roses, de charmants sourires, en un mot, un essaim de jeunes beautés composant la plus aimable et la plus agréable famille qu'on puisse souhaiter. Je pourrais aussi vous conduire dans un des châteaux environnants, et vous montrer tout un musée de curiosités de haut choix garnissant, du haut en bas, une demeure féodale, emplissant les chambres, encombrant les couloirs, chargeant les escaliers, envahissant même les murs extérieurs. Ou bien encore, sans quitter Bois-le-Duc, je pourrais vous introduire dans le sanctuaire de la plus vénérable confrérie de toute la province, l'*Illustre lieve Vrouwe broederschap* [1] ; vous montrer son hôtel admirablement restauré dans le goût ancien, et vous faire parcourir ses registres, qui sont en quelque sorte le « livre d'or » de l'antique *Silva Ducis*. Mais l'heure du retour est sonnée !

Il nous faut reprendre le chemin du logis. Adieu paniers, vendanges sont faites ! Le train est en gare, et il

[1] Confrérie illustre de Notre-Dame.

n'attend pas. Donnons un dernier coup d'œil à la ville, regardons de loin ces *polders* immenses qui l'entourent, et qui, pouvant être inondés à volonté, rendaient jadis Bois-le-Duc imprenable. Saluons au passage Zalt-Bommel, avec sa belle église et son gothique clocher; traversons le Waal et le Rhin. Au loin, une grande tour apparaît, découpant sur le ciel sa longue flèche ajourée: c'est Utrecht, le terme de notre excursion. Nous sommes au bout de notre voyage. Nous voici arrivés !

CONCLUSION

« Ici le très-prudent Cid-Hamet dit à sa plume : « Tu « vas rester pendue à ce crochet et à ce fil de laiton, ô « ma petite plume, bien ou mal taillée, je ne sais. Là tu « vivras de longs siècles, à moins que de présomptueux « et mal intentionnés historiens ne te détachent pour te « profaner. Mais avant qu'ils parviennent jusqu'à toi, « tu dois les avertir et leur dire dans le meilleur lan- « gage que tu pourras trouver :

« Halte-là ! halte-là ! félons, que personne ne me « touche : car cette entreprise pour moi seule était « réservée ! »

C'est en ces termes tout chevaleresques de forme que Michel Cervantes Saavedra clôt l'inimitable chef-d'œuvre qui devait assurer l'immortalité à son nom. Livre admirable, auquel il serait imprudent d'en comparer quelque autre ; mais destinée commune, grands ou petits, illustres ou inconnus, c'est notre lot à tous : l'œuvre achevée, il nous faut déposer la plume, « petite plume bien ou mal taillée », spirituelle ou sotte, naïve ou savante, ingénieuse ou mal avisée, bavarde ou réservée, prolixe ou taciturne.

Conformons-nous donc à la nécessité, obéissons à l'usage. Mais au lieu de la suspendre bien haut, à un fil

de laiton, et de la condamner a un silence séculaire, laissons-la à portée de la main pour qu'un autre puisse la reprendre.

De ce que notre tâche est finie, il n'en faudrait pas conclure, en effet, que le sujet soit épuisé.

Non pas! Le pays que nous venons d'étudier est petit, mais son sol est fertile. Les grands faits et les grands hommes qui remplissent son histoire évoquent à chaque pas des souvenirs merveilleux. Et, du reste, combien de champs, sur cette terre héroïque, sont encore inexplorés combien de grands spectacles sont demeurés inaperçus, combien de nobles actions sont restées plongées dans l'ombre!

Qu'un autre donc la reprenne, cette « petite plume, bien ou mal taillée », mais toujours guidée par une main loyale, inspirée par un cœur sincère. Le chemin est tracé; on peut sans crainte et sans danger continuer la route, avec la certitude d'arriver au but. Et quel but? le plus noble assurément que puisse se proposer un historien ou un artiste.

Industrie, art, science, dévouement, ténacité, bon sens, patriotisme, telles sont les bornes qui marquent les étapes successives d'une course à travers cette Néerlande fortunée. Et à toutes ces haltes, de grandes leçons se dégagent de ce sol créé par le génie batave, portant toutes avec elles de précieux enseignements, toutes renfermant une généreuse excitation à bien faire.

A une époque où tant d'esprits d'élite s'attardent à contempler nos bas-fonds sociaux, où tant d'intelligences studieuses se plaisent à remuer la fange dont sont

pétris certains cœurs déclassés, il semble que ce soit un domaine de choix que cette contrée bénie. On y peut, en effet, marcher la tête haute, on y peut lever les yeux, et respirer à pleins poumons, sans crainte de se heurter à quelque apparition sinistre, ou d'absorber les émanations putrides d'une corruption contagieuse.

Qu'un autre donc s'empare de ce domaine! qu'il le parcoure, qu'il l'étudie, qu'il nous décrive ses parties inexplorées, qu'il nous explique ses grandeurs mal comprises. Il en sera récompensé. Il y aura profit pour tous, pour le public et pour l'auteur, pour le lecteur aussi bien que pour l'écrivain; car le cœur se fortifie dans la contemplation des œuvres généreuses, et l'on devient meilleur à mesure que l'on comprend mieux ces deux nobles vertus qui font les grands hommes et les vrais peuples : la constance et la probité!

Paris, 31 mars 1878.



TABLE DES MATIÈRES

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

XIX

XX

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

TABLE DES GRAVURES



A LA MÊME LIBRAIRIE

La Hollande pittoresque. — Voyage aux Villes mortes du Zuiderzée, par M. Henry HAVARD. Ouvrage illustré d'après les croquis de M. van Heemskerck van Beest et de l'auteur. 2e *édition*. Un joli vol. in-18. 4 fr.

La Hollande pittoresque. — Les Frontières menacées, voyage dans les provinces de Frise, Groningue, Drenthe, Overyssel, Gueldre et Limbourg, par Henry HAVARD. Un joli volume in-18, enrichi de dix gravures et d'une carte des Pays-Bas. 3e *édition*. . . . . 4 fr.

Amsterdam et Venise, par M. Henry HAVARD. Un beau volume grand in-8° illustré de cent vingt-quatre gravures sur bois et de sept eaux-fortes par Léopold Flameng et Gaucherel. 2e *édition*. Prix.. . . . 20 fr.

Les Villes mortes du Golfe de Lyon, Illiberris, Ruscino, Narbôn, Agde, Maguelone, Aiguesmortes, Arles, les Saintes-Maries, par Ch. LENTHÉRIC, ingénieur des ponts et chaussées. Un volume petit in-8° anglais elzevirien, avec quinze cartes et plans. 2e *édition*. 5 fr.

La Grèce et l'Orient en Provence : Arles, le bas Rhône, Marseille, par Ch. LENTHÉRIC, ingénieur des ponts et chaussées. Un volume petit in-8° anglais elzevirien, avec sept cartes et plans. 2e *édition*. Prix. . . 5 fr.

Aux Antilles, par M. Victor MEIGNAN. Un vol. in-18, enrichi de huit gravures. Prix. . . . . 4 fr.

Inde et Himalaya. Souvenirs de voyage, par le comte E. GOBLET D'ALVIELLA. Un volume in-18, enrichi d'une carte et de dix dessins par Henri DE MONTAUT. 4 fr.

Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud, par le comte Eugène de ROBIANO. Un volume in-18. Prix. . . 3 fr.

Une Visite à Khiva, par le capitaine BURNABY. Traduit de l'anglais. Un volume avec cartes. . . . . . . 4 fr.

L'Afrique centrale, par le colonel CHAILLÉ-LONG. Traduit de l'anglais. Un volume in-18 avec carte et gravures. Prix. . . . . 4 fr.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE.